J. Gagné, Eccl. Secrét

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR S. ÉM. MGR LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE TOURS

Ex dono

[illegible]

Ex dono

Rev. G. Potvin, Ptre

Luc. Rouleau, Ptre



P. Girardet

HISTOIRE DE TURQUIE

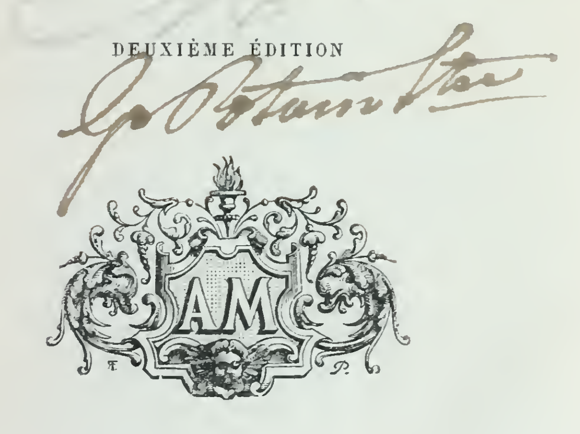
DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS

PAR

CH. BARTHÉLEMY (DE PARIS)

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE PICARDIE,
CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
POUR LES TRAVAUX HISTORIQUES

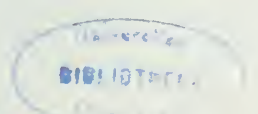
DEUXIÈME ÉDITION



TOURS

A[d] MAME ET C[ie], IMPRIMEURS-LIBRAIRES

M DCCC LIX



AVANT-PROPOS

L'histoire de Turquie, comme celle de Russie, est à peine connue, ou plutôt elle est mal connue. Presque tous ceux qui ont entrepris de l'écrire se sont laissé éblouir par le prestige qui s'attache aux choses qu'on n'aperçoit que de loin. Seul, ou à peu près seul, De Hammer, à notre époque, a bien saisi le caractère de la nation ottomane, et en racontant son passé il a fait pressentir l'avenir qui lui est réservé. Mais De Hammer a consacré *dix-huit* volumes aux annales de l'Empire d'Orient; encore ne commence-t-il qu'à l'avénement d'Othman au trône (1300 de l'ère chrétienne), et il s'arrête à l'année 1777. Malgré le mérite de son travail, on peut donc le dire incomplet.

La Turquie, en effet, ne peut être connue qu'autant que l'origine même de la religion qui en est la base sera éclaircie, qu'autant qu'on pourra embrasser d'un coup d'œil rapide l'histoire des *califes* ou successeurs du Prophète, auxquels ont enfin succédé à leur tour les *sultans* de la race d'Othman. Mais ce n'est pas tout, cette histoire doit être conduite jusqu'à nos jours, pour qu'on puisse bien apprécier comment Abdul-Medjid continue les tentatives de régénération commencées par son père, le fameux Mahmoud, et surtout le véritable sujet de la guerre actuelle.

Nous avons essayé de raconter tout cela en un seul volume : nous osons espérer que nous avons réussi, non pas à donner une histoire détaillée (chose impossible), mais un tableau fidèle de toutes les révolutions que ce vaste empire a éprouvées depuis Mahomet jusqu'en 1855.

Près de douze siècles se déroulent à nos yeux en un volume : panorama plein d'intérêt, mais aussi d'horreur !

Dans quelques pages finales, nous avons tenté de formuler nos impressions et de caractériser le courant dans lequel la Turquie se trouve de plus en plus emportée. Loin de nous la moindre prétention de

prédire l'avenir réservé à l'empire d'Orient : nous avons seulement cru qu'il pourrait y avoir quelque intérêt à réunir dans une appréciation dernière les faits nombreux, et cependant toujours à peu près identiques, qui remplissent cette histoire.

Ç'a été un dur labeur que celui-là. Il fallait, en effet, tirer la vérité du milieu d'une foule de contradictions, parfois même d'erreurs. Avons-nous réussi ? Nous ne voulons ni ne pouvons trop nous en flatter : au moins avons-nous fait tous nos efforts pour nous tenir le plus près possible de la vérité.

Plus qu'aucune autre histoire, celle de Turquie est difficile à écrire : il existe peu de documents originaux publiés, et ceux que nous possédons sont trop souvent empreints du caractère hyperbolique qui semble être le propre des annalistes orientaux. Nous avons dû alors nous rattacher aux travaux les plus consciencieux des écrivains européens, tels que Démétrius Cantimir, Mayer, Ricaut, Mouradja-d'Ohsson, Guer, Mignot, De la Croix, Salaberry, Alix, et surtout De Hammer, pour ne citer que quelques noms des plus connus.

Notre travail se divise en cinq livres, subdivisés eux-mêmes en chapitres, au nombre de treize en

tout. Dans une introduction historique, nous faisons connaître Mahomet et les califes ses successeurs, jusqu'à l'avénement d'Othman.

Dire beaucoup, dire tout en un volume, tel a été notre dessein : puissions-nous avoir réussi !

Charles Barthélemy (de Paris).

INTRODUCTION HISTORIQUE

MAHOMET ET LES CALIFES SES SUCCESSEURS, JUSQU'A L'AVÉNEMENT D'OTHMAN, FONDATEUR DE L'EMPIRE D'ORIENT.

(570 — 1300)

Les Arabes, peuple ancien, dont Ismaël fut le père, avaient perdu par degrés l'idée du vrai Dieu. L'ignorance les avait conduits à la superstition, et la superstition à l'idolâtrie. Soumis à l'empire de leurs sens, d'abord ils adorèrent les astres, auxquels seuls ils croyaient devoir les richesses de la terre; bientôt ils se firent des idoles aussi grossières que leurs arts. Quand Mahomet parut, ce n'était qu'une nation ignorante : d'immenses déserts et la mer, en la séparant des autres peuples, l'avaient dérobée à l'avidité des conquérants, ou soustraite à leur domination. Alors le monde presque entier était plongé dans la barbarie; le christianisme s'efforçait par tous les moyens possibles d'adoucir les mœurs de ses enfants; des sectes, des hérésies déchiraient le sein de l'Église. Les Juifs, répandus çà et là, également méprisés de toutes les nations chez lesquelles ils allaient s'enrichir, possédaient encore quelques bourgades sur les confins de l'Arabie. Les Égyptiens, les Grecs et les Romains, successivement la lumière ou l'effroi de l'univers, n'étaient plus que des barbares, « et s'il y avait des peuples libres sur la terre, dit un

« historien moderne, c'est que personne n'avait eu assez « de courage ni assez de talent pour les asservir. »

Tel était surtout l'état de l'Arabie lorsqu'on vit s'élever l'empire de Mahomet, ou plutôt l'empire des califes. Le faux prophète ne fit qu'en poser les premiers fondements. Son audace fut aidée par des mains encore plus habiles que les siennes ; elles donnèrent à cet édifice les dimensions et la solidité nécessaires pour qu'il pût s'élever et durer.

Mahomet (1), né à la Mecque (le 5 mai de l'année 570 de l'ère chrétienne) de parents pauvres, quoique considérés parmi les premiers de sa tribu, perdit son père et sa mère dès sa plus tendre enfance. Il avait reçu de la nature des grâces extérieures, un grand courage, une ambition démesurée ; mais la pauvreté le força de chercher sa vie en conduisant des caravanes. Il servit d'abord plusieurs maîtres parmi ses compatriotes ; enfin il se fixa chez une riche veuve nommée Cadisja, qui en fit bientôt son époux. Mahomet avait alors vingt-cinq ans. Il devint en peu de temps un des habitants les plus aisés de la Mecque. Jusqu'à l'âge de quarante ans, il ne parut occupé que de son commerce, du bonheur et de la fortune de sa bienfaitrice. Son ambition grandit dans l'obscurité. Il était, dit-on, sans instruction ; mais assurément il ne manquait pas de génie. Il prétendit asservir son pays. Ses ancêtres avaient été à la tête du sénat de la Mecque ; un de ses oncles paternels y était encore le chef de sa tribu. Mahomet n'aurait pas été satisfait du premier rang au milieu d'un peuple d'égaux ; il voulait des sujets, disons plus, des esclaves.

Un Juif avec lequel il eut de fréquents entretiens, un

(1) Son vrai nom est *Mohammed ;* nous disons, par corruption, *Mahomet.*

moine nestorien chassé de son cloître, que Mahomet rencontra dans ses courses en Syrie, lui persuadèrent de soumettre les hommes par l'opinion, et de fonder une religion à la Mecque. Mahomet avait beaucoup d'audace; ses compagnons inventèrent; il se chargea d'exécuter. Nourri dans la plus profonde ignorance, il osa tout à coup se dire un prophète; ses maîtres, qui paraissaient être ses disciples, formèrent un mélange confus de christianisme et de judaïsme; ils jetèrent quelques étincelles de vérités dans un abîme de ténèbres; ils convinrent d'annoncer un Dieu éternel, incorporel, infini, source de toute perfection et de toute justice, un Dieu rémunérateur et vengeur, à ces grossiers idolâtres qui n'avaient su se faire que des dieux insensibles et sourds.

Mahomet et ses complices comptèrent beaucoup sur les droits que l'évidence a sur tous les hommes; mais ils ne prétendaient user de la vérité que pour tromper plus sûrement. Un culte simple et pur n'aurait pas porté l'imposteur sur le trône; il voulait être roi, législateur et prophète; il fallait donc enchaîner par le merveilleux. Son Juif lui fournit toutes les rêveries du Talmud; de plus, il lui persuada de feindre des révélations, des extases, des entretiens avec Dieu. Moïse et le Christ avaient été, disait-il, des prophètes envoyés tour à tour pour éclairer les hommes; mais les hommes avaient abandonné leurs voies. Mahomet, prophète plus grand qu'eux, affectait une mission plus étendue; il venait annoncer de plus grandes vérités. Il était important de séduire; l'imposteur ouvrit à ses prosélytes un paradis de délices.

Le Coran (1), que tous les musulmans croient le seul

(1) On dit ordinairement *l'Alcoran*; il faut dire *le Coran* ou *Alcoran* simplement (*al, le* ou *la; Coran, livre* ou *écriture* par excellence).

livre divin, ne fut composé ni par la même main, ni dans le même temps. Le désordre et l'inégalité qui y règnent, un mélange perpétuel de maximes et de faits qui se combattent, prouvent que les circonstances et les besoins différents donnèrent lieu à chaque chapitre. Toutes les fois qu'il fallait ou prévenir quelque contradiction ou remédier à quelque désavantage, on disait que l'ange Gabriel venait d'apporter un ordre exprès de Dieu. Le recueil complet de ces chapitres ne fut fait qu'après la mort de Mahomet.

Cependant la mission du Prophète se manifestait par degrés. Sa femme, ses parents, ses esclaves furent ses premiers disciples. Mais Mahomet éprouva d'abord dans le sein de sa patrie les persécutions qui attendent tous les novateurs. Il se disait l'envoyé de Dieu, l'organe de sa puissance. Des républicains n'avaient garde de reconnaître un maître plus absolu que les plus puissants potentats. Ce fut bien pis lorsqu'il prétendit avoir eu, comme Moïse, des entretiens avec Dieu; lorsqu'il voulut débiter à ses nouveaux disciples la relation de son prétendu voyage dans les sept cieux. Cette absurde fiction, faite, selon Mahomet et ses amis, pour lui donner parmi les Mecquois tous les caractères de législateur et d'envoyé de Dieu, indigna d'abord le petit nombre des sages, qui ne virent que de pitoyables puérilités dans une fable aussi mal ourdie; mais elle révolta bien plus encore la multitude, amoureuse de sa liberté, que le prophète attaquait, et de l'idolâtrie, qu'il voulait renverser. En effet, il créait des anges à soixante-douze têtes, dans la bouche de chacun desquels se trouvaient soixante-douze langues, qui parlaient toutes ensemble chacune soixante-douze idiomes différents; un esprit céleste sous une forme humaine,

d'une si prodigieuse grandeur, que la distance d'un seul œil à l'autre était de quatre-vingt-dix journées de chemin; un coq dont les pattes posaient sur le second ciel, et qui cachait sa tête dans le troisième, à cinq cents journées de distance l'un de l'autre, et dont le chant se faisait entendre de toutes les créatures vivantes, excepté des hommes. Tant de merveilles de cette nature auraient enchanté des idolâtres ignorants et enthousiastes, si d'autres absurdités, plus anciennement respectées, n'avaient pas été contredites par celles-ci.

Quoi qu'il en soit, les plus zélés disciples de Mahomet furent bientôt chassés de la Mecque et s'enfuirent à Yatreb ou Médine, ville d'Arabie, à soixante-dix lieues de la Mecque. La famille du Prophète le soutint encore quelque temps dans sa patrie. Médine était remplie de Juifs et de chrétiens qui y avaient quelque autorité. Ceux-ci, apprenant qu'il y avait un homme persécuté à la Mecque pour avoir voulu renverser les idoles et annoncé un Dieu infini, incorporel, qui récompense les bonnes actions et qui punit les mauvaises; pour avoir dit que Jésus était l'envoyé de Dieu, fils de Marie toujours vierge; ils crurent, ou plutôt ils espérèrent trouver un appui du christianisme dans celui qui ne songeait qu'à le renverser. Plusieurs Médinois accoururent à la Mecque, où Mahomet était toléré avec peine par le crédit de quelques parents puissants qui, sans le croire un prophète, protégeaient son imposture. C'est en faveur de ces chrétiens abusés qu'on voit les louanges du christianisme dans les premiers chapitres du Coran. Mahomet inventa le jeûne du *Ramadan*, pour imiter le carême des chrétiens, comme il avait emprunté des Juifs, ou même des Arabes qui en avaient l'usage, la circoncision, le don de la dîme, qu'il

appliqua aux pauvres, et l'abstinence de la chair de porc.

Mahomet fit bientôt des prosélytes de ces amateurs de la nouveauté qui connaissaient bien peu la religion de leurs pères. Plusieurs chrétiens de Médine lui prêtèrent serment comme à l'envoyé de Dieu et à leur légitime monarque. Dès lors l'imposteur voulut réunir le sacerdoce et l'empire; il crut que les deux glaives auraient plus de force dans une même main. Le dévouement de ses sectaires suscita la haine des Mecquois, qui virent avec effroi une monarchie s'élever parmi eux sur les fondements du fanatisme; ils attentèrent à la vie de Mahomet, devenu trop puissant pour qu'on pût le punir comme un criminel ordinaire. La maison du Prophète fut investie; il s'enfuit, laissant Ali, son cousin et un de ses premiers disciples, dans la chambre où les Mecquois pensaient le surprendre. Plusieurs partis poursuivirent le Prophète hors des murs de la Mecque. Caché dans une caverne sur le chemin de Médine, il prétendit depuis avoir échappé par un miracle à la recherche de ses ennemis. La tradition dit qu'au milieu d'une forêt épaisse et antique, des arbres sortirent de terre tout à coup pour étendre leurs rameaux sur l'entrée de la retraite du Prophète; que des toiles d'araignée pendantes à ces arbres persuadèrent à ceux qui le cherchaient, sans doute négligents ou crédules, que nul homme n'avait passé en cet endroit depuis longtemps. C'étaient là les prodiges que l'imposteur pensait opposer à ceux qui lui demandaient des preuves surnaturelles de sa mission; mais il sut bientôt en fournir de plus convaincantes. Son parti grossit à Médine; il réduisit à main armée cette ville, dans laquelle il n'avait paru d'abord demander qu'une retraite. Il exigeait de ses

prosélytes le serment solennel d'étendre par le feu et par le fer la foi musulmane ou l'*Islamisme* (1).

Mahomet, établi dans Médine, y bâtit une mosquée (2), et donna une forme au culte qu'il voulait fonder. Lui-même expliquait sa loi; il prononçait tous les jours des prières publiques. Après avoir combattu les Arabes du dehors qui se réunissaient en troupes contre lui, après avoir donné l'exemple du carnage contre les caravanes qu'il attendait près les murs de Médine, il retournait dans la mosquée; il bénissait le peuple de ses mains sanglantes; il l'exhortait à massacrer les infidèles, pour offrir des sacrifices agréables au Seigneur. Deux dogmes souvent répétés par le prophète contribuèrent à rendre ses soldats redoutables. Le premier est que personne, selon le Coran, ne peut fuir sa destinée; toute prédestination est invincible, et l'homme qui ne doit pas mourir à une certaine heure, serait en vain accablé d'une grêle de traits par une armée entière; celui au contraire dont le terme fatal est arrivé n'évitera jamais la mort par aucune précaution efficace. Ainsi les véritables musulmans abusent du principe de la prescience de Dieu, et ne se croient pas plus en danger à la bataille la plus meurtrière que dans un festin ou dans leur lit. Le second motif de courage est la promesse solennelle du Prophète, que tous ceux qui mourront les armes à la main contre les infidèles (3) seront martyrs et admis dans le paradis de délices, de quelques crimes qu'ils aient pu se noircir. Des hommes fortement préoccupés de pareilles erreurs ne pouvaient être qu'invincibles. Les successeurs de Mahomet profi-

(1) Ce mot signifie en arabe la *vraie foi*.
(2) Temple des Turcs.
(3) Ou *giaours, chiens*.

tèrent bien plus que lui de ce sanguinaire enthousiasme qui élevait des soldats féroces au rang d'apôtres et de martyrs, et qui contraignait tous ceux que la persuasion ne pouvait gagner.

Mahomet avait perdu Cadisja, sa femme, avant sa sortie de la Mecque. Il donna la seule fille qui lui restait d'elle en mariage à son cousin Ali. Elle se nommait Fatmé. C'est d'elle qu'est sortie cette nombreuse postérité d'hommes que l'on nomme tous *émirs*, et qui seuls, dans les pays mahométans, portent le turban vert, comme descendants du prophète.

Une des lois de Mahomet des plus essentielles et des plus transgressées, c'est la privation totale de vin. Son usage était plus dangereux en Arabie que dans un autre climat. Les Arabes, plus susceptibles de l'ivresse par la chaleur de leur sang et par la violence de la liqueur, plus capiteuse qu'en aucun autre pays, se livraient sans réserve à un plaisir qui presque toujours leur était funeste. L'ivrognerie devait nuire à la subordination, l'essence du mahométisme, et à cette gravité extérieure que le Prophète exigeait de ses sectaires. Ceux qui ont recueilli les principaux traits de la vie de Mahomet racontent que, passant par un village de l'Arabie, le Prophète vit une assemblée de paysans échauffés par le vin qui célébraient une noce; ils paraissaient tous de la plus grande gaieté et de la meilleure intelligence; ils riaient, ils s'embrassaient. La joie, la concorde de ces bonnes gens fixèrent les regards de Mahomet, qui s'amusa quelque temps de ce spectacle; mais le soir du même jour, en repassant par cet endroit, il vit la terre couverte de sang, et il apprit que cette allégresse s'était tournée en querelle, qu'il en avait coûté la vie à plusieurs, et que ces gens si gais et

si paisibles étaient devenus ennemis irréconciliables. Dès cet instant, dit-on, Mahomet résolut de défendre l'usage du vin à tous ses prosélytes. Afin de donner plus de poids à cette loi, il fallut raconter des absurdités qui pour les Arabes étaient des merveilles. C'est avec les contes du Coran et des armées nombreuses qu'on a subjugué tant de millions d'hommes, et soumis tant d'empires.

Depuis l'hégire (1), c'est-à-dire depuis la fuite à Médine, Mahomet ne songea plus qu'à étendre sa loi par la force des armes. Importuné de toutes les objections dont on l'accablait, il dit à ses disciples qu'il était venu non pour disputer, mais pour combattre ; que la puissance de Dieu qu'il annonçait devait être manifestée par le courage de ses ministres et par de rapides succès. Les armes du Prophète furent plus puissantes que ses prédications. Tous ses néophytes devenaient des soldats. L'espoir d'un riche butin ou d'une éternité de délices rangea bientôt un grand peuple sous ses enseignes. L'imposteur se rendit formidable à ses compatriotes de la Mecque. Après bien du sang répandu, bien des villes soumises, les Mecquois conclurent une trève de dix ans, pendant laquelle il serait libre au Prophète de venir sans armes en pèlerinage dans leur temple. Ce temple, qu'une vieille tradition disait avoir été bâti par Ismaël, était révéré universellement ; on y vénérait surtout une pierre noire que les anges avaient, dit-on, apportée blanche pour entrer dans cet édifice, et

(1) Cette ère des musulmans commence au vendredi 16 juillet 622. Leur année est de douze mois lunaires, et a trois cent cinquante-quatre jours huit heures quarante-huit minutes ; ainsi trente-trois de nos années en font trente-quatre plus six jours des leurs. C'est cette nouvelle ère qui a rendu le vendredi le jour solennel de la semaine chez les musulmans, comme le dimanche chez les chrétiens, et le samedi chez les Juifs. Ce choix, d'ailleurs, s'accordait avec l'usage des Arabes de faire leurs assemblées ce jour-là.

que les péchés des hommes avaient noircie. Quoique par succession de temps le temple de la Mecque eût été rempli d'idoles, Mahomet, qui se disait envoyé, non pour établir une loi nouvelle, mais pour réformer celle que les idolâtres avaient corrompue, voulut honorer de plus en plus l'édifice vénéré depuis si longtemps. Il y fit un pèlerinage, sacrifia soixante-trois chameaux, suivant les années de sa vie, lesquels joints à trente-sept qui furent immolés par Ali, firent le nombre de cent. Il y pratiqua des cérémonies extérieures qui devinrent autant de préceptes pour ses disciples. Il ordonna que chaque musulman visiterait le temple de la Mecque au moins une fois dans sa vie (1).

Le soin que Mahomet prenait de faire de la Mecque le siége de sa nouvelle religion devait persuader aux habitants de cette ville qu'il ne négligerait rien pour s'en emparer. Ses armes devenaient de plus en plus formidables, et lorsqu'il succombait, ce qui arrivait rarement, Mahomet attribuait ces revers aux péchés des soldats, toujours lavés par le sang qu'ils répandaient, mais qui lui faisaient perdre ses avantages. Il dut à cette persuasion, et encore plus à la faiblesse et à la division des Arabes, les conquêtes rapides qu'il fit en moins de dix ans en Arabie. Les princes voisins, qui avaient formé de petites souverainetés des débris de l'empire romain, étaient presque tous chrétiens; ou ils se soumettaient à son autorité, ou ils recherchaient son alliance. Il imposait une taxe personnelle sur chacun de leurs sujets qui n'embrassaient pas la foi musulmane.

Dans le cours de ses conquêtes, l'imposteur pensa perdre la vie par un accident qui devait le dévoiler à tous ses

(1) Ce temple était nommé la *Caaba*, qui (en arabe) signifie *carré*, à cause de sa forme.

sectaires. Dans une ville nouvellement conquise, une jeune fille dont Mahomet avait fait mourir le frère entreprit de le venger; elle servit au Prophète une épaule de mouton imprégnée d'un poison subtil. Averti, non par la science divine, mais par le mauvais goût du mets qu'on lui présentait, Mahomet rejeta ce qu'il en avait pris; mais il ne put prévenir toutes les impressions du poison qui s'était glissé dans ses veines, et qui lui causa des convulsions violentes. La coupable avoua la vérité, disant qu'elle avait voulu connaître si Mahomet était prophète, ou n'était qu'un imposteur. On la livra aux parents d'un jeune homme qui, ayant mangé de ce mets plus que Mahomet, était mort aussitôt. Ils vengèrent dans le sang de l'homicide la perte de leur fils. Mais le Prophète ne revint jamais bien de cette prétendue épreuve; il traîna encore trois ans une vie languissante, sans que son ambition fût ralentie, sans être moins vigilant, moins intrépide, moins hypocrite ni moins voluptueux.

Les Mecquois voulurent pendant la trêve secourir une ville dont les soldats de Mahomet formaient le siége. Celui-ci se hâta d'armer contre eux, regardant la trêve comme rompue. Ses troupes augmentaient chaque jour, soit par l'espoir du butin, soit par la persuasion, soit par la crainte. Il devint (630 avant J.-C., 8 de l'hégire) le souverain despotique de sa ville natale, dont il avait été chassé quelques années auparavant. Maître de ce temple fameux, si vénéré par ses prosélytes, il brisa les idoles qui y étaient en grand nombre, et prétendit rendre au sanctuaire d'un Dieu unique sa pureté primitive, en y faisant débiter toutes les rêveries du Coran, et les signes absurdes de sa mission.

Mahomet aurait été bientôt souverain de toute l'Arabie

si son exemple n'avait pas suscité deux autres imposteurs, prophètes, guerriers, législateurs comme lui, qui songèrent à profiter de la faiblesse des Arabes et de leur goût pour la nouveauté. Molozéima et Alasvaad, tous les deux musulmans, tentèrent dans le même temps, et chacun dans des provinces éloignées, de soumettre le peuple en leur propre nom, et de lui donner des lois différentes. Ces deux entreprises, faites par deux hommes braves et lettrés, troublèrent les derniers jours de Mahomet, et ébranlèrent son trône. L'impression du poison qu'il n'avait pu effacer faisait, après trois ans, des progrès rapides. Il envoya ses lieutenants contre des rivaux trop redoutables, et, avant sa mort, il se vit délivré de l'un d'eux. Alasvaad, trahi par sa femme et par ses proches, qui le vendirent à Mahomet, fut assassiné dans sa propre maison. Mais le renversement de Molozéima, plus à craindre, et qui déjà s'était emparé de quelques villes de l'Arabie, était réservé au premier successeur de Mahomet.

Enfin, le Prophète mourut, l'an 11 de l'hégire, le 633e de Jésus-Christ, à Médine, dont il avait fait le siége de sa puissance : il était âgé de plus de soixante-trois ans, et il avait trompé, combattu et régné vingt-trois ans dans presque toute l'Arabie. Les biographes de Mahomet, en publiant ses impostures, ont trop vanté son génie. Les circonstances le servirent puissamment ; il dut sans doute beaucoup à son audace, à sa patience dans les travaux, à ses talents pour la guerre : mais, s'il fut le fondateur du puissant empire des califes et d'une religion étendue, ceux qui mirent le Coran dans sa bouche et les armes dans ses mains, qui combinèrent jusqu'où l'on pouvait compter sur la crédulité des Arabes, qui leur montrèrent quelques vérités pour accréditer mille erreurs, furent plus

utiles à la gloire de Mahomet que son ignorance, son incontinence et sa sévérité ne lui furent nuisibles. Les plus grands succès du mahométisme ne vinrent qu'après la mort du Prophète. Il avait combattu pour s'emparer de quelques villes: ses successeurs asservirent des provinces et des royaumes, et la loi musulmane fut d'autant plus respectée, que son auteur n'étalait plus aux yeux du peuple le scandale d'une conduite qu'il avait souvent fallu excuser.

Mahomet fut enterré avec beaucoup de pompe, dans la ville même où il était mort. La visite de son tombeau est encore le pèlerinage le plus célèbre parmi les musulmans, après le pèlerinage de la Mecque.

Le sceptre semblait appartenir à Ali, le plus proche parent du Prophète, son unique gendre, son plus ancien disciple, celui qui le premier avait exposé sa vie pour défendre celle de son maître. Mais Ayesa, fille d'Abubekre, et une des femmes de Mahomet, qui avait eu à se plaindre d'Ali en plusieurs circonstances, saisit l'occasion de se venger. Dans les derniers moments du Prophète, elle le détermina à charger Abubekre, son père, du soin des prières publiques et des fonctions du sacerdoce, que Mahomet avait toujours accomplies lui-même jusqu'alors. Après sa mort, Ayesa et ses amis s'efforcèrent de persuader au peuple que le choix du Prophète désignait Abubekre pour son successeur. Cette opinion s'accrédita; les plus zélés partisans d'Ayesa prêtèrent serment à son père, sans attendre un consentement unanime. Omar et ses amis se déclarèrent aussi pour Abubekre : en moins de deux jours, tous les Médinois et tous les étrangers qui étaient dans la ville se rangèrent sous les étendards d'Abubekre; on le nomma *calife* (ce titre en arabe signifie

2

vicaire). Ali lui-même souscrivit depuis à ce choix; il reconnut son rival pour maître. Mais par la suite ses sectateurs regardèrent cette élection et les deux qui la suivirent comme autant d'usurpations. C'est encore le fondement d'un grand schisme parmi les musulmans. Les Persans et plusieurs autres peuples regardent Ali comme le successeur immédiat du Prophète.

Abubekre sut se servir des deux glaives que Mahomet avait laissés dans ses mains; il recueillit avec soin les chapitres du Coran, épars çà et là, que le Prophète semblait avoir abandonnés aussitôt qu'ils avaient produit l'effet qu'il en attendait. Le calife les rangea comme on les voit encore, sans ordre chronologique et sans analogie de matière. Les Arabes étaient incapables de cette méthode. La confusion qui règne dans chacun de ces chapitres se trouve aussi dans leur agencement. Ce livre, plein d'images hardies, de préceptes sages, d'histoires puériles, d'idées fausses, annonce que diverses mains l'ont écrit, et que ses auteurs ont songé à éblouir des enthousiastes plutôt qu'à éclairer des hommes. Abubekre, pour accréditer de plus en plus sa religion, voulut recueillir la mémoire des paroles et faits remarquables de Mahomet. Ce livre, après le Coran, le plus respecté parmi les musulmans, est appelé *la Sunna*.

De quelque gloire que le Prophète eût joui pendant sa vie, ses successeurs surent le faire bien plus grand après sa mort. Le seul nom de Mahomet portait dans le cœur de tous ses sectaires une véhémence, un courage qui les rendait invincibles. Abubekre, en rappelant aux musulmans qu'ils avaient entendu la voix du Prophète dans cette même chaire où il leur parlait, en faisait autant de héros. Avec ce précieux enthousiasme, il écrasa le parti

de Molozéima, le dernier rival de son maître; il acheva de soumettre l'Arabie; il conquit le royaume d'Irak et la Syrie jusque par delà Damas; il défit plusieurs armées nombreuses de l'empereur Héraclius. Abubekre ne régna que deux ans et quatre mois. Pendant ce court espace il soumit plus de pays à la loi musulmane que son fondateur n'avait fait durant toute sa vie. L'empire des califes, déjà formidable aux Grecs et à toute l'Asie, passa sans contradiction dans les mains d'Omar, qu'Abubekre choisit à sa mort pour lui succéder. Celui-ci joignit au titre de calife celui de *commandeur des croyants*, que ses successeurs gardèrent.

Le nouveau calife vit croître sous son règne la puissance musulmane; il ne parut point à la tête des armées. Content des fonctions de la chaire et du trône, et tranquille à Médine, il donnait des lois à tout son empire, tandis que ses généraux conquéraient la Palestine, le reste de la Syrie, toute l'Égypte, Tripoli d'Afrique et son territoire, une grande partie du pays de Barka, du Korasan, de l'Arménie et de la Perse. Personne ne sut mieux qu'Omar profiter de l'obéissance aveugle que les musulmans avaient vouée à leurs califes. Les généraux qu'Omar dépossédait à la tête des plus nombreuses armées, baisaient respectueusement l'ordre venu de Médine, et devenaient les lieutenants de leurs successeurs. Le calife, bien persuadé que l'ignorance et l'erreur pourraient seules entretenir ce dévouement, ordonna de brûler la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, qui devait sa fondation aux Ptolémées. « Si ces livres, disait Omar, démentent le Coran et la Sunna, il faut les anéantir; s'ils y sont conformes, qu'avons-nous besoin d'eux? Notre loi nous suffit. » Après dix ans de règne, Omar mourut assassiné par

un esclave dont il avait refusé d'écouter les plaintes. Le meurtrier se tua lui-même pour éviter une mort plus cruelle. Omar n'expira qu'après trois jours écoulés depuis sa blessure, refusant de désigner son successeur. Mais il remit son droit à six compagnons du Prophète qui vivaient encore autour de lui. Ali était de ce nombre; il fit de vains efforts auprès des cinq autres électeurs pour obtenir d'eux ce qu'il croyait être son héritage. Les ennemis qu'Ayesa lui avait suscités, la vénération que les musulmans marquaient à la veuve du Prophète et à la fille de leur premier calife, écartèrent encore une fois de la chaire de Mahomet celui de tous ses disciples qui avait le mieux servi son maître. Ali se réunit malgré lui aux cinq qui lui refusaient la suprême puissance, pour la déférer à Othman, comme lui compagnon du Prophète, mais qu'Omar avait déclaré indigne du califat à tous ceux qui lui avaient proposé de le choisir.

Othman imita son prédécesseur en ce qu'il ne parut point à la tête des armées. Ses généraux achevèrent la conquête du Korasan et de la Perse; ils renversèrent ce trône, et firent mourir le dernier de ses rois; ils s'emparèrent de l'île de Rhodes; ils entrèrent dans la Nubie; ils soutinrent une guerre contre l'empereur des Grecs et le chassèrent d'Alexandrie, qu'il avait reprise. Mais tandis qu'ils reculaient les bornes de l'empire, le calife se laissait aller à une honteuse mollesse et à tous les excès du gouvernement despotique. Au lieu d'imiter ses prédécesseurs, qui menaient une vie simple et frugale, et distribuaient tous les vendredis le fond du trésor aux musulmans, ne se réservant pour eux, par jour, qu'environ vingt-quatre sous de notre monnaie, Othman dépossédait les gouverneurs de province établis par Omar, par Abubekre et par

Mahomet même, pour placer ses flatteurs, auxquels il prodiguait des trésors fruits des conquêtes que ni lui ni eux n'avaient faites.

Cette conduite suscita des mécontents qui en peu de temps devinrent des rebelles. On sema la sédition dans toutes les provinces de l'empire. Les Arabes vinrent en grand nombre camper près de Médine, d'où ils envoyèrent leurs chefs vers le calife pour lui signifier qu'il eût à rétablir les gouverneurs dépossédés, à chasser ses favoris, ou à déposer le sceptre. Le malheureux calife, tout tremblant, obéit à des rebelles qu'il eût fallu réprimer; il monta en chaire, promit de réformer sa conduite, déposa les gouverneurs qui déplaisaient, et nomma les chefs de la sédition aux places qu'il faisait vaquer. Cette condescendance parut rétablir le calme, les révoltés se dissipèrent, chacun se disposant à jouir du fruit de la rébellion. Mais l'intrigante Ayesa entreprit de devenir une seconde fois l'épouse du commandeur des croyants.

Ayesa voulut mettre sur le trône un jeune homme appelé Télha; elle corrompit le secrétaire d'Othman; ils fabriquèrent ensemble des lettres revêtues du sceau de Mahomet et adressées aux gouverneurs dépossédés, qui portaient en substance que, loin qu'ils dussent obéir aux prétendues lettres de déposition, Othman leur ordonnait de se saisir de ceux qui voudraient leur succéder, de leur faire couper les pieds et les mains, et de les faire empaler. On fit en sorte que ces faux ordres fussent surpris par ceux qui paraissaient devoir en être les victimes. La main du secrétaire, le sceau qu'il y avait apposé, ne leur permettant pas de douter de la vérité de ces lettres, ils retournent furieux à Médine, soulèvent le peuple une seconde fois, pénètrent dans la maison du calife, et le

percent de coups sans vouloir l'entendre. Son corps demeura trois jours sans sépulture dans l'endroit où il avait été frappé, puis il fut enfoui sans qu'on daignât lui rendre le moindre honneur. Il avait régné près de douze ans, et était âgé de quatre-vingt-deux ans quand il fit cette fin malheureuse. Avant l'assassinat du calife, Ayesa était partie pour la Mecque, afin de détourner les soupçons qui pouvaient tomber sur elle. Cette précaution nuisit à ses desseins.

A peine Othman était mort, que tous les yeux se tournèrent vers Ali. Son grand courage, une connaissance parfaite du Coran, une vieillesse exempte de faiblesse et d'infirmités le rendaient vénérable à tous les Médinois. Ses amis publiaient qu'il aurait dû être le premier successeur du Prophète. L'âge avait modéré l'ambition d'Ali; il résista quelque temps avant de monter sur la chaire des califes; mais il parut se rendre aux vœux unanimes des Médinois. Télha lui-même, entraîné par le torrent, prêta au nouveau calife le serment accoutumé qu'il se promettait bien d'enfreindre; et aussitôt après il s'enfuit à la Mecque, portant à la veuve de Mahomet la tunique ensanglantée du calife Othman. Cette femme artificieuse voulut paraître venger un crime dont elle était le véritable auteur; on la nommait la *mère des croyants* : elle abusa de son crédit sur le peuple pour faire juger Ali l'assassin d'Othman. La fatale tunique fut exposée dans le temple de la Mecque comme étendard de la rébellion; on la porta même à Damas, où le gouverneur de Syrie, zélé serviteur d'Othman, fit les plus grands efforts contre Ali, qu'il croyait être l'assassin de son maître.

Cependant Ayesa, capable de tout entreprendre pour Télha, songeait à s'emparer de l'Arabie; elle assembla

précipitamment des soldats qui pensèrent marcher à une victoire certaine sous la conduite de la mère des croyants. Elle écrivit à tous les gouverneurs qu'ils eussent à reconnaître la voix de Mahomet. Quelques-uns, à la vue de pareils ordres, tombèrent le visage contre terre; d'autres, fidèles à leurs serments, se déclarèrent pour le calife élu; enfin l'Arabie vit en peu de temps deux armées prêtes à déchirer cet empire devenu si formidable. Ayesa, marchant à la tête de la sienne dans une espèce de litière couverte que portait un chameau, voulut s'emparer de Pasra, l'une des plus fortes places de l'Irak. Ali accourut pour la défendre, les armées se rencontrèrent, et malgré la médiation des chefs la bataille fut engagée. Depuis longtemps on n'en avait point vu de plus meurtrière; le chameau d'Ayesa la portait partout où sa présence pouvait animer les soldats; bientôt le pavillon de sa litière fut couvert de dards, et son chameau tomba sous les coups dont il était criblé; Télha périt auprès de sa bienfaitrice. Après la plus vigoureuse résistance, l'armée d'Ayesa fut taillée en pièces : elle-même étant tombée dans les mains du calife, celui-ci respecta la veuve de son maître, mais il la condamna à l'obscurité commune à toutes les femmes musulmanes. Ayesa passa le reste de sa vie servie et enfermée comme le devait être la femme de Mahomet.

Cette victoire soumit au calife l'Arabie, l'Irak, l'Égypte et la Perse. Mais Moavie, gouverneur de Damas, avait assemblé une armée en Syrie; il croyait toujours, ou il feignait de croire Ali l'assassin de son maître Othman, qui était aussi son cousin germain; tous deux descendaient d'Ommias, oncle de Mahomet. Sous ce prétexte il se fit déclarer calife, promettant, disait-il, d'abattre

l'usurpateur; il séduisit même le gouverneur de la Palestine, et se préparait à entrer en Arabie, quand Ali, nouvellement vainqueur d'Ayesa, apprit qu'il était temps de s'opposer à un ennemi plus formidable. Quatre-vingt-dix mille hommes marchèrent sous ses ordres, et joignirent à Saffein, sur les confins de l'Arabie, l'armée de Moavie, plus nombreuse encore. Dans plusieurs petits combats de troupes détachées, les armes d'Ali eurent toujours l'avantage. Enfin le brave calife fit proposer à son adversaire, pour épargner le sang musulman, de vider leur querelle corps à corps, et de n'abandonner le sceptre qu'avec la vie. Malgré la vieillesse d'Ali, sa valeur était redoutée; Moavie répondit à son lieutenant Amru, qui le pressait d'accepter un défi qu'il ne pouvait éluder sans déshonneur : « Vous êtes donc certain de devenir calife à ma place? »

Ali, indigné de la lâcheté de son adversaire, brûlait de donner bataille; il y disposa ses troupes, et comme il était près d'attaquer le camp de Moavie, on en vit sortir les chefs portant des exemplaires du Coran au bout de leurs lances, et les présentant aux soldats d'Ali comme gages d'union et de sauvegarde. Le calife voulait charger ces hypocrites avec vigueur, mais son armée refusa de le suivre, tous s'écrièrent : « Nous ne combattrons pas contre la loi de Dieu. » Il fallut faire retraite, et bientôt des députés de Moavie parurent dans le camp d'Ali; ils venaient proposer de remettre à deux arbitres choisis dans chacune des deux armées la décision de la querelle. Comme les chefs du parti d'Ali le pressaient de prononcer : « Je n'ai rien à décider, s'écria-t-il, au milieu d'une armée qui a refusé de m'obéir; c'est à vous d'achever votre ouvrage. » Moavie ayant nommé un arbitre,

quelques soldats d'Ali en nommèrent un autre sans la participation du calife. Il promit ensuite de s'en rapporter à sa décision. Les deux partis établirent de concert un endroit de franchise où la conférence devait avoir lieu, et les califes se retirèrent avec la plus grande partie de leurs troupes, Ali à Cufa, Moavie à Damas. Amru, arbitre choisi par le parti de Moavie, persuada à l'arbitre d'Ali qu'il fallait que chacun déposât publiquement son calife, afin que l'élection qu'ils feraient ensuite de concert fût plus libre et plus respectée. L'arbitre arabe étant monté sur un tribunal élevé dans la place, que remplissait un grand peuple : « Je dépose, dit-il, Ali du califat, comme j'ôte cet anneau de mon doigt. » Alors l'arbitre syrien occupant la place du premier : « Vous avez entendu, dit-il, à haute voix, qu'Ali vient d'être déposé au nom des Arabes; je le dépose aussi au nom des Syriens. Puisque le califat est vacant, j'y nomme Moavie, et je le revêts de la puissance souveraine, comme je mets cet anneau à mon doigt. » Les Arabes, trompés, protestèrent à grands cris contre cette ruse, et les deux partis se séparèrent plus divisés que jamais.

Tandis qu'on trahissait la cause d'Ali à Saffein, ce calife était occupé à calmer une sédition près de Cufa. Les mêmes soldats qui avaient refusé de combattre contre le Coran faisaient un crime à leur maître d'avoir abandonné au jugement des hommes ce qui devait, disaient-ils, être jugé par Dieu seul. Au nombre de treize mille ils s'emparèrent d'une ville de l'Arabie appelée Naarvan, déclarant qu'ils ne reconnaîtraient plus Ali pour calife, s'il ne désavouait pas les arbitres qu'il avait laissés à Saffein. Ali avait donné sa parole, il ne crut pas devoir la rétracter; il marcha contre les rebelles au lieu de leur répondre.

Arrivé près de Naarvan, il plaça le Coran au bout d'une pique à la vue de la ville, publiant qu'il ferait grâce à tous les soldats qui se rendraient sous cette enseigne; qu'au contraire ceux qui persisteraient dans la révolte seraient passés au fil de l'épée. Dans ces temps de trouble et de ferveur, le Coran, comme on l'a déjà vu, était plus respecté que les califes. Neuf mille séditieux se réunirent à ce qu'ils regardaient comme le signe de leur foi, et Ali, étant facilement entré dans la ville, mal fortifiée, fit égorger ce qui y restait de transfuges sans en épargner un seul.

Ce fut après cette victoire, ou plutôt après ce carnage, qu'il apprit ce qui s'était passé à Saffein; il sut encore que l'Égypte s'était rendue à Moavie par la négligence et par la mauvaise administration de ses gouverneurs, et qu'Amru, ce même arbitre qui avait tenté de dépouiller Ali du califat pour en revêtir son maître, était entré paisiblement en Égypte, prétendant la gouverner au nom de Moavie. L'Arabie n'était pas plus tranquille que les autres contrées de l'empire de Mahomet. Moavie envoya ravager plusieurs cantons de l'Yémen, qui en fait partie. Les musulmans, qui pensaient toujours combattre pour leur loi, était plus cruels encore envers leurs frères égarés qu'envers ceux qu'ils nommaient infidèles. Tant de sang versé suscita des assassins qui crurent délivrer leur patrie en arrachant la vie à ses oppresseurs. Trois hommes complices de plusieurs autres prirent, l'un le chemin de Cufa pour aller assassiner Ali, l'autre celui de Damas pour faire subir le même sort à Moavie, le troisième celui du Caire pour frapper Amru. Moavie ne reçut qu'une blessure dont il ne mourut pas; Amru étant malade le jour que celui qui voulait le tuer se mit en devoir de le faire,

l'assassin perça un autre iman (1) qui prononçait la prière publique au lieu d'Amru. Ali seul périt; il fut frappé dans la mosquée. D'abord la blessure ne parut pas mortelle; mais on connut bientôt que le fer était empoisonné. Le calife ordonna qu'après qu'il serait expiré on tuerait son meurtrier d'un seul coup.

Ali mourut âgé de soixante-treize ans, la quarantième année de l'hégire, après un règne de quatre ans et dix mois. Il avait plus de connaissances, d'élévation et de génie, qu'aucun de ses prédécesseurs; mais il fut plus malheureux qu'eux tous. Les Persans et plusieurs autres peuples musulmans, qui suivent encore aujourd'hui la secte d'Ali, pensent qu'il est le premier successeur légitime de Mahomet; ils traitent d'usurpateurs les trois premiers califes; ils n'admettent point la Sunna (dépôt des anciennes traditions relatives à Mahomet), et ils élèvent la mémoire d'Ali presque aussi haut que celle du Prophète. Assan son fils fut proclamé d'une voix unanime dans Cufa; mais il n'avait ni la force ni l'ambition nécessaires pour affermir le trône que Moavie avait ébranlé. Dès les premiers jours de son règne les révoltés firent de nouveaux efforts; il fallut envoyer contre eux des troupes sur les confins de l'Arabie. Le paisible Assan regrettait déjà tout le sang qu'on allait verser, et il prêchait dans la mosquée de Cufa la soumission et la concorde, tandis que Moavie, à la tête d'une armée formidable, promettait les délices du paradis à ceux qui vaincraient les prétendus assassins d'Othman, ou qui mourraient les armes à la main contre eux. Les belliqueux Arabes conçurent du mépris pour un prince avare du sang des hommes. Assan

(1) Prêtre de la loi musulmane.

connut bientôt qu'ils se lassaient de sa douceur et de ses efforts pour la paix : profondément découragé, il ne songea qu'à se dépouiller d'une dignité si étrangère à ses mœurs. Contre le gré de tous les partisans de la maison d'Ali, il fit demander à Moavie une pension annuelle pour sa vie, qu'il alla cacher à Médine dans l'obscurité et dans la pratique de la bienfaisance.

L'implacable Moavie, seul possesseur du trône, aussi ambitieux pour sa maison que pour lui-même, brûlait d'y fixer le califat. L'accord entre Assan et lui portait qu'après la mort de Moavie la dignité de calife rentrerait dans la maison d'Ali. La mort d'Assan, qui n'avait point encore d'enfants, fut résolue, et sa femme se chargea de l'empoisonner. Dès que le calife se crut paisible possesseur du trône, il exécuta le projet de le fixer dans sa maison. Iésid son fils fut déclaré son successeur, et même son collègue. Presque tous les musulmans lui prêtèrent le serment qu'on n'avait fait jusqu'alors qu'au calife régnant. Mais Oséin, fils d'Ali et petit-fils du Prophète par sa mère, n'avait pas pour l'empire la même aversion que son frère Assan ; et lorsque après dix-neuf ans de règne le redoutable Moavie eut laissé toute l'autorité à Iésid son fils, Oséin se prépara à disputer au successeur de l'usurpateur ce qu'il croyait être le patrimoine de ses pères.

Tout l'empire était soumis à Iésid, excepté la Mecque et Médine, que les partisans de la maison d'Ali avaient fait déclarer pour Oséin. Ce prince espéra s'emparer aussi de Cufa, qui avait été la résidence de son père et de son frère. Mais, lorsqu'il parut devant cette ville, il rencontra une armée qui venait le combattre, au lieu d'un peuple soumis qu'il croyait devoir accourir au-devant de son maître légitime. Oséin n'avait avec lui que cent cinquante

hommes, et ses ennemis étaient au nombre de six mille : on ne lui laissa que le choix de reconnaître le calife Iésid ou de tenir tête à un adversaire si redoutable. Oséin avait à sa suite ses frères, ses sœurs, ses femmes, ses deux fils en bas âge, toute l'espérance de la maison d'Ali. Il ne voulut que vendre le plus cher possible sa vie ; mais malgré la plus vigoureuse résistance, il périt avec dix-sept de ses parents, et avec presque tous ses soldats. Ses sœurs, quelques-unes de ses femmes et ses deux enfants, nommés Ali et Amru, lui survécurent : on les traîna en captivité à Damas. Iésid respecta les jours de la famille de son ennemi : sa clémence parut d'autant plus grande, que la haine des fils d'Oséin se manifestait à toute heure. Iésid, ayant vu le petit Amru, second fils d'Oséin, qui querellait son fils, enfant du même âge, dit en riant au jeune Amru : « Voudrais-tu te battre avec mon fils ? — Volontiers, répondit l'enfant avec vivacité ; fais-nous donner à chacun un couteau. » Ce jeune lion promettait déjà aux ennemis de son père toute la haine qui a si violemment éclaté depuis entre les partisans d'Ali et ceux de Mahomet. Mais ces dispositions ne changèrent rien à la conduite d'Iésid, qui traita constamment la famille d'Oséin comme les âmes généreuses doivent traiter les infortunés. Cette générosité irrita ses ennemis : aussitôt que la famille d'Ali fut de retour à Médine, le peuple, tout plein de la mémoire d'Oséin, crut devoir secouer le joug des califes ommiades. Ils ne pouvaient mettre à leur tête ni Ali ni Amru, qui n'étaient encore que des enfants : ils choisirent Abdallah, fils de Zobéir, de la famille des Ashemites, dont était le premier calife Ali, et ayant prononcé solennellement la déposition d'Iésid, ils chassèrent tout ce qui tenait dans la ville pour la famille des Ommiades, et prirent des me-

sures afin que les plus grandes villes de l'Arabie suivissent l'exemple de Médine.

Abdallah marcha vers la Mecque sans beaucoup d'obstacles. Iésid apprit cette révolte à Damas ; il envoya aussitôt en Arabie une armée nombreuse, qui ramena beaucoup de rebelles : seule Médine lui résista constamment. Après trois mois de siége, elle fut enfin prise et saccagée. Le soldat vainqueur ne respecta que la famille d'Ali, selon l'ordre qu'il en avait reçu d'Iésid. Ce succès enhardit le général de l'armée syrienne : il voulut aller assiéger le calife arabe, qui était alors dans la Mecque ; mais comme il en approchait, il apprit la mort de son maître Iésid, et il retourna dans sa patrie (684 de J.-C., 64 de l'hégire). Si l'on vit depuis deux califes dans l'empire de Mahomet, cette division doit être imputée à la mauvaise conduite d'Abdallah, qui fit tous ses efforts pour éloigner de lui les Syriens, prêts à se jeter dans ses bras.

Aussitôt après la mort d'Iésid, on avait élu calife Moavie II, son fils : ce prince abdiqua six semaines après pour se renfermer dans la retraite, disant qu'il ne voulait pas tenir davantage un sceptre usurpé sur Ali et sur Oséin. Les Syriens, furieux de ce reproche, s'en vengèrent, dit-on, sur le précepteur de ce prince, qu'ils accusèrent de lui avoir inspiré des sentiments si modérés. Cet homme fut enterré vif par le peuple. Moavie II mourut à Damas très-peu de temps après sa retraite. Alors tous les yeux se retournèrent vers Abdallah : les principaux Syriens, sentant tout l'avantage qu'il y aurait à réunir pour jamais les forces de l'empire musulman, étaient prêts à déterminer le peuple pour le calife arabe, lorsqu'on apprit qu'Abdallah avait fait égorger tout ce qui restait à la Mecque de la famille d'Ommias et des serviteurs qu'elle y

avait en grand nombre, et que les cruautés qu'il exerçait tous les jours n'avaient ni motifs ni mesures.

Les Syriens renoncèrent bientôt au projet de placer ce barbare sur le trône. Mervan, de la race d'Ommias, qui le premier avait proposé de se soumettre à Abdallah, fut élu calife à Damas à la place de Moavie II; mais Abdallah se maintint toujours en Arabie, malgré le sang qu'il y versait. Mervan ne régna que dix mois. Abdalmalec, son fils et son successeur, dès les premiers jours de son exaltation, ordonna que le pèlerinage que les Syriens avaient fait jusqu'alors à la Mecque aurait lieu à l'avenir à Jérusalem. Abdalmalec ne voulait pas que les États de son ennemi fussent enrichis des sommes immenses que ses sujets portaient chaque année à la Mecque.

Quoique l'empire de Mahomet parût être partagé entre les Ommiades et les Alides, les enfants d'Ali vivaient dans l'obscurité à Médine, tandis qu'Abdallah, leur parent éloigné, usurpait le trône qu'il avait paru d'abord ne défendre que pour eux. Mahomet et ses frères, petits-fils d'Oséin (car l'histoire ne parle plus de ses fils), descendaient en ligne directe du fondateur de la loi musulmane par Fatmé, sa fille unique, épouse d'Ali Ier. Des droits si certains au califat inquiétèrent Abdallah, quoique celui qui pouvait les faire valoir parût n'y pas penser. Le calife régnant prétendit exiger du jeune Mahomet un serment de fidélité, que le descendant du Prophète était trop fier pour prêter à personne. Abdallah fit au même instant emprisonner tous les Alides, ne leur donnant que peu de jours pour se soumettre ou pour se résoudre à mourir. Des musulmans fidèles à la mémoire d'Ali s'assemblèrent en grand nombre : leur chef, nommé Matar, souleva la Mecque et plusieurs villes d'Arabie. Abdallah fut réduit

à négocier, et les Alides sortirent de leur captivité le jour même qu'Abdallah avait fixé pour demander leurs têtes s'ils persistaient à refuser le serment. Cette faction, assez forte pour faire respecter les descendants du Prophète, ne le fut pas assez pour leur rendre le trône; la nécessité de défendre l'Arabie contre les entreprises d'Abdalmalec, calife de Syrie, réunit bientôt tous les Arabes sous l'autorité de leur calife Abdallah, et les intérêts de la maison d'Ali cédèrent à la cause commune. Mais les efforts d'Abdallah ne firent que précipiter sa chute. Il périt dans un combat, après avoir perdu Médine et la Mecque. Ses généraux voulurent en vain défendre l'Irak, Abdalmalec soumit à un même sceptre tous ceux qui n'avaient qu'une même foi; et tandis que les descendants de Mahomet étaient réduits à une humble condition, on ne connut plus qu'un calife, usurpateur de l'empire que le faux Prophète avait fondé.

Il y eut plusieurs guerres entre Constantinople et les musulmans sous le calife Abdalmalec; mais comme nous ne nous sommes proposé, dans ces quelques pages, que de faire rapidement l'histoire de la religion mahométane, origine et fondement de l'empire ottoman, il nous suffira de dire qu'Abdalmalec s'empara de Carthage et de toute l'Afrique proprement dite, et que ces conquêtes ne se réalisèrent pas sans verser beaucoup de sang.

Abdalmalec mourut après vingt et un ans d'un règne plus brillant que juste. Plus qu'aucun autre calife il fonda sa puissance sur la crainte et sur les châtiments; il appauvrit, il dépeupla les pays qu'il avait ajoutés à l'empire, et l'accroissement qu'il donna à ce grand corps diminua sensiblement sa substance et ses forces.

Walid Ier succéda sans contestation à son père Abdal-

malec. Ce fut sous lui que le ressentiment du comte Julien, cruellement offensé par Rodrigue, roi d'Espagne, soumit aux musulmans le royaume le plus florissant qui fût alors dans toute la chrétienté. Le fougueux Julien punit sa patrie des fautes de son maître; il appela les musulmans d'Afrique dans la partie d'Espagne qu'il gouvernait. Musa, qui commandait pour le calife en Afrique, envoya des troupes au comte Julien. En moins de trois ans les musulmans défirent l'armée de Rodrigue, lui ôtèrent la vie, et se rendirent les maîtres de tout son royaume. Depuis, les barbares, révoltés contre leur chef, formèrent autant d'États en Espagne qu'il y avait de gouverneurs; mais ils n'avaient pu en chasser tout à fait les chrétiens. Ceux-ci, d'abord retirés dans les montagnes des Asturies, disputèrent leur ancienne patrie aux musulmans pendant plus de sept cents ans avec une fortune inégale et des succès assez lents, et ils n'achevèrent de détruire en Espagne l'empire de Mahomet qu'à la fin du XVe siècle, sous Ferdinand V et Isabelle.

Depuis Walid Ier, huit califes de la race des Ommiades occupèrent le trône pendant environ trente années : ce furent Soliman Ier, Omar II, Iésid II, Hesam, Walid II, Iésid III, Ibrahim et Mervan II. Nous nous dispensons de parler des sept premiers, parce que nous n'avons rien trouvé dans leur règne qui intéresse la religion musulmane.

Un empire fondé seulement sur la force doit céder tôt ou tard à une force supérieure. Les Syriens, les Égyptiens, et surtout les Arabes, se lassèrent enfin d'obéir à des usurpateurs dont le trône nageait dans des flots de sang. La première année du règne de Mervan, prince très-cruel, les peuples se soulevèrent à Émèse, à Alexandrie, à Cufa.

D'abord le calife fut partout vainqueur et partout inexorable; les musulmans, consternés, se demandaient entre eux pourquoi ils obéissaient à ces maîtres sanguinaires, tandis que la race de leur Prophète gémissait comme eux dans l'oppression. Mais les Alides étant tombés dans l'obscurité, n'attirèrent pas leurs regards. Les Abbassides, issus d'Abbas, cousin de Mahomet, petit-fils comme Ali de son aïeul paternel, étaient devenus puissants par des richesses immenses qu'ils devaient au commerce et au peu d'attention que jusque-là les Ommiades avaient fait à eux. Ceux de la maison d'Abbas n'étaient pas, comme les Alides, enfants de la fille du fondateur des musulmans; mais le peuple, ébloui de leurs richesses, respectait en eux le sang de son Prophète beaucoup plus que dans les rejetons d'Ali. Le chef de cette race fortunée, nommé Mahomet, était déjà parvenu à une vieillesse avancée : il ne lui restait que trois fils d'une famille nombreuse; il les montrait aux musulmans comme les soutiens de leur foi, les restaurateurs de leur empire et les maîtres légitimes que Dieu leur avait destinés. Une multitude de mécontents accourut à Moloïma, séjour de Mahomet; ils prêtèrent serment à cet émir, qui mourut peu de jours après, laissant Ibrahim, son fils aîné, à la tête de cette grande entreprise. La révolte bien préparée se manifesta en même temps dans le Korasan, en Arabie, en Égypte, en Syrie, en Mésopotamie. Presque partout le parti des Abbassides fut vainqueur; mais leur chef succomba au milieu de ses succès.

Abul-Abbas, second fils de Mahomet, fut proclamé à Cufa, et se mit en devoir de venger la mort de son frère. Une armée qui restait à Mervan II dans l'Irak fut taillée en pièces par le gouverneur de cette province, nommé

Moslem. Mervan lui-même fut vaincu par ce même Moslem à la tête d'un autre corps, sa dernière ressource. Il s'enfuit en Syrie, et se présenta sans escorte aux portes de Damas, qu'il ne put se faire ouvrir : l'infortuné calife se retira en Égypte, où la mort l'attendait. Les habitants de Busirlair, l'ayant reçu avec un respect perfide, le tuèrent dans leur mosquée, et portèrent sa tête à Abul-Abbas. Ainsi finit (750-132) la dynastie de ces sanguinaires Ommiades qui avaient usurpé la puissance souveraine sur la maison de Mahomet, et qui presque tous s'étaient servis de son nom et de son sceptre pour opprimer ses descendants. Du reste les califes abbassides ne versèrent pas moins de sang que leurs prédécesseurs : la puissance de ces princes ne pouvait être établie que par la force. Tout semblait promettre un règne paisible au vainqueur de Mervan, lorsque les Alides, tirés de leur obscurité par des mécontents, et même par ce qui restait de partisans des Ommiades qui avaient perdu leurs parents et leurs biens, tentèrent de réveiller les droits de la maison d'Ali.

Le général Moslem rassembla une armée, gagna une bataille sanglante à Calcidène en Syrie, et remporta plusieurs autres avantages. Trois descendants d'Ali payèrent de leur tête cette nouvelle tentative. Moslem, après avoir vaincu les sujets du calife, combattit avec le même succès les Grecs qui vinrent faire des irruptions dans l'Arménie. Le califat d'Abul-Abbas n'est remarquable que par les victoires nombreuses que Moslem remporta. Ce prince régna quatre ans; l'histoire dit peu de chose de sa personne.

Almansor, son frère et son successeur, commença son règne par faire étrangler sur un très-léger soupçon Moslem, qui avait eu des succès si constants, et qui, si l'on en croit les historiens arabes, avait fait passer six

cent mille hommes au fil de l'épée pour la cause des Abbassides. Les habitants d'Hasémie, ville où le calife faisait sa résidence, indignés contre ce prince ingrat, se révoltèrent et tentèrent de lui ôter la vie. Almansor punit les rebelles, et fit mourir avec eux plusieurs Alides qu'il crut ou qu'il feignit de croire les auteurs de la sédition. Cet événement détermina Almansor à changer le siége de l'empire; il jeta les fondements d'une ville dans l'Irak babylonien, sur les confins de la Perse, à une journée de l'ancienne Babylone. Cette nouvelle cité fut appelée *Bagdad*, du nom d'un ermitage trouvé sur son terrain. L'entreprise fut exécutée avec assez de promptitude, malgré les troubles qui agitèrent l'empire pendant tout le règne d'Almansor; car un Mahomet de la maison d'Ali fut déclaré calife à Médine. Almansor, sans quitter sa ville naissante, envoya une armée en Arabie. L'infortuné Mahomet fut pris et décapité dans Médine même, où il avait prétendu régner. Ibrahim, son frère, périt aussi en voulant le venger. Bagdad fut achevée en moins de six années; les successeurs d'Almansor l'augmentèrent beaucoup dans la suite.

Mahadi, fils et successeur d'Almansor, vit naître, dès son avénement au trône, une secte capable de renverser à jamais le califat. Un Arabe appelé Mokanna, encouragé par l'exemple de Mahomet, voulut comme lui fonder une religion; il contrefit l'inspiré, il publia que l'esprit de Dieu résidait en lui; il proposa des préceptes nouveaux, et confirma sa mission par de faux miracles. Les peuples, avides de merveilleux, accoururent en foule sur les pas du nouveau prophète, qui, plus indulgent que le premier, permettait l'usage du vin et n'astreignait pas à tant de prières. Plusieurs villes d'Arabie lui ouvri-

rent leurs portes. L'enthousiasme fit bientôt des soldats; l'empire de Mahomet faillit être détruit par les mêmes moyens qui l'avaient élevé. Mahadi sut s'opposer efficacement à ces progrès rapides. Les prétendus miracles que l'imposteur publiait sans cesse ne le rendirent pas le plus fort, il fut battu plusieurs fois. Enfin, s'étant réfugié avec quelques soldats dans un petit poste qu'il n'espérait pas pouvoir défendre longtemps, il fit boire à tous ses compagnons du vin empoisonné, puis il mit le feu à sa retraite avec tant de précaution, que les musulmans ne purent l'éteindre qu'après que tous les cadavres des soldats et Mokanna lui-même furent consumés. Ce fanatique avait prédit qu'il ressusciterait; ses disciples attendirent longtemps ce nouveau miracle. Mais Mokanna avait tellement affermi leur crédulité, que sa secte se perpétua dans toute l'Arabie et dura près de deux siècles après lui.

Un autre sectaire s'éleva dans le même temps. Abu-Anifah, l'un des plus célèbres docteurs sunnites, vécut sous Mahadi. Il eut quelques opinions particulières sur différents points du Coran, opinions depuis admises par tous les Ottomans; mais, loin d'inquiéter son souverain, il ne fit que confirmer ses disciples dans l'obéissance qu'il croyait due au successeur de Mahomet. Abu-Anifah prêchait la concorde et la paix, même le pardon des injures, et il pria publiquement pour ses persécuteurs. Cette morale, quoique établie par plusieurs passages du Coran, devait paraître bien nouvelle à des hommes qui n'avaient connu jusqu'alors d'autre loi, d'autre vertu, d'autre gloire que celle de la force. Mahadi, ou plutôt Aaron-al-Raschid, son second fils, remporta de grands avantages sur les Grecs. Ce jeune prince, plein de valeur et de

prudence, fit la guerre à la tête d'une belle armée avec tant de succès, qu'il contraignit l'impératrice Irène à devenir tributaire des musulmans.

Mahadi, pénétré d'admiration pour les talents et les qualités supérieures d'Aaron-al-Raschid, voulut le déclarer son successeur immédiat; mais ce prince ne consentit jamais à régner au préjudice de son frère aîné, Musa; cependant il jouit du califat plus tôt qu'il ne devait l'espérer. Après un règne de onze ans, Mahadi ayant été empoisonné par une de ses femmes, et son successeur n'étant pas alors avec lui, Aaron-al-Raschid reçut le serment des peuples pour son frère. Musa, à peine sur le trône, vit les Alides prêts à le lui disputer. Oséin, leur chef, se fit proclamer calife à Médine à la mort de Mahadi. Aussitôt il leva des troupes en publiant dans toute l'Arabie qu'il donnerait la liberté aux esclaves qui viendraient s'enrôler sous ses drapeaux. Ce moyen lui procura bientôt une armée nombreuse, mais peu aguerrie, qu'Aaron-al-Raschid n'eut pas de peine à vaincre, et qui fut dissipée promptement. Tandis qu'Aaron-al-Raschid servait son frère avec tant de succès, l'ingrat Musa songeait à le priver de la succession au trône qui lui appartenait à tant de titres; il prétendit faire déclarer Jaafar son fils, quoique encore enfant, héritier présomptif du califat, contrairement à la loi qui déférait le sceptre au prince le plus âgé de sa race; et, sur la résistance qu'il éprouva de la part du visir et de tous les principaux officiers, il résolut de se défaire d'eux tous, et d'Aaron-al-Raschid lui-même, qu'il ne pouvait espérer de vaincre que par trahison. Un crime empêcha un autre crime. A la suite de paroles très-vives échangées entre Musa et sa mère Kiasaran, au sujet de l'abus qu'elle faisait de son

autorité, et à la suite des menaces de mort que Musa fit à sa mère, celle-ci, résolue à se défaire de son fils, le fit empoisonner le jour même qu'il avait le dessein de faire étrangler son frère.

Aaron-al-Raschid commença son règne par acquitter un vœu qu'il avait fait pendant sa disgrâce, d'aller à pied en pèlerinage à la Mecque. Les peuples s'empressaient en foule sur son passage, tendant de riches tapis et jonchant la terre de fleurs sous ses pas. Le nouveau calife s'empressa de faire sortir les musulmans de l'ignorance profonde dans laquelle ils avaient croupi jusqu'alors, et qui leur avait été tant recommandée par les compagnons du Prophète. Il appela de tous les pays des savants pour traduire en arabe et en syriaque des livres de philosophie et d'astronomie qu'il avait achetés des chrétiens. Il aimait surtout la poésie, et récompensait magnifiquement ceux qui faisaient des vers; il encouragea aussi la médecine, jusque-là qu'il restitua aux chrétiens toutes les églises d'Égypte que ses prédécesseurs leur avaient ôtées, parce que Balathianus, médecin consommé et patriarche d'Alexandrie, avait guéri l'une de ses femmes d'une maladie mortelle.

L'amour des lettres ne ralentit point dans le calife son ardeur pour la guerre. Les Alides firent sous son règne de nouvelles tentatives pour recouvrer l'Arabie. Taia, le chef de cette maison, fut désarmé, mais Aaron lui laissa la vie ainsi qu'à ses dix-huit fils. Nicéphore, successeur d'Irène, ayant refusé au calife le tribut qu'il avait imposé à cette princesse, Aaron pénétra dans les terres de la domination des Grecs jusqu'à Héraclée, dont il forma le siége, et il contraignit l'empereur Nicéphore d'acheter la paix par un nouvel impôt.

Aaron donna le gouvernement de l'Afrique occidentale à Ibrahim, fils d'Aglab. Voilà l'origine de la dynastie des Aglabites, qui devint souveraine d'Afrique sous les califes suivants; car, pendant son règne, Raschid sut contenir tous les gouverneurs des provinces. Aucun prince musulman ne fut plus absolu que lui, ni plus ponctuellement obéi, jusqu'aux dernières limites de ses États. Il mourut après un règne de vingt-trois ans, redouté et chéri de tous ses sujets. Ancine, son fils et son successeur, n'hérita ni de ses talents, ni de ses vertus, ni de sa prospérité.

L'empire de Mahomet devait être bientôt partagé. La division des sectes précéda celle des provinces; l'esprit de dispute et de controverse se glissa en même temps que l'amour des lettres parmi ces grossiers musulmans, qui pendant si longtemps n'avaient connu que leurs armes et le texte de leur loi. Sous Ancine, sous Almamon et leurs successeurs, on disputa pour savoir si le Coran avait été créé, ou s'il était de toute éternité avec Dieu. Cette discussion exerça d'abord la subtilité des nouveaux philosophes, et finit par exciter des persécutions. Les califes, avec le plus grand nombre, adoptèrent la création du Coran; ils poursuivirent ceux de la secte opposée, et l'on vit répondre par le fer et par le feu à des arguments qui embarrassaient la raison. Un docteur sunnite, amené devant le calife Almamon, lui dit un jour que Mahomet avait affirmé plusieurs fois par serment qu'il n'avait pas composé le Coran, mais que ses chapitres étaient descendus du ciel un à un en différents temps, comme il les avait annoncés au peuple : « Or, continuait le docteur, puisque ces écrits sortent de la main de la Divinité, pour laquelle il n'y a point de succession de

temps, ils doivent être éternels comme elle; au moins vous ne pouvez savoir ni quand ils ont été créés, ni s'ils ont été créés, puisque Dieu est invariable, et qu'il a pensé de toute éternité ce qu'il a écrit dans ce livre saint. » Le calife n'osait pas nier l'autorité de Mahomet; mais comme il se servait mieux de son cimeterre que de son esprit, il finit la dispute d'un seul coup en tranchant la tête à son adversaire. La persécution augmenta le nombre des sectaires. L'opinion du Coran incréé a été embrassée par tous les sunnites; les Persans, qui forment la secte des shiites, tiennent seuls pour l'opinion contraire. Almamon poussa si loin son zèle pour la croyance du Coran créé, qu'il ne voulut pas que l'on comprît les musulmans qui admettaient le Coran incréé dans un échange de prisonniers fait avec les Grecs. Ce prince mourut après quatre ans de règne.

Motamasem, huitième calife abbasside, confia le premier la garde de sa personne à des étrangers, se défiant de ses propres sujets. Il soudoya un corps nombreux de Turcs ou Turcomans, peuple féroce et belliqueux, venu de la Scythie; il les attacha au service de ses successeurs, qui dans la suite éprouvèrent de cette horde de barbares plus que Motamasem n'avait pu craindre de ses Arabes. En effet, les califes s'endormirent bientôt dans la mollesse, et les Turcs, attentifs, saisirent les rênes du gouvernement tant par la confiance que par la force. D'abord ils embrassèrent l'islamisme; puis leurs chefs, admis dans la familiarité des califes, causèrent des troubles entre les princes de cette maison, détruisant les uns par les autres. Ils s'approprièrent les gouvernements que les faibles califes confiaient à ces dangereux serviteurs dans la vue de les éloigner. Le Korasan, le Kervan, la Mésopotamie, la

Syrie devinrent autant de souverainetés démembrées de celle des califes; l'Égypte fut aussi perdue et reconquise.

Sous Moktader, dix-septième Abbasside, le sort de la maison d'Ali fut changé (908-286). Mahadi-Obdeilhah, chef de cette race illustre et malheureuse, ayant rassemblé un parti considérable, sut chasser de l'Afrique les usurpateurs appelés Aglabites, et se placer sur le trône de Kervan; il établit le siége de son empire à Rakkadda; il prit le surnom de Mahadi, et devint le fondateur de la dynastie des Fatimites (du nom de Fatmé, femme d'Ali et fille unique du Prophète). Mahadi fut appelé, ainsi que le calife arabe, commandeur des croyants. Il fonda la loi des shiites, ainsi que sa nouvelle puissance, avec beaucoup de sagesse et de succès, parcourant toutes ses provinces à la tête d'une armée qui ne trouvait pas l'occasion de combattre; il alla même en Sicile, où les Aglabites avaient fait quelques conquêtes, et il parut partout plutôt un prince qui succède à ses droits légitimes qu'un conquérant qui se fait redouter. Un rival tel que Mahadi devait plus inquiéter le calife arabe qu'aucun de ceux qui avaient usurpé la souveraineté dans leurs gouvernements. Mahadi, calife, s'était déjà emparé de plusieurs places importantes de l'Égypte. Cependant cette extrémité n'arracha point Moktader à sa mollesse; il opposa Munès, un de ses plus habiles généraux, aux entreprises de Mahadi; et, tandis que tous ces guerriers turcs et arabes combattaient pour la gloire des Abbassides, Moktader s'applaudissait d'avoir envoyé contre ses ennemis des lions par lesquels il craignait tous les jours lui-même d'être déchiré. Après une guerre longue et sanglante, Mahadi succomba; le général arabe vainquit les Africains en bataille rangée, et ceux-ci ne songèrent

plus qu'à défendre leur propre pays des incursions du vainqueur. Mahomet-Obdeilhah se réfugia dans sa capitale; mais Moez, son quatrième successeur, s'empara de l'Égypte (969-358) et y établit le siége de son empire.

Ce Munès, si redoutable au calife fatimite, le fut bien plus encore au calife arabe qu'il avait défendu. Moktader ne voulut pas lui donner à sa cour le crédit que méritaient ses importants services. Ce guerrier, irrité, crut le calife indigne du trône; il communiqua ses sentiments à tous les guerriers qui, après avoir partagé ses dangers et sa gloire en Égypte, se voyaient comme lui négligés et oubliés à la cour de Bagdad. Il investit le palais avec eux, se rendit maître de la personne du calife et de tout son entourage, et montra au peuple comme souverain, Mahomet surnommé *Kaher*, frère du calife déposé. Cette révolution ne se fit pas sans verser beaucoup de sang. Munès fut même contraint d'immoler l'ancien calife à la sûreté de son nouveau maître et à la sienne. Kaher ne se montra pas plus digne du trône que celui qu'il avait remplacé. Ce même Munès qui l'avait fait calife, honteux de son ouvrage, ne songea plus qu'à le détruire. Mais la conjuration fut découverte au moment même où elle était près d'éclater; Munès et ses complices, déjà armés et en état de se faire craindre, ne se rendirent que sur la foi d'un traité qui leur conservait leur liberté et leurs biens; le calife l'accorda facilement, et l'enfreignit plus facilement encore. La tête de Munès, tué par trahison, et celles de quelques chefs furent exposées dès le surlendemain sur diverses places publiques de Bagdad. Ce spectacle produisit un effet contraire à celui que le calife en avait attendu : son manque de foi, sa cruauté indignèrent de plus en plus la milice et le peuple; le

sang des premiers conspirateurs en suscita un plus grand nombre. Les Turcs assiégèrent le palais, et tirèrent leur calife du sommeil où la débauche l'avait plongé, pour le traîner en prison; ils lui crevèrent les yeux, et le contraignirent, à force de mauvais traitements, de prononcer son abdication. Kaher avait régné moins d'un an; quoiqu'en si peu de temps il eût répandu des flots de sang, on ne le fit point mourir. Après plusieurs années de captivité, Mothaki, l'un de ses successeurs, lui rendit la liberté; mais il fut, dit-on, réduit à une telle misère, qu'il demanda l'aumône jusqu'à la fin de ses jours à la porte d'une mosquée.

Rhadi-Billah, fils de Moktader, l'aîné des princes abbassides, fut tiré de la prison dans laquelle Kaher, son oncle, l'avait confiné. Ce prince monta sur le trône l'an 322 de l'hégire (944 de Jésus-Christ). Il acheva de perdre l'autorité des califes, déjà si chancelante. Les gouverneurs de provinces, devenus héréditaires, non-seulement méconnurent les ordres de Rhadi, mais même lui refusèrent les sommes annuelles auxquelles les derniers califes s'étaient réduits par degrés, et qui avaient fait des souverains tributaires de ceux qui dans l'origine n'étaient que des officiers amovibles. Quatorze souverains, parmi lesquels le calife fatimite était le plus puissant, avaient réduit le califat arabe au territoire qui environnait sa capitale. La puissance du successeur de Mahomet était bornée aux choses de la religion, à quelques décisions sur les points de doctrine, à de vains honneurs que le calife fatimite, prétendant avec plus de raison à la succession de Mahomet, lui refusa toujours. Rhadi ne sut pas même user de l'autorité qui lui restait dans Bagdad. Ce sceptre, si faible qu'il fût, devint trop

pesant pour ses mains. Un visir chargé de rendre compte au calife de toutes les affaires importantes, et de faire exécuter ses décisions, ne suffisait pas à la mollesse ou même à l'incapacité de Rhadi. Le seul acte de souveraineté absolue qu'il osa faire pendant son règne fut de s'en dépouiller. Il créa un officier entre lui et le visir, qui, chargé de tout le poids du gouvernement, devint le véritable monarque. Ce nouveau maître fut nommé émir-al-omra, c'est-à-dire, en arabe, *émir des émirs*, ou *prince des princes*. Le calife, pour se débarrasser entièrement de toute espèce de soin, permit à l'émir-al-omra de prononcer les prières publiques dans la grande mosquée et dans la chaire de Mahomet, fonction jusqu'alors indispensablement réservée au calife, dans laquelle ni Mahomet ni aucun de ses successeurs ne s'étaient jamais fait suppléer. Ebn-Baïck, premier émir-al-omra, avilit en même temps et sa nouvelle autorité et le califat même, en achetant la paix du général des Karmates, prince d'Aïr, le plus redouté, quoique le plus petit des souverains mahométans. Le commandeur des croyants se soumit à un tribut en faveur de ce prince, qui n'était, à proprement parler, qu'un chef de brigands. Depuis ce temps la dignité de calife perdit toute sa puissance. Mais comme l'empire de Mahomet paraissait fondé principalement sur le Coran, les usurpateurs des différentes provinces, qui d'abord n'avaient formé toutes ensemble qu'un même État, prirent encore longtemps, pour la forme, l'investiture de ce prétendu chef, qui se disait le successeur du Prophète.

Mahomet avait encore en Égypte un autre successeur, descendu de sa fille Fatmé, qui donnait aussi des investitures aux princes ses voisins, et qui dans la suite fut

réduit aux fonctions du sacerdoce, comme le calife de Bagdad. Mais celui-ci gémit, beaucoup plus tôt que son concurrent, sous le joug de l'usurpation. Les émirs-al-omra déposèrent le commandeur des croyants autant de fois que l'intérêt ou le caprice leur en fit naître l'envie. Cette nouvelle dignité, quoique formée des débris du califat, parut si importante dans l'empire de Mahomet, que, vers l'année 450 de l'hégire (1078 de Jésus-Christ), sous le calife Kaiembar-Illah, Trogrudbek, petit-fils de Seljioud, fondateur de la dynastie des Seljoucides, conquérant de l'Irak, de la Mésopotamie, de l'Anatolie et de plusieurs autres provinces, après avoir vaincu l'émir-al-omra, voulut être émir-al-omra lui-même, afin de partager avec le calife le droit d'être nommé dans les prières publiques, de monter dans la chaire de Mahomet, enfin pour se voir associé au sacerdoce, que tous les musulmans regardaient encore comme la source et l'appui du pouvoir souverain.

Le nouveau lieutenant protégea puissamment le calife abbasside. Monstaser-Billah, calife d'Égypte, était parvenu à chasser son concurrent de Bagdad, et s'était fait reconnaître dans presque toute l'Arabie pour le seul commandeur des croyants. Trogrudbek parcourut ces provinces à la tête d'une armée nombreuse; il vainquit en plusieurs rencontres ceux qui s'obstinaient à nommer Monstaser-Billah chef de la religion. Il ramena Kaiembar-Illah à Bagdad, où lui-même orna le triomphe du calife en tenant les rênes de sa mule dans une entrée publique, et replaça ce prince sur la chaire de Mahomet, d'où on l'avait fait descendre. Pour prix de ce service, Trogrudbek prétendit épouser la fille de Kaiembar-Illah. Le fier calife refusa d'abord de mêler le sang des Abbas-

sides au sang des Turcs, qu'il regardait comme des barbares. Trogrudbek, irrité, investit le palais du commandeur des croyants et jura de n'y laisser entrer et de n'en laisser sortir personne, jusqu'à ce que le calife eût consenti à le faire son gendre. Kaiembar accorda par faiblesse ce qu'il avait refusé par orgueil. Trogrudbek conduisit sa nouvelle épouse à Raï, dans l'Irak persique, où il avait établi le siége de ses États, et il laissa un gouverneur dans la résidence des califes.

Nous n'entreprendrons point de raconter toutes les guerres qui s'élevèrent entre les usurpateurs de l'empire de Mahomet. Nous arrêtons ce rapide précis de l'histoire de leur religion au moment où leur puissance a fini. Depuis Trogrudbek, le califat ne fut plus qu'un vain titre. Les Turcs-Seljoucides déchirèrent cet empire pour en ravir les débris. Nous avons essayé seulement de faire connaître la religion musulmane; de dire quelle puissance elle avait communiquée à ses ministres, comment ses ministres l'ont perdue, comment l'opinion a cédé à la force, comment enfin les princes turcs ont usurpé le sceptre, qui n'avait jusque-là jamais été séparé du Coran. Nous ne parlerons ni des croisades, dont on sait l'histoire, ni des conquêtes de Saladin, venu de Perse pour renverser le trône des califes fatimites, en s'emparant de l'Égypte, après avoir fait étrangler Adhud, le dernier d'entre eux, et pour arracher aux croisés, dans la Palestine, le prix de tout le sang qu'ils y avaient versé (1171-549); ni de Gengiskan, venu du fond de la Corée pour soumettre la moitié de l'univers et détruire ces Turcs qui avaient asservi les successeurs de Mahomet. Ces grands événements méritent une histoire détaillée, entreprise pour eux seuls, et elle existe.

Nous remarquerons seulement que, depuis le calife Kaiembar, onze princes de la maison des Abbassides languirent successivement à Bagdad sur la chaire de Mahomet; qu'ils n'y conservèrent pas même l'apparence du pouvoir; que le dernier de ces pontifes ayant paru vouloir secouer le joug des Mogols, le prince Houlagoukan, petit-fils de Gengis, saccagea Bagdad, et fit perdre au calife son titre et la vie (656 de l'hégire, 1278 de Jésus-Christ). Depuis cette époque, il n'y eut plus de calife à Bagdad. Saladin avait détruit les califes fatimites en Égypte. Bibars, sultan d'Égypte, trois ans après la destruction du calife de Bagdad, recueillit une branche des Abbassides qui exista et qui conserva ce titre jusqu'à la conquête de l'Égypte par Sélim (1517 de Jésus-Christ, 895 de l'hégire). Mais ces califes sans aucune ombre de pouvoir étaient sujets de princes qui recevaient d'eux l'investiture, parce que les prétendus successeurs de Mahomet, en donnant aux peuples l'exemple de la soumission, semblaient rendre plus sainte l'autorité de leurs maîtres.

Ce fut dans cet état de choses que se fonda l'empire aujourd'hui connu sous les diverses dénominations d'*Empire de Turquie, Ottoman* ou *d'Orient* : de Turquie, du nom de la nation à laquelle appartenait son premier sultan; Ottoman, à cause d'Othman, son fondateur; enfin d'Orient, en raison même de sa situation.

HISTOIRE

DE TURQUIE

PREMIÈRE PARTIE

DEPUIS L'AVÉNEMENT D'OTHMAN I[er] JUSQU'À LA MORT DE BAJAZET I[er]

1300 — 1403

CHAPITRE I

Origine des Turcs Ottomans. — Othman. — Ses exploits. — Sa mort. — Son fils Orcan lui succède. — Prise de Nicée et de Nicomédie. — Création des janissaires. — Premières descentes des Ottomans en Europe. — Exploits de Soliman. — Prise de Gallipoli. — Mort d'Orcan et de Soliman. — Système monacal des Turcs. — Origine du titre de pacha.

1300 — 1361

C'est dans les siècles les plus reculés qu'il faut chercher l'origine des Turcs, d'où descend la race actuelle des Ottomans.

Turc, que cette nation reconnaît elle-même pour son premier chef, est, tout nous le prouve, le *Targitaos* d'Hérodote (1), et le *Thogorma* de la sainte Écriture (2). Quelques peuples se sont donné le nom de *Turcs* sans y avoir aucun droit ; d'autres, au contraire, issus réellement de cette tribu, ont adopté diverses dénominations qui ne révèlent en rien leur origine. Les historiens tatares

(1) Hérodote, IV, 5.

(2) Genèse, X, 3. « Les fils de Gomer (fils de Japhet, troisième fils de Noé) furent Ascenez, Riphat et Thogorma. »

et mogols ont cru ennoblir leur nation en la faisant descendre au septième degré de *Tatare* et de *Mogol*, qu'ils supposent frères et descendants de *Turc*, fils de Japhet, tandis que les Ottomans, qui sont vraiment Turcs, répudient ce nom comme vil et dégradant, et ne le donnent qu'à des hordes nomades et à des peuples barbares : à l'exemple des Grecs et des Romains, qui flétrissaient de l'épithète générale de *Scythe* tout homme qui n'était pas né Grec ou Romain.

Les Ottomans descendent des Turcs Ogusiens. Chassés des bords de la mer Caspienne, leur séjour, par des guerres intestines, ils s'étaient réfugiés chez les Turcs Seljoucides, maîtres d'Iconium : ils ont enfin pris le nom d'*Ottomans*, d'Osman ou Othman, le premier de leurs chefs qui soit devenu souverain. Jusque-là leur histoire est confondue avec celle des autres Turcs : ce n'est qu'à cette époque qu'elle leur devient particulière.

Pendant un siècle, l'univers connu avait été troublé par des émigrations prodigieuses. Les nations s'étaient, pour ainsi dire, précipitées les unes sur les autres. La meilleure partie de l'Asie était demeurée aux descendants de Gengiskan. Houlagou, l'un d'entre eux, tributaire de son frère Nagou, le grand kan des Tartares, possédait toute la Perse. Il avait fait mourir le dernier des califes, et détruit ce titre ou du moins cette puissance pour jamais. L'empire grec, réduit à la ville de Constantinople et à quelques parties de la Thrace, de la Macédoine, de la Thessalie et de la Bithynie, se ressentait des croisades, du schisme, de l'usurpation des Latins, de tant de guerres intestines ou étrangères, après lesquelles les anciens maîtres étaient enfin remontés sur leur trône ébranlé.

Le royaume des Seljoucides d'Iconium, subjugué comme toutes les autres possessions des Turcs, s'était éteint avec Mazoud II, son dernier maître. Enfin l'empire de Mahomet, cimenté par tant de sang et de victoires,

avait succombé à des forces plus meurtrières. S'il restait encore quelques petits souverains musulmans dans un coin de l'Asie, c'étaient ceux que les conquérants mogols n'avaient pas jugés dignes de leurs coups.

En effet, après la dissolution du royaume d'Iconium, quelques serviteurs des derniers sultans cherchèrent leur sûreté dans des montagnes escarpées. Aussitôt que les vainqueurs se furent retirés, ces nouveaux émirs vinrent disputer aux Grecs quelques anciennes possessions dévastées. On compte cinq de ces émirs ou capitaines, qui, après s'être approprié en commun tout le pays plat de l'Asie-Mineure, se le partagèrent afin de conquérir chacun de leur côté les villes fortes et les villes maritimes qu'y possédaient encore les Grecs.

Osman ou Othman, fils de Trogrul, qui avait servi utilement le dernier sultan d'Iconium, fut un des plus vaillants. La Bithynie, qui s'étend le long des côtes de la mer Noire jusqu'à la Propontide, avait formé son gouvernement sous ces souverains : elle devint son partage après leur destruction.

Les gouverneurs ou princes grecs, jaloux d'Othman, qu'ils regardaient déjà comme un dangereux voisin, résolurent de s'en défaire par trahison. L'un d'eux, possesseur du château de Jarissar, invita Othman aux noces de sa fille, ainsi que tous les seigneurs des alentours, Turcs et Grecs. Othman, averti que cette fête devait lui être funeste, résolut cependant de s'y rendre. Il pria le gouverneur du château de Belejiki, futur gendre et complice du traître gouverneur de Jarissar, de recevoir dans son fort ses femmes et ses meubles les plus précieux, sous prétexte qu'étant en guerre avec un autre voisin, il craignait que cet ennemi ne vînt pendant la fête ravager Carachisar, lieu de sa résidence.

Le gouverneur de Belejiki accueillit cette proposition avec empressement. Othman envoya chez ce traître qua-

rante jeunes guerriers déguisés en femmes et couverts de longs voiles, avec des torches, et des armes renfermées dans des coffres. La fête devait avoir lieu dans une plaine, près du château de Belejiki. Othman s'y rendit au jour fixé avec une suite peu nombreuse, après avoir aposté cent hommes des plus braves, en embuscade, dans un bois voisin de l'endroit du festin. Lorsque tous les invités furent réunis, on vit sortir des flammes et une épaisse fumée du château, auquel les prétendues femmes d'Othman avaient mis le feu. Le gouverneur et son beau-père, accourus pour l'éteindre, furent chargés vigoureusement par les cent hommes embusqués, qui les massacrèrent eux et tous leurs partisans.

Dans la même journée, Othman eut le temps de s'emparer des châteaux de Belejiki et de Jarissar : ce dernier appartenait au père de la fiancée. Othman donna cette jeune fille à son fils Orcan, qui avait partagé avec lui le péril et la gloire de sa conquête. La jeune esclave devint l'épouse d'Orcan, et fut mère du sultan Amurat Ier.

On peut fixer le commencement de la puissance ottomane vers l'an 700 de l'hégire (1322 de Jésus-Christ). Son fondateur sut employer utilement les moyens de l'étendre. L'empire de Mahomet avait grandi par l'enthousiasme et par la plus sévère discipline; Othman observa les mêmes maximes, et suivit une semblable ligne de conduite dans le petit pays où il commençait à être craint. Il s'annonça comme l'envoyé de Dieu pour faire triompher l'islamisme, affaibli par Gengiskan et ses successeurs. Othman donnait aux idolâtres et aux Grecs le choix d'embrasser la religion de Mahomet, ou de lui payer un tribut. A la tête de quelques soldats excités par l'espoir ou du butin ou du martyre, il conquit Iconium sur les Tartares, qui le possédaient depuis la mort du dernier sultan, et il arracha peu à peu aux Grecs presque toute la Bithynie.

La division qui s'était mise entre les deux Andronic,

l'aïeul et le petit-fils, tandis qu'ils régnaient ensemble à Constantinople, leur ôta les moyens de s'opposer à des progrès qui annonçaient déjà la chute de cet empire autrefois si puissant. D'ailleurs l'aversion mutuelle des chrétiens grecs et latins servait leurs communs ennemis.

La valeur et la politique d'Othman lui procurèrent bientôt des succès plus éclatants. La rapidité de ses conquêtes, dans des pays qui n'étaient pas défendus, a trompé les historiens, qui ont cru qu'il avait été d'abord un puissant souverain.

Il sut également profiter de la discorde et de la paix. Au lieu de faire un grand carnage des Tartares vagabonds, selon la façon de combattre des Orientaux, il donna des chaînes à tous les vaincus qui voulurent sauver leurs jours; puis il leur offrit des terres et la liberté s'ils voulaient embrasser sa religion. D'autres brigands tartares se rangèrent sous ses lois, et c'est ainsi qu'Othman fonda une nation toute militaire.

Les premiers sujets de l'empire ottoman furent des soldats aveuglément dociles à la voix de leur chef. Othman justifiait cette puissance absolue, ce droit incontesté de vie et de mort, par l'autorité du Coran et par l'exemple de Dieu, dont les souverains sont l'image. « De même que l'Être suprême possède une puissance sans bornes, disait-il, ainsi celui qui le représente sur la terre doit être aussi despote que lui. »

C'était le grand argument de Mahomet, argument invincible, auquel ses sectaires n'avaient point appris à répondre.

D'après ces principes, quoique Othman n'ait jamais porté le titre d'*empereur* ni même celui de *sultan*, il ne laissa pas de fonder solidement la puissance future de sa race. En annonçant à ses sujets un Dieu rémunérateur et vengeur, en leur persuadant que le souverain était l'organe par lequel Dieu leur manifestait ses volontés, il leur

inspira pour la famille de leurs maîtres un dévouement tel, qu'il a toujours fait depuis partie essentielle de l'espèce de culte que les Ottomans rendent à la Divinité. Ils pensent encore de nos jours que la maison d'Othman ne finira qu'avec leur empire, qui lui-même doit durer autant que le monde.

Quoique les empereurs ottomans ne soient pas, comme l'avaient été les califes, successeurs immédiats de Mahomet et premiers pontifes, cependant leur personne n'en est pas moins sacrée, leurs ordres n'en sont pas moins regardés comme émanés du Ciel, à moins qu'ils ne contredisent formellement les préceptes du Coran.

L'obéissance aveugle, qui se propage de degrés en degrés, fait que l'autorité des derniers officiers de l'empire est aussi absolue que celle du chef suprême de l'État.

Orcan, fils d'Othman, prince aussi vaillant que son père, tenta le siége de Brousse, capitale de la Bithynie, et eut le bonheur de s'emparer de cette place importante, qui avait résisté à Othman. La mort surprit Othman lorsqu'il se disposait à transférer la capitale de ses États à Brousse : il était âgé de soixante-dix ans, et en avait régné vingt-sept (726-1348) (1).

Conformément à sa dernière volonté, Othman fut enseveli dans l'oratoire du château de Brousse. On y a montré aux pèlerins étrangers, jusqu'au commencement du XIXe siècle, un chapelet de bois aux grains énormes, qu'on disait être celui d'Othman, et dont la vue entretenait parmi le peuple un profond sentiment de respect pour la mémoire de ce prince. Ce monument historique devint la proie des flammes lors du grand incendie qui ravagea le château et la ville de Brousse au commencement de ce siècle. Le sabre et le drapeau qu'Othman avait reçus au moment de son investiture sont toujours conservés, à ce

(1) Disons une fois pour toutes que la première date indique toujours l'année depuis l'hégire, et la seconde, l'année de Jésus-Christ.

qu'on assure, dans le trésor de l'empire. Le sabre est à double pointe et à dos flamboyant, mais non à double tranchant, comme celui du calife Omar. L'image de ce glaive à deux pointes, dont une menace l'Orient et l'autre l'Occident, fut introduite dans les sceaux des pachas de l'empire, et on la voit encore de nos jours briller argentée sur le pavillon rouge du capitan-pacha ou grand amiral de la flotte ottomane.

La personne d'Othman offrait une particularité assez bizarre : ses bras tombaient au-dessous de ses genoux. En Orient cette conformation est de bon augure chez les princes, depuis qu'un des plus puissants rois de l'ancienne Perse, Ardeschir (l'*Artaxerce* des Grecs et l'*Assuérus* de l'Écriture sainte), fut surnommé *Longue-Main* et donna naissance au proverbe : *Les rois ont les bras longs.*

A un courage indomptable Othman joignait de grandes vues, et cet esprit entreprenant qui est le caractère particulier de tous les fondateurs de puissants empires. On ne saurait lui refuser les qualités morales qui constituent la vertu, et l'on peut invoquer à l'appui de cette opinion le respect dont les Orientaux entourent sa mémoire : respect si général et si profond, que toutes les fois qu'un nouveau souverain monte sur le trône, le peuple lui souhaite la bonté d'Othman.

Ourkan ou Orcan avait trente-cinq ans lorsqu'il succéda à son père. Il monta sur le trône avec un grand éclat : dès son avénement il introduisit dans sa cour le faste et la magnificence, et il se fit nommer *sultan*. Ce titre, plus imposant que celui d'*émir*, commençait à convenir à l'étendue du pays qu'Orcan avait à gouverner, et dont il se promettait bien de reculer les bornes. Il décora de vastes édifices Brousse, la nouvelle capitale de ses États; il y établit des mosquées, des hôpitaux, des marchés publics; enfin tout ce qui convenait au siége d'un puissant empire.

Le premier soin d'Orcan fut d'offrir le partage du pou-

voir à son frère Alaeddin, à qui l'empire ottoman doit ses premières institutions politiques et administratives. Mais Alaeddin, respectant la dernière volonté de son père, qui avait reconnu Orcan pour son seul héritier, refusa même d'accepter la moitié des troupeaux de son frère, et ne demanda pour tout bien qu'un village situé dans la vallée de Keté près de Brousse. « Puisque tu ne veux pas, lui dit alors Orcan, prendre les chevaux, les vaches et les brebis que je t'offre, sois le pasteur de mes peuples, c'est-à-dire *vizir*. » Alaeddin accepta, et partagea avec le sultan le poids des affaires de l'empire : ainsi avaient fait Aaron et Moïse, si l'on en croit les Orientaux. Le mot *vizir* (ou mieux *wézir*), en langue ottomane, veut dire *portefaix*, et cette signification révèle la nature des fonctions du premier ministre des Ottomans, qui est revêtu par le souverain régnant d'un pouvoir absolu dont il a seul la responsabilité. Mais l'autorité d'Alaeddin était beaucoup moins étendue que ne le fut celle des grands vizirs ses successeurs. Étranger au métier des armes, il ne s'occupa que des besoins de l'empire et en affermit les bases par de sages institutions, tandis qu'Orcan en étendait incessamment les limites par de nouvelles conquêtes.

Le nouveau sultan, fermement persuadé que des armées dociles à la voix de leur chef seraient le plus grand instrument de sa puissance, s'efforça de perfectionner la discipline militaire que son père avait établie. Il fixa le premier une solde journalière pour l'infanterie, qui jusque-là n'avait été payée que par le pillage et par l'espoir du paradis grossier de Mahomet.

Ce fut alors qu'un parent d'Orcan (1) lui présenta un projet qui prouve l'étude qu'il avait faite du cœur humain, et la perfidie de sa politique. Il proposa de créer une armée toute composée d'enfants chrétiens qu'on forcerait

(1) Il se nommait Kara-Khalil Tschendereli.

à embrasser l'islamisme. Selon lui, les vaincus étaient de droit les esclaves des vainqueurs, qui en cette qualité devenaient les maîtres légitimes de leurs biens, de leurs femmes et de leurs enfants. En convertissant ces derniers par quelque moyen que ce fût, et en les enrôlant dans les cadres de l'armée, on travaillerait, disait-il, à leur bonheur spirituel et temporel, puisque, d'après le Coran, *tous les enfants apportent en naissant des dispositions à l'islamisme.* Enfin il prétendait que former une armée d'enfants chrétiens ce serait encourager le reste des infidèles à se faire musulmans, et que la nouvelle troupe se recruterait infailliblement non-seulement des enfants des peuples vaincus, mais encore d'une foule de chrétiens, qui, unis aux convertis par les liens du sang ou de l'amitié, et séduits par les récompenses promises aux apostats, ne tarderaient pas à abandonner leur propre patrie pour se joindre à eux.

L'histoire du despotisme militaire n'offre que ce seul exemple de la démoralisation adoptée pour base d'une institution. Les Turcs seuls ont offert le spectacle d'une armée dont l'élite était composée d'hommes qui pour échapper à l'esclavage n'avaient eu d'autre ressource que de s'expatrier à jamais, d'abandonner leurs familles et leurs croyances religieuses, et de porter les armes contre leurs propres frères.

Ainsi fut organisée l'institution des *janissaires* : infernale politique, « conception mille fois plus terrible dans ses conséquences pour la tranquillité de l'Europe, que ne pouvait l'être alors l'invention de la poudre à canon par Schwartz (1). »

Soumis à des chefs inflexibles, les jeunes janissaires apprenaient de bonne heure à obéir et à supporter la fatigue et la faim ; un avancement certain était la récom-

(1) J. de Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, t. I, p. 123.

pense de leur docilité et de leur courage. Aussi les victoires signalées que la nouvelle troupe remporta en Europe et en Asie ne tardèrent pas à justifier les prévisions de son créateur. Elle adopta pour coiffure le bonnet de feutre blanc du derviche Hadji-Begtasch, fondateur d'un ordre très-répandu dans l'empire ottoman; voici à quelle occasion. Orcan, accompagné de quelques-uns des nouveaux renégats, se rendit un jour chez Hadji-Begtasch pour lui demander avec sa bénédiction un étendard et un nom pour la nouvelle milice. Le scheïkh posa la manche de son manteau sur la tête d'un des soldats, de manière qu'elle pendît par derrière jusque sur son dos, puis il prononça d'un ton inspiré ces paroles prophétiques : « La milice que vous venez de créer s'appellera *Yeni-Tscheri* (nouvelle troupe) (1) ; sa figure sera blanche et luisante, son bras redoutable, son sabre tranchant et sa flèche acérée. Elle sera victorieuse dans tous les combats, et ne reviendra jamais que triomphante. »

En mémoire de cette bénédiction, le bonnet de feutre blanc des janissaires fut augmenté par derrière d'un morceau d'étoffe, souvenir de la manche du derviche, et orné d'une cuiller de bois, au lieu de l'espèce de pompon qu'il portait auparavant.

Comme la paie allouée à la nouvelle troupe était très-élevée et sa nourriture plus abondante que celle des autres corps, les noms de ses officiers furent tous empruntés aux divers emplois de la cuisine : ainsi le colonel de la chambrée, c'est-à-dire du régiment, fut appelé *tschorbadji-baschi* (premier faiseur de soupe). Après lui, les officiers les plus élevés en grade furent nommés, l'un *aschtschi-baschi* (premier cuisinier), l'autre *sakka-baschi* (premier porteur d'eau), etc.

L'objet le plus sacré du régiment, celui qui répondait

(1) C'est du mot *yeni-tscheri* altéré, qu'on a fait *janissaire*.

aux drapeaux de nos armées, était la marmite, autour de laquelle on s'assemblait non-seulement pour manger, mais même pour tenir conseil. Ces derniers usages sont restés en vigueur pendant près de cinq cents ans et jusqu'à nos jours.

Les janissaires dans l'origine n'étaient que mille, mais tous les ans on forçait mille autres jeunes chrétiens faits prisonniers en bas âge à embrasser l'islamisme et l'état militaire. Lorsque le nombre des prisonniers n'était pas suffisant, on complétait les enrôlements en temps de paix aux dépens des chrétiens sujets du sultan, parmi lesquels on prenait indistinctement. Cet usage se maintint jusqu'au règne de Mahomet IV (XVII[e] siècle). Depuis, ce corps d'élite se recruta exclusivement parmi les enfants des janissaires (1) et parmi les indigènes; aussi c'est de cette époque que date sa décadence; elle est allée toujours croissant jusqu'à notre siècle, qui a vu cette redoutable milice dispersée et anéantie.

Les historiens ottomans s'accordent à louer la sagesse et la piété du fondateur de cette institution. Ils disent qu'elle a fourni tant de conquérants à l'univers et tant de bienheureux au ciel, que, dans la supposition où pendant trois siècles on n'aurait levé annuellement que les mille chrétiens proscrits, on en aurait toujours délivré trois cent mille des tourments de l'enfer. Mais comme le nombre des janissaires s'élevait à douze cents du temps de Mahomet II (XV[e] siècle), à vingt mille sous Soliman (XVI[e] siècle), et à quarante mille sous Mahomet IV, il en résulte que cinq cent mille jeunes chrétiens au moins ont été convertis par le glaive et sacrifiés par le fanatisme religieux au despotisme militaire.

Les Ottomans qui possédaient des terres ou d'autres richesses fruits de la guerre et de la victoire, furent des-

(1) Il étaient presque tous mariés.

tinés à la cavalerie ; ils formèrent le corps des *spahis* (1), qui subsiste encore aujourd'hui.

Avec des troupes sinon plus courageuses, au moins plus nombreuses et mieux disciplinées que celles de son père, Orcan vainquit l'empereur des Grecs, Andronic, qui avait passé la mer pour s'opposer aux incursions des Turcs. Après avoir battu ce prince en plusieurs rencontres, non-seulement il le contraignit à une prompte retraite, mais de plus il s'empara de Nicomédie (727-1349), et devint ainsi souverain du territoire qui l'environnait, et qui s'étendait assez loin.

De toutes les conquêtes d'Orcan, Nicée fut celle qui lui coûta le plus de temps et le plus de soldats. Il demeura deux ans devant cette place, qui fut défendue avec plus de constance que les Grecs n'en avaient montré depuis longtemps. Lorsque la brèche fut enfin ouverte dans les murs de cette ville, les assiégés demandèrent pour toute grâce la liberté de se retirer à Constantinople. Orcan non-seulement la leur accorda, mais même permit à ceux qui voulurent s'en aller d'emporter tout ce qui leur appartenait. Cette générosité retint à Nicée beaucoup de citoyens, qui, dans l'espoir d'être gouvernés avec justice, continuèrent d'habiter leur patrie en payant tribut au vainqueur (730-1332).

Jusqu'alors Orcan n'avait fait la guerre qu'aux Grecs : pénétré des maximes d'Othman son père, il prétendait ou du moins il publiait que les musulmans ne devaient point tourner leurs armes les uns contre les autres, et que le glaive d'un vrai croyant ne devait jamais se teindre que du sang des infidèles. Ce préjugé donnait du courage aux soldats, et leur montrait le sultan comme un ministre des décrets de Dieu ; mais il semblait aussi interdire à Orcan l'espoir de régner jamais sur ces pays voisins du

(1) Cavaliers proprement dits.

sien, que des émirs musulmans tenaient des débris de l'empire seljoucide. Les enfants des émirs qui avaient partagé l'Anatolie avec Othman, avaient fait entre eux de nouveaux partages qui affaiblissaient leur puissance. Cette division des forces musulmanes offrait un beau champ à l'avidité d'Orcan : il obtint par la fraude ce qu'il n'osait ravir par la violence. Devenu le plus puissant des princes musulmans, il se fit proclamer tuteur de plusieurs jeunes emirs, sous les noms desquels il gouverna pendant leur vie; après leur mort, il se déclara maître absolu de leurs États, et soutint ses prétentions par les armes (736-1358).

Ainsi maître de l'Anatolie propre et des bords de la mer qui sépare l'Asie de l'Europe, Orcan brûlait de pénétrer dans cette riche partie du monde pour y attaquer les Grecs qu'il avait déjà vaincus sur son territoire.

Soliman, fils d'Orcan, jeune guerrier plein d'ambition et de courage, était encore plus désireux de conquêtes que son père; mais les Ottomans, accoutumés jusqu'alors à faire la guerre de terre, n'avaient ni vaisseaux, ni pilotes, ni constructeurs; ils manquaient même de barques pour la pêche. Sans se laisser arrêter par ces obstacles, Soliman tenta ce que l'homme de mer le plus expérimenté aurait cru impraticable. Depuis que le sultan s'était rendu maître de tous les bords de la mer, l'empereur avait fait un décret qui défendait, sous peine de mort, de mettre aucun vaisseau, ni même la moindre barque sur le Bosphore de Thrace, ni sur le détroit de Gallipoli ; il espérait que cette barrière serait toujours impénétrable aux efforts d'Orcan. Soliman, ayant fait une partie de chasse, arriva par un beau clair de lune jusque sur les bords du détroit, à la tête de quatre-vingts hommes déterminés ; il fit former trois radeaux de planches légères, attachées sur du liége et des vessies de bœuf gonflées et liées par le col, et il se risqua ainsi que son escorte à faire cinq lieues de mer sur ces frêles embarcations, à l'aide de longs bâtons

qui leur servaient de rames et même de gouvernail.

Cette entreprise si téméraire réussit au delà de l'espoir de Soliman. Il arrive sans le moindre accident au pied du château d'Harmi en Europe. La nuit et la lune le favorisaient. Il rencontre un paysan qui dès le point du jour allait au travail. Cet homme, enchaîné par la crainte et gagné par l'or, introduit le prince turc par un souterrain dans le château d'Harmi (1). Il n'y avait point de garnison dans cette place, que les Grecs croyaient suffisamment défendue par la mer; tout y était encore enseveli dans un profond sommeil. Soliman s'empare du château, et ayant assemblé les principaux habitants, il parvient, par les discours les plus flatteurs et par les promesses les plus magnifiques, à persuader à ces Grecs, tous pilotes ou matelots, d'ailleurs très-peu attachés à leur prince, de prendre les navires qu'ils avaient dans deux petits ports voisins, et de les conduire à l'autre bord du détroit pour embarquer quatre mille Turcs qui y attendaient Soliman.

Quelques jours après, Gallipoli, la clef de l'Europe, tombait au pouvoir des Ottomans, après une assez longue résistance de la part des Grecs (758-1380).

Vers ce temps, de nouvelles dissensions troublaient Constantinople. Cantacuzène, tuteur de l'empereur Paléologue, ayant tenté de s'emparer du pouvoir souverain, avait réussi à le diviser. Anne, mère de Paléologue, cherchait des protecteurs pour son jeune fils : elle demanda du secours à Orcan. Cantacuzène, de son côté, fit les mêmes démarches auprès du sultan. Celui-ci ne voulait que des conquêtes; il aima mieux s'allier à l'usurpateur qui déchirait les restes de l'empire, qu'au maître légitime qui avait intérêt à le conserver. Orcan envoya donc à Cantacuzène des secours qui contribuèrent largement à ruiner le pays, car les généraux turcs démantelaient toutes les places qu'ils

(1) L'ancienne Sestos.

prenaient au nom du prince grec. Sous prétexte de servir leur allié, ils dévastèrent la Thrace autant qu'ils purent; ils voulaient et l'affaiblir et en tirer du butin.

Cantacuzène, pour confirmer cette alliance, qu'il pensait lui devoir être très-utile, donna sa fille Théodore en mariage à Orcan, qui l'épousa avec une grande pompe. Peu de temps après ce mariage la paix fut conclue entre Paléologue et Cantacuzène, à la condition qu'ils partageraient entre eux l'autorité. Mais l'empire grec ne fut pas longtemps paisible. La discorde entre Cantacuzène et Paléologue s'étant réveillée, celui-ci engagea dans sa querelle les Serviens et les Bulgares, et Cantacuzène eut recours à son gendre, qui lui envoya vingt mille hommes sous le commandement de son fils Soliman. Battu en toute circonstance, Paléologue consterné envoya des ambassadeurs et des présents considérables à ce redoutable ennemi, pour l'engager à demeurer neutre. Soliman le promit, et repassa la mer sans rendre à Paléologue ni à Cantacuzène les places qu'il avait prises à l'empire grec.

Peu de temps après, un horrible tremblement de terre ayant ravagé plusieurs villes de la Thrace, les soldats et les citoyens, effrayés de la chute des édifices, les abandonnèrent pour chercher leur sûreté dans la plaine. Soliman, ardent à profiter de toutes les circonstances, repasse dans cette province, entre dans toutes les villes que le tremblement de terre avait rendues désertes, y met de nouvelles garnisons, et s'empresse de réparer les brèches, sans tenir compte des réclamations de Cantacuzène.

Ensuite Soliman courut étendre ses États vers l'Orient; il prit sur les Tartares les villes d'Ancyre et de Cratée. A son retour, il trouva que Cantacuzène s'était renfermé dans un cloître, et que Matthieu son fils occupait son trône. Malgré les promesses que Paléologue avait faites à son collègue, au moment de l'abdication de celui-ci, de vivre en paix avec son fils, la concorde entre les deux empereurs

grecs ne fut pas de longue durée. Bientôt Matthieu réclama les dangereux secours de ces Turcs dont son père avait eu tant de raisons de se plaindre.

Cinq mille hommes qu'Orcan lui envoya comme renfort, après avoir pillé tout le pays par lequel ils avaient passé, donnèrent aux troupes de Matthieu l'exemple de fuir dans une bataille engagée près Philippes, où ce prince fut fait prisonnier. Le malheureux empereur ayant abdiqué pour recouvrer la liberté, Orcan ne songea plus qu'à s'emparer à force ouverte du reste de la Thrace, dont il avait déjà usurpé une grande partie.

Orcan fit alors passer la mer à ses deux fils aînés, Soliman et Amurat. Ces princes entrèrent dans toutes les places qui s'offrirent sur leur route, montrant partout encore plus de cruauté que de vaillance, massacrant sans pitié tout ce qui ne cédait pas à la première attaque. Cette manière de faire la guerre, inconnue en Europe, y jeta l'épouvante. Les guerriers européens se piquaient de générosité à l'égard des vaincus. Les Grecs surtout se faisaient un devoir de respecter la vie des hommes.

Malgré sa férocité, Amurat cherchait des sujets; il repassa la mer aux approches de l'automne, ramenant en Asie plus d'esclaves que de soldats. Il les destinait à repeupler les pays que ses pères avaient dévastés. Mais le despotisme, encore plus destructeur qu'une férocité passagère, a rendu toutes ces transmigrations inutiles. Les provinces ottomanes ressemblent toujours à des contrées ravagées; les Arabes parcourent impunément celles d'Asie, en rançonnant les voyageurs et les caravanes. Les villes opulentes de l'antiquité, Athènes, Sparte, Ephèse, Antioche, et tant d'autres, sont éclipsées sous leur splendeur passée; les décombres de leurs somptueux édifices couvrent leur place : ce sont de misérables cabanes, bâties à l'écart de ces ruines, qui portent leurs noms fameux.

Cependant Soliman faisait le siége d'Andrinople, dont

il se rendit maître au bout de neuf mois. Mais il ne jouit que quelques années du fruit de ses conquêtes. Un jour qu'il chassait des oies sauvages, non loin d'Andrinople, il voulut suivre au galop le vol de son faucon, et tomba si rudement de cheval, qu'il expira à l'instant même (760-1382).

Orcan, son père, vivement affligé de sa perte, ne lui survécut que d'un an; il mourut âgé de soixante-dix ans, après en avoir régné trente-cinq (761-1383). Ce prince dut ses plus grands succès à son fils Soliman, à qui il avait appris à vaincre et à tromper comme lui. La fraude et la cruauté composèrent toute sa politique; il n'en fallait pas davantage contre des ennemis timides et divisés. Sous Orcan, l'État des Turcs prit une force nouvelle; on put dès lors facilement prévoir sa grandeur future par les progrès qu'il avait déjà faits. Orcan établit dans l'intérieur de ses États plus d'ordre qu'on n'en devait attendre d'un prince injuste et d'un peuple barbare; mais les cœurs les moins droits veulent la justice dans ceux qu'ils gouvernent; ils savent qu'aucune société ne peut subsister sans son secours.

C'est ici le lieu, avant de terminer ce chapitre, de tracer un aperçu rapide de ce qu'on peut appeler le système monacal des Turcs, système qui influa si puissamment, dès son origine, sur les institutions fondamentales de l'empire ottoman.

Dès le règne d'Orcan, les moines musulmans formaient une communauté plus puissante et plus redoutable que ne le fut plus tard le corps constitué des légistes (*oulema*). Mahomet avait dit : « Point de moines dans l'islamisme. » Cette volonté du Prophète aurait dû suffire pour prévenir toute imitation du monachisme indien et grec; mais le penchant des Arabes pour la vie solitaire et contemplative leur fit bientôt oublier ce précepte, et cette autre parole du Coran : « La pauvreté fait ma gloire, » fut, trente ans

après la mort de Mahomet, l'argument sur lequel s'appuyèrent ses sectateurs pour fonder de nombreux monastères. Depuis, les ordres des *fakirs* (pauvres) et des *derwischs* (seuils de porte) se sont tellement multipliés dans l'Arabie, la Turquie et la Perse, qu'on en compte jusqu'à soixante-douze, outre un nombre égal de sectes hérétiques. Mais ce chiffre a été singulièrement exagéré; il n'y a réellement que trente-six ordres religieux. Sur ces trente-six, douze sont antérieurs à la fondation de l'empire ottoman; les vingt-quatre autres ont été institués depuis le commencement du XIV[e] siècle jusque vers le milieu du XVIII[e].

Trente-sept ans après la fuite du Prophète, l'archange Gabriel apparut à Ouweïs, et lui ordonna au nom du Seigneur de renoncer au monde et de se vouer à la pénitence. En l'honneur du Prophète, qui avait perdu deux dents à la bataille d'Ohod, Ouweïs se les fit toutes arracher, et exigea de ses disciples le même sacrifice : on comprend qu'il ne dut faire qu'un petit nombre de prosélytes, même parmi les fanatiques de l'Arabie. D'autres scheïkhs suivirent l'exemple d'Ouweïs et fondèrent divers ordres, en adoptant toutefois des règles moins sévères. L'ordre des Roufaïs, ainsi appelé du nom de son fondateur Seïd-Ahmet-Roufaï (mort en 578-1200), est le plus connu des Européens qui ont visité Constantinople. Les membres de cette communauté de fanatiques passent leur vie à se torturer de mille manières et à se donner en spectacle au public. Ils font des tours d'adresse, avalent des lames de sabre et du feu, s'exposent aux flammes sans se brûler, et dansent en prenant les poses les plus grotesques et en faisant les plus hideuses contorsions. La vie de ces religieux, qui rappellent les anciens prêtres étrusques du soleil, est un long martyre, un supplice de tous les instants, auquel ils ne résisteraient pas si l'exaltation morale ne redoublait leur énergie et leurs forces physiques. Ils

font remonter l'origine de leurs mystères à Inder-Baba-Reden, qui, disent-ils, vécut cinq cents ans avant et après le Prophète. Cet être mystérieux, qui habita d'abord la Syrie, puis les gorges du Taurus, connaissait les vertus de tous les arbres et de toutes les plantes, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. C'est lui qui importa parmi les musulmans l'opiat de haschisché, espèce de breuvage enivrant dont faisaient usage les satellites du Vieux de la Montagne, et qui leur fit donner le nom de *haschischin*, changé par les Européens en celui d'*assassins*.

Sans nommer ici par ordre tous les autres fondateurs d'ordres religieux, rappelons, à cause de l'intérêt tout particulier qui s'attache à son nom, Eboul-Hassan-Schazeli ou Schaedeli (mort en 656-1257), qui le premier découvrit les vertus du café moka, et qui pour cette raison est devenu le patron des cafetiers, comme Ouweïs est celui des dentistes, Baba-Reden celui des jardiniers et des botanistes, et Hadji-Begtasch celui des janissaires.

A la prise de Boulaïr, le derviche Mewlewi donna son bonnet à Soliman comme présage de la victoire, et ce bonnet fut jusqu'à Mahomet II la coiffure des princes ottomans. L'ordre des Mewlewi acquit une grande importance lorsque Koniah, siége de ses scheïkhs et tombeau de son fondateur et de sa famille, fut réunie à l'empire ; lorsque l'étude de la littérature et de la poésie persanes, à laquelle se livraient ses disciples, eut attiré sur eux l'attention de tout le monde oriental, et que la doctrine des sofis, dont Djelaleddin était l'organe le plus éloquent, eut pénétré dans tous les rangs de la société mahométane, depuis la cellule de l'anachorète jusqu'au cabinet de l'homme d'État. Aussi l'ordre des Mewlewi doit être considéré comme la représentation du corps entier des effendis ou employés des chancelleries ottomanes, de même que l'ordre des Begtaschi est le noyau de la confrérie militaire des janissaires. De tous les ordres nés avant la fondation

de l'empire ottoman, celui des Mewlewi est le plus généralement respecté.

Tels sont les plus célèbres des douze ordres religieux dont l'organisation est antérieure à l'origine de l'empire ottoman. Il nous reste à dire quelques mots de ceux qui furent institués pendant le règne d'Orcan, c'est-à-dire des Nakschbendi (719-1319), des Sàdi (736-1336), et des Begtaschi (759-1359); les autres seront mentionnés dans le cours de cette histoire, suivant l'ordre chronologique de leur fondation (1).

Comme tous les janissaires étaient incorporés à l'ordre des Begtaschi, ils formaient une confrérie militaire dont tous les membres étaient à la fois moines et soldats.

Les Sàdi ne sont autre chose que des jongleurs, connus par leur art d'apprivoiser les serpents et par leur merveilleuse incombustibilité; ce sont les psylles de l'antiquité.

L'ordre des Nakschbendi, ainsi que les Bestami et les Begtaschi, font remonter leur doctrine jusqu'à Abubekre, beau-père du Prophète. Toutes les doctrines des autres communautés viennent d'Ali, son gendre.

Parmi tous ces hommes voués à la vie contemplative, plusieurs se sont illustrés par les inspirations de leur génie poétique; mais le plus célèbre est le Persan Djami, dont la renommée a éclipsé celle de tous les autres poëtes du même pays. D'ordinaire, chaque scheïkh fondateur d'un ordre est censé être entouré de quatre disciples auxquels il lègue l'héritage de sa doctrine et qu'il charge de

(1) Les Turcs datent de l'hégire, et les chrétiens de la naissance de Jésus-Christ. Les historiens orientaux, peu soucieux d'une exacte chronologie, observent assez mal le système des dates, et plus d'une fois les écrivains étrangers à leur nation, mettant les faits des annales d'Orient en regard de ceux des annales de l'Europe, il en résulte une divergence assez notable entre les dates turques et les dates européennes. Voulant et devant respecter le système primordial des Orientaux (si fautif qu'il puisse être), nous l'exposons tel quel, en le redressant par le système européen. Cette remarque s'applique à tout le cours de cet ouvrage.

propager après lui sa parole sainte : réminiscence des quatre califes successeurs du Prophète.

L'ordre des Nakschbendi est le plus vénéré à cause de son ancienneté.

Celui des Begtaschi avait cela de remarquable, que le scheïkh qui le dirigeait était en même temps colonel du 99e régiment, et que huit de ses derviches, établis dans les casernes des janissaires, y priaient jour et nuit pour la prospérité de l'empire et le succès des armes de leurs compagnons, qui se disent de la famille d'Hadji-Begtasch.

L'histoire a conservé les noms des trois savants qui les premiers portèrent, avec le frère d'Orcan, Alaeddin, et son fils Soliman, le titre de *pacha* ou *pascha*. Quoique ce titre soit généralement connu en Europe, il est peu de personnes qui en sachent la véritable signification et l'étymologie. *Pascha* est une contraction des deux mots persans *paï* et *schah*, et signifie *pied du schah* (ou du souverain). C'est une tradition d'une ancienne institution de Cyrus, dont parle Xénophon. Ce monarque, considérant les fonctionnaires de son royaume comme en partie identifiés avec sa personne, leur avait donné les noms des différents membres de son corps, suivant le rapport qu'ils avaient avec leurs fonctions. Ainsi les officiers préposés à l'administration intérieure étaient ses *yeux*; les agents de police, ses *oreilles*; les percepteurs des impôts, ses *mains*; les soldats, ses *pieds*, les juges ou organes de la loi, sa *langue*. Enfin les sens avaient servi à désigner les hautes fonctions de l'État, telles que les ministères de l'intérieur, de la police, des finances, de la guerre et de la justice.

Le titre de *pascha* n'est qu'une réminiscence de cette institution tout allégorique, réminiscence qui ne manque pas de justesse ; car les paschas, en qualité de gouverneurs, de vizirs et de généraux, sont, pour ainsi dire, les *pieds* du souverain.

CHAPITRE II

Règne d'Amurat Ier. — Hardiesse du mufti. — Conjuration des fils d'Amurat et de Paléologue. — Supplice des conjurés. — Manuel monte sur le trône : il perd Thessalonique. — Bataille de Cassovie et mort d'Amurat. — Avénement de Bajazet. — Premier siége de Constantinople par les Ottomans. — Bataille de Nicopolis; massacre de dix mille prisonniers. — Portrait de Tamerlan, ses exploits. — Bataille d'Ancora. — Bajazet est fait prisonnier. — La cage de fer. — Mort de Bajazet.

1361 — 1403

Amurat avait quarante et un ans lorsqu'il monta sur le trône de son père. Pour en imposer au peuple il affecta une grande piété extérieure, et il prit un surnom persan qui signifie *envoyé de Dieu*. Dès les premiers jours de son règne il fixa son séjour à Andrinople; mais à peine y était-il établi qu'il lui fallut repasser en Asie pour réprimer une sédition de quelques pachas qui voulaient secouer le joug. Ils furent vaincus et mis en fuite dans une seule bataille. Le sultan reparut bientôt en Europe, où il épousa la fille du prince de Servie.

Tout absolu qu'était Amurat, il affecta de se soumettre religieusement aux pratiques et même aux ministres du Coran, quoiqu'il pût les élever ou les déposer à son gré. Le mufti, qui est le chef de la religion, était aussi, dans les premiers temps de l'empire, juge des contestations qui surgissaient entre les particuliers (1). Le sultan voulant paraître un jour en témoignage dans un procès entre deux officiers du sérail, le mufti osa refuser d'écouter son maître : « Votre parole est sacrée, lui dit-il, parce que c'est celle du sultan ; mais si vous paraissez comme parti-

(1) Les mollas et les cadis, qui sont les juges chez les Turcs, appartiennent à l'état ecclésiastique.

culier, je ne puis vous entendre, parce que vous ne mêlez point vos prières à celles de vos frères dans nos mosquées, comme il est ordonné à tout musulman. » Amurat, frappé de ce reproche, fit bâtir une mosquée à Andrinople, vis-à-vis de son sérail, dans laquelle il se rendit depuis aux jours et aux heures réglés par la loi de Mahomet.

Les souverains qui s'étaient partagé les débris de l'empire grec craignaient bien plus le sultan que le faible ennemi qu'ils avaient dépouillé. Jean Paléologue comprit qu'il ne se soutiendrait sur les ruines de son trône que par le secours de ce nouvel allié, dont il détestait la puissance usurpée, mais qu'il était réduit à implorer.

Andronic et Contuse, fils l'un de Paléologue, l'autre d'Amurat, avec les janissaires, les spahis et quelques troupes de l'empire, défirent à Sirmen une armée confédérée de Moldaves, de Valaques, de Transylvains et de Bulgares, peuples voisins enrichis des dépouilles des Grecs, que nous verrons bientôt devenir tributaires des Turcs. L'âge, la conformité d'inclination et de succès lièrent les deux jeunes princes; mais Andronic voyait des mêmes yeux que tous les chrétiens les progrès des Turcs, soit en Europe, soit en Asie. Il frémissait en pensant qu'il ne monterait sur le trône de ses pères que dépendant et presque tributaire d'un barbare. Contuse était ambitieux; Andronic entreprit de lui mettre les armes à la main contre son père et son maître; il espérait se soustraire un jour au joug des Turcs en détruisant le père par le fils. Pour consommer cette entreprise, il fallut aussi qu'Andronic s'armât contre Paléologue. Ces princes gouvernaient tous les deux les États de leurs pères en Europe, tandis que Paléologue et Amurat avaient été retenus en Asie par des raisons que l'histoire n'explique pas.

Les deux jeunes rebelles formèrent une ligue offensive et défensive (789-1389), et firent mettre leurs noms dans les actes publics. A cette nouvelle, le sultan fit à Paléo-

logue des reproches amers, comme s'il eût été le complice de celui qui prétendait le détrôner. L'empereur d'Orient descendit aux justifications les plus basses; quelque raison qu'il eût de souhaiter la division des barbares, il promit de châtier son fils, s'il pouvait le faire prisonnier.

En effet, les deux princes repassèrent le Bosphore à la tête d'une armée composée de Turcs, car les Grecs étaient en si petit nombre, qu'à peine méritaient-ils d'être comptés. Amurat trouva les rebelles campés à quelques lieues de Constantinople. Il s'approcha des tentes, la nuit, à la faveur du clair de lune, et il se fit connaître aux gardes avancées. Ce prince adroit employa la flatterie et les promesses pour déterminer les soldats à rentrer dans le devoir. Elles eurent tant d'effet, qu'en moins d'une heure Contuse vit passer du côté de son père plus des trois quarts de son armée. Il ne restait plus aux deux princes révoltés d'autre parti que celui de la retraite : tous les deux fuient à Didimotique, résolus d'y mériter par leur courage une capitulation honorable. Ils y furent reçus avec respect; mais, après beaucoup de sang répandu, la ville fut prise; Andronic et Contuse tombèrent au pouvoir d'un vainqueur inexorable.

Amurat envoya sous bonne garde Andronic à Constantinople, fit sommer l'empereur son père de tenir la parole qu'il lui avait donnée de punir ce fils rebelle; puis il fit crever les yeux au sien en sa présence, et précipiter tous les soldats de la garnison du haut des tours de Didimotique dans l'Hèbre, qui coule à leur pied. Amurat satisfaisait son humeur sanguinaire sous une ombre de justice; mais il se fit détester, lorsqu'on le vit condamner plusieurs jeunes citoyens, qui avaient osé porter les armes contre lui, à mourir de la main de leurs pères. Ceux qui se refusèrent à cet ordre barbare furent massacrés avec leurs fils.

L'empereur Paléologue n'osa pas résister à la volonté

d'un allié qui était presque son maître. Quoique Andronic n'eût agi que pour l'intérêt de l'empire, il fut condamné à avoir les yeux crevés, ainsi que son fils, enfant âgé de cinq ans. Mais, soit hasard, soit pitié de la part des bourreaux, aucun des deux princes ne fut privé de la vue. Andronic ne perdit qu'un œil; son fils eut seulement la vue offensée, il la recouvra dans la suite.

Aussitôt après cette exécution, Paléologue déclara Manuel, son second fils, associé à l'empire. Ce jeune prince établit son séjour à Thessalonique. A peine y fut-il arrivé, que, désespéré de voir l'empire grec devenir la proie des Turcs, il entreprit de reprendre par force ou par ruse quelques villes de son voisinage. Malgré tout le mystère dont Manuel cherchait à s'entourer, Amurat fut bientôt instruit de sa trame, et il envoya Karatine, le plus expérimenté de ses généraux, assiéger Thessalonique. Les habitants de cette ville, craignant le sort de ceux de Didimotique, menacèrent Manuel de le livrer à son redoutable ennemi. Également abandonné de son père, le jeune prince eut recours à une dernière ressource : il rendit Thessalonique à Karatine, et alla lui-même demander pardon à Amurat, qui le renvoya libre, après une sévère réprimande.

Paléologue, pénétré de honte et de douleur, laissa le gouvernement de ses États à ses fils, pour aller implorer chez les princes chrétiens d'Occident des secours contre les barbares; mais il n'y trouva aucune aide, chacun d'eux ayant besoin de toutes ses forces contre ses propres ennemis. Tandis que Paléologue faisait de vains efforts pour réparer ses pertes, Amurat affermissait et étendait sa puissance. Sa politique le servit aussi bien que ses armes. Une alliance et des négociations lui soumirent deux États musulmans en Asie. L'émir Ierman-Ogli donna sa fille à Bajazet, le second des fils d'Amurat et son successeur au trône, car on ne parlait plus de Contuse. La dot de la

princesse fut de trois villes situées dans la haute Phrygie, contiguës aux États d'Amurat.

Au milieu de ses succès, Amurat apprit que Karatine, qu'il avait laissé en Europe à la tête des janissaires et des spahis, avait soumis presque toute l'Albanie. Pour s'opposer aux progrès des Ottomans, Lazarus, prince de Servie, avait composé une armée de Valaques, de Hongrois, de Dalmates, de Triballiens, et de ceux d'entre les Albanais qui n'avaient pas été subjugués. Amurat repassa la mer, et se mit sans tarder à la tête de ses troupes; il rencontra les confédérés dans les plaines de Cassovie, et il accepta volontiers la bataille que ceux-ci eurent la hardiesse de lui offrir. Le choc fut très-vif; les janissaires donnèrent des preuves de ce courage et de cette discipline sur lesquels Amurat avait compté; les spahis firent un grand carnage de la cavalerie hongroise; enfin la victoire se décida pour les Turcs. Quand on la crut certaine, Amurat descendit de cheval, et, se promenant sur le champ de bataille, il remarqua avec étonnement que presque tous les cadavres ennemis étaient des jeunes gens sans barbe. En ce moment un Albanais blessé qui mordait la poussière près d'Amurat, réunit toutes ses forces ou plutôt toute sa rage et frappa le sultan, qu'il avait reconnu à la magnificence de ses armes et au profond respect que lui marquait sa suite. Ce malheureux fut haché en pièces sur la place même, et Amurat mourut au bout de deux heures, au milieu de ses guerriers, qui maudissaient cette sanglante victoire (791-1391).

Amurat avait vécu soixante et onze ans, et en avait régné trente. Il contribua autant que ses prédécesseurs à l'élévation et à la splendeur de l'empire ottoman. Ce prince était également redouté de ses ennemis et de ses sujets : son extrême sévérité avait introduit un ordre admirable, tant dans les armées que dans l'administration de la justice. Le respect qu'Amurat affectait pour la religion n'a-

vait pas peu contribué à le faire respecter à son tour ; il n'entreprenait jamais rien d'important sans avoir imploré à haute voix le secours du Ciel.

Il signala son zèle par plusieurs établissements utiles ; il fonda, dans presque toutes les villes qu'il avait dévastées, des écoles publiques et des hôpitaux. Il fut embaumé et porté à Brousse, où jusqu'alors les princes de la maison régnante avaient été enterrés. Bajazet son fils lui fit élever un magnifique tombeau.

Le règne de Bajazet commence par un fratricide. Jamais prince de la famille d'Othman n'était parvenu au trône sous de si sanglants auspices. Encore en présence des restes inanimés de son père, déposés à l'entrée de sa tente, le premier acte de sa souveraine puissance fut d'ordonner l'exécution de Yacoub, le seul frère qui lui restât.

On a vu par le choix qu'Othman avait fait d'Orcan pour son héritier, au préjudice de son fils aîné Alaeddin, que sous les premiers sultans l'ordre de succession impériale n'était pas réglé par une loi invariable, et que le droit de primogéniture n'avait pas encore été sanctionné. Cette absence de dispositions précises sur un point si important favorisait l'ambition des frères cadets, et devait, en attendant que cette lacune fût comblée, amener de tragiques catastrophes. Yacoub, second fils d'Amurat, prince dont la valeur avait contribué, non moins que celle de Bajazet, à fixer la victoire dans les rangs des Ottomans, était par cela même suspect à son frère Bajazet, devenu souverain d'un vaste empire et maître absolu de la vie de ses sujets. Sachant que la bravoure de Yacoub lui avait concilié l'affection d'une partie de ses troupes, et ne le regardant plus que comme le premier de ses esclaves, Bajazet, quelques heures après son avénement au trône, le fit arrêter et mettre à mort « pour se conformer, dit l'historiographe de l'empire, à cette maxime du Coran : *La révolte est pire que les exécutions*..... Il devait prévoir,

ajoute le même écrivain, les effets du mauvais exemple donné jadis par Coutuse, dont la révolte avait menacé le repos de l'empire, et il était nécessaire d'éloigner ceux qui pouvaient être tentés de l'imiter. Par ces considérations, et à l'imitation de Dieu, qui règne sans rival, le souverain des croyants, qui est l'ombre de Dieu sur la terre, devait rendre toute révolte impossible, et comme le Tout-Puissant s'asseoir seul sur le trône. »

La politique des successeurs de Bajazet trouva ces motifs si concluants, que l'oubli de ce précédent leur eût paru contraire à la loi du Prophète, et que Mahomet le Conquérant, afin d'épargner à ses successeurs des scrupules dont les sultans qui l'avaient précédé n'avaient pu se défendre, alla jusqu'à ériger en loi fondamentale de l'État le meurtre des frères du prince appelé par son titre de premier-né à monter sur le trône.

Ainsi l'avénement de Bajazet est marqué en traits de sang dans les annales ottomanes, et dès lors il mérita le surnom d'Yildirim (*l'éclair, la foudre*), que l'armée lui donna à cause de la promptitude avec laquelle cet acte de férocité avait été commis.

Lazarus, prince de Servie, auteur de la guerre, et qui avait été fait prisonnier dans le dernier combat, fut aussi immolé par Bajazet. On lui coupa la tête devant le cadavre d'Amurat. Dès les premiers jours de son règne, Bajazet signala son humeur sanguinaire et l'ambition dont il était dévoré. Il avait épousé la fille d'Ierman-Ogli, prince de la haute Phrygie; cette alliance ne garantit pas ce souverain de l'avidité de son gendre. Bajazet, à peine arrivé en Asie, sous prétexte que le tribut que devait Ierman-Ogli n'avait pas encore été acquitté, fondit sur ses États et les réunit en moins de deux mois à la couronne ottomane; puis il exila son beau-père, qui traîna pendant ses dernières années une vie errante et malheureuse.

Un ennemi plus digne de Bajazet l'attira bientôt en

Europe : ce fut Étienne, souverain de Moldavie. Ce prince était très-belliqueux ; il avait fait des conquêtes en Pologne et en Hongrie ; depuis deux ans il avait battu les généraux d'Amurat. Bajazet résolut de venger son père ; il entre en Moldavie : Étienne, aussi ardent que lui, ne tarde pas à le joindre. On en vient aux mains ; après une lutte opiniâtre, les Moldaves sont vaincus ; leur prince fuit le dernier ; il se rend aux portes de Nols, ville fortifiée dans laquelle il avait laissé sa mère et ses enfants. Cette princesse paraît sur les remparts, et refuse l'entrée de la place à son fils désespéré : « Allez, lui crie-t-elle, allez réparer votre honte, et périssez les armes à la main plutôt que de vivre avec cette infamie.» Électrisé par ce reproche, Étienne retourne vers les siens ; par ses prières et par ses cris il rassemble douze mille soldats dispersés. Avec cette troupe, qui était à peine le tiers de son armée, il marche à l'ennemi, qu'il trouve épars dans la campagne et occupé à ramasser le butin. Les Turcs, très-redoutables au premier choc, ne savaient alors ni garder leurs rangs, ni reconnaître leurs enseignes, lorsqu'ils se croyaient sûrs de la victoire. Étienne en tailla en pièces le plus grand nombre ; aucun des pelotons dispersés des Ottomans ne put résister aux efforts de cette petite armée bien unie, que la honte d'une première défaite et ses succès présents rendaient docile à la voix de son chef.

Bajazet sut réparer cet échec en Asie, où bientôt après la Caramanie devint sa proie. Toutes les villes de ce pays s'empressèrent d'ouvrir leurs portes au vainqueur, qui y parut moins en conquérant qu'en souverain paisible.

Bajazet ne s'était pas imposé la loi de ne porter les armes que contre les ennemis de l'islamisme. Cette politique, que ses prédécesseurs avaient crue nécessaire, leur avait coûté bien des perfidies. Il avait fallu chercher des prétextes pour étendre l'empire ottoman aux dépens des sectateurs de Mahomet. L'ambition de Bajazet ne lui permit

pas de dissimuler. Sûr d'être secondé par des soldats avides, dont il payait les services en leur permettant le pillage, il déclara ouvertement la guerre en Asie au sultan Barham-Elledim, prince d'Arménie; il lui prit dans une seule campagne plusieurs villes importantes. L'année d'après il s'empara de Kurterum, ville de l'émir de Castamone, qui venait de mourir.

Tant de succès en Asie ne lui firent pas négliger l'Europe. Il passait fréquemment le détroit de Gallipoli; il prit quelques places sur le Danube, et conquit toute la Valachie.

Sigismond, roi de Hongrie, justement inquiet des progrès de Bajazet, persuada aux princes chrétiens d'opposer une barrière à la rapidité de ses conquêtes. Chacun, selon ses forces, fournit des troupes pour marcher sous la conduite du monarque hongrois, plus intéressé qu'eux tous à contenir ce dangereux voisin. Sigismond, à la tête de cent mille chrétiens assemblés pour la cause commune, entreprit le siége de Nicopolis. Bajazet aima mieux marcher à l'ennemi avec soixante mille hommes que de lui laisser le temps d'agir en rassemblant une armée plus forte; il espéra que des confédérés différents de nation, de discipline, d'intérêts, de langage, d'ailleurs peu accoutumés à la voix de leurs chefs, seraient aisément vaincus par ses janissaires et ses spahis, si aguerris et si dociles. Bajazet attaqua les chrétiens le jour qu'il put les atteindre; le combat fut sanglant, et la déroute bientôt si générale, qu'en moins de trois heures toute l'armée des confédérés se vit dispersée. Le plus grand nombre des chefs périt; Sigismond se sauva presque seul à la faveur d'un déguisement et des ténèbres. Ceux qui échappèrent à ce carnage périrent en grand nombre de fatigue et de faim, dans des campagnes arides et désolées (795-1395).

Après la victoire, Bajazet établit son camp devant Nicopolis, d'où il alla ensuite visiter le champ de bataille. A

l'aspect de la multitude de cadavres turcs qui jonchaient la plaine, sanglants témoignages de la valeur chrétienne, des pleurs de rage s'échappèrent de ses yeux, et il jura de tirer une éclatante vengeance de la mort que tant de musulmans avaient trouvée dans le combat. Méditant d'affreuses représailles, il ordonna que tous les prisonniers lui fussent amenés; on lui en présenta plus de dix mille, la corde au cou et les mains liées derrière le dos. Parmi eux était le valet d'un noble bavarois, nommé Schildberger, jeune homme qui n'avait pas encore seize ans, et qui, devenu libre après un esclavage de trente-quatre ans, nous a laissé un récit simple et touchant du massacre effroyable auquel il avait si miraculeusement échappé.

Le sultan fit conduire en sa présence le comte de Nevers pour qu'il fût témoin de la terrible satisfaction qui allait être donnée à la mémoire des soldats ottomans. Ce prince ayant demandé grâce pour lui et pour plusieurs de ses infortunés compagnons, la vie lui fut accordée ainsi qu'à vingt-quatre des principaux chevaliers. Alors Bajazet donna le signal du massacre général. Tous les prisonniers furent forcés d'assister au supplice de leurs compagnons : les uns furent livrés aux bourreaux et décapités, les autres furent assommés à coups de massue. Lorsque vint le tour de Schildberger, qui avait déjà vu tomber à ses pieds la tête de trois de ses camarades, le fils de Bajazet fit remarquer à son père la jeunesse de l'esclave. L'usage ne permettant pas de mettre à mort un prisonnier âgé de moins de vingt ans, Schildberger fut gracié et réuni aux cinq autres jeunes gens qui avaient été épargnés. Cinq seigneurs bavarois furent traînés avec des cordes jusqu'au lieu de l'exécution : avant d'expirer, l'un d'eux, nommé Jean Greif, cria d'une voix forte : « Adieu! nous versons notre sang pour la cause du Christ; aujourd'hui, si Dieu le veut, nous monterons au ciel; » et cinq têtes roulèrent dans la poussière.

Le carnage dura sans interruption depuis l'aube du jour jusqu'à quatre heures après midi. Enfin les grands de l'empire, émus de cet effroyable spectacle, tombèrent aux pieds du sultan et implorèrent sa miséricorde. Le sang de dix mille chrétiens avait apaisé pour le moment la soif de vengeance du tyran; il distribua ceux qui restaient aux musulmans qui les avaient faits prisonniers, après avoir toutefois choisi son cinquième.

Au commencement de l'année 1397, Sigismond employa à tirer les chrétiens d'esclavage les sept mille ducats que Venise s'était engagée à lui compter annuellement à titre de subsides. Les rois de France et de Chypre se joignirent à lui, et envoyèrent au sultan de riches présents pour hâter l'heure de la délivrance. Enfin, moyennant une rançon de deux cent mille ducats, les chevaliers français furent mis en liberté. Lorsque la rançon eut été payée, le sultan congédia le comte de Nevers en lui disant : « Je te remets ton serment de ne plus porter les armes contre moi; si tu as de l'honneur, je te conjure au contraire de les reprendre le plus tôt possible et de rassembler contre moi toutes les forces de la chrétienté; tu ne saurais m'être plus agréable qu'en me procurant de nouvelles occasions d'acquérir de la gloire. »

La victoire de Nicopolis fit naître chez l'insatiable Bajazet le désir de nouvelles et plus importantes conquêtes. Depuis longtemps l'empire d'Orient, réduit presque à la seule ville de Constantinople, sa capitale, semblait attendre que le sultan voulût s'en emparer. Le successeur des Césars, tremblant sur les débris de son trône, était contraint d'obéir à ce barbare. Jean Paléologue avait fait crever les yeux à son fils et à son petit-fils, parce que ce prince avait tenté de servir sa patrie contre Amurat. Depuis, Bajazet lui avait ordonné de raser deux tours élevées tout récemment pour la défense de sa ville. Manuel, fils et successeur de Jean, comprit de bonne heure qu'il ne défendrait

pas sa couronne mieux que ses prédécesseurs n'avaient fait. Cette couronne ne lui appartenait pas dans l'ordre d'une succession naturelle; car Andronic, son frère aîné, à qui le faible Jean Paléologue avait fait crever les yeux, vivait à Sélivrée avec Jean, son fils et son compagnon d'infortune. Le même arrêt qui avait ordonné le supplice de ces deux princes les avait aussi exclus de l'empire; mais l'exécution ne les avait rendus aveugles ni l'un ni l'autre. Ils attendaient que la fortune leur restituât ce qu'elle leur avait ravi.

Andronic mourut, laissant Jean son fils héritier de ses prétentions. A ses derniers instants il lui recommanda de ménager le sultan. Ainsi Manuel voyait s'élever contre lui, d'une part, un neveu qui pouvait passer pour l'héritier légitime du trône, et de l'autre un ennemi puissant tout prêt à l'écraser.

Depuis la victoire de Bajazet contre Sigismond, le sultan songeait à renverser ce qui pouvait rester de l'empire grec. Le fils d'Andronic lui demanda de le protéger contre Manuel son oncle, promettant de céder Constantinople sitôt qu'il en serait le maître, pourvu qu'on lui donnât ce que les Grecs possédaient encore dans la Morée, pour y vivre en souverain. Bajazet saisit l'occasion de détruire les Grecs les uns par les autres. Il confia dix mille Turcs à Jean, pour former le siége de Constantinople. Manuel, las d'une autorité qui n'avait rien de réel, convaincu d'ailleurs que l'empire grec touchait à sa fin, aima mieux voir crouler le trône sous un autre que sous lui. De son plein gré il remit à Jean, avec le vain titre d'*empereur d'Orient,* les clefs de sa ville, pleine d'ennemis et de maîtres étrangers. Il s'embarqua aussitôt, avec quelques richesses, pour aller traîner dans les différentes cours de l'Europe une vie errante, moins malheureuse sans doute que celle d'un souverain également méprisé de ses ennemis et de ses sujets (797-1397).

Lorsque Jean, maître de Constantinople, voulut ou feignit de vouloir tenir sa parole à Bajazet, tous les ordres de l'État le conjurèrent de garder le trône, protestant qu'ils aimeraient mieux voir égorger leurs enfants sous leurs yeux et périr eux-mêmes dans les flammes, que de vivre sous la domination des barbares. C'en était fait de l'empire d'Orient, si la Providence ne lui eût suscité un défenseur qu'il ne devait pas attendre, et qui arrêta Bajazet dans le cours de ses prospérités : Tamerlan, descendant de Gengiskan, le plus grand conquérant de son siècle.

Timour (*le Fer*) était le nom significatif du célèbre guerrier tartare que nous appelons *Tamerlan*. Il était né en 1335 (736 de l'hégire).

Si l'histoire de Sésostris et celle de Cyrus, enveloppées dans les ténèbres de la fable, pâlissent à côté de l'histoire plus positive d'Alexandre, qu'environne l'éclat de la civilisation grecque, les chefs barbares des Huns et des Mogols, Attila et Gengiskan, s'effacent de même devant la grande physionomie du Tartare Timour, ou Tamerlan, qui passa comme un météore sanglant sur tout le continent asiatique, depuis les Indes jusqu'aux bords de l'Archipel.

Avant de faire le récit des événements qui signalèrent l'apparition de Tamerlan, nous donnerons son portrait d'après celui que nous ont laissé les historiens orientaux. Tamerlan était boiteux (1), non de naissance, mais par suite d'une blessure qu'il avait reçue au siége d'une ville, peu de temps avant son avénement au trône. Malgré cette infirmité, il avait la taille élancée et la démarche fière. Sa tête volumineuse, son front haut et large, annonçaient des facultés éminentes; sa chevelure, naturellement blanche, offrait avec la fraîcheur de son teint un bizarre contraste. A chacune de ses oreilles pendait une perle d'une grande valeur. Ennemi déclaré de la gaieté, sa gravité ne se dé-

(1) C'est pourquoi on lui donna le nom de Timour-Lenk (*Timour le Perclus*), dont les historiens européens ont fait Tamerlan.

mentait jamais. La franchise était une de ses qualités dominantes; son horreur pour l'hypocrisie était telle, qu'il préféra toujours la vérité la plus dure au mensonge le plus flatteur. Il avait pour principe de ne jamais abandonner un projet, de ne jamais révoquer un ordre; ce qu'il avait décidé était pour lui comme accompli; si sa persistance avait des conséquences fâcheuses, il ne s'en applaudissait pas moins; d'ordinaire il comptait peu sur la fortune, et en acceptait toutes les chances avec résignation. Il n'aimait pas les bouffons, et il avait en grande considération les médecins, les astronomes et les jurisconsultes, qu'il se plaisait à entendre disserter; les scheïkhs surtout, renommés par leur sainteté et dont les prières avaient attiré sur ses armes la faveur divine, trouvaient en lui un zélé et magnifique protecteur. Une de ses passions était le jeu des échecs, dans lequel il n'avait point de rival. En temps de paix comme en temps de guerre, la biographie des guerriers célèbres et l'histoire de leurs expéditions étaient sa lecture habituelle. Malgré l'instinct naturel qui le portait vers l'étude et la réflexion, malgré sa vénération pour les savants, toute son instruction se bornait à savoir lire et écrire, et, bien que sa prodigieuse mémoire lui permît de retenir ce qu'il avait lu ou entendu une seule fois, il ne parlait que trois langues : le persan, le turc et le mogol.

La Tora, ou code de Gengiskan, fut toute sa vie l'objet de sa prédilection et de son respect; il la préférait même au Coran, ce qui enhardit quelques légistes à déclarer infidèles ceux qui préfèrent la loi faite par les hommes à la loi envoyée par Dieu. Sa propre législation (Touzoukat) n'est du reste que le complément de la Tora; elle embrasse, entre autres points importants, l'organisation des armées, la hiérarchie civile et militaire, et les règlements de l'administration intérieure de la justice et des finances. Ses lois prouvent qu'il possédait à un degré éminent l'art

d'organiser et de gouverner : elles contiennent une foule de hauts enseignements.

L'espionnage était le principal ressort du gouvernement et de l'administration militaire de Tamerlan. Ses agents parcouraient tous les pays sous mille déguisements; le plus souvent c'étaient des derviches qui l'instruisaient en secret des forces et des projets de ses ennemis, des intrigues de leurs cours, de l'état des villes et des forteresses qu'ils étaient chargés de visiter : de telle sorte que souvent il était mieux au courant de ce qui se passait dans les royaumes étrangers que les souverains mêmes de ces royaumes. Tout ce que ses agents, voyageurs, derviches ou autres, lui apprenaient des pays étrangers, était inscrit sur des registres ou marqué sur des cartes topographiques qui restaient toujours sous ses yeux.

Le dévouement des soldats de Timour pour sa personne était tel, qu'ils lui faisaient non-seulement le sacrifice de leur vie, mais celui de tout leur butin et de tous leurs biens, toutes les fois qu'il l'exigeait, chose à coup sûr extraordinaire de la part de hordes barbares vivant de brigandages. Ils lui obéissaient aveuglément et sans restriction, si bien qu'il lui eût suffi d'un simple ordre du jour pour se faire reconnaître comme Prophète des Tartares. Il réussit à adoucir les mœurs rudes et sauvages et la farouche cruauté de ses troupes, assemblage d'une multitude de peuplades diverses, en appelant dans son camp une foule de poëtes, de savants et de musiciens qui l'accompagnaient dans ses plus lointaines excursions.

Tamerlan fut occupé, dans sa première jeunesse, à garder les haras du roi des Massagètes. La nécessité d'attaquer et de se défendre, d'un pâtre fit bientôt un guerrier. Ce guerrier fit des prodiges de valeur, et en peu de temps il devint le général des armées de son maître. Le roi des Massagètes mourut : Tamerlan épousa sa veuve et monta sur son trône. Il sut discipliner ses infatigables Tartares

mieux qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors. Il conquit avec une rapidité incroyable la Sarmatie asiatique, la Perse, la Mésopotamie, la Syrie, et força la ville de Bagdad à recevoir son joug. Il se fit le protecteur des princes musulmans qui n'avaient point prétendu résister à ses armes, et que Bajazet se croyait en droit d'opprimer.

En effet, le sultan, sur le point de s'emparer de Constantinople, voulut encore rendre Taharten, émir d'Arsenjan, son tributaire. Ce dernier, au lieu d'obéir, s'enfuit auprès de Tamerlan pour lui demander un asile. Le chef tartare envoya à Bajazet des ambassadeurs qui parlèrent à ce prince avec toute la hauteur d'un conquérant du monde. Il lui défendait d'oser inquiéter à l'avenir les princes musulmans qu'il voulait protéger; il l'assurait que les Tartares étaient prêts à venir lui arracher ses conquêtes s'il ne rendait aux musulmans ce qu'il leur avait injustement ravi. Bajazet entendait pour la première fois des ordres et des menaces; il répondit fièrement aux ambassadeurs qu'il désirait depuis longtemps faire la guerre à leur maître, et que, si Tamerlan ne venait pas le trouver, il irait le chercher au fond de la Perse.

Sur cette réponse, le Tartare s'achemina vers l'Asie Mineure. Près de Sivas (l'ancienne Sébaste) il défit et tailla en pièces Méhémet, pacha du pays, qui tenait la campagne avec ce qu'il avait pu ramasser de troupes. Sivas dut se rendre au bout de dix-huit jours, malgré ses fortes murailles. Tamerlan fit grâce aux habitants musulmans; mais tous les chrétiens furent passés au fil de l'épée. On croit qu'il avait quelque répugnance à combattre l'ennemi du nom chrétien; car, au lieu de pénétrer plus avant dans l'Asie Mineure, il tourna vers la Syrie, et se prépara à faire la guerre au soudan d'Égypte.

Enhardi par cette inaction, Bajazet marcha contre Taharten, l'auteur de la querelle, le battit, s'empara de son pays et de sa famille qu'il traîna après lui en captivité.

Aussitôt que Tamerlan eut appris cet acte d'hostilité, il envoya ordonner à Bajazet de rendre à Taharten sa liberté, ses enfants et ses États, et de lui remettre à lui-même un de ses fils en otage. Bajazet, ne songeant qu'à repousser les insultes du Tartare, répondit par d'autres insultes à ses ambassadeurs.

Tamerlan, après un délai de trois mois, se mit à la tête d'une armée formidable : des historiens la font monter à seize cent mille hommes, d'autres ne lui en donnent que huit cent mille. Quoi qu'il en soit, le Tartare marcha jusqu'à Sivas, où il fit la revue des différents corps qui se réunirent sous ses ordres en ce lieu ; puis, avançant toujours sur le territoire des Turcs, comme il allait former le siége d'Angora (autrefois Ancyre), il apprit que Bajazet venait à lui avec une armée égale tout au plus à la moitié de la sienne.

Bajazet, accoutumé à vaincre, brûlait d'en venir aux mains avec un ennemi plus formidable que tous ceux qu'il avait combattus jusqu'alors. Tamerlan passa en prières la nuit qui précéda la bataille. Les troupes du sultan étaient réduites au désespoir avant d'engager la lutte : dès la veille, cinq mille hommes étaient morts de soif dans son camp. La fureur des Turcs nuisit à leur discipline : les janissaires et les spahis se précipitèrent sans garder leurs rangs et sans entendre la voix des chefs. D'ailleurs les éléphants du Tartare, qui portaient des tours pleines de combattants, effrayèrent bientôt les chevaux des spahis. Bajazet vit de dessus une hauteur la déroute ou plutôt le désordre de son armée; car ses braves Turcs dispersés, sans espoir de ralliement, aimaient mieux se précipiter au milieu des bataillons tartares pour y vendre chèrement leur vie, que fuir devant le vainqueur. Ayant vu périr Mustapha, son fils aîné, il ordonna à son vizir Ali-Pacha de fuir à Brousse avec Soliman, son second fils, pour conserver quelques restes du sang ottoman.

Jamais la valeur ne fut plus malheureuse. Des monceaux de morts empêchèrent enfin le vainqueur de continuer le carnage. Aux approches de la nuit, Bajazet, descendu de la colline sur laquelle il avait été témoin de ce funeste spectacle, fut bientôt assailli par une nuée de Tartares; son désespoir ne put lui attirer la mort qu'il cherchait. Ceux qui l'avaient enveloppé s'obstinèrent à le prendre vivant; on lui arracha son cimeterre, dont il avait frappé plus de trente Tartares; et, lorsque ses forces furent épuisées, on lui lia les mains avec la corde d'un arc, et on le plaça sur un petit cheval qui le porta à la tente du vainqueur (804-1402).

Des cris de joie apprirent à Tamerlan quel captif on lui amenait. Il s'était retiré du combat à la chute du jour : la victoire étant décidée depuis longtemps, il jouait aux échecs avec son fils Schahrokh. Au moment où Bajazet lui fut présenté, il venait d'échanger son roi (*schah*) contre la tour (*rokh*). Cette circonstance fit donner au fils de Timour le surnom de *Schahrokh*, qui lui resta. Ce surnom rappelait en effet que le schah des Ottomans avait échangé le trône contre un cachot dans une tour.

Tamerlan s'avança vers Bajazet, il lui délia les mains et ordonna qu'on le revêtît de superbes habits. Le Tartare, quoi qu'en aient dit quelques historiens, n'oublia jamais ce qu'il devait au malheur et à son égal, devenu son esclave. Il le consola; il fit serment qu'il respecterait ses jours.

La bienveillance avec laquelle Tamerlan traita son prisonnier enhardit celui-ci à tenter de s'évader. Mahomet, l'un de ses quatre fils, qui avait échappé par la fuite au désastre d'Angora, résolut de délivrer son père, sur lequel on n'exerçait pas une surveillance rigoureuse. Des mineurs turcs s'introduisirent pendant la nuit dans le camp tartare, et commencèrent d'une tente voisine à creuser un chemin souterrain dans la direction de celle de Bajazet. Ils étaient déjà parvenus au milieu de cette dernière,

lorsqu'aux premiers rayons du jour, la compagnie qui venait relever la garde du sultan découvrit le travail des mineurs. Ceux-ci eurent le temps de prendre la fuite. Tamerlan, vivement irrité de la tentative du sultan, l'accabla de reproches, et fit décapiter le chef des eunuques pour avoir favorisé l'entreprise. Dès ce moment une garde plus nombreuse veilla sur le prisonnier, qui fut enchaîné pendant la nuit.

Cette extrême sévérité et une fausse interprétation du mot turc *kafes*, qui signifie *cage* et aussi *chambre* ou *litière grillée*, ont donné lieu au conte de la *cage de fer*, que tous les historiens européens ont répété. Cette fable, fort bien réfutée par de Hammer, a été, pendant plus de trois siècles, le texte de déclamations philosophiques sans fin.

Le conte de la cage de fer est aussi dénué de fondement et de preuves que celui d'après lequel Tamerlan se serait servi du dos de son prisonnier comme d'un marchepied pour monter à cheval. On en peut dire autant des discussions qui, suivant quelques historiens grecs, arabes, persans et turcs, auraient eu lieu pendant la captivité de Bajazet entre ce sultan et son vainqueur.

Bajazet mourut après un an de captivité (805-1403) d'une attaque d'apoplexie. Généreux jusqu'au bout, Tamerlan permit à Mousa, l'un des fils du sultan, de transporter à Brousse le corps de son père. Ainsi finit Bajazet, dont les nombreuses conquêtes en Asie et en Europe avaient pendant quatorze ans tenu en émoi ces deux continents. Comme presque tous les conquérants, Bajazet fut impétueux, superbe et sanguinaire. Tamerlan, qui le vainquit les armes à la main, le surpassa encore en politique, en générosité, et surtout en justice.

SECONDE PARTIE

DEPUIS LA MORT DE BAJAZET Ier JUSQU'A LA MORT DE BAJAZET II

1403 — 1512

CHAPITRE III

Interrègnes sous Soliman et sous Mousa. — Règne de Mahomet Ier. — Guerre avec Venise. — Révolte des derviches. — Les deux prétendus Mustapha. — Mort de Mahomet Ier et avénement d'Amurat II. — Il triomphe de Mustapha. — Mort de Mustapha et de Sineis — Prise de Thessalonique. — Siége de Belgrade. — Hunniade et Ladislas. — Bataille de Varna. — Abdication d'Amurat. — Avénement de Mahomet II. — Révoltes diverses. — Amurat remonte sur le trône. — Scanderbeg, prince d'Albanie. — Défaite d'Hunniade à Kossova. — Mort d'Amurat.

(1403 — 1451)

On se rappelle que, pendant la bataille d'Angora, au moment où Bajazet avait vu la fortune se déclarer contre lui, il força Soliman son fils de dérober au fer du vainqueur les restes du sang ottoman. Ce jeune prince, accompagné d'Ali-Pacha, grand-vizir de son père, courut à Constantinople implorer la clémence de Manuel Paléologue, cet empereur qui précédemment avait cédé le trône à son neveu, lorsqu'il l'avait cru près de crouler. Mais depuis la diversion opérée par les Tartares, Manuel, appelé par tous les ordres de l'État, était venu reprendre l'autorité qu'on croyait affermie. Le monarque grec profita des malheurs de la maison ottomane, sinon pour

lui enlever tout ce qu'elle possédait en Europe, au moins pour morceler ses conquêtes. Ce prince aima mieux un partage qu'une guerre, même avec des vaincus. Il confirma Soliman dans la possession de la Thrace; mais il se réserva Thessalonique, où il envoya Jean son neveu, qu'il avait chassé du trône en lui laissant le titre d'empereur. Il réunit encore à l'empire grec les villes qui étaient au delà du Strymon dans la Macédoine jusqu'à Zétunion, toutes les places depuis Pamide jusqu'à l'embouchure du Bosphore dite l'*Embouchure sacrée*, et les forts sur les rives de la mer Noire jusqu'à Varna.

Après cet accord, Soliman se retira à Andrinople pour se livrer à une débauche effrénée, qui obscurcit toutes ses belles qualités. Ce prince, maître d'un petit État, semblait avoir oublié que son père et ses frères gémissaient en captivité, et qu'un ennemi puissant avait presque détruit leur grand empire. A peine était-il à Andrinople, qu'il reçut des ambassadeurs de Tamerlan chargés de lui annoncer la mort de son père. Le conquérant tartare, dont le nom seul inspirait l'effroi, adressait au fils de son prisonnier une lettre dont voici la substance : il lui disait qu'il croyait devoir lui témoigner la part qu'il prenait au malheur de son père, qu'il y reconnaissait comment Dieu confond les superbes et ceux qui croient juste tout ce que l'ambition leur suggère. « J'ai été, continuait-il, favorisé de la fortune peut-être plus que personne au monde : nul homme ne peut envisager ma prospérité sans en être frappé d'étonnement. Tout cela me touche moins que l'exemple de ton père, qui m'apprend à mettre volontairement des bornes à mes succès. Ainsi je veux oublier que j'ai été l'ennemi de Bajazet; je suis même disposé à servir de père à ses enfants, pourvu qu'ils attendent de leur vainqueur les effets de ma clémence. Mes premières conquêtes me suffisent, et les caresses d'une fortune inconstante ne me tentent pas. »

Soliman était enclin à la débauche, surtout à celle du vin, qui faisait le plus d'horreur aux musulmans. Il était complétement ivre lorsqu'il reçut la lettre de Tamerlan. Devenu audacieux, il lui fit une réponse altière, dont le Tartare ne le punit qu'en conférant à Mousa, troisième fils de Bajazet, le titre de souverain qu'il avait destiné d'abord à Soliman. « Reçois, lui écrivit-il, l'héritage de ton père. Une âme vraiment royale sait non-seulement conquérir les royaumes, mais aussi les rendre. »

Tamerlan, après avoir rétabli tous les princes musulmans que Bajazet avait dépossédés, retourna en Tartarie sans conserver une seule conquête. Il avait fait Mahomet, dernier fils de Bajazet, prince d'Amasie; mais il ne laissa pas aux deux cadets de son prisonnier les forces nécessaires pour faire respecter à leur aîné les dispositions faites en leur faveur.

Soliman entreprit de disputer à ses frères leurs souverainetés, et il serait parvenu à les en dépouiller, si la débauche dans laquelle il se plongeait de plus en plus chaque jour ne lui eût aliéné successivement ses meilleurs serviteurs, et ne l'eût livré lui-même au juste ressentiment de Mousa et de Mahomet, ses frères. Enflé par un premier succès remporté sur Mousa, Soliman s'était retiré à Brousse, où il se livrait tellement à l'ivrognerie, qu'on ne pouvait plus lui faire sa cour qu'en s'enivrant avec lui. On doit juger avec quelle indignation les véritables musulmans, qui étaient alors en grand nombre, voyaient transgresser si ouvertement leur loi. Soliman choqua imprudemment Mahomet, prince d'Amasie, le plus jeune de ses frères, en chassant les ambassadeurs que ce prince lui avait envoyés pour lui présenter ses hommages. Il aurait même marché contre celui qu'il appelait l'usurpateur d'Amasie, si son frère Mousa n'avait su lui susciter en Europe des affaires plus importantes.

Ce prince avait profité de l'indolence de son ennemi et

de tout le temps que celui-ci avait perdu. Les désordres de Soliman lui avaient aliéné tous ses officiers. Mousa parut aux yeux de ces mécontents le vengeur de leur loi transgressée; il n'eut pas de peine à se rendre maître d'Andrinople et à s'y faire proclamer sultan; mais il n'y demeura que le temps que son frère mit à lever une armée et à passer le détroit de Gallipoli. Mousa n'avait point de troupes réglées; il sort d'Andrinople et fuit en Valachie, se fiant à Soliman du soin de se détruire lui-même. Mousa fomentait de loin la révolte qui grandissait dans l'ombre autour de son frère: il n'avait pas osé l'attendre à la tête de ses troupes, il le combattit avec avantage dans le secret de sa cour. Il opposait un extérieur de piété aux excès scandaleux de son frère; il assurait tous ceux que l'indignation excitée par une telle conduite attirait près de lui, qu'il ne voulait détrôner Soliman que pour détourner de dessus cette nation chérie les malheurs qui la menaçaient. Le malheureux Soliman, de plus en plus abruti par le vin, ne vit pas les progrès de la défection qui s'opérait chaque jour autour de lui. Tous ses officiers le quittèrent les uns après les autres, sans qu'il parût s'en inquiéter; il ne resta auprès de lui que les compagnons de ses débauches, qui lui firent oublier les soins de la guerre et du trône aussitôt qu'il n'aperçut plus aucun de ceux qui le forçaient quelquefois à les partager.

A la tête d'une puissante armée, Mousa marche vers Andrinople sans que Soliman paraisse s'en émouvoir. Cependant il se réveille enfin; mais il n'était plus temps. Réduit à la fuite la plus honteuse, poursuivi par les clameurs outrageantes de ses sujets, il voulut aller mendier les bienfaits de l'empereur des Grecs, que son père avait si cruellement opprimé. Soliman s'était déterminé trop tard à ce parti nécessaire. Il sortait à peine d'Andrinople, où Mousa venait d'entrer, qu'il se vit poursuivi avec

acharnement par ses propres soldats. Au bout d'une heure d'une course rapide, il arrive dans un village assez éloigné, où, se croyant en sûreté, il voulut, en attendant ses gens qu'il avait devancés, satisfaire sa passion pour le vin. Les habitants le reconnurent à la magnificence de ses habits, et plus encore à cette infraction de la loi de Mahomet, dont ils le croyaient seul capable. Cinq d'entre eux, tant par un mouvement d'indignation que pour mériter une récompense du vainqueur, se mirent en devoir de l'arrêter. Soliman se défendit avec vaillance; il tua deux des assaillants, et les trois autres furent réduits à le tuer pour s'emparer de sa personne. Ils portèrent son corps à Mousa, qui, affectant de l'horreur pour cette action dont il sut bien profiter, fit périr les trois meurtriers dans les flammes, et rendit au corps de Soliman les honneurs funèbres dus à un empereur.

Soliman mourut après quatre ans et dix mois de règne (809-1406). Les Turcs ne le comptent pas, non plus que son frère Mousa, au nombre de leurs empereurs, parce que ni l'un ni l'autre n'a régné sur la totalité des États perdus par Bajazet; ces domaines ne furent réunis que dans la main de Mahomet, le plus jeune de ses fils, qu'ils regardent comme leur cinquième sultan.

Aussitôt après la mort de Soliman, Mousa voulut recouvrer ce que ce prince avait cédé à l'empereur de Constantinople, espérant que cet ennemi ne lui coûterait pas beaucoup à vaincre. Il aima mieux attaquer les Grecs que son frère Mahomet, à qui il offrit de partager la couronne ottomane : il le laissait maître de toutes les possessions d'Asie, pourvu que celui-ci ne prétendît rien en Europe. Mahomet, qui avait entrepris de purger l'Asie de tous les brigands que Tamerlan y avait laissés, parut consentir à l'accord proposé.

Dès lors Mousa, aidé de son grand-vizir Kircan-Mouliak, médita des conquêtes. Il entra dans la Morée, puis il

s'empara de la Servie; mais il souilla ses victoires par son excessive cruauté et par des massacres horribles. Tout fut mis à feu et à sang sur son passage. L'année suivante, Mousa, fatigué des travaux de la guerre, fit assiéger sans lui Thessalonique, dont ses généraux se rendirent bientôt maîtres.

Tandis que Mousa se livrait à la mollesse dans son palais d'Andrinople, et ordonnait froidement le meurtre et le ravage au sein de l'oisiveté, son frère Mahomet allait en personne combattre des bandes d'assassins, rétablissait l'ordre et rendait le repos à l'Asie.

Ce contraste fit souhaiter aux généraux de Mousa de changer de maître. Son grand-vizir et Ornusbeg, l'un de ses capitaines, écrivirent à Mahomet que lui seul était digne de commander aux musulmans; qu'il fallait réunir sous un même sceptre tous les États que son père avait perdus, et que, s'il voulait entrer en Europe, comme l'empereur grec l'en pressait, ils lui répondaient du passage et du détroit de Gallipoli.

Mahomet accepta avec empressement, et, pour rendre sa cause encore plus favorable, il publia qu'il allait venger la mort de Soliman. Trahi par les siens, Mousa fut entraîné devant un ennemi puissant, assuré déjà de la défection du peu de troupes qui lui restaient. Le combat ne fut qu'une déroute. Mousa, réduit à fuir, s'enfonça dans un marais, où, des spahis l'ayant poursuivi, il se défendit assez vaillamment jusqu'à ce que l'un d'eux lui abattit le bras d'un coup de cimeterre. N'ayant pas été secouru assez tôt, il mourut de la quantité de sang qu'il avait perdu. Son corps fut porté à Mahomet, qui l'envoya à Brousse dans le tombeau de leurs ancêtres (816-1413).

L'avénement de Mahomet au trône causa une joie générale dans tout l'empire : l'armée surtout salua par d'unanimes acclamations un maître qu'elle avait appris à respecter.

Il fallait l'autorité et les talents du nouveau sultan pour rendre aux États ottomans la force que l'invasion des Tartares, la division et les vices des fils de Bajazet, leur avaient fait perdre. Tous les princes tributaires, tous les pachas même s'étaient crus autant de souverains indépendants. Mahomet parvint à les remettre tous sous un joug dont jamais du reste il ne leur fit trop sentir la rigueur. Sa politique était de conserver très-peu de villes fortifiées, surtout dans l'intérieur de l'État de Smyrne. Elles ne servaient, disait-il, qu'à inviter à la révolte et à la favoriser.

Le sultan ne fut pas si heureux sur mer qu'il l'avait été dans le continent. La république de Venise était dès lors très-puissante : ses possessions s'étendaient depuis Capo-d'Istria (Illyrie) jusqu'à Constantinople, et elle faisait presque tout le commerce de l'Europe. Les Turcs, fort inférieurs comme marins aux Vénitiens (car ils entendaient mal la manœuvre, et plus mal encore la construction des vaisseaux), étaient beaucoup plus avides. Accoutumés au pillage sur terre, ils ne voyaient pas sans envie passer des navires marchands, richement chargés, qui revenaient de Trébisonde : ils les attendaient dans certains parages, et les attaquaient lorsqu'ils les croyaient mal défendus. Les Vénitiens, offensés de cette piraterie, envoyèrent à Mahomet un ambassadeur qui lui porta des plaintes, offrant au sultan ou la guerre ou la paix de la part de sa république. Mahomet répondit mal aux réclamations de Venise, et se prépara à bien recevoir l'armée navale dont il était menacé.

Ce fut à l'entrée du détroit de Gallipoli que les Vénitiens et les Ottomans se rencontrèrent : en peu d'heures les Vénitiens eurent battu la flotte turque, et ils recueillirent de cette victoire le fruit qu'ils s'en étaient proposé; la mer devint plus libre et leur commerce plus sûr (819-1416).

De retour en Europe, Mahomet se disposait à réparer

les pertes que sa marine venait d'éprouver, lorsqu'un événement de la plus haute importance, une révolte de derviches, vint mettre obstacle à l'accomplissement de ses projets. Cette insurrection, une des plus dangereuses qui aient été tentées dans l'empire ottoman, est aussi une des plus extraordinaires, en ce que les complices cachèrent leurs perfides desseins sous le masque du fanatisme religieux, et en préparèrent l'exécution avec une patience et une habileté surprenantes. Un enthousiaste prêta son nom à cette sédition; mais l'âme du complot fut le juge de l'armée, Bedreddin de Simaw, homme érudit, qui après la défaite de Mousa avait été relégué à Nicée.

Exploitant avec adresse sa réputation de légiste et de philosophe mystique, il donna pour base à ses projets ambitieux une doctrine religieuse nouvelle, certain d'avance qu'il attirerait à lui un nombre d'adeptes suffisant pour accomplir ses vues secrètes. Mais il lui fallait un instrument qui assumât toute la responsabilité de ses actes et lui frayât le chemin. Il choisit un Turc de basse extraction, dans lequel il avait remarqué le fanatisme et l'exaltation nécessaires pour la prédication de sa doctrine : il en fit son vicaire et l'apôtre de ses théories religieuses. Boerekludjé-Mustapha (tel était le nom de ce fougueux sectaire) se proclama dès ce moment père et seigneur spirituel, et reçut en cette qualité de ses partisans le nom de Dedé-Sultan. Bedreddin fut aussi puissamment secondé par un juif apostat appelé Torlak Hou-Kemali. Ce juif se mit à la tête des derviches qui parcouraient alors l'Asie, divisés en bandes considérables et prêchant partout la doctrine nouvelle. Cette doctrine était basée sur les principes de l'égalité et de la pauvreté; elle enseignait en même temps la communauté de tous les biens. « Je me sers, disaient ces enthousiastes, de ta maison comme de la mienne, et tu te sers de mes habits, de mes armes, de mes chariots comme je me sers des tiens. »

Comme le but secret de Bedreddin et de ses initiés était d'établir leur domination en Europe et en Asie, il était nécessaire de gagner aussi les chrétiens et surtout les Grecs, dont l'empereur vivait en bonne intelligence avec le sultan. Pour atteindre ce résultat, les derviches déclarèrent que celui qui nierait que les chrétiens adorassent Dieu était lui-même impie, et ils accueillirent comme des anges envoyés par le Ciel les chrétiens qui vinrent se joindre à eux.

Boerekludjé-Mustapha envoya quelques-uns de ses disciples à Chios pour faire des prosélytes parmi les magistrats et le clergé de cette île. Deux de ces envoyés allèrent visiter un célèbre anachorète de Crète qui se trouvait alors à Chios, dans le monastère de Tourlotas. « Je suis, lui dit un des deux émissaires, anachorète comme toi, j'adore le même Dieu que toi, et je viens te voir pendant la nuit en marchant à pied sec sur la mer. » L'anachorète grec se laissa persuader.

Dès que Mahomet fut instruit du complot, il donna à Sisman, fils du roi de Servie, gouverneur de Saroukan, l'ordre de marcher contre ces audacieux sectaires. Sisman s'étant engagé dans les défilés du mont Stylarios, que défendaient six mille conjurés, fut massacré avec tous ses soldats. Ainsi périt sous les coups d'une horde de renégats musulmans un chrétien qui avait lui-même abjuré la religion de ses pères. Ce succès redoubla l'audace de la secte et lui acquit une foule de nouveaux prosélytes. Justement alarmé de leurs progrès, Mahomet ordonna à Alibeg d'attaquer les rebelles avec toutes les forces qu'il pourrait réunir dans le territoire des provinces de Saroukan et d'Aïdin, dont il était gouverneur depuis peu. Alibeg ne fut pas plus heureux que Sisman. Cette nouvelle défaite imposait à Mahomet l'obligation de prendre des mesures plus rigoureuses; en conséquence il chargea son fils Amurat, à peine âgé de douze ans, d'anéantir la nou-

velle secte avec les forces réunies des provinces européennes et asiatiques. Tout ce qu'Amurat rencontra de ces rebelles sur son passage tomba sous le fer de ses soldats, sans distinction d'âge ni de sexe. Enfin une bataille décisive se livra près du mont Stylarios : Mustapha et tous ceux qui avaient survécu à cette sanglante journée furent faits prisonniers et conduits à Éphèse. On promena Mustapha crucifié sur un chameau, à travers la ville, et tous ceux de ses disciples qui refusèrent d'abjurer leur croyance furent massacrés sous ses yeux. Ils se précipitaient au-devant des poignards en s'écriant : « Père sultan, reçois-nous dans ton royaume ; » scellant ainsi de leur sang leur conviction religieuse et leur attachement à leur maître, qui mourait devant eux. Bien que la mort de Mustapha eût brisé la puissance de son parti, le bruit courut encore longtemps parmi ceux qui lui avaient survécu qu'il n'avait pas quitté la terre.

Après le supplice et la mort de Mustapha, Amurat marcha contre le juif Torlak-Kemal, qui fut battu avec près de trois mille derviches, et pendu en même temps que le plus fidèle de ses disciples. Dès lors les populations des provinces d'Asie furent rendues à leur culte primitif; mais, en Europe, une troisième division de cette triple secte ne put être détruite que par la mort de Bedreddin, son chef, cause de tant de désordres et de sang versé. Bedreddin, vaincu et fait prisonnier, fut pendu par ordre de Mahomet.

Le sultan avait commis, dès son avénement au trône, une faute dont les suites entraînèrent bien des maux pendant son règne et celui de son successeur. Il avait laissé la vie à un pacha de Smyrne nommé Sineis, coupable de rébellion, et il s'était contenté de lui ôter son gouvernement. Mahomet, qui oubliait facilement les offenses, donna peu d'années après à ce même Sineis le gouvernement de Nicopolis, et par conséquent la facilité

de le trahir encore : Sineis ne manqua pas d'en user. Ayant rencontré un homme de la lie du peuple qui ressemblait parfaitement à Mustapha, frère aîné de Mahomet, tué à la bataille d'Angora aux côtés de Bajazet, Sineis résolut d'opposer ce fantôme au légitime sultan.

Peu de musulmans avaient vu périr le véritable Mustapha; Sineis instruisit l'imposteur, et le reconnut le premier à Nicopolis, publiant que le trône lui appartenait comme à l'aîné de la maison ottomane. L'amour de la nouveauté, des richesses et des honneurs, acquit bientôt au faux Mustapha une foule de sujets. Sineis et lui allèrent en Thessalie, où ils recrutèrent un nombre considérable de partisans. Mahomet était tranquille à Brousse; il apprit bientôt les progrès du faux Mustapha, et il vit qu'il était temps de combattre cette imposture que d'abord il avait paru mépriser. Le sultan rencontre l'armée de l'imposteur près de Thessalonique; ses janissaires et ses spahis l'ont bientôt dissipée. Le lendemain il fait sommer Démétrius Lascaris, gouverneur de cette place pour l'empereur des Grecs Manuel, de lui remettre Sineis et le prétendu Mustapha, qui s'étaient tous deux réfugiés dans les murs de cette ville. Sur le refus de Démétrius, Mahomet le menace de le prendre d'assaut. Ce qui doit étonner, c'est que, malgré l'amitié qui unissait le sultan et Manuel, le faux Mustapha trouva auprès de l'empereur des Grecs les mêmes secours qu'auprès de Démétrius. En vain le sultan cria à l'imposture, Manuel traita constamment cet aventurier comme le fils de Bajazet. Tout ce que Mahomet put obtenir, ce fut que son prétendu frère et Sineis seraient étroitement gardés leur vie durant dans l'île de Lemnos. Quelque amis que les Grecs fussent du sultan, ils ne voyaient pas sans envie la prospérité de la maison ottomane, et peut-être voulaient-ils garder dans la personne du faux Mustapha une garantie contre les projets ambitieux du sultan (822-1419).

Mahomet mourut peu après ces événements (824-1421); il avait quarante-sept ans, et en avait régné huit. Il désigna Amurat, son fils aîné, pour lui succéder immédiatement. Quant à ses deux autres fils, dont le plus âgé n'avait que sept ans et le second six, il les mit sous la tutelle de l'empereur des Grecs, dans la crainte, dit-on, que leur frère ne les fît étrangler. Mahomet laissait à l'empire ottoman tout l'éclat qu'il avait perdu sous Bajazet. Mais sa clémence avait enhardi souvent des rebelles, qui troublèrent son règne et celui de son successeur.

Amurat II avait dix-huit ans lorsqu'il monta sur le trône. Dès les premiers jours de son règne il reçut une ambassade de l'empereur Manuel, qui lui demandait ses deux frères pour les élever à la cour de Constantinople, en exécution du testament de Mahomet. Le grand-vizir Bajazet répondit pour son maître que les Ottomans ne troubleraient jamais les premiers la paix établie entre les deux couronnes; mais qu'un souverain musulman ne pouvait confier à des infidèles l'éducation de deux princes de sa maison. Les ambassadeurs se retirèrent, en apparence mécontents; mais Manuel ne cherchait qu'un prétexte de rupture. Il ne tarda pas à le saisir; il envoya Démétrius Lascaris avec dix galères à Lemnos, pour en tirer le prétendu Mustapha et Sineis son complice. Manuel, qui ne voulait que profiter des dissensions des Turcs, prescrivit à l'imposteur des conditions auxquelles celui-ci souscrivit sans peine. Ne possédant rien, il promit tout : il devait céder aux Grecs les contrées voisines de la mer Noire jusqu'aux frontières de la Valachie, toutes les places de la Thessalie jusqu'au mont Athos; sans doute il eût promis l'empire tout entier, si on l'eût exigé de lui.

Le premier exploit du faux Mustapha fut de s'emparer de Gallipoli : à chaque pas son succès grandissait, et le nombre de ses partisans se multipliait de plus en plus. Soit que les peuples craignissent d'être gouvernés par un

maître trop jeune, soit qu'ils crussent voir leur maître légitime dans cet homme dont l'extérieur les séduisait, Mustapha entra dans plusieurs places plutôt comme un monarque chéri que comme un conquérant.

A ces nouvelles, tout le conseil d'Amurat nomma Bajazet pour commander l'armée qui devait marcher contre l'imposteur : ce vizir passa le détroit avec moins de trente mille hommes. L'usurpateur, fort de soixante mille soldats, semblait être un prince affermi sur son trône que quelques factieux tentaient vainement de renverser. Sineis commandait les troupes de Mustapha; quant à lui, il ne s'occupait que du soin de grossir son parti, en flattant tous ceux qu'il avait intérêt de gagner, et en persuadant par des caresses ces hommes accoutumés à trembler devant leurs maîtres et à baiser la poussière de leurs pieds. Il se laissa donc approcher par l'armée ennemie. Bajazet et lui se joignirent près de Gallipoli. Le camp de l'usurpateur était bien fortifié; presque certain que son ennemi ne l'attaquerait pas, il entreprit de le vaincre sans combat. Chaque jour il s'avançait avec une faible escorte jusqu'aux avant-gardes ou vers les pelotons dispersés; il parlait familièrement aux chefs ou aux soldats. Il se faisait reconnaître de tous ceux qui avaient autrefois vu Mustapha; il prenait Dieu à témoin de la justice de sa cause; il jurait par le Prophète de gouverner avec équité cet empire qu'il était forcé de conquérir. Ses conversations eurent tout le succès qu'il en avait attendu : en peu de jours l'armée de Bajazet devint celle de Mustapha, tellement que le vizir ne put se flatter d'opposer la moindre résistance. Il alla le dernier implorer la clémence de celui qui l'avait vaincu sans livrer de combat. Le faux prince voulait l'épargner, selon les principes de sa politique; mais Sineis, qu'il avait plus d'intérêt de ménager qu'aucun autre, était l'ennemi juré de Bajazet. Ce vizir avait autrefois recherché l'alliance de Sineis; il lui avait de-

mandé sa fille pour l'unir à son fils. Sineis, qui haïssait Bajazet, avait préféré donner sa fille à un esclave nouvellement affranchi, qu'il fit sangiac de Nymphée. Lors de la première disgrâce de Sineis, Bajazet s'empara de cette ville et en fit arrêter le gouverneur, auquel il infligea un traitement barbare. Le souvenir de cette cruauté avait laissé des traces profondes dans le cœur de Sineis; aussi, dès qu'il vit Bajazet prisonnier, il le fit arracher de la tente de Mustapha et lui fit couper la tête sous ses yeux.

Après cet événement, Mustapha espérait qu'il possèderait paisiblement tout ce que les Ottomans avaient conquis en Europe, et il commençait à s'endormir dans ses succès, lorsque les Grecs lui demandèrent Gallipoli et les autres places qui devaient être le prix de tout ce qu'ils avaient fait pour lui. Mustapha se crut assez affermi sur le trône pour oser être ouvertement parjure et ingrat; il répondit audacieusement qu'il ne pouvait ni ne voulait déchirer l'empire ottoman. Tant d'audace confondit Manuel, qui vit avec douleur qu'on lui rendait perfidie pour perfidie, et qu'il ne tirerait pas de la sienne le fruit qu'il s'en était promis. N'étant pas assez puissant pour punir l'usurpateur, il offrit ses faibles secours au sultan Amurat, qu'il avait trahi, mais sur lequel il fondait tout l'espoir de sa vengeance. Le prince ottoman reçut favorablement les ambassadeurs de Manuel; il lui en envoya à son tour, afin de dissimuler le ressentiment que la supposition d'un faux Mustapha lui avait inspiré. Mais il ne voulut jamais promettre, ni de confier ses deux frères aux Grecs, ni de leur abandonner Gallipoli, ainsi que Manuel le demandait.

Amurat avait vu que l'adresse seule de Mustapha l'avait fait réussir; il voulut à son tour s'emparer de l'opinion publique : il fit proclamer que les péchés des musulmans avaient attiré sur eux des signes de la colère de Dieu. Lorsqu'il apprit la défection totale de son armée,

il s'écria en plein divan : « Que peut la créature lorsque le Créateur est contraire ? » Cette maxime est demeurée parmi les Turcs ; ils la répètent souvent dans les termes employés par Amurat. Ce prince alla publiquement, à quelques lieues de Brousse, visiter un derviche qui jouissait dans toute l'Asie d'une grande réputation de sainteté. Le prétendu saint, après une longue méditation, prit le ton d'inspiré et promit plusieurs fois au sultan, de la part du Prophète, la victoire la plus complète et la prospérité constante de la maison ottomane. Cet oracle, répandu à dessein dans tout l'empire, affaiblit l'espèce de charme que le faux Mustapha avait employé. Lui-même contribuait plus encore que le prophète derviche à ruiner son parti par sa mollesse, sa débauche, et surtout le peu de cas qu'il faisait de ceux qu'il croyait n'avoir plus à gagner. Enfin Sineis le tira de sa nonchalance, et ses troupes passèrent le détroit pour combattre Amurat. Celui-ci, qui connaissait Sineis pour un habile général et pour un traître, aima mieux le corrompre que de le combattre. A la nouvelle de la désertion de Sineis, tous les soldats de Mustapha se dispersèrent et se rendirent en foule au camp d'Amurat, qui les attendait. L'usurpateur, réduit à prendre la fuite, trouva à peine quatre hommes pour l'accompagner.

Amurat manquait de vaisseaux pour suivre Mustapha, qui avait passé le détroit ; mais les chrétiens latins servirent le sultan mieux que ses alliés ou ses sujets n'auraient fait. Les Génois possédaient dans la Phocide, sur les bords de la mer, une montagne dont ils tiraient de l'alun, qui était pour eux l'objet d'un grand commerce. Ils avaient construit au pied de cette montagne une ville et un port appelés Phocée ; ils y envoyaient sans cesse des vaisseaux. Cet établissement avait jadis payé un tribut à l'empereur des Grecs ; mais dans la suite les Ottomans s'étaient emparés de ce tribut, comme de presque toute

l'Asie. Il leur en était dû plusieurs années : ce fut alors qu'Adorne, podestat de Phocée, offrit au sultan de lui fournir des vaisseaux, à la condition que les sommes dues par la république de Gênes lui seraient remises. Amurat accepta sur-le-champ, et Gênes envoya aussitôt ses navires. Vaincues par le nombre, les troupes que Mustapha avait pu rassembler ne lui laissèrent d'autre ressource que la fuite. Amurat demeura trois jours à Gallipoli afin de recevoir les soldats qui accouraient en foule sous ses enseignes.

Depuis que la fortune s'était déclarée pour le prince légitime, il ne trouvait plus de résistance. Surpris en Valachie, où il cherchait à lever quelques troupes, Mustapha fut amené, chargé de chaînes, à Andrinople, où ceux qui l'avaient cru leur maître ne virent plus en lui qu'un imposteur. Amurat l'exposa aux outrages de la soldatesque et à l'indignation publique, puis il le fit pendre à un gibet sur la grande place d'Andrinople (825-1422).

Amurat était demeuré en paix avec Manuel tout le temps qu'il lui avait fallu pour abattre le faux Mustapha; mais il n'avait point oublié que c'était Manuel qui lui avait suscité ce rival. Dès le commencement du printemps, il vint avec cent cinquante mille hommes ravager la Thessalie, la Macédoine et la Thrace. Des historiens assurent même que l'intention du sultan était de former le siége de Constantinople. Manuel, trop faible pour s'opposer à Amurat, se défendit avec les armes qui lui étaient ordinaires, la fraude et l'artifice. Il persuada à Hélias, gouverneur des frères du sultan, de mettre sur le trône l'aîné de ces princes encore enfant, et de régner en son nom. Avec l'argent des Grecs Hélias trouva des complices, quelque périlleuse que fût cette tentative, dénuée de tout prétexte. Il conduisit à Nicée le jeune Mustapha (tel était le nom de ce prince). La nouvelle d'un soulèvement à

Nicée fit qu'Amurat cessa de désoler le pays de son ennemi : c'était tout ce que Manuel avait prétendu. Dans cet intervalle ce prince mourut à Constantinople, âgé de soixante-dix-sept ans, léguant à Jean Paléologue les débris de l'empire grec et sa haine pour les musulmans (827-1424).

Amurat n'eut qu'à se montrer en Asie pour étouffer la révolte, mal servie par quelques brigands : il entra dans Nicée, où il fit périr Hélias, avec tous les gardes et les partisans de Mustapha. Le prétendu empereur et son frère, trop jeunes encore pour être coupables (car l'aîné n'avait que neuf ans), furent étranglés en présence d'Amurat : ces exécutions des cadets de la maison ottomane devinrent très-fréquentes dans la suite. Le sultan avait encore un traître à punir. Ce Sineis, toujours ou parjure ou rebelle, commençait à vouloir se soustraire aux conditions qui lui avaient sauvé la vie; il refusa, ou du moins il différa de faire passer à Andrinople les impôts de sa province. Le sultan saisit avidement l'occasion de châtier ce coupable et de rentrer dans la belle province de Smyrne et d'Éphèse, dont Sineis était gouverneur; il envoya contre lui Kalil, le beau-frère et l'ami du vizir Bajazet, victime de Sineis. Kalil, animé par sa haine, marcha à la tête de cinquante mille hommes. Le rebelle fut battu, et réduit à fuir avec une poignée de soldats : après avoir erré longtemps, il fut enfin pris et puni du plus honteux supplice. Amurat réunit encore deux provinces à son domaine sans qu'il lui en coûtât beaucoup de sang : celle de Sinope, partie de l'Anatolie, et le pays d'Ipsala en Europe.

Le sultan n'oubliait pas sa haine contre les Grecs. Aussitôt qu'il eut mis ordre aux affaires de l'Asie, il repassa le détroit, tourna ses armes contre la Morée et contre toutes les places maritimes qui sont vers l'embouchure du Strymon en Macédoine, observant toujours de ravager et d'ap-

pauvrir le pays. Paléologue s'empressa de demander la paix ; pour l'obtenir, il convint d'abandonner toutes les villes dont le sultan s'était emparé, même Thessalonique, qui n'était pas encore rendue, et de payer en outre un tribut chaque année. Mais lorsque le sultan, qui avait accepté ces conditions, croyait la paix décidée, Paléologue prétendit qu'il n'était pas maître de rendre Thessalonique ainsi qu'il en était convenu.

Pendant la négociation entre le sultan et Paléologue, les Thessaloniciens, qui craignaient de devenir esclaves, avaient fait prisonnier Andronic, frère de Paléologue, commandant dans la place ; puis ils avaient envoyé des députés à Venise pour offrir à cette république de se soumettre à elle si elle voulait prendre leur défense. Des historiens grecs assurent que la violence faite à Andronic était une feinte, et que les Thessaloniciens n'eurent recours à la république de Venise que de concert avec Paléologue. Quoi qu'il en soit, les Vénitiens, qui désiraient ardemment de s'emparer d'une ville placée si avantageusement pour le commerce, acceptèrent sans balancer la proposition des Thessaloniciens. De peur que les habitants ne parlassent de se rendre aux Turcs, les Vénitiens en transportèrent un grand nombre dans leurs diverses possessions et jusqu'à Venise, sous prétexte qu'il n'y avait pas assez de vivres dans la place, et qu'il serait difficile d'y en faire entrer. Ils substituèrent à ces bouches inutiles des soldats aguerris et déterminés.

Amurat apprit avec étonnement que les Vénitiens voulaient défendre une place que les Grecs lui avaient abandonnée : il n'avait pas compté sur ces nouveaux ennemis. Cependant il ordonna à Amza, son vizir, de faire le siége de Thessalonique avec toutes les troupes qu'il pourrait tirer d'Asie, l'assurant qu'il le joindrait bientôt. Amza parut le premier à la tête d'une armée si nombreuse, que les assiégeants étaient plus de cent contre un. Malgré le

grand nombre, les Vénitiens se défendirent avec un courage indomptable, faisant des sorties fréquentes et meurtrières, et menaçant du plus horrible supplice tous ceux qui parleraient de se rendre. Quoique l'usage du canon fût déjà connu dans presque toute l'Europe, les Turcs ne savaient pas encore s'en servir.

Le siége tirait en longueur. Le vizir écrivit au sultan que sa présence devenait nécessaire, non pour augmenter le nombre des assaillants, déjà trop grand, mais pour donner une nouvelle vigueur aux troupes, qui commençaient à se rebuter. En arrivant au camp, Amurat fit publier qu'il donnait d'avance aux soldats tout ce qui se trouverait dans Thessalonique, et qu'il ne se réservait absolument que la place et les maisons. Cette déclaration renouvela l'ardeur des Turcs. Une porte leur fut d'ailleurs ouverte par des traîtres, et en un instant la ville fut envahie. L'abandon qu'Amurat avait fait à ses soldats de tous les esclaves fut cause qu'on épargna le sang. La place était riche; tout ce qui avait quelque valeur fut la proie des troupes (832-1429).

Amurat s'empara ensuite sans résistance de quelques villes de l'Achaïe et de l'Étolie, que les Grecs possédaient encore. On lui ouvrait les portes du plus loin qu'on le voyait venir. Les Vénitiens, à qui il importait de conserver la liberté de la mer, s'empressèrent d'envoyer une ambassade au sultan pour rétablir la paix. Ce prince ne la leur fit pas acheter; il se contentait de miner les Grecs, d'affaiblir par degrés, et sous les prétextes les plus frivoles, les princes ses tributaires et ses voisins. Pendant douze ans entiers Amurat fit la guerre à ses vassaux dans les deux parties du monde. Il les dépouillait pour leur donner des successeurs, ou les soumettait à des tributs très-pesants. Des intrigues de femmes, toujours obscures à la cour ottomane, mais qui souvent y étaient plus puissantes qu'ailleurs, occasionnèrent presque tous ces

événements. Ces princesses, cédant à leurs jalousies, tâchaient de faire porter la guerre dans le pays de leurs rivales. L'une d'elles, Marie, sœur de Georges, prince de Servie, ayant été disgraciée, l'armée ottomane fut envoyée en Servie, dont le souverain fut attaqué dans sa capitale, sous prétexte qu'il entretenait des intelligences avec la Hongrie. Georges, forcé de fuir, se retira chez Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie, et se hâta de mettre Belgrade, sa plus importante place, sous la protection des Hongrois.

Ladislas avait confié la défense de Belgrade au célèbre Huniade, voïevode de Transylvanie, l'un des plus grands généraux de son temps. C'est à ce siége que les Turcs éprouvèrent pour la première fois l'effet du canon, qui leur causa beaucoup de surprise et d'effroi. Après six mois ils abandonnèrent honteusement cette place, qu'ils n'avaient pu entamer (840-1436). Une trêve de dix ans fut conclue entre Ladislas et Amurat.

La femme de Caraman-Ogli, sœur d'Amurat, avait employé plusieurs fois son crédit auprès du sultan pour faire pardonner à ce vassal, le moins soumis de tous, les infractions fréquentes qu'il faisait aux traités. Caraman, tout musulman qu'il était, écrivait sans cesse à Ladislas, au voïevode de Bulgarie, de Valachie, enfin à tous les princes chrétiens voisins d'Amurat, pour les ameuter contre son beau-frère, qui deux fois avait épargné ses États. Tous offrirent de se joindre à Ladislas, si Caraman voulait faire une diversion de l'autre côté de la mer. Ladislas aimait la gloire, et ne pouvait se refuser aux moyens d'en acquérir. Venise lui offrait des vaisseaux; le duc de Bourgogne lui envoyait de l'argent; il était sûr encore de tirer beaucoup de secours de son État de Pologne; mais le serment solennel qu'il avait fait de garder dix ans la trêve avec les Turcs, l'empêchait d'agir. Le pape Eugène IV, en présence des périls dont les Ottomans

menaçaient le monde chrétien, se chargea de relever Ladislas de son serment et de lui rendre toute sa liberté.

Le pape et les Vénitiens armèrent à frais communs une flotte dont l'objet devait être d'interdire aux Turcs le passage du détroit. Tous les vaisseaux avaient arboré ou le pavillon du saint-siége, ou celui du duc de Bourgogne, car Venise n'osait pas faire ouvertement la guerre aux Ottomans. Les Grecs n'entrèrent point dans cette ligue : ils détestaient autant les Latins que les musulmans. D'ailleurs Paléologue se félicitait en secret des efforts que ses ennemis faisaient pour se détruire. La flotte des confédérés s'était emparée de l'embouchure du Bosphore appelée *Sacrée* : ils espéraient couper chemin aux musulmans; mais Amurat, bien informé de tous les mouvements de ses ennemis, s'était embarqué plus loin et avait pris par un autre parage. Il sut faire aborder cent mille hommes en Europe sans qu'aucun vaisseau chrétien pût s'y opposer. Amurat entre avec sa flotte dans le port de Gallipoli; il marche à Andrinople, où Ali-Pacha vient le joindre avec un corps de troupes aussi considérable et aussi aguerri que le sien.

La célèbre bataille de Varna, sur les bords de la mer Noire, vit la défaite complète des chrétiens, malgré leur bravoure et celle de leurs chefs Huniade et Ladislas (848-1444). Ils durent céder au nombre : l'armée des Turcs était de près d'un tiers plus forte que celle des chrétiens. Ladislas, percé de coups, expira au milieu des janissaires. On lui coupa la tête, et on la porta au-devant d'Huniade, qui avait abandonné son attaque pour marcher au secours du roi de Hongrie; ce spectacle consterna tous les chrétiens et acheva leur déroute. Le carnage dura jusqu'à la nuit; l'armée des confédérés fut entièrement dispersée.

Amurat n'usa pas de sa victoire. Il venait tout récemment de perdre deux fils d'une maladie contagieuse. Soit

douleur de cette perte, soit dégoût du pouvoir, il voulut, après la bataille de Varna, remettre l'empire à son fils Mahomet, qui n'était âgé que de quinze ans; puis il se retira à Magnésie pour s'y livrer au repos et aux plaisirs, que ni les travaux de la guerre ni les soins du trône ne lui avaient jamais fait oublier.

Mahomet fixa son séjour à Andrinople. Les janissaires, accoutumés à redouter Amurat, abusèrent bientôt de la jeunesse et de l'inexpérience de son fils. Ces soldats féroces avaient besoin d'une discipline sévère, qui ne pouvait subsister sous le gouvernement d'un enfant. Quelques désordres arrivés dans Andrinople coûtèrent beaucoup de sang aux habitants, et même aux janissaires. Les dispensateurs du trésor public abusèrent aussi des circonstances pour détourner les fonds et pour vexer les peuples. En moins de quatre mois la face de l'empire devint méconnaissable. Au milieu de la paix extérieure, qui lui était si peu ordinaire, jamais il n'y avait eu une telle confusion. Jusqu'alors les sultans avaient tout fait par eux-mêmes; les vizirs n'avaient point encore cette autorité qu'ils acquirent depuis sous une longue suite de princes fainéants; les soldats comme les ministres étaient accoutumés à remonter jusqu'au souverain. Il fallut réveiller Amurat au sein de ses plaisirs, et le conjurer de venir au secours de son empire et de sa maison. Quelques jours du reste suffirent à Amurat pour faire tout rentrer dans l'ordre : le peuple le revit avec des transports de joie; il punit tous les factieux, et les janissaires se soumirent.

Il était arrivé pendant la guerre de Hongrie ce qui arrivait toujours lorsqu'une puissance s'élevait contre la Turquie : tous les petits princes voisins avaient profité de la circonstance pour tâcher de s'agrandir, tandis que les armées ottomanes étaient occupées ailleurs. Pour la première fois, dans la guerre qu'Amurat fit aux révoltés, les

Turcs employèrent le canon dans l'isthme de Corinthe. Les rebelles, notamment le prince grec de Morée, furent bientôt hors de défense; ils rendirent tout ce qu'ils avaient usurpé.

Jusque-là presque tout avait réussi à Amurat. Mais il eut à combattre dans ses dernières années un ennemi plus redoutable que tous ceux qu'il avait connus jusqu'alors. Cet ennemi avait été élevé dans son sein. Ce fut ce fameux Scanderbeg, contemporain et rival d'Huniade. Cet homme, justement célèbre, se dresse dans l'histoire, grand de toutes ses luttes et de toute sa haine contre les Ottomans, et de la défense héroïque de son pays, à la liberté duquel sa vie fut consacrée. On ne peut s'empêcher de le suivre avec admiration dans cette belle carrière de vingt-cinq ans de combats, qui occupa la fin du règne d'Amurat II et la moitié de celui de son fils et successeur, Mahomet II.

Scanderbeg, dont le vrai nom est Georges Castriot, était fils de Jean Castriot, prince d'Épire, qui, comme tous ceux de la Grèce, s'était soumis au vainqueur. Non-seulement Jean Castriot avait payé un tribut à Amurat; mais encore ses quatre fils avaient été conduits comme otages à la cour de ce prince. Trois moururent dans l'enfance. Le dernier, nommé Georges, plut au sultan par une figure distinguée dont le caractère annonçait une grande âme. Amurat, soit inclination, soit politique, fit circoncire le jeune Castriot, et l'éleva dans la religion musulmane; mais Georges demeura toujours chrétien dans le fond de son cœur. Dès sa première jeunesse, Amurat le mena à la guerre. Les actes de courage et la force de corps du jeune Castriot lui firent donner le surnom d'Alexandre (*Scander* en turc), avec la qualification de *beg* (prince); *le prince Alexandre*. C'est sous ce nom de *Scanderbeg*, que Georges Castriot avait reçu des Ottomans, qu'il signala contre eux ses talents pour la guerre. Lorsque le père de

Georges mourut, le sultan ne pensa pas à rendre au jeune homme son héritage légitime : il y établit un pacha, et il occupa toujours Scanderbeg à la guerre. Cette injustice offensa faiblement le jeune héros; mais un outrage infâme que lui fit Amurat lui inspira une invincible horreur pour le sultan.

Scanderbeg avait cette haine dans le cœur lorsqu'il alla à la première guerre de Hongrie, dans laquelle les Turcs furent contraints de lever le siége de Belgrade et de fuir devant Huniade. Profitant de la déroute des Ottomans, Scanderbeg s'empare du secrétaire d'État, qui gardait le petit sceau de l'empire, et le force, le cimeterre sur la gorge, de signer et sceller un ordre au pacha d'Épire pour qu'il remette Croïa, capitale de cette province, et tout le pays qui en dépendait, à Scanderbeg. Puis il se défait du secrétaire, s'enfuit et arrive dans ses États, où il est reçu sans opposition. Il travaille alors activement à se fortifier dans cette souveraineté, injustement ravie à sa maison. Les Vénitiens, ennemis secrets de l'empire ottoman, sans oser lever l'étendard contre lui, aidèrent Scanderbeg de tout leur pouvoir. Ce fugitif était déjà un ennemi redoutable lorsque le sultan entreprit de le combattre. Il commença par assiéger Fétigrade, la première ville de Scanderbeg; il la prit d'assaut, et fit massacrer sans pitié tous les hommes en état de porter les armes. Cet exemple, loin d'intimider les Albanais, leur fit concevoir plus de haine pour le joug des Turcs. Scanderbeg, avec dix mille hommes, entreprit de tenir tête à soixante mille cavaliers et à quarante mille janissaires. Il ne pouvait espérer de succès que de ses surprises, et de la supériorité qu'il se connaissait sur les généraux d'Amurat.

Les Vénitiens avaient mis leurs forces au service du prince épirote. Les Turcs commencèrent le siége de Croïa. Tous les historiens s'accordent à rapporter des prodiges de ce siége; jamais la vaillance jointe à l'habileté n'avait

mieux suppléé au nombre. Les coups des guerriers épirotes portaient une mort assurée : ils semblaient se multiplier; ils étaient partout. Avec l'héroïque Scanderbeg, ils ne cessaient de harceler et de battre les Ottomans dans de fréquentes et meurtrières sorties. L'été se perdit en efforts impuissants de la part des Turcs, que le fer et le feu des ennemis, la nécessité de veiller sans cesse pour prévenir les surprises, diminuaient constamment. Amurat, en présence des pluies de l'automne et de la contenance de plus en plus ferme des assiégés, se résolut à se retirer; mais il essuya encore bien des pertes dans les défilés où il dut s'engager (851-1445).

L'hiver suivant, un événement glorieux consola le sultan de ce désastre. Jean Paléologue était mort sans enfants; son frère Constantin Dracozes n'osa monter sur le trône de Constantinople que de l'aveu d'Amurat; il lui envoya des ambassadeurs pour lui demander son agrément, avant de se dire souverain. Cette honteuse démarche semblait présager la chute prochaine de l'empire grec.

Les derniers coups qu'Amurat put porter furent dirigés contre les Hongrois. Le vaillant Huniade avait été déclaré régent de ce royaume depuis la mort de Ladislas, tandis que son fils, encore enfant, était à la cour de l'empereur Frédéric. Huniade, encouragé par l'exemple de Scanderbeg, voulut venger les malheurs de la Hongrie. Au commencement du printemps, il entra sur les terres des Turcs. Amurat rassembla ses forces, et joignit les Hongrois près de Cassovie, dans le lieu même où Amurat Ier avait été vaincu et tué. Trois jours de suite les Hongrois et les Turcs combattirent par pelotons avec un courage égal; ceux-ci, plus nombreux, eurent enfin l'avantage; mais il leur coûta bien cher. Huniade se retira, ayant perdu les deux tiers de son armée, forte de quarante mille fantassins, de sept mille cavaliers, et de deux

cents chariots armés de faux. Les Ottomans avaient perdu plus de vingt mille hommes (855-1451).

Amurat mourut peu après cette sanglante victoire. Avant d'expirer, il maria son fils Mahomet avec la fille de Soliman-Beg, prince d'Albistan. Il était âgé de quarante-neuf ans, et en avait régné trente. Il affermit et étendit l'empire turc; il abattit les Grecs plus qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait fait; il montra de l'habileté, du courage, et il ouvrit à son fils une carrière de conquêtes dans laquelle ce jeune prince s'avança encore plus que lui.

CHAPITRE IV

Avénement de Mahomet II. — Il inaugure son règne par d'horribles cruautés. — Érection d'un second fort des Dardanelles. — Constantin implore vainement contre Mahomet le secours des princes chrétiens d'Occident. — Siége de Constantinople et mort de Constantin, dernier empereur des Grecs. — Cruautés du sultan. — Il veut passer pour l'envoyé de Dieu. — Exploits de Scanderbeg. — Origine de l'ordre de Malte. — Siége de Belgrade. — Mort d'Huniade. — Conquêtes diverses de Mahomet. — Mort de Scanderbeg. — Siége de Négrepont. — Mahomet fait étrangler son fils aîné. — Siége et défense héroïque de Rhodes. — Levée du siége par les Turcs. — Mort de Mahomet II.

1451 — 1482

A la nouvelle de la mort de son père, Mahomet se rendit à Andrinople, où il fut reçu aux acclamations du peuple, qui aimait Amurat et qui avait conçu de grandes espérances de son fils. Mais le premier usage que ce prince fit de son autorité fut un acte de barbarie. Dès son avénement il fit mourir son frère, enfant encore à la mamelle; sans doute parce qu'il craignait que ce prince, issu d'un mariage légitime, ne disputât un jour le trône à celui qui n'était que le fils d'une esclave. Et comme si

Mahomet eût voulu désavouer ce crime, il fit étrangler presque aussitôt l'aga des janissaires qui lui avait servi d'instrument.

Les ambassadeurs de l'empire grec furent reçus comme amis par le sultan. Le nouveau souverain des Ottomans préparait en silence les coups qu'il voulait porter ; il renouvela l'alliance avec tous ses tributaires, leur jurant une paix constante par le Prophète dont il portait le nom. Tous avaient un grand intérêt de bien vivre avec ce dangereux voisin. Le seul Caraman-Ogli, dès la première année du règne de Mahomet, osa faire l'épreuve de ses forces pour recouvrer le pays qu'Amurat lui avait ravi ; mais, se voyant seul contre une armée redoutable, il s'empressa d'apaiser Mahomet en payant tous les frais de la guerre. De retour de cette expédition, le sultan songea à augmenter son artillerie, et éleva le second fort des Dardanelles, pour se rendre maître absolu de cet important passage. Cette entreprise causa de vives alarmes aux Grecs, resserrés de plus en plus dans leurs murs. Ils voyaient que le Turc songeait à les y prendre par la famine, puisque aucun vaisseau ne pourrait plus entrer dans Constantinople sans passer sous le canon des deux forts.

Vainement Constantin se plaignit-il de ce qu'il appelait une infraction aux traités ; Mahomet répondit avec hauteur qu'il était maître du terrain que ses ancêtres avaient conquis. A la seconde ambassade de l'empereur grec, le sultan déclara qu'il ferait écorcher vif quiconque oserait lui parler à l'avenir de détruire les travaux commencés (856-1452). Les ruines de plusieurs superbes églises servirent à la construction de la nouvelle citadelle. Malgré toutes les soumissions de Constantin, Mahomet fit paître ses chevaux dans les prairies des Grecs, et couper leurs moissons pour nourrir ses hommes ; les cultivateurs furent égorgés dans leurs champs qu'ils avaient voulu défendre, et l'on vit apparaître dans les environs de

Constantinople les commencements du désastre qui menaçait cette immense cité.

Constantin, réduit à la dernière extrémité, ne savait où trouver des secours; les habitants de sa capitale étaient tous peu propres aux fatigues de la guerre, et il ne leur reconnaissait ni la force ni le courage nécessaires pour repousser l'ennemi. Dans cette triste conjoncture, il espéra quelque aide des Latins, que la nécessité seule lui faisait regarder comme ses frères : car, ni l'empereur, ni presque aucun des Grecs n'avait adhéré sincèrement au concile de Florence, dans lequel l'union des deux Églises latine et grecque avait été prononcée. Le pape Nicolas V, avant de répondre aux demandes de secours que lui adressait Constantin, exigea que l'union fût consommée; mais les périls les plus formidables ne purent déterminer les Grecs à satisfaire le chef de l'Église catholique. Abreuvé d'outrages par le clergé et les moines grecs, auxquels se joignait un peuple superstitieux et fanatique, le légat du pape revint à Rome, et, en présence d'une telle haine pour les Latins, Nicolas V abandonna au sort qu'ils méritaient cet empereur et cette nation menteuse et perfide.

Cependant Mahomet s'emparait de la plus grande partie de la Morée, qui était restée aux Grecs : les Turcs avaient dévasté les campagnes; ils tenaient tous les forts et presque toutes les villes. Constantin, trop sûr de l'orage qu'il voyait prêt à fondre sur lui, songeait à approvisionner sa capitale; il demanda des secours aux Génois, qui lui envoyèrent cinq gros vaisseaux munis de provisions de toute espèce, et montés par cinq cents hommes d'élite. Vainement Mahomet, à la tête de cent voiles, chercha-t-il à s'opposer à l'entrée de ce secours dans le port de Constantinople : ses barques ou galères, mal construites ou mal commandées, furent mises en pièces par les Génois, dont les cinq vaisseaux passèrent triomphalement à travers la flotte immense des Turcs. Ce revers ne ralentit

point l'ardeur avec laquelle les Ottomans se préparaient au siége de Constantinople. Mahomet fit transporter à grands frais son artillerie près de cette ville. Les fables que les historiens grecs et turcs ont copiées les uns des autres au sujet de cette artillerie, ne nous apprennent que trop combien les récits de l'antiquité sont souvent fautifs. Mahomet, disent-ils, fit traîner par soixante paires de bœufs un seul canon, qui avait neuf pieds de diamètre, et qui chassait des boulets de pierre de douze palmes de circonférence, et du poids de douze quintaux. Sept cents hommes étaient employés à mettre en mouvement et à servir cette pièce monstrueuse, et sans contredit la plus énorme dont il soit fait mention dans l'histoire de l'artillerie et des siéges.

Au commencement du printemps de l'année 1453, Mahomet parut à la tête de trois cent mille hommes devant une ville, à la vérité bien fortifiée par la nature et par l'art, mais qui contenait tout au plus huit mille combattants. C'était là tout ce qui restait de cet empire romain, qui pendant tant de siècles avait envahi et gouverné le monde. Le sultan, après avoir établi quatorze batteries du côté de la terre, qui faisaient un feu continuel, s'obstina à pénétrer dans le port pour pouvoir attaquer la place par le flanc maritime. Sitôt qu'il fut maître de la rive de Galata, il fit pratiquer un chemin de terre par lequel, à force de chevaux, de bœufs, de bras et de machines, il fit traîner soixante vaisseaux, qui furent lancés à l'eau et mâtés pendant la nuit dans ce même port dont les Grecs avaient négligé la garde, parce qu'ils le croyaient impénétrable.

Le siége commença dès l'aurore. Tout ce qu'il y avait de soldats dans Constantinople, animé par la religion et par la crainte de tomber dans les mains de Mahomet, combattait avec un courage qui tenait du désespoir. La flotte du sultan, arrivée comme par enchantement dans

le port, inquiétait les Grecs beaucoup plus que tous les autres efforts des Turcs. Vainement la flotte de l'empereur avait tenté de la combattre; elle avait toujours échoué dans ses attaques. Un brave Vénitien, nommé Coq, entreprit de brûler les vaisseaux turcs à la faveur de la nuit; l'empereur lui accorda, sur sa demande, trois barques et quarante hommes déterminés. Cette courageuse entreprise eût peut-être sauvé Constantinople; mais elle fut découverte par un Génois ennemi de Coq, qui, par haine et dans l'espoir d'une récompense, instruisit les Turcs de toutes les mesures du Vénitien. Coq et ses compagnons, faits prisonniers, furent égorgés le lendemain à la vue des assiégés, qui par représailles firent pendre sur les remparts deux cent soixante Turcs captifs. Le Génois qui avait trahi renia sa foi et reçut une grande récompense.

Cette entreprise avortée consterna les assiégés. Peu s'en fallut que les suites n'en fussent plus funestes que l'exécution ne l'avait été. Les Vénitiens reprochèrent amèrement aux Génois la perfidie de leur compatriote. L'amiral, premier officier de l'empire, était jaloux de l'autorité que Constantin avait donnée à Justiniani, chef des Génois, qui commandait immédiatement après l'empereur, et qui possédait toute sa confiance. Ces divisions intestines s'accrurent en peu de jours à tel point, que les deux partis opposés faillirent s'égorger dans l'enceinte des murs. Constantin dut s'interposer pour conjurer de grands malheurs. Ce prince, doué de talents et de courage, était digne d'un meilleur sort; mais il ne put arrêter la chute de l'empire ni le torrent qui l'entraînait; il ne retarda que de quelques semaines le coup fatal et inévitable, en se ménageant des intelligences chez l'ennemi: les trésors de l'empire furent employés à corrompre les ministres de Mahomet.

Quand tout espoir fut perdu, Constantin résolut de





E. Girardet del. — Girardet sc.

Après la prise de Constantinople Mahomet II se rend à cheval

à Sainte-Sophie

défendre jusqu'au dernier moment sa capitale, reste précieux de l'empire des Romains, et de finir avec lui. Mahomet s'y était attendu : il avait tout disposé pour un assaut général et décisif ; il environna la place de toutes parts, et il promit le pillage à ses soldats. Cette promesse doubla l'ardeur des Turcs, et en peu d'heures Constantinople fut envahie. Constantin, qui s'était conduit avec une bravoure héroïque, ne voulant pas tomber vivant entre les mains du vainqueur, quitta ses armes dorées et se précipita au milieu des janissaires, qui le tuèrent sans le connaître. Presque tous les soldats grecs, vénitiens et génois, qui défendaient Constantinople, périrent sous les coups des Ottomans.

Dès son entrée à Constantinople, Mahomet fit étrangler son vizir Ali, qui, gagné par l'or des Grecs, avait cherché à le trahir. La ville fut pillée au milieu des ténèbres, et le butin de chaque soldat fut immense. Les églises, plus riches que dans aucun pays de la chrétienté, furent exposées au pillage plus encore que les palais des grands. Les Turcs commirent toutes les profanations que l'ivresse de la victoire pouvait inspirer à des hommes féroces qui pensaient honorer leur religion en insultant à celle des vaincus.

Constantinople fut prise par les Turcs l'an de l'hégire 857, le 28 mai 1453, 2205 ans après la fondation de Rome, 1123 ans après que Constantin le Grand y eut transporté le siége de l'empire. Ainsi passa la dernière ombre de la puissance des Romains, qui s'était étendue sur la moitié du monde, et qu'on vit décroître à peu près dans le même espace de temps qu'elle avait employé à s'élever.

Mahomet se rendit à Sainte-Sophie, fit monter un iman dans la chaire du patriarche, et lui ordonna d'entonner l'Aizan, qui est un cantique d'action de grâces contenant la foi musulmane; puis il alla prendre possession du palais impérial. Ce jour-là même Mahomet racheta plu-

sieurs familles grecques des mains de leurs ravisseurs; il les destinait à repeupler Constantinople. La politique lui persuada de leur laisser le libre exercice de leur religion, ainsi que le Coran l'autorisait; quelques églises furent abandonnées au culte des chrétiens.

Le sort du dernier empereur de Constantinople n'était pas encore connu; le vainqueur le faisait chercher avec un soin extrême. Deux soldats lui apportèrent sa tête, et l'on dit que le sultan, après l'avoir montrée aux grands, la fit ensevelir avec honneur. Quelques auteurs grecs prétendent qu'on l'exposa, par ordre de Mahomet, au haut d'une colonne; qu'on prit ensuite des précautions pour l'empêcher de se corrompre, et qu'elle fut envoyée en Asie pour intimider les princes tributaires. Quoi qu'il en soit, Mahomet donna bientôt des marques plus odieuses de sa cruauté. Il était très-adonné au vin; ce vice avait introduit tous les autres dans son cœur. La plume se refuse à transcrire les horreurs dont il souilla Constantinople. Au milieu de toutes ces infamies, Mahomet II prétendit au titre d'*envoyé de Dieu*, et voulut mêler à ses succès du merveilleux et du surnaturel. Il avait près de lui un derviche, prophète à gages, qui faisait profession de prier Dieu et Mahomet pour la prospérité de l'empire, et qui s'efforçait de faire adorer aux musulmans les vices du sultan. La découverte du corps intact d'un misérable qui, selon le derviche, était un saint et avait prédit longtemps à l'avance la prise de Constantinople par Mahomet II, fut célébrée par les cris de joie des Turcs, et le cadavre du prétendu prophète vit s'élever un riche mausolée et une mosquée en son honneur. Le faubourg dans lequel eut lieu cette découverte reçut le nom de Mahomet.

Après avoir repeuplé par la violence et avec toutes sortes d'éléments la ville de Constantinople, le sultan retourna à Andrinople. Malgré l'éclat de son triomphe et

l'importance de sa conquête, Mahomet ne perdit pas de vue le dessein d'en faire de nouvelles. Il soumit en peu de temps le reste de la Morée par lui-même ou par ses lieutenants (859-1455). Mais quoiqu'il acquît plusieurs contrées presque sans coup férir, tous les ennemis de Mahomet n'étaient pas indignes de son courage.

Scanderbeg, dont les talents et la valeur avaient été si funestes à Amurat II, ne devait pas demeurer longtemps sans attaquer les Turcs, qu'il haïssait mortellement. N'étant pas parvenu à soulever les princes chrétiens contre les Ottomans, il prit le parti de déclarer tout seul la guerre au fils de son ennemi : il se jeta dans la Macédoine à la tête de huit mille hommes, y força quelques châteaux, et ravagea la campagne. Mahomet ne daigna pas marcher contre un si petit prince, ou plutôt il craignit de se mesurer avec un si grand capitaine. Pendant trois ans Mahomet envoya ses meilleurs lieutenants à la tête de troupes plus fraîches et plus nombreuses que celles de Scanderbeg, et toujours ils furent battus. Scanderbeg savait tirer un si grand parti des inégalités du terrain et des circonstances que le hasard faisait naître, qu'il taillait en pièces et finissait par disperser toutes les troupes qu'on lui opposait. Mahomet, indigné, envoie cinquante mille hommes pour former le siége de Croïa; mais cette expédition ne fut pas plus heureuse que les précédentes.

Scanderbeg ne fut pas le seul obstacle que rencontra Mahomet. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, appelés depuis chevaliers de Malte, parce qu'ils devinrent souverains de cette île, occupaient alors l'île de Rhodes. Ils étaient pour les chrétiens un rempart que le sultan brûlait de renverser. Cet ordre avait pris naissance à Jérusalem dans le milieu du XIe siècle : on connaît assez son histoire pour que nous nous dispensions de la raconter ici. Vainement Mahomet essaya-t-il de les atta-

quer, ces braves chevaliers le repoussèrent avec vigueur et le forcèrent à porter ailleurs ses armes.

D'autres affaires plus importantes contraignirent le sultan à différer la vengeance de ce premier échec. Il apprit que le pape Calixte III formait une ligue contre lui, dans laquelle il avait fait entrer les rois de Hongrie et d'Aragon, le duc de Bourgogne, les chevaliers de Rhodes, les républiques de Venise et de Gênes, et plusieurs autres puissances d'Italie. Tandis que les préparatifs de cette croisade se faisaient assez lentement, le sultan résolut d'attaquer le premier ceux qui ne faisaient encore que le menacer. Il marcha vers Belgrade à la tête de cent cinquante mille hommes; deux cents brigantins furent destinés à bloquer la ville du côté du Danube. Mais Huniade, qui avait appris à Bude l'expédition de Mahomet, descendit le long du Danube avec cent soixante brigantins, mieux construits, mieux montés, meilleurs voiliers que ceux des Turcs. Au bout de quelques heures, les Ottomans furent défaits : Huniade tua de sa main leur amiral, et emmena avec lui seize brigantins turcs. Son arrivée communiqua un courage inexprimable aux habitants de Belgrade, qui se préparèrent à une défense terrible. Après avoir perdu un grand nombre d'hommes dans divers assauts donnés en vain à cette place, le sultan fut blessé lui-même à la cuisse, et ne dut la vie qu'au courage avec lequel ses janissaires le défendirent. Il dut dès lors abandonner le siége de Belgrade, et se retira en versant des larmes de rage. Huniade mourut de ses blessures le jour même de son triomphe; mais il vit, en expirant, ses ennemis fuir devant lui (860-1456).

Retiré à Constantinople, Mahomet songeait à y établir la capitale de son empire; pendant ce temps-là, ses généraux achevaient de soumettre la Morée (862-1458); Omar, son vizir, lui donnait la principauté d'Athènes (864-1459). Enfin, en 1461 (865), Mahomet lui-même

s'empara de l'empire de Trébisonde, qu'avait usurpé David Comnène, et que Uszum-Assan, roi de Perse, cherchait à déchirer à son profit. Le sultan était le plus perfide de tous les hommes : sa mauvaise foi étendit sa puissance au moins autant que son courage avait pu le faire. Depuis que les chevaliers de Rhodes s'étaient répandus sur les côtes de l'empire ottoman, cette poignée de vaillants guerriers était plus redoutable pour lui que ne l'avaient été tous les Grecs. Il songeait sérieusement à envahir leur île; mais, pour porter des coups plus sûrs, il voulut commencer par les autres îles de l'Archipel d'où les chevaliers pouvaient tirer du secours.

Il commença par attaquer le souverain de Lesbos, nommé Gattilusio, allié de l'ordre, sous prétexte que ce prince avait donné retraite aux vaisseaux de la religion qui désolaient la côte. Mitylène, capitale de l'île de Lesbos, secourue à temps par les chevaliers de Rhodes, fit une longue résistance; elle aurait échappé à Mahomet, sans un traître qui, ébloui par ses promesses, lui en ouvrit une des portes. Peu de jours après, le traître, qui avait renié sa foi, fut étranglé par ordre du sultan. Les braves chevaliers accourus pour défendre Mitylène avaient péri en soldats sur les murs de la ville. Quant aux armateurs chrétiens qui avaient défendu cette place, malgré la promesse solennellement donnée par Mahomet de leur conserver la vie, ils furent sciés entre deux planches (868-1463). C'est par de semblables cruautés que le conquérant turc déshonorait toutes ses victoires.

Mahomet fut arrêté dans le cours de ses exploits par une maladie aiguë qui menaça sa vie. Son impatience ajoutait tellement à ses maux, que deux médecins juifs, qui n'avaient pu lui procurer une guérison aussi prompte qu'ils la lui avaient promise, furent empalés par son ordre. Revenu à la vie, il s'empara des États de Caraman-Ogli, souverain de Caramanie, mort peu de temps aupa-

ravant (869-1464). Les efforts de Scanderbeg occupèrent Mahomet pendant plusieurs années. L'Albanie, province pauvre, dévastée, impraticable à cause de ses défilés, défendue par un héros et par des soldats qui semblaient invulnérables, humiliait chaque année l'orgueil du sultan et n'offrait aucune pâture à son avidité. Mais il voulut enfin se débarrasser de Scanderbeg; persuadé qu'on ne pouvait le vaincre, il tenta de le faire assassiner : ce perfide projet fut reconnu, et les sicaires furent livrés au supplice. L'invincible Scanderbeg survécut peu à la découverte de ce complot : attaqué d'une maladie aiguë, le grand homme fut emporté en quelques jours, le 17 janvier 1467, laissant un fils encore enfant, dont il confia les intérêts aux Vénitiens.

Mahomet tourna alors ses efforts contre l'île de Négrepont (l'ancienne Eubée), qui appartenait à Venise, et s'en rendit maître après une longue résistance de la garnison et des habitants. Contre la parole donnée, il fit scier le gouverneur et ses principaux officiers par le milieu du corps, en disant qu'il avait garanti leurs têtes, mais non leurs flancs (874-1469). L'île entière fut dévastée; le soldat turc, à l'exemple et sous les yeux de son empereur, se livra à tous les emportements de l'avidité et de la débauche.

Bientôt le sultan, malgré son désir d'aller attaquer les chevaliers de Rhodes, fut contraint de porter toutes ses forces en Asie. Un autre conquérant s'était élevé en Perse, qui avait subjugué les petits-fils de Tamerlan, héritiers de son trône, et non de ses talents pour la guerre. Uszum-Assan était devenu souverain de toute la Perse. Après avoir vaincu quatre monarques qui l'avaient partagée, il conçut de la jalousie de ce que Mahomet s'était rendu maître de la Caramanie presque sans coup férir. Il envoya des ambassadeurs à Rhodes et à Venise pour demander du secours contre leurs ennemis communs. Les chrétiens

reçurent avec empressement ces nouveaux alliés, dont ils comprenaient toute l'utilité, et leur donnèrent l'aide qui était en leur pouvoir. Uszum-Assan fut néanmoins battu par Mustapha, fils aîné du sultan, qui se couvrit de gloire sous les yeux de son père (875-1470). Mustapha eût bien désiré que son père lui laissât le gouvernement de la Caramanie ; sa victoire sur les Perses, auxquels il avait arraché cette souveraineté, lui donnait des droits légitimes à cette récompense. Mais Mahomet avait pris ombrage des succès de son fils, et de l'admiration qu'ils avaient excitée parmi les Turcs ; il força le jeune prince à retourner avec lui à Constantinople, et il le punit bientôt de l'amour que le peuple et les soldats lui marquaient, en le faisant étrangler sous des prétextes qui cachèrent mal son horrible jalousie.

C — Mahomet, depuis cette cruelle exécution, passa plusieurs années à Constantinople, qu'il embellit et fortifia. Pendant qu'il se livrait à ces travaux paisibles, son vizir reculait les bornes de l'empire. Il prit sur les Tartares de Crimée Caffa, la plus forte place de cette souveraineté ; il protégea Nungiligiari, l'un des deux princes qui disputaient ce trône ; il l'y établit solidement (878-1473). Cinq ans après, à la suite d'une expédition en Albanie, où son armée mit tout à feu et à sang, Mahomet fit la paix avec les Vénitiens, qui défendaient ce pays comme tuteurs de l'héritier de Scanderbeg. Le sultan consentit d'autant plus volontiers à cette paix, qu'il songeait toujours à s'emparer de Rhodes ; il préparait cette expédition en silence et à l'ombre d'une trahison. A l'occasion de la paix avec Venise, il envoya un ambassadeur à Rhodes pour proposer au conseil de l'ordre une paix durable. Le grand maître d'Aubusson, homme aussi sage que courageux, qui connaissait les plus secrets desseins de Mahomet, feignit d'écouter ses propositions, et consentit même à une trêve de trois mois, sous prétexte de con-

venir des conditions de la paix, mais en réalité pour que la mer fût libre pendant cet espace de temps, et que les chevaliers convoqués pussent aborder en sûreté dans l'île de Rhodes (885-1480). Ils arrivèrent bientôt de toutes les parties de la chrétienté, amenant avec eux une noblesse nombreuse et brillante, que l'amour de la gloire attirait à Rhodes.

A la nouvelle de l'approche des Turcs, le grand maître ordonna de ruiner tous les environs de Rhodes, afin que l'ennemi ne pût trouver ni logement ni vivres. Cependant ils s'avançaient, commandés par le pacha Mischa Paléologue, Grec renégat de la maison des derniers empereurs de Constantinople. L'armement destiné contre Rhodes était de cent soixante vaisseaux de haut bord (sans compter les galiotes, les chaloupes et les bateaux de transport), et de cent mille hommes de débarquement. Une première entreprise des Turcs (886-1482) n'eut aucun succès; et ils ne furent pas plus heureux dans la petite île de Tino, qui appartenait aux chevaliers de Rhodes; ils la trouvèrent tout aussi bien gardée et tout aussi dégarnie. Ceci se passait au milieu de l'hiver. Forcés, et par la saison et par les revers, de remettre à un autre temps le siége de Rhodes, les Ottomans n'y revinrent qu'au mois de mai. La valeur des chevaliers ne put empêcher le débarquement de leur nombreuse armée. Les vaisseaux abordèrent dans les endroits les moins fortifiés, et sans qu'il y eût cette fois beaucoup de sang répandu. Alors le pacha envoya faire des sommations au grand maître, qui ne daigna pas lui répondre.

Le pacha commença les opérations du siége, tant par terre que par mer. On employa une formidable artillerie pour l'attaque et pour la défense. Les murailles furent bientôt entamées, et les Turcs ne tardèrent pas à tenter l'assaut, qui fut terrible. Mais, vaillamment repoussés, les

janissaires durent chercher leur salut dans la fuite, et regagnèrent leurs vaisseaux, laissant beaucoup de morts sur la brèche. Paléologue, désespérant de vaincre d'Aubusson, résolut de le faire empoisonner avec l'aide de deux transfuges, renégats comme lui. La trame fut découverte, et les coupables livrés aux tortures. Vaincus par l'excès de la douleur, ils nommèrent leurs complices, et furent mis en pièces par le peuple avant qu'on eût eu le temps de les exécuter.

Le pacha, honteux d'avoir vu avorter cet infâme dessein, en revint à la force ouverte. Repoussés avec une bravoure surhumaine, tant par les chevaliers que par tous les habitants de l'île, hommes, femmes, enfants et vieillards; horriblement décimés par une artillerie admirablement servie et dirigée, les Turcs perdent enfin courage et se jettent dans les barques qu'ils peuvent trouver. Beaucoup sont noyés, peu se sauvent à la nage. Après quelques jours de repos, activement employés par d'Aubusson à se fortifier davantage, les Ottomans reviennent à la charge avec une fureur nouvelle, et rouvrent les brèches par un feu soutenu. D'Aubusson, que la nécessité rendait plus confiant, voulut employer un ingénieur allemand qui, dès les premiers jours du siége, était entré comme transfuge dans la ville, et que le grand maître avait toujours tenu pour suspect. La perfidie de cet homme devint bientôt manifeste, et, au moyen de signaux convenus avec l'ennemi, on le vit attirer en un jour deux assauts dans les endroits les plus faibles de la place. La bravoure des chevaliers couvrit les brèches; les Turcs furent repoussés; on livra le traître au supplice, après qu'il eut avoué qu'il n'était entré dans Rhodes qu'avec l'espoir de livrer la place aux Ottomans.

Le pacha, voyant qu'il perdait du temps et des hommes et que la fin du siége était encore bien éloignée, crut

devoir tenter la voie de la négociation; mais le grand maître ne voulut jamais consentir à une capitulation, si honorable qu'elle semblât. Sa fermeté en cette circonstance ranima le courage des plus faibles, et tous jurèrent de vaincre ou de mourir. Le pacha, irrité de l'inutilité de ses démarches, jurait de faire passer au fil de l'épée tous les défenseurs de Rhodes; il fit même aiguiser quantité de pieux qu'on planta autour des remparts, pour empaler, disait-il, le grand maître et les principaux chevaliers. Il promit le pillage à ses soldats, et recommença les attaques avec plus de furie que jamais. Vains efforts : en peu de temps les Turcs furent mis en fuite, sans que le pacha pût parvenir à les rallier. Ainsi, après trois mois de siége et des flots de sang répandu, Paléologue, ramenant honteusement à Constantinople les débris de sa flotte et de son armée, ne songea plus qu'à persuader à Mahomet que l'île de Rhodes était imprenable.

Le sultan parut se consoler du malheur de ses armes en disant tout haut qu'elles n'étaient invincibles que quand lui-même les commandait. En effet, il tenta de nouveaux efforts pour leur rendre l'éclat que Paléologue leur avait fait perdre. Dès l'automne il leva deux armées nombreuses, résolu de se mettre à la tête de la première contre le roi de Perse, et d'envoyer la seconde en Europe sous le commandement d'un vizir. La mort le surprit au milieu des grands projets qu'il enfantait sans cesse; il était âgé de cinquante et un ans, et en avait régné trente.

Ce prince, un des plus perfides et des plus sanguinaires qui aient jamais souillé le trône, était né avec de grands talents pour la guerre; il en aurait eu même pour le gouvernement, si ses passions n'avaient détruit tout ce que la raison, l'intérêt de ses peuples et le sien propre auraient pu lui inspirer. Mahomet II, un des fondateurs de l'empire ottoman, est peut-être celui qui a fait les conquêtes les plus importantes. La débauche et l'esprit de

vengeance avaient étouffé dans son cœur toutes les semences de l'équité. L'éclat de ses triomphes couvrit ses vices aux yeux de ses sujets. Les historiens turcs disent qu'il fut le plus grand des empereurs; mais il n'y a point de véritable grandeur sans justice, et Mahomet II doit être compté au nombre des plus terribles fléaux de l'humanité.

CHAPITRE V

Avénement de Bajazet II. — Révolte de Zizime, son frère. — Il se réfugie chez les chevaliers de Rhodes. — Il se retire ensuite en France. — Paix entre les chevaliers et le sultan. — Disgrâce du vizir Acomat; sédition des janissaires en sa faveur; sa mort. — Guerre contre les mameluks; leur origine. — Ils battent deux fois Bajazet, qui fait la paix avec eux. — Fin tragique de Zizime. — Guerre contre les Vénitiens. — Gonzalve de Cordoue vient à leur secours. — Le derviche Scheïtankali prêche une nouvelle doctrine les armes à la main. — Un de ses émissaires tente d'assassiner Bajazet. — Scheïtankali, vaincu, fuit en Perse. — Il obtient la confiance du roi au moyen d'un faux miracle. — Bajazet fait mourir deux de ses fils. — Il veut abdiquer en faveur d'Achmet, son fils aîné. — Les soldats veulent Sélim pour sultan. — Sélim entre dans Constantinople et fait empoisonner son frère. — Caractère de Bajazet. — Anecdote.

1482 — 1512

Mahomet II laissa en mourant deux fils, Bajazet et Zizime, tous deux tellement ennemis, que leur père avait cru devoir les séparer pour prévenir les effets de leur haine. Bajazet était l'aîné; Mahomet l'avait désigné pour son successeur. Aussitôt que l'empereur fut expiré, le grand vizir Acomat, fidèle à la loi, et surtout à la volonté de son maître, dépêcha un courrier à Bajazet, qu'il estimait très-peu, pour lui annoncer que le trône l'attendait. Quoique Bajazet eût un rival dans son frère, il aima mieux

faire un pèlerinage à la Mecque, que venir à Constantinople occuper le trône qui lui appartenait, et se ménager la faveur du peuple et des soldats. Il écrivit au divan qu'il était obligé d'accomplir un vœu ; que Korcut, son fils, encore enfant, règnerait en son nom tout le temps que l'empereur serait absent de Constantinople. Korcut monta sur le trône, et les vizirs gouvernèrent au lieu et place d'un enfant pendant neuf mois entiers que dura le pèlerinage de Bajazet.

Zizime profita de cette occasion favorable ; il s'empara de Brousse et de la Bithynie, l'ancien patrimoine des princes ottomans ; il prétendait être le légitime empereur des Turcs, parce qu'il était né lorsque Mahomet II était sur le trône, et que Bajazet était venu au monde avant l'avénement de son père. Pour soutenir ses prétentions, Zizime leva une armée ; mais il fut battu par le grand vizir, et s'enfuit chez le soudan d'Égypte pour y mener de nouvelles intrigues (887-1482).

Bajazet, de retour de la Mecque, trouva son trône affermi par la défaite de Zizime. Son fils, qui n'avait été qu'un fantôme de souverain, ne fit aucune difficulté de cesser de l'être ; il se retira à Magnésie avec une pension considérable et l'autorité de pacha. Mécontent du soudan d'Égypte, qui ne lui avait offert pour tout secours que sa médiation auprès de son frère, Zizime alla chercher l'alliance d'un prince moins puissant, il est vrai, mais plus entreprenant : c'était Caraman-Ogli, auquel il ne restait plus qu'une petite partie de la Cilicie. Zizime s'engagea à lui rendre tous les États que Mahomet II avait ravis à son père, si par son moyen il devenait empereur des Turcs. L'ambitieux Caraman forma une ligue de plusieurs petits princes musulmans, et avec ces secours, qui semblaient plutôt une troupe de conjurés qu'une armée, il osa s'avancer dans la Cappadoce, ayant à ses côtés le prétendu successeur de Mahomet, qu'il annonçait comme le répa-

rateur de tout le mal qu'avait fait son père. A cette nouvelle, Bajazet et Acomat marchèrent tous deux contre Zizime et contre Caraman; et ils n'eurent pas de peine à dissiper une armée beaucoup moins forte et moins disciplinée que la leur. Mais ils passèrent un long temps à la poursuite des deux fugitifs. Bajazet, ennuyé d'une guerre qui fatiguait sa mollesse, fit proposer à son frère une province en souveraineté avec une pension considérable. Zizime refusa d'abord avec fierté; lorsque plus tard, accablé par la mauvaise fortune, il voulut accepter cet arrangement, l'empereur à son tour se rétracta. Il ne restait plus à Zizime d'autre ressource que les chevaliers de Rhodes. Ceux-ci, sans tarder, équipèrent une flotte pour l'aller prendre à l'endroit qu'il leur avait indiqué. Mais, toujours traqué, errant à l'aventure sur le rivage, Zizime dut se jeter dans la première barque venue pour échapper aux soldats de son frère. Il errait ainsi depuis longtemps, ne sachant ce qu'il deviendrait, quand ses signes de détresse furent aperçus de la flotte qui le cherchait, et sur laquelle il fut accueilli aussitôt avec des respects et une générosité qui confondirent son orgueil. Zizime, tout empereur des Turcs qu'il se disait être, refusait de prendre le pas sur le grand maître de Rhodes, qui l'y contraignit; et comme on faisait devant lui l'essai des mets qui lui étaient présentés : « J'ai mis ma vie dans vos mains, dit-il aux chevaliers qui l'environnaient, je ne crains pas qu'aucun de vous songe à me l'ôter. Au reste, je suis votre protégé, et non pas votre souverain. »

Bajazet ne sut pas plutôt son frère chez les chevaliers de Rhodes, qu'il voulut connaître l'espèce d'intérêt que Zizime inspirait à ces ennemis si redoutables de l'empire ottoman. Acomat, après avoir essayé de plusieurs ruses que l'habileté du grand maître sut toujours déjouer, tenta une autre voie. Il envoya un homme qu'il chargea

de persuader aux chevaliers de faire une paix solide avec Bajazet. Cette paix pouvait être très-avantageuse à l'ordre; d'Aubusson prêta l'oreille aux propositions. Quoiqu'il ne fût pas d'abord question de Zizime, le grand maître ne douta pas qu'on ne voulût exiger de lui qu'il livrerait ce prince; et, pour éluder cette condition, à laquelle les chevaliers ne pouvaient pas consentir; pour éviter même qu'on ne vînt avec toutes les forces de l'empire ottoman leur ravir Zizime, ils le firent sortir de leur territoire et l'envoyèrent en Provence, dans une de leurs commanderies. Avant de s'embarquer, Zizime s'engagea par un acte formel, si jamais il recouvrait l'empire, soit en entier, soit en partie, à entretenir une paix constante avec l'ordre, à ouvrir tous les ports à ses flottes, à rendre gratuitement chaque année la liberté à trois cents chrétiens des deux sexes, et à payer quinze cent mille écus d'or au trésor de la religion, pour dédommager l'ordre des dépenses qu'il avait faites en sa faveur.

Aussitôt après le départ de Zizime, d'Aubusson envoya des ambassadeurs à Constantinople pour y négocier la paix que le sultan désirait autant que lui. Bajazet nomma, pour traiter avec les députés de l'ordre, Acomat et le pacha Paléologue, celui-là même qui avait été forcé de lever le siége de Rhodes sous Mahomet II. Comme d'Aubusson s'y était attendu, Acomat demanda tout d'abord que Zizime fût remis entre ses mains, et de plus, que tout l'ordre fût déclaré vassal et tributaire de l'empire. Mais ces propositions furent repoussées avec hauteur, et les chevaliers parlaient de rompre les conférences, quand Paléologue, qui avait tant de raisons de les craindre, se mit en devoir de les apaiser. Après bien des discussions, on convint que l'ordre s'engagerait à tenir toujours Zizime en son pouvoir, et sous la garde étroite de plusieurs chevaliers, sans qu'il pût être jamais remis à aucun sou-

verain, chrétien ni musulman, qui se servirait de son nom pour troubler l'empire.

Acomat ne sut pas dissimuler son mécontentement de cette paix, qui lui semblait honteuse pour Bajazet. Ses propos indiscrets furent entendus même du sultan, auprès duquel le pacha Isaac, désireux de perdre Acomat, les envenima davantage. Résolu à se défaire de son vizir, le sultan invita tous les grands de sa cour à un festin somptueux, où Acomat prit sa place. Sur la fin du repas, pendant lequel l'abondance des vins avait échauffé toutes les têtes, et où des paroles injurieuses avaient été échangées entre Bajazet et Acomat, on apporta des vestes d'étoffes précieuses qu'on offrit à tous les convives. Celle qu'on mit devant le vizir était de soie noire; il comprit aisément ce que ce présent annonçait de funeste. Bientôt l'ordre fut donné de l'étrangler; mais le grand eunuque, ami particulier du malheureux Acomat, se jeta aux pieds du prince, en lui disant que, pour sa propre sûreté, il fallait différer le supplice du vizir jusqu'à ce qu'on sût à quel point les janissaires, dont il était le chef, étaient attachés à ce ministre. Acomat fut donc épargné, et enfermé seulement dans une tour du sérail.

Le fils du vizir, tendrement attaché à son père, apprit peu d'heures après l'arrestation de son père et le sort qui l'attendait. Fou de douleur, il parcourt les casernes des janissaires, en répétant que leur général est victime de l'ingratitude et de l'injustice du sultan. Ces soldats adoraient leur chef; en moins d'une heure, plus de dix mille d'entre eux sont assemblés dans les rues; tous s'écrient qu'il faut aller brûler le sérail, en arracher leur général, s'il respire encore, ou massacrer le tyran sur son cadavre, s'il a eu la barbarie de le faire mourir.

Pour calmer cette révolte, Bajazet se hâta de faire paraître Acomat. A la vue de leur chef, la tête, les jambes et

les bras nus, couvert de meurtrissures, revêtu de quelques haillons, l'indignation et les cris redoublèrent. Si le vizir eût dit un mot, c'en était fait du sultan et de tout son entourage. Mais ce ministre, oubliant son ressentiment et même sa sûreté, ne songea qu'à apaiser la sédition : il y parvint, non sans peine, et sauva encore cette fois l'empereur d'un péril imminent.

Le lendemain, Acomat reparut au divan ; il rentra dans toutes ses fonctions, conservant son autorité et son crédit sur le peuple. Mais les deux pachas Isaac et Paléologue gardèrent aussi leur influence sur l'esprit de Bajazet, d'autant plus ulcéré que sa conduite avait été plus honteuse. Acomat faisait trembler toute la cour. Le timide et cruel Bajazet voulut séparer son ministre des soldats dont il était adoré ; il fit un voyage à Andrinople, où l'infortuné vizir fut étranglé en secret, au moment où il comptait le plus sur la reconnaissance de son maître. On publia qu'il était mort d'une apoplexie. Le sort d'Acomat fut partagé par plusieurs officiers des janissaires, qui, envoyés sur divers points de l'empire sous prétexte de missions importantes, furent étranglés par l'ordre des pachas aussitôt qu'ils arrivèrent au lieu de leur destination (888-1483).

Les desseins que Bajazet avait conçus contre les janissaires ne tardèrent pas à être généralement connus. Au retour du sultan à Constantinople, ils se soulevèrent, se retranchèrent dans une plaine et attendirent leur ennemi. Bajazet, effrayé, ne songea plus qu'à ramener à lui cette milice formidable. Il dut recourir aux soumissions les plus humbles et aux serments les plus solennels, avant d'obtenir des janissaires qu'ils rentreraient dans le devoir (889-1484).

Bajazet comprit qu'il fallait lancer ces lions contre quelque proie étrangère, pour éviter d'en être lui-même dévoré. Afin que la guerre à laquelle il les destinait pût

avoir quelque durée, il leur choisit des ennemis dignes d'eux, les mameluks d'Égypte.

L'Égypte, comme tant d'autres pays, avait autrefois appartenu aux empereurs de Constantinople. Le joug des Grecs étant devenu insupportable à ces peuples, ils appelèrent les califes à leur secours. Ceux-ci, après avoir chassé les Grecs, opprimèrent bientôt leurs nouveaux sujets, qui ne firent que changer de tyrans. Les califes abassides furent à leur tour chassés d'Égypte par les califes fatimites. Godefroy de Bouillon, fondateur du royaume de Jérusalem, fit la guerre à ceux-ci. Ils recoururent au soudan de Syrie, qui leur envoya Sarracon, général renommé, à la tête d'une armée formidable. Le Syrien, vengeur des califes, ne tarda pas à les opprimer. Saladin, son successeur, combattit et défit les chrétiens dans la Syrie, en Palestine; enfin il les chassa de Jérusalem. Les descendants de Saladin occupèrent le trône d'Égypte après lui. Un d'eux, appelé Nodggemedin-Salé, pour accoutumer les Égyptiens à leurs chaînes, leur défendit l'usage des armes. Il établit en Égypte un peuple d'étrangers, qui défendit et opprima en même temps les naturels du pays. Nodggemedin-Salé composa une armée considérable de Scythes, ou Tartares, qui presque tous avaient été esclaves; il défendit que cette armée fût jamais recrutée autrement que d'étrangers ou d'esclaves comme eux, excluant irrévocablement tous les naturels égyptiens, sans distinction, de la milice ainsi que de toute espèce d'emplois. Ce peuple d'étrangers, protecteur ou plutôt oppresseur des régnicoles, reçut le nom de *mameluks*. C'est avec eux que Nodggemedin-Salé combattit les chrétiens; c'est avec eux que Touramcha, son fils et son successeur, fit saint Louis prisonnier près de Damiette; mais il fut massacré par eux presque sous les yeux du roi de France. Alors les mameluks s'emparèrent du trône d'Égypte, et suivant toujours les mêmes lois que

Nodggemedin-Salé leur avait données, ils condamnèrent à l'obscurité sa famille, qui fut bientôt éteinte. Ibec fut le premier soudan tiré de cette milice redoutable, qui conserva depuis le droit d'élever ou de déposer les souverains d'Égypte, qu'elle choisissait toujours dans la famille d'Ibec. Mais ces princes ne demeuraient sur le trône qu'autant qu'il plaisait aux mameluks. Cette puissance exista pendant trois siècles. Sa maxime fut plutôt de songer à se maintenir qu'à faire des conquêtes, et elle s'abstint de déclarer la guerre aux musulmans, ses coreligionnaires, avant qu'ils l'eussent attaquée.

Bajazet, battu deux fois par les mameluks, fit la paix avec eux. Peu après il essaya ses forces en Europe contre les Croates. Ses généraux s'emparèrent d'une partie de leurs provinces, et taillèrent en pièces les troupes de Mathias, roi de Hongrie, qui était accouru au secours de ses alliés. La conquête demeura aux Turcs. Quelques années plus tard Bajazet et ses fils furent délivrés de Zizime, ce rival de leur grandeur qui avait si vivement disputé un trône qu'il prétendait lui appartenir. On se rappelle que le grand maître d'Aubusson, pour ménager avec l'empire ottoman une paix nécessaire, avait fait passer Zizime en France, et s'était engagé à l'y garder. Zizime, réduit à l'état de captif, avait fait demander au roi Louis XI une entrevue dans laquelle il espérait l'intéresser à son sort. Louis, pressé par des intérêts plus immédiats que ceux d'Orient, fit dire à Zizime qu'il ne consentirait à le secourir que lorsqu'il se serait fait chrétien. Zizime refusa; d'ailleurs l'espoir qu'il ne perdit jamais de monter un jour sur le trône de Constantinople suffisait pour le détourner d'abjurer sa loi. Dans ces circonstances malheureuses, il apprit que les chevaliers de Rhodes venaient de le déclarer leur prisonnier, et que sa liberté était le prix de la paix conclue entre l'ordre et l'empire ottoman. Tous les princes qui avaient quelque intérêt à démêler

avec l'Orient auraient désiré mettre Zizime à la tête d'un parti, pour voir les Turcs tourner leurs armes contre eux-mêmes. Ferdinand le Catholique, Ferdinand, roi de Naples, les Vénitiens voulaient opposer Zizime à Bajazet. D'Aubusson, pour l'honneur autant que pour la sûreté de son ordre, persistait à garder son traité; mais il dut céder aux ordres du pape Innocent VIII, dont il était vassal, et lui remettre Zizime, que le saint-siége prétendait employer pour le bien de la chrétienté contre la puissance musulmane. Charles VIII consentit à ce que le prisonnier sortît de ses États. Dans le même temps, il refusait de le livrer à Bajazet; le sultan lui avait envoyé à ce sujet une ambassade, que le roi de France ne voulut pas même admettre en sa présence.

Après quelques jours passés à Rome, où on l'entourait de tous les honneurs dus à son rang, Zizime mourut subitement (900-1495). Cet événement, heureux pour Bajazet, l'enhardit à déclarer la guerre aux Vénitiens. La flotte des Turcs était forte de deux cent cinquante voiles; le vizir Mustapha en reçut le commandement; le sultan côtoyait par terre la Morée. Les Vénitiens, dont la flotte était seulement composée de quarante-six galères, cinquante gros vaisseaux, et quarante autres plus petits, n'étaient point intimidés par le désavantage du nombre. Cependant ils furent battus par les Ottomans, et perdirent successivement Lépante, Modon et Coron (905-1500). Ensuite les Turcs ravagèrent le Frioul, et prirent Durazzo. Les Vénitiens, accablés par cette guerre dispendieuse et meurtrière, commençaient à tout craindre, lorsque la Providence leur envoya Gonzalve de Cordoue, qui venait de s'emparer du royaume de Naples au nom de Ferdinand le Catholique, son maître (906-1501). Cet Espagnol, surnommé avec tant de raison *le grand capitaine*, joignit trente voiles aux forces abattues des Vénitiens, outre l'appui de sa fortune et de ses talents; il poursuivit avec

eux la flotte ennemie jusqu'à l'entrée de l'Hellespont, prit aux Turcs vingt galères, puis, retournant sur ses pas, s'empara des îles d'Égine et de Céphalonie. Il allait prendre Lesbos, quand Bajazet proposa la paix à Venise, qui la souhaitait autant que lui et qui s'empressa de l'accepter.

Le sultan espérait jouir enfin d'une paix profonde : la faiblesse de son caractère, plutôt que l'amour de l'humanité, la lui faisait désirer. Le repos que Bajazet procura à ses sujets ne fut pour eux qu'une occasion de troubles.

Un derviche qui, pendant une longue retraite dans des méditations profondes, avait nourri des projets ambitieux, tout plein du désir de former une secte, imagina de soutenir en Turquie l'opinion des califes fatimites embrassée par les Persans, qui reconnaissent Ali pour le successeur immédiat de Mahomet. On ne pouvait accréditer cette opinion qu'en contredisant la Sunna, livre de tradition le plus respecté parmi les Ottomans après le Coran, parce que la Sunna désigne Abubekre, Omar et Othman, premiers successeurs du Prophète et prédécesseurs de son gendre Ali. Ce derviche, appelé Scheïtankali, pour rendre son nouveau dogme plus attrayant, imagina de l'enrichir de plusieurs autres doctrines. Il autorisa sa mission par un séjour de dix années dans une caverne de l'Anatolie, où il affectait aux yeux de la multitude des austérités outrées. Sa réputation de sainteté étant bien établie, il assembla des soldats, car les musulmans n'ont jamais su prêcher que les armes à la main : tout envoyé de Dieu, selon eux, doit régner en son nom sur la terre. Étant entré à force ouverte, un jour de marché, dans la ville d'Antalie, il parla sur la place publique. Son enthousiasme passa dans le cœur de tous ceux qui l'entendirent, et le fruit du sermon du derviche fut de se saisir du cadi, de l'écarteler, et d'attacher ses quatre membres aux quatre entrées de la cité. Scheïtankali alla ensuite

s'emparer de Kutaïa, capitale de la province; les peuples, avides de nouveauté, ouvrirent leurs portes malgré le pacha, que la foule enthousiaste empala sur la place publique, parce qu'il avait osé traiter d'imposteur le derviche novateur (916-1510).

Korcut, fils du sultan, qui exerçait les fonctions de pacha à Magnésie, tenta de s'opposer à ce rebelle, dont les soldats étaient pleins d'une ardeur fanatique. Il fut repoussé, et se crut trop heureux d'avoir dérobé sa tête au couteau de cet apôtre sanguinaire. Il informa son père de ces échecs, auxquels il était temps de remédier; mais Bajazet, quelque pressant qu'on lui peignît le danger, ne put se déterminer à s'armer pour défendre sa couronne. Il envoya son vizir Ali dans l'Anatolie, à la tête d'une armée; lui-même, malgré la garde qui veillait sans cesse autour de sa personne, ne put se dérober au péril qu'il voulait éviter. Un jour qu'il se rendait à la mosquée, un derviche émissaire de Scheïtankali vint lui demander l'aumône, et, comme le sultan se baissait pour lui donner quelque argent, le traître lui porta dans le sein un coup de poignard, dont Bajazet fut longtemps à guérir. Depuis cet événement, toute personne qui n'est ni du divan, ni officier du sérail, n'approche point du sultan sans que deux soldats lui tiennent les bras.

Scheïtankali, aussi fourbe, aussi ambitieux que l'avait été Mahomet, n'avait pas les mêmes talents pour la guerre. Des troupes réglées et aguerries dissipèrent bientôt une tourbe d'enthousiastes, redoutables pour des hommes désarmés, mais qui, n'ayant aucune notion de l'art de la guerre, savaient plutôt égorger que combattre. Ali-Pacha les vainquit en bataille rangée, et rentra dans toutes les places dont les rebelles s'étaient emparés, aussi facilement qu'eux-mêmes les avaient prises. Renonçant alors au rôle de conquérant, qu'il était impuissant à soutenir, et dérobant sa retraite même à ses disciples les plus chers,

Scheïtankali s'enfuit en Perse auprès du roi, dont l'opinion sur la succession d'Ali était la même qu'il avait prêchée. Ce novateur est regardé, sinon comme l'auteur, au moins comme le restaurateur du schisme des Persans, et comme leur troisième prophète. Il n'est donc pas étranger à notre sujet de dire quelques mots des succès qu'il eut dans ce royaume, et comme il fut cause de la haine invétérée qui divise encore les Ottomans et les Persans.

Scheïtankali se posa à la cour d'Ismaël, roi de Perse, comme martyr du dogme de la succession d'Ali. Le faux prophète avait acquis dans sa retraite plus de connaissances que n'en ont communément les musulmans. Il avait quelque teinture des mathématiques, et surtout de l'astrologie judiciaire, dont on faisait grand cas dans ce siècle et dans ce pays. Ismaël, ébloui par l'éloquence, la doctrine, l'érudition de cet homme extraordinaire, lui confia l'éducation des princes ses fils, et lui-même plia sa foi aux rêveries du prétendu prophète. Tous les Persans n'étaient pas, comme leur souverain, de la secte d'Ali, mais jusque-là Ismaël avait toléré les différentes croyances; tous faisaient profession de l'islamisme, quoique chacun interprétât le Coran à sa manière; et la paix régnait en Perse, parce que nul n'avait entrepris de rendre intelligible ce qui ne l'était pour personne. Scheïtankali, plus puissant en Perse, où il avait subjugué le roi, qu'il ne l'avait jamais été en Turquie, s'y servit de ce nouveau pouvoir avec plus d'adresse, mais avec encore plus de cruauté. Inculquant ses opinions dans une âme crédule et sanguinaire, et employant ce grand argument de Mahomet, que le fer et le feu étaient les instruments les plus forts de la vérité, il conseilla à Ismaël de proscrire tous ceux qui n'admettraient pas les nouveaux dogmes. Un des plus importants était de savoir si Mahomet exigeait qu'on lavât ses pieds chaque matin avec de

l'eau, ou s'il suffisait de les frotter de la main sans les mouiller. De tout temps les Turcs et les Persans avaient employé de l'eau dans cette pratique; le novateur voulait qu'on se contentât d'essuyer ses pieds. Cette prétention et plusieurs autres du même genre révoltèrent un grand nombre de musulmans. Comme toutes les réclamations étaient punies de mort, les supplices multipliés contraignirent un grand nombre de Persans de quitter leur pays. Effrayé de cette désertion, Ismaël osa s'en plaindre à son prophète, qui offrit, pour retenir le peuple sous sa loi, de manifester par des miracles l'authenticité de sa mission.

Depuis plusieurs jours, Scheïtankali menait ses élèves dans un bois voisin du palais d'Ispahan; il fit remarquer au plus jeune de ces princes, qui aimait beaucoup son précepteur, un vieux platane qu'il lui recommanda d'indiquer au roi son père quand il en serait temps. Comme on reprochait surtout à Scheïtankali d'altérer le texte du Coran sous prétexte de l'expliquer, le faux prophète dit au roi qu'il voulait prouver à l'univers entier que lui seul était capable de donner l'intelligence de ce livre sacré. On convoqua le peuple dans le bois dont nous venons de parler, et Scheïtankali pria le roi d'ordonner au plus jeune de ses fils de choisir tel arbre de ce bois qu'il voudrait. L'enfant, fidèle à sa leçon, indiqua le platane que lui avait désigné son maître. Alors l'imposteur présenta au prince et à la foule un livre qui contenait le Coran dans toute l'exactitude du texte; puis un autre dont tous les feuillets étaient blancs; enfin un troisième où le Coran était écrit avec les changements que le novateur y avait crus nécessaires, et qu'il prétendait être le véritable texte de Mahomet. Le jeune prince plaça l'ancien Coran et le livre blanc dans le tronc de l'arbre indiqué; Scheïtankali fit sceller ce tronc avec des bandes de fer, y fit apposer le sceau du royaume, et déclara que, dans quarante jours, Dieu ma-

nifesterait dans ce même endroit sa volonté, sa loi et son prophète. Ensuite il retourna au palais, tenant à la main celui des trois livres que lui-même avait corrigé. Pendant cet intervalle de quarante jours, l'hypocrite affectait d'aller souvent à l'ombre du platane indiqué adresser au Ciel de ferventes prières.

L'instant étant arrivé où le miracle devait s'accomplir, tout le peuple accourut autour de l'arbre. Scheïtankali recommença ses prières avec plus de ferveur que jamais; puis d'un ton inspiré il ordonna qu'on ouvrît le platane. Le petit prince persan, qui avait placé les deux livres dans le tronc de cet arbre, en retira deux de même forme, dont l'un, qui passait pour être le Coran ancien, était raturé et écrit en interlignes dans tous les endroits que le prétendu prophète avait cru devoir changer, et l'autre qu'on croyait avoir été le livre blanc, était une copie fidèle et sans ratures de ce nouveau Coran, qu'on voulait accréditer.

Le peuple, fasciné, ne s'informa pas si le platane avait été ouvert pendant la nuit, ni si les deux livres enfermés dans le tronc quarante jours auparavant ne s'y trouvaient pas encore; il cria au miracle, et se prosterna devant Scheïtankali. Tous le nommèrent le second Mahomet, et, selon les principes de la loi musulmane, jurèrent haine et guerre éternelle à tous ceux qui ne penseraient pas comme eux. Le prophète ordonna que l'arbre qui avait servi à manifester sa mission serait brûlé; ce qui fut exécuté sur-le-champ : il était essentiel de dérober à des yeux qui pouvaient être moins crédules l'examen d'un fait qu'on eût aisément éclairci. De ce jour, les Persans donnèrent à Scheïtankali le nom de *sophi*, qui signifie en persan un *homme vêtu de laine*, ou un *religieux*. Ce nom fut dès lors tellement respecté en Perse, que les rois successeurs d'Ismaël le portèrent toujours depuis la mort de Scheïtankali. Ce fourbe inspira aux Persans la haine qu'il avait

pour les Turcs. La religion musulmane, qui éloigne ses disciples de tous ceux qui professent une autre croyance, les excite bien plus encore contre ceux qui ont élevé des sectes dans son sein. Scheïtankali profita de cette intolérance pour attiser l'hostilité des deux nations à tel point que, dans la guerre, un musulman qui pense offrir un sacrifice à Dieu en tuant un ennemi chrétien, croit fermement, s'il est Turc, que la tête d'un Persan, s'il est Persan, que la tête d'un Turc est aussi agréable à Dieu que celles de soixante-dix chrétiens. Les deux nations anathématisent réciproquement le texte du Coran adopté par leur ennemie. Lorsque l'un des monarques envoie des ambassadeurs à l'autre, il ne manque pas de mettre au nombre des présents un exemplaire magnifiquement couvert du Coran conforme à la leçon qu'il croit orthodoxe. Mais lorsque l'ambassadeur offre au prince ce livre avec tous les autres dons, le monarque baise respectueusement un autre exemplaire de sa loi, qu'on a eu soin de mettre sous ses yeux, et laisse le livre offert sur les marches de son trône.

Pendant que les secousses du fanatisme imprimaient une face nouvelle à la Perse, Bajazet, accablé d'infirmités, suites de ses débauches, éprouvait le besoin de se décharger sur un de ses fils du poids de son gouvernement. Il avait eu huit fils, dont trois étaient morts en bas âge ; il avait distribué aux cinq autres des États particuliers. Ces princes vivaient éloignés du sultan, mais dans une dépendance beaucoup plus grande que tous les autres pachas. Il en coûta la vie à deux d'entre eux, Atsian et Mahomet, pour s'être crus les maîtres du pays que leur père leur avait confié. Atsian fut étranglé par ordre de l'empereur pour une désobéissance dont l'histoire ne raconte pas les détails. Quant à Mahomet, Bajazet n'osa le faire périr qu'en secret ; sa conduite annonçait quelque ambition et un désir de s'instruire toujours sus-

pect à la cour des sultans. Bajazet chargea un secrétaire d'empoisonner son fils, et, comme s'il eût voulu écarter de lui le soupçon de ce crime, il brisa l'instrument dont il s'était servi : il fit jeter l'assassin à la mer dans un sac de cuir (916-1510.)

Achmet, son fils aîné, était celui qu'il aimait le mieux des trois qui lui restaient, parce que ce prince menait une vie retirée, et qu'il n'avait jamais montré aucune impatience de régner : c'était en sa faveur que le sultan comptait abdiquer pour se débarrasser des soins du trône, tout en conservant la même puissance avec la facilité de se livrer à ses plaisirs, surtout à sa passion pour le vin, qui causait beaucoup de scandale à tous les vrais musulmans, et qu'il serait plus à portée de cacher. Les pachas et les janissaires, qui s'indignaient du repos dans lequel Bajazet les faisait languir depuis dix ans, l'auraient vu avec plaisir cesser d'être leur maître s'il n'avait pas choisi Achmet pour son successeur. Ils prétendaient qu'il y aurait moins de dépouilles encore à espérer sous ce prince que sous Bajazet ; que la gloire des armes ottomanes serait bientôt ternie sous un souverain qui aimait le repos plus que ses ancêtres n'avaient aimé les conquêtes. Mais ce qui irrita surtout les janissaires, c'est qu'ayant fait demander par leurs chefs une augmentation de paie au futur empereur, ce prince répondit que ceux qui travaillaient moins que jamais ne devaient pas espérer de voir augmenter leur salaire. Furieux de cette parole, ils décidèrent entre eux qu'Achmet ne règnerait jamais. Il leur restait à choisir entre les deux autres fils de Bajazet. Ils envoyèrent sonder Sélim, le plus jeune. A l'instant même celui-ci leva une armée d'environ vingt mille hommes, et marcha contre son père ; mais il fut bientôt défait, et heureux de n'être pas poursuivi. Il se retira à Varna avec une poignée d'hommes (917-1511).

Malgré les ordres de son père, Achmet déclara qu'il

n'accepterait pas le trône, et que, puisque les janissaires ne voulaient pas de lui, à son tour il ne voulait pas être leur maître malgré eux. Ce fut alors que Korcut, second fils de Bajazet, qui paraissait devoir hériter des droits abandonnés par son frère, vint à Constantinople réclamer la couronne. Mais depuis qu'Achmet avait refusé le sceptre, le grand vizir Mustapha persuadait au sultan que lui seul en supporterait le poids. Bajazet ne songeait donc plus à abdiquer. Mais le peuple et les janissaires, qui regardaient toujours comme sacrée la parole du souverain, et qui d'ailleurs n'aimaient pas Bajazet, se souvenaient qu'il avait annoncé son abdication, et osaient la réclamer à grands cris autour du sérail et dans les rues de Constantinople. Korcut ne plaisait pas plus aux troupes que son frère Achmet; elles voulaient Sélim, qui, malgré sa défaite, leur paraissait brave, entreprenant, et fait pour les conquêtes. Ce prince fut pressé de nouveau de venir se mettre à la tête des troupes, toutes prêtes à le placer sur le trône et à l'y maintenir. Sélim, instruit par le malheur, ne voulut plus se fier à ce premier empressement; il déclara qu'il ne tenterait un nouvel effort qu'autant qu'il serait sûr, non-seulement de tous les janissaires en quartier dans Constantinople, mais même de toutes les garnisons des États européens. Enfin Sélim arriva devant la capitale de l'empire ottoman à la tête des troupes d'Europe, auxquelles les janissaires se joignirent aussitôt (918-1512). Bajazet, voyant qu'il ne pourrait lutter contre son fils, prit le parti de descendre du trône, et sortit de Constantinople pour se retirer à Didimotique. Mais, non content de se voir maître du trône, Sélim voulut que la mort de son père lui répondît de l'avenir : un médecin juif avait été placé auprès de la personne du sultan, il lui donne ordre de l'empoisonner. Cet arrêt, ou plutôt cet odieux attentat fut exécuté sur-le-champ. Le cadavre fut rap-

porté en pompe à Constantinople, et enterré dans une mosquée.

Bajazet était âgé de soixante-deux ans, et en avait régné trente-deux. Timide et cruel, il était de plus superstitieux ; il poussa si loin cette faiblesse, qu'il fit ramasser pendant tout son règne la poussière de ses souliers et de ses habits pour en composer un monceau qu'on inhuma avec lui.

Un jour il traversait, dans un village entre Constantinople et Andrinople, une rivière qui, sortant souvent de son lit, rendait le passage très-dangereux. Un gouverneur très-riche avait fait construire à grands frais, dans cet endroit, un pont pour la sûreté des voyageurs et pour le salut de son âme; car tous les musulmans croient fermement que les actions de bienfaisance seront récompensées au centuple dans l'autre vie. Bajazet fit venir à l'instant cet homme, et lui proposa de lui rendre le prix de son pont, à condition de profiter aussi du mérite de cette action. Le gouverneur refusa obstinément, parce que, disait-il, les récompenses du paradis sont préférables à la louange et aux faveurs des hommes. Le sultan, persuadé, comme tous les musulmans, que les mérites des bonnes œuvres pouvaient se transporter, ainsi que les sommes d'argent et tous les autres droits temporels, insista vivement, mais toujours en vain. Outré de colère, il fit étrangler sur l'heure le malheureux gouverneur, puis il passa la rivière à la nage avec toutes les troupes qui le suivaient; mais il n'osa jamais faire détruire le pont, quelque envie qu'il en eût, de peur de démériter pour l'autre vie dans la proportion où le gouverneur avait mérité.

Ce que Bajazet fit de plus utile pendant tout son règne, ce fut de réparer les murs de Constantinople, qu'un tremblement de terre très-violent avait presque renversés en 1509 ; il avait duré dix jours, et fait périr treize mille personnes sous les ruines d'un grand nombre d'édifices.

TROISIÈME PARTIE

DEPUIS LA MORT DE BAJAZET II JUSQU'A CELLE DE MAHOMET III

1512 — 1603

CHAPITRE VI

Sélim monte sur le trône. — Ses cruautés. — Il fait mourir ses deux frères. — Guerre contre les Persans. — Révolte des troupes turques. — Conquête de l'Arménie. — Le Diarbekir secoue le joug de la Perse. — Sélim veut exterminer les chrétiens. — Ses ministres l'en dissuadent. — Guerre contre les mameluks. — Bataille et sac du Caire. — Anéantissement des mameluks. — Mort de Sélim. — Soliman monte sur le trône. — Il réprime la révolte de Caïtbek, pacha de Syrie. — Il marche en Hongrie; son vizir prend Belgrade. — Il médite la conquête de Rhodes. — Le grand maitre L'Isle-Adam et ses chevaliers se préparent à la défense. — Commencement du siége. — Capitulation de Rhodes. — Révolte des janissaires. — Soliman retourne en Hongrie. — Bataille de Mohacs et défaite des Hongrois. — Sac de Bude. — Une révolte de derviche. — Troubles en Hongrie. — Zapoli et Ferdinand. — Soliman protége Zapoli. — Il est forcé de lever le siége de Vienne. — La Moldavie se soumet à Soliman.

1512 — 1534

Aussitôt que Sélim fut parvenu au trône, il voulut se défaire de ceux qui pourraient un jour le lui disputer. En vain Mustapha, le grand vizir qu'il s'était choisi, lui disait qu'aucun de ses deux frères n'était redoutable, pas plus Achmet que Korcut; Sélim lui répondit ce qu'il répéta depuis bien des fois, que, pour régner avec plaisir, il fallait régner sans crainte. Ses sentiments, et surtout ses actions, lui méritèrent le surnom de *féroce*. Il était âgé

de quarante-cinq ans lorsqu'il devint empereur des Turcs. Pressé de marcher contre Achmet, il accorda aux janissaires l'augmentation de paie qu'ils avaient demandée vainement à ce même Achmet lorsque Bajazet II pensait à lui céder le sceptre.

Korcut, ayant appris que l'usurpateur en voulait à ses jours, résolut de les lui vendre cher; mais, obligé de fuir devant Sélim et de se cacher, il fut enfin surpris et étranglé. Les deux jeunes fils d'Achmet ne durent leur salut qu'au dévouement secret de Mustapha, qui peu après paya de sa tête le mérite d'avoir épargné un crime de plus à son maître. Achmet se leva à son tour, et s'avança contre Sélim à la tête de quinze mille hommes. Que pouvait, malgré son courage, une telle armée contre les cent cinquante mille soldats qu'on lui opposait? Achmet fut battu, et étranglé sur le champ de bataille. Mais ce n'était pas là tout ce que Sélim croyait devoir verser de sang: les deux fils d'Achmet, réfugiés, l'un en Perse, l'autre en Égypte, excitaient son inquiétude, et lui fournirent un prétexte plausible d'armer contre deux voisins puissants. Sélim, pour n'avoir pas trop d'ennemis à la fois, voulut confirmer les anciens traités avec les puissances européennes: il envoya des ambassadeurs à Venise et au roi de Hongrie, parce qu'il lui importait de n'être pas assailli en Europe tandis qu'il mettrait l'Asie en feu, et surtout de conserver la liberté de la mer. Comme on ignorait encore laquelle des deux puissances Sélim attaquerait la première, de la Perse ou de l'Égypte, le roi de Perse lui envoya une ambassade pour traiter les intérêts de Soliman, fils aîné d'Achmet. Parmi les présents d'usage en pareille circonstance, les Persans présentèrent pour la première fois le nouveau Coran corrigé par Scheïtankali, et un lion d'une grandeur prodigieuse. Sélim, que l'objet de cette ambassade offensait, prit prétexte des présents qui l'accompagnaient pour dévoiler sa haine. Il envoya à son tour des

députés offrir au roi de Perse l'ancien Coran et la Sunna, que les sectaires d'Ali n'admettent point : il y joignit deux grands dogues, en l'assurant que ces animaux bien dressés étranglaient les lions les plus terribles (919-1513).

Après ces déclarations symboliques, les deux princes ne songèrent plus qu'à armer l'un contre l'autre. Le royaume d'Ismaël contenait alors la Perse, la Médie, la Mésopotamie, l'Assyrie et l'Arménie ultérieure. Cependant ses forces n'étaient pas comparables à celles des Ottomans. Ismaël pouvait mettre sur pied cent mille chevaux; à la vérité toute cette cavalerie n'était pas également bien disciplinée. Les Persans ne savaient pas combattre à pied, ils manquaient de canonniers et de canons. Leur principale défense consistait dans l'étendue et l'aridité de leurs déserts. Sélim menait deux cent trente mille hommes en Perse; mais, dans une marche si pénible, la disette et l'intempérie de l'air suffisaient pour détruire la plus belle armée.

Les Turcs s'avancèrent sur les bords de l'Euphrate (920-1514), et envoyèrent des coureurs en avant pour sonder le terrain et pour examiner si les Persans venaient à eux. Les coureurs apprirent à Sélim que le peu d'habitants de ces contrées stériles les avaient abandonnées après avoir brûlé leurs cabanes et jusqu'à l'herbe qui avait pu croître alentour; que tous les puits étaient empoisonnés ou comblés. Sur ce rapport, Camden, nouveau vizir, insista pour que l'armée ne s'engageât pas dans des déserts impraticables. Cet avis, trop sage pour être adopté par un prince qui voulait que rien ne lui résistât, fut vivement combattu par tous ceux qui avaient intérêt de plaire, et le sultan fit étrangler comme traître le seul homme qui avait osé lui dire des vérités salutaires.

Sélim s'engagea donc dans les déserts de la Perse, comptant sur les vivres que lui avait promis le roi d'Arménie. Mais les Arméniens, loin de lui fournir des se-

cours, interceptèrent les convois qui passèrent sur leurs terres; aussi, en moins de six jours, cette puissante armée se trouva diminuée de plus d'un tiers. La nouvelle que l'ennemi allait paraître rendit le courage aux Turcs, déjà possesseurs imaginaires de toutes les richesses que l'armée persane, bien moins nombreuse que la leur, traînait à sa suite. On se joignit vers Tauris, la première ville de Perse dans la plaine de Calderan. Sélim mit ses troupes en bataille, plaçant toujours à l'avant-garde les corps sur lesquels il comptait le moins, et réservant ses spahis, ses janissaires et son artillerie pour le moment où les Persans, ivres de carnage, se croiraient victorieux. La politique des Turcs, surtout celle de Sélim, n'estimait pas assez le sang des hommes. Ce prince, sans penser qu'un homme pris au hasard devient un brave soldat par le long usage et par une forte discipline, songeant encore moins que celui qui est peu propre aux armes peut être utile à la culture des terres et à la population, ne voyait dans la multitude de soldats nationaux levés en hâte pour grossir son armée, que des victimes qu'il offrait aux dangers de la guerre, tandis qu'il réservait ses bonnes troupes pour les occasions importantes. En effet, à la bataille de Tauris, les Persans firent d'abord un grand carnage; mais lorsque leurs escadrons se détachèrent pour poursuivre les fuyards, les janissaires et les spahis tombèrent en ordre sur leurs troupes dispersées, et les taillèrent en pièces. Les Persans avaient perdu seize mille hommes, et les Turcs plus de quarante mille : pour Sélim c'était acheter cher une victoire. Les Ottomans, chargés de butin, entrèrent dans la ville de Tauris, qui ne fit aucune résistance. Mais tout l'or qu'ils avaient ne leur fournissait pas des subsistances; la disette devenait de plus en plus cruelle. Sélim, qui voulait pénétrer en Perse, fut contraint de retourner sur ses pas dans la crainte d'une rébellion de ses troupes, qu'il se réserva

de punir lorsque les circonstances lui en fourniraient le moyen.

Le roi d'Arménie, qui, après lui avoir promis de nourrir son armée, avait au contraire intercepté les convois qu'il tirait de son propre pays, était devenu l'objet du ressentiment de Sélim. Avant de songer sérieusement à cette conquête, le sultan ramena ses soldats dans les États de l'empire pour les y faire hiverner. Il fit de nouvelles levées d'hommes qu'il exerça, puis il se mit en campagne dès le commencement du printemps (921-1515). En peu de temps il fut maître de l'Arménie, dont il fit périr le roi avec tous ses enfants. Cette conquête ouvrait aux Turcs le chemin de la Perse : les troupes ottomanes étaient fraîches et reposées ; Sélim crut pouvoir entrer en Perse avec de bien meilleures chances que l'année précédente. Mais, à la première nouvelle de son dessein, les janissaires et les spahis jurèrent que rien ne les déciderait à s'exposer davantage dans ces sables arides. La nouvelle de la mort de Soliman, fils d'Achmet, qui avait trouvé un asile en Perse, ne consola point Sélim de la désobéissance de son armée. Ce prince était d'autant plus irrité, qu'au milieu des cris de la révolte il avait entendu prononcer le nom de Soliman, son propre fils. L'exemple que lui-même avait donné à l'héritier du trône le jetait dans la plus terrible perplexité. De retour à Constantinople, Sélim laissa hors de cette capitale les janissaires qui devaient y entrer, il leur fit passer la mer, et déclara qu'il ne les regardait plus que comme des révoltés. Cette conduite fit plus d'effet sur les janissaires que si Sélim eût entrepris de les punir. Ils se voyaient hors de la ville, sans paie, sans vaisseaux pour repasser la mer ; ils savaient qu'on les observait, ils n'avaient point Soliman pour le mettre à leur tête ; le feu de la rébellion était étouffé. Ils se présentèrent en foule aux portes de Constantinople, le

bâton blanc à la main, leur seule arme en temps de paix, en demandant miséricorde. Ils traînèrent devant Sélim plusieurs de leurs chefs enchaînés, qui furent décapités sous les remparts. Enfin le sultan permit que les janissaires rentrassent dans leurs casernes, et il leur fit distribuer la solde accoutumée. Soliman alla se justifier auprès de son père, qui ne demandait qu'à être assuré de son innocence.

Sélim, sans sortir de son sérail, ravit une province aux Persans. Les peuples de la Mésopotamie, appelée maintenant *Diarbekir*, obéissaient au roi de Perse. Ils proposèrent au sultan de s'attacher à son empire, sous le gouvernement d'un prince tributaire; ce que Sélim se hâta de leur accorder (922-1516). L'année suivante, l'empereur des Turcs fournit à ses nouveaux sujets des secours qui les aidèrent à repousser tout à fait les Persans, leurs anciens tyrans, et qui les attachèrent irrévocablement à la puissance ottomane (923-1517).

Pour remercier Dieu de ses succès, Sélim résolut de persécuter en son nom. Lors de la prise de Constantinople, Mahomet II avait réservé les églises d'un quartier tout entier pour le culte des chrétiens. Sélim voyait avec douleur ces édifices de pierre, si rares à Constantinople, occupés par ceux qu'il appelait les *infidèles;* il s'indignait aussi de ce que, sous ses yeux, un peuple d'esclaves osait témoigner de l'horreur pour son prophète, et le traiter d'imposteur. Ses ministres purent enfin le dissuader de persécuter les Francs, ce qui eût été très-préjudiciable à l'État, à cause de la quantité de chrétiens grecs et latins, tous négociants accrédités ou artisans industrieux, qu'il aurait fait sortir de l'empire. Cependant, tout en laissant aux chrétiens la liberté de leur culte, Sélim, qui leur enviait leurs églises de pierre, prononça qu'elles seraient converties en mosquées, et qu'il serait libre aux *infidèles* de construire des

églises en bois pour remplacer celles qui leur étaient interdites.

Le belliqueux Sélim ne pouvait pas demeurer dans l'inaction. Il n'ignorait pas combien il était dangereux d'y laisser ses troupes ; d'ailleurs l'Égypte offrait un vaste champ à son ambition. Le soudan Gauri, souverain des mameluks, avait de même que le roi de Perse donné retraite à l'un des fils d'Achmet. Quoique ce prince fût mort, ainsi que son frère, le ressentiment de cette offense était d'autant plus vif dans le cœur de Sélim, que la vengeance pouvait être utile et glorieuse. La religion musulmane ne permet pas de porter les armes sans raison contre ceux de la même croyance. Il fallait donc au moins un prétexte à Sélim pour attaquer les mameluks, musulmans orthodoxes comme les Turcs, et il n'avait garde de manquer à cette formalité. Sachant qu'il y avait un traité tout récent entre la Perse et l'Égypte, Sélim publia qu'il allait faire de nouveaux efforts contre les corrupteurs de la loi de Mahomet. Il fit passer le détroit à un corps considérable, qui, sous les ordres de Sinan-Pacha, prit le chemin de la Caramanie. Les mameluks, avertis de ce mouvement, ne sachant si les Turcs en voulaient aux Persans ou à eux-mêmes, dirigèrent un détachement de cavalerie sur Alep ; c'était tout ce que voulait Sélim. A cette nouvelle il fit parler le mufti, chef suprême de la religion ; celui-ci publia une décision dont le sens était que dans tous les cas il est permis de repousser l'agresseur. Aussitôt l'empereur marche contre les mameluks avec des forces imposantes, leur livre bataille près d'Alep, et remporte une complète victoire, que cimente encore la mort de Gauri, tué dans le combat. Cet avantage valut à Sélim toute la Syrie. A son entrée dans Alep, tout barbare qu'il était, le sultan comprit que la clémence et la justice lui assureraient sa nouvelle conquête bien mieux que la force des armes. Il défendit donc, sous les peines les plus graves, qu'on y

commît le moindre désordre. Puis il distribua des gratifications aux gens de loi, et des aumônes aux pauvres. Cette douceur, quoique affectée, assura et accéléra ses progrès. Tripoli, Beyrouth, Sidon, Antioche, lui ouvrirent leurs portes et demandèrent avec instance des garnisons ottomanes. L'intérêt, qui dompte souvent la nature, fit pour quelque temps un roi sage et débonnaire du féroce Sélim; mais ce changement ne pouvait pas être de longue durée. L'empereur, après avoir joui plusieurs mois de sa nouvelle souveraineté, songeait à en conquérir une autre plus considérable. Les mameluks, retirés dans le fond de l'Égypte, semblaient attendre que Sélim voulût les en chasser. Malgré les rigueurs de l'hiver, il dispôsait tout pour cette conquête. Comme il ordonnait, dans un conseil, sa marche vers la Palestine, un de ses pachas osa lui demander en quel temps il comptait arriver au grand Caire; Sélim, si populaire avec les Syriens, répondit à cet indiscret questionneur : « Ce sera quand il plaira à Dieu ; mais pour toi, ma volonté est que tu demeures à cette place; » et il le fit étrangler.

Les Turcs apprirent, avant de partir de Damas, que les mameluks avaient élu un successeur à Gauri. Aussitôt Sélim fit marcher son avant-garde sous le commandement de Sinan-Pacha, vers Gaza, ville située à l'entrée de l'isthme d'Égypte, où un combat furieux s'engagea entre les Turcs et les mameluks. Ces derniers succombèrent enfin, après avoir perdu les trois quarts de leur armée; mais ils avaient tué deux mille janissaires, mille spahis et un grand nombre de braves chefs des Ottomans. Sinan vengea par le sac de Gaza la mort de ses soldats. Cette ville très-riche fut pillée de fond en comble, et ses habitants qui avaient échappé à la mort furent faits esclaves (924-1518). De là Sélim conduisit son armée vers le Caire, près duquel il rencontra quarante mille mameluks, reste de cette brave milice que les revers ne faisaient

qu'irriter, et qui voulait recouvrer l'Égypte ou périr sous les coups du vainqueur. Après un carnage effroyable de part et d'autre, les mameluks vaincus s'enfuirent au Caire, laissant sur le champ de bataille un grand nombre de blessés, que l'implacable Sélim fit tous massacrer, les immolant, disait-il, aux mânes de Sinan-Pacha, qui avait péri un des premiers : il passa la nuit à jouir de ce spectacle sanglant.

Les mameluks s'étaient retirés au Caire; cette ville, sans murailles et sans fossés, n'offrait qu'un amas de maisons sans défense. Ils prirent le parti de former des barricades à l'entrée de chaque rue, de se fortifier dans les maisons, de creuser des fossés qu'ils remplirent de pieux aiguisés et armés de fer, couverts de matières légères : autant de piéges dans lesquels des bataillons entiers devaient tomber sans les avoir aperçus. Les citoyens, les esclaves, les fils des mameluks, les femmes même, tous étaient devenus soldats. Les Turcs crurent entrer facilement dans une ville sans défense, mais ils n'avaient trouvé nulle part de résistance plus opiniâtre que celle qui les attendait dans les rues du Caire ; ils y pénétrèrent sans se douter du genre de combat auquel ils allaient être exposés. Trois jours et trois nuits on se battit avec fureur dans les rues : les mameluks ne craignaient point de s'exposer à la mort, pourvu qu'ils pussent la donner. Les Turcs vainqueurs offraient quartier, on leur répondait par des coups de massue, par une pluie de pierres, de tuiles, de meubles, par des flots d'huile bouillante. Sélim vit écraser deux pachas à ses côtés sous des quartiers de roche ; alors il commanda qu'on mît le feu à la ville. Cet ordre fut exécuté sur plusieurs points au même instant ; le carnage ne fit que s'accroître. Enfin les mameluks réussirent à fuir, au nombre de cinq mille hommes, avec leur roi, et allèrent se retrancher dans le pays de Saretta.

Sélim, après avoir pris possession du Caire, c'est-à-dire

d'un amas de décombres et de cendres, fit poursuivre les restes des mameluks, dont les malheurs semblaient avoir doublé le courage. Dans un dernier combat, ces guerriers, dignes d'un meilleur sort, restèrent presque tous sur le champ de bataille. Leur roi, qui avait pris la fuite, fut découvert dans un marais où il s'était caché, et pendu au milieu de sa capitale. Sélim mit à prix la tête de ce qui restait de mameluks, et fit massacrer sans pitié ceux qui lui furent amenés (925-1519). Après ce carnage, le sultan se dirigea vers Alexandrie, qui lui ouvrit d'elle-même ses portes ; l'Égypte entière suivit cet exemple : on ne vit plus partout qu'un peuple soumis au conquérant. Ainsi finit l'empire des mameluks, respecté pendant près de trois cents ans en Afrique et en Asie. Ayant éteint cette puissance si longtemps redoutée, Sélim établit deux lieutenants en Égypte et en Syrie : deux traîtres qui avaient doublement trahi leur malheureux roi. Le premier, nommé Caïtbek, fut fait pacha du Caire pour toute l'Égypte ; et Gazelbek, le second, fut créé pacha d'Alep pour toute la Syrie. Sélim crut sans doute que ces mameluks seraient plus en état que les Ottomans de gouverner un pays qu'ils lui avaient livré, et il ne pensa pas que récompenser la trahison expose à en devenir la victime. Il retourna dans sa capitale pour y préparer de nouvelles conquêtes, et il fit venir un grand nombre de familles du Caire, de Gaza, d'Alep et d'Alexandrie, car il voulait surtout enrichir sa capitale. D'ailleurs, de tous temps les princes musulmans, qui savent beaucoup moins édifier que détruire, ont fondé leur puissance sur la faiblesse de leurs sujets : ils ont donc toujours pensé avoir un grand intérêt à dépeupler les provinces éloignées.

De retour à Constantinople, Sélim alla dans le plus grand appareil à la principale mosquée, où, après avoir fait rendre grâces à Dieu de ses succès ; il prononça devant

tout le peuple un serment solennel de ne pas faire à l'avenir un pas en arrière jusqu'à ce qu'il eût exterminé la puissance des Perses et la race de leurs rois. Mais les finances étaient si épuisées par la guerre d'Égypte, que le sultan fut forcé d'attendre une année entière pour donner au surintendant des finances le temps de recueillir le tribut des vassaux, le revenu des douanes et la taxe annuelle que payaient tous les chrétiens et les juifs sujets de l'empire. C'était là ce qui formait et ce qui forme encore le trésor appelé *extérieur*, employé à payer les troupes et à acquitter les charges de l'État. Le trésor *intérieur*, qui est sous la direction d'un des eunuques du sérail, fournit à l'entretien de la maison du sultan, de ses femmes, de ses jardins, de ses écuries et de tout ce qui regarde sa personne. Il se forme des domaines du Grand Seigneur affermés au profit de Sa Hautesse; et lorsqu'elle veut l'augmenter, elle y joint la confiscation des biens des grands officiers de l'empire qui se sont enrichis dans leurs gouvernements en s'emparant de tout ce qui appartenait à ceux qu'ils ont envoyés au supplice. Le sultan a le droit, dont il use plus ou moins souvent, selon son caractère, de proscrire tel de ses sujets qui peut lui déplaire, sans la moindre formalité, et sans apprendre ni au peuple, ni au condamné, la raison de son supplice. Les pachas en usent dans leurs gouvernements avec le même despotisme.

Pour se soustraire à ces proscriptions, qui ne se font guère qu'en vue des confiscations, chacun cache avec soin ses richesses, même les moyens et les talents qu'il a pour en amasser. De là vient l'inaction, préjudiciable à l'État, dans laquelle vivent la plupart des Turcs. Il n'y a que les étrangers jouissant dans ce pays de la protection de leur souverain qui osent sortir de l'état de pauvreté; encore en sont ils souvent punis par des avanies qu'ils sont obligés de payer en dissimulant.

Dans le moment où les finances de l'État étaient épuisées. Sélim eut recours à l'odieux moyen des proscriptions. L'un de ses vizirs les plus fidèles fut étranglé par ses ordres, et ses biens, prix de ses services, furent confisqués au profit du sultan. La dernière et la plus cruelle des exécutions qui eurent lieu sous le règne de Sélim, se fit à Amasie, où un imposteur s'était dit le fils d'Achmet, et avait tenté de s'y former un parti. Il fut bientôt réprimé et puni. Le sultan, sur la délation d'un seul homme, qui avait prétendu que tous les principaux d'Amasie étaient les complices de ce rebelle, fit empaler en même temps que lui ou étrangler plus de quatre cents personnes qui protestaient de leur innocence.

Enfin Sélim fut arrêté dans le cours de ses cruautés comme il se disposait à marcher contre la Perse. Il mourut en se reprochant, dit-on, le sang qu'il avait versé si abondamment. Ce prince fut le premier des empereurs turcs qui alla déguisé dans les camps et dans les villes, se mêlant au peuple et aux soldats. Dans les mœurs orientales, le monarque est trop éloigné de ses sujets pour qu'il puisse avoir la moindre idée du peuple qu'il gouverne, à moins que sous des déguisements il n'épie la conduite de ceux qui gouvernent sous lui, et qu'il ne cherche à connaître quels effets produisent les ordres qu'il donne, devenant en quelque façon son espion à lui-même.

Sélim mourut âgé de cinquante-quatre ans (926-1520), après en avoir régné huit, pendant lesquels il ajouta beaucoup de possessions à son empire. Mais il sembla vouloir le dépeupler en l'augmentant.

Soliman, son fils, avait trente ans lorsqu'il monta sur le trône. Il commença son règne par des actes de justice, permettant à tous ses sujets de réclamer au trésor public ce qui leur avait été ravi sans motif. Cet exemple est unique dans l'histoire de Turquie; mais, comme il ne

s'étendit pas sur les descendants des proscrits, et que le plus grand nombre avait perdu la vie avec les biens, ces restitutions ne furent ni nombreuses, ni considérables.

La nouvelle de la mort de Sélim excita dans l'empire ces troubles assez ordinaires sous un nouveau règne. Le mameluk Gazelbek, ce pacha de Syrie qui avait obtenu ce poste par une trahison, entreprit de se faire souverain du pays qu'il avait déjà soustrait une fois à son prince légitime. Il envoya un député à Caïtbek, son complice, qui, comme lui, avait été payé par le gouvernement du Caire, pour lui dire qu'il était temps de secouer le joug, et que, s'ils se prêtaient un mutuel concours, leur intelligence rétablirait l'empire des mameluks. Mais Caïtbek, loin d'ouvrir l'oreille aux propositions du pacha de Syrie, fit étrangler son émissaire et avertit le sultan de tout ce qu'il y avait à craindre de Gazelbek. Dans son impatience, ce dernier se fit nommer soudan et prit tous les attributs de la souveraineté. Soliman ne perdit pas un instant pour écraser le rebelle : le combat ne fut qu'un carnage ; presque aucun des soldats de Gazelbek n'échappa au fer des Ottomans, et lui-même paya de sa vie l'honneur qu'il avait eu de régner deux mois à Damas (927-1527). Tant de sang versé en une seule journée contint non-seulement la Syrie, mais toute la Turquie asiatique, sous l'obéissance de Soliman. L'esprit de conquête était héréditaire dans la maison ottomane : ni les empereurs, ni les troupes ne pouvaient rester en paix. Soliman résolut de tourner ses armes contre l'Europe, et d'étendre sa domination vers l'occident de Constantinople. Il marcha en Hongrie, où il prit Belgrade. Enhardi par ce premier succès, il médita pour l'année suivante une conquête plus importante, devant laquelle Mahomet II avait échoué, celle de Rhodes (928-1522). Soliman, qui savait payer des espions, fut averti que le moment était favorable. La

guerre divisait alors toutes les puissances de l'Europe ; elle les mettait dans l'impossibilité de secourir Rhodes, en occupant un grand nombre de chevaliers et de troupes soudoyées, qu'on ne pouvait pas espérer d'attirer au secours de l'île ; pour comble de maux, Rhodes, après deux années de disette, était mal approvisionnée, et la place était démantelée en plusieurs endroits, parce que Carette, le dernier grand maître, avait fait abattre des bastions pour les rebâtir sur des fondements plus solides.

Villiers de L'Isle-Adam venait d'être nommé grand maître de Rhodes, en remplacement de Carette, mort depuis peu ; il ne songea tout d'abord qu'à se défendre. Il avait avec lui un ingénieur, noble bressan, nommé Martinengue, l'homme le plus habile de son siècle dans l'art des fortifications, qui, ayant pris la croix de l'ordre, lui rendit dans la suite les services les plus éminents. L'Isle-Adam fit ruiner les villages, couper les moissons, abattre les édifices extérieurs, jusqu'aux églises mêmes, dont les matériaux furent portés dans la ville, tant pour les employer que pour ne pas laisser à l'ennemi de quoi construire des plates-formes propres à établir du canon. Trahis par un espion, les chevaliers virent l'état de leurs forces livré à Soliman. Celui-ci, certain qu'il n'y avait pas plus de six mille hommes de troupes réglées dans l'île de Rhodes, se détermina à commencer le siége. La flotte turque se composait de quatre cents voiles, qui portaient cent cinquante mille hommes. Le siége commença avec vigueur, et les chevaliers se montrèrent, comme par le passé, dignes de leur haute réputation. Aussi vigilants au dedans qu'au dehors, ils découvrirent une conspiration d'esclaves turcs qui avaient résolu de mettre le feu en même temps dans plusieurs endroits de la ville. Un soldat de la garnison surprit une femme plaçant des mèches dans un grenier à fourrage. Cette malheureuse, livrée à la torture, nomma ses complices, qui étaient en assez

grand nombre. Tous furent pris et périrent dans les supplices.

Cependant le siége n'avançait point. Les janissaires, qui n'étaient pas sous les yeux de l'empereur, n'avaient que peu de confiance en un jeune général qu'aucune victoire n'avait encore fait connaître. L'artillerie des assiégés, nombreuse et bien servie, détruisait tous les travaux des Turcs. Six mille hommes, qui semblaient se multiplier, tenaient tête avec le plus grand succès à cent cinquante mille soldats. Péri-Pacha écrivit à Soliman que sa présence était nécessaire pour rendre la vigueur aux troupes, et que Rhodes avait déjà résisté aux armes de Mahomet II, parce que ce prince n'avait pas daigné l'attaquer lui-même. Soliman se hâta de quitter Constantinople pour venir à Rhodes. Tout changea de face à son arrivée : l'exemple que lui-même donnait, ses promesses et ses menaces firent rentrer les janissaires dans le devoir. Mais si leur antique bravoure brillait d'un nouvel éclat, la résistance des chevaliers n'en fut aussi que plus opiniâtre. Cependant la poudre vint à manquer aux chrétiens, et malgré toute leur activité ils ne purent en fabriquer autant qu'ils en employaient. La défense de la place souffrit bientôt de cette disette ; d'ailleurs les assiégés n'étaient qu'un contre vingt. Il y avait deux mois que les Turcs battaient en brèche, et leurs généraux n'avaient pas encore pensé à faire donner d'assaut. Soliman, frémissant d'impatience et de honte, assemble son conseil, et s'en prend aux pachas de ce que six mille chrétiens tiennent en échec toutes les forces de l'empire ottoman. Le grand vizir répondit qu'il fallait mener les janissaires à l'assaut, et attaquer tous les bastions à la fois. Ce parti fut saisi avec avidité. Mais les Turcs perdirent plus de vingt mille hommes autour des remparts, qu'ils ne purent franchir. A cette vue, Soliman, furieux, donna ordre de cesser le combat ; puis, ayant fait amener devant toute l'armée

son grand vizir, il le fit lier à un poteau pour servir de but aux flèches. Le sultan rendait son ministre responsable du mauvais succès du siége, et surtout du dernier assaut, qu'il avait conseillé. Ce cruel arrêt allait être exécuté, quand Péri-Pacha, son ami, qui avait élevé le sultan, ordonna qu'on y sursît, et, secondé de tous les pachas du banc et de presque tous les chefs des troupes, courut à la tente de l'empereur pour lui demander la grâce du grand vizir, que tous soutenaient n'être pas coupable. Soliman, irrité, condamna Péri-Pacha à périr sur-le champ, avec celui qu'il défendait; mais voyant l'horreur générale qu'inspirait un tel ordre, il le révoqua, toutefois sans pardonner au vizir, qu'il exila en Égypte, où il lui donna un gouvernement.

Après ce mauvais succès, l'empereur se disposait à abandonner le siége, lorsque des lettres, lancées de la ville dans son camp avec des flèches, l'engagèrent à le continuer. Elles assuraient Soliman que les chevaliers, aux abois, ne pouvaient plus garder longtemps la place, qu'ils manquaient de munitions et qu'ils avaient perdu beaucoup de soldats. Ces avis relevèrent le courage de Soliman : l'artillerie battit de nouveau en brèche; les Turcs se préparèrent à recommencer les assauts. Un médecin juif fut convaincu de trahison; on le surprit prêt à lancer une de ces flèches qui portaient des avis; il avoua dans les douleurs de la question qu'il avait toujours été l'espion des Turcs, qu'il avait même été payé par les empereurs Bajazet II et Sélim.

Cependant les Turcs battaient en brèche plus vivement que jamais. Ce qui restait de chevaliers de Rhodes, plutôt cachés et ensevelis que fortifiés dans les débris de leurs remparts, dit Vertot, attendaient constamment qu'il plût aux princes chrétiens de leur donner des secours, sans lesquels ils ne pouvaient plus faire une longue résistance; mais tous, préoccupés d'autres soins, abandonnaient à

leur sort ces valeureux guerriers. Malgré ces extrémités, le grand maître ne voulait entendre parler d'aucune capitulation ; il se rappelait toujours que, quarante ans auparavant, la constance de d'Aubusson avait lassé la valeur des janissaires. Aussi brave et aussi prudent que lui, l'Isle-Adam espérait, quoique moins secondé, pouvoir être aussi heureux.

Il fallut cependant consentir à capituler : les Rhodiens n'avaient plus de murailles, de poudre, ni de vivres. On cessa à un signal convenu de tirer de part et d'autre. Soliman offrit une capitulation honorable si les chevaliers voulaient lui remettre l'île dans l'instant même ; il menaçait de passer tous les chevaliers, soldats, habitants, femmes ou enfants, au fil de l'épée, au cas qu'on voulût se défendre plus longtemps. L'Isle-Adam commença par demander pour préliminaires une trêve de huit jours, et fit remettre sous les yeux du sultan le traité fait entre Bajazet II, son aïeul, et le grand maître d'Aubusson, dans lequel Bajazet maudissait les empereurs ses successeurs qui tenteraient de s'emparer de l'île de Rhodes. Soliman, indigné, déchira le traité et refusa la trêve, parce qu'il craignait toujours qu'il ne vînt des secours d'Europe. Il ordonna aux députés de s'éloigner, et fit de nouveau tirer sur la ville.

Au bout de trois jours, l'Isle-Adam, qui jusque-là avait encore gardé quelque espoir de sauver Rhodes, fut le premier à renouer le traité, en voyant qu'une plus longue résistance serait impossible. Les conditions ayant été faites aussi bonnes qu'ils pouvaient l'espérer aux chevaliers et aux Rhodiens, le traité fut signé par les députés, chevaliers et bourgeois d'une part, de l'autre par le grand vizir Achmet, et ratifié par le grand maître et par les grands-croix qui composaient le conseil. Les chevaliers, après six mois d'un siége très-meurtrier, se disposèrent à quitter cette souveraineté, qu'ils avaient possédée deux cent vingt ans avec tant de gloire et d'utilité pour le com-

merce de toutes les nations chrétiennes, et qu'ils avaient si vaillamment défendue à plusieurs reprises. Quatre mille soldats turcs prirent possession de Rhodes lorsque les chevaliers en furent sortis. Deux jours après la capitulation, Achmet ayant eu une conférence avec le grand maître pour l'exécution du traité, ce ministre lui dit que Soliman voulait le voir. L'Isle-Adam avait de la répugnance pour cette entrevue; mais il n'aurait pas été prudent de résister à un vainqueur aussi absolu, et qui pouvait rétracter sa parole sous ce prétexte, sans qu'il fût possible de l'en faire repentir. D'un autre côté, les chevaliers, qui savaient combien les Turcs respectent peu le droit des gens, pressaient leur grand maître de ne pas se livrer à ces barbares; mais l'Isle-Adam, accoutumé à de plus grands dangers, se rendit au camp des Turcs de grand matin, sans autre escorte que quelques-uns de ses frères. Quoiqu'on fût alors dans la saison la plus rigoureuse de l'année, les officiers du Grand Seigneur laissèrent cet illustre vieillard, avec sa suite, exposé au grand froid et aux injures de l'air, jusqu'à l'entrée de la nuit. Alors ils le couvrirent d'une veste magnifique, ainsi que ses compagnons, et ils les introduisirent avec un interprète dans la tente de l'empereur, qui les reçut sur son trône.

Soliman avait l'âme élevée. La résistance des chevaliers de Rhodes, en allumant son courroux, avait excité son admiration. Il traita le grand maître avec bonté, le loua sur sa valeur; il tenta même de le gagner à son service, et lui dit que, s'il voulait embrasser la loi de Mahomet, il pourrait prétendre aux plus hautes dignités de l'empire ottoman. L'Isle-Adam, aussi ferme dans sa foi qu'attaché à son ordre, répondit à Soliman qu'il serait indigne de ses grâces s'il était capable de les accepter. Dans la nuit du dernier décembre 1522 au 1er janvier 1523, quatre mille Rhodiens, hommes, femmes et enfants, voulant se dérober à la domination des Turcs,

s'embarquèrent avec les chevaliers et s'attachèrent à leur fortune. La précipitation et le désordre de cette fuite offraient un spectacle navrant; on n'entendait que des cris, des murmures et des plaintes. Presque tous pleuraient quelque ami ou quelque parent abandonné au joug des musulmans. Un habitant de Rhodes, malheureusement d'une trop illustre naissance, eût bien voulu suivre ces fugitifs. C'était un fils de Zizime, frère de Bajazet II. Ce prince, obligé de quitter Rhodes pour se rendre à Rome, où il mourut, avait laissé dans l'île un fils encore enfant, qui y fut élevé et instruit dans la religion chrétienne. Il s'y maria, et fut deux fois père. Cette famille, quoique considérée par les chevaliers, vivait à Rhodes dans la retraite et presque dans l'oubli. A la nouvelle du siége, le fils de Zizime espéra pouvoir demeurer confondu dans la foule des Grecs; mais Soliman n'ignorait rien de ce qui pouvait l'intéresser. Il découvrit l'asile du neveu de son aïeul, et il n'eut garde de le laisser fuir. Lorsqu'on se fut emparé de ce prince infortuné, de sa femme et de ses enfants, on leur demanda s'ils persistaient dans la religion chrétienne. Tous ayant déclaré qu'ils voulaient vivre et mourir chrétiens, Soliman saisit ce prétexte pour couper jusqu'au dernier rejeton de cette branche ennemie; il leur fit trancher la tête à tous quatre, et il partit le lendemain pour Constantinople.

De retour dans sa capitale, Soliman voulut s'occuper du gouvernement. Il fit des ordonnances tant pour l'administration de la justice que pour celle des finances. Il y joignit divers règlements pour la milice, confiant la garde de son sérail aux bostangis ou jardiniers, dont il fit une compagnie militaire qui devait garder les dehors de son palais tout en prenant soin de ses jardins. Soliman ne trouvait pas les janissaires assez soumis, pour les rendre maîtres en quelque sorte de la personne de leurs empereurs. Cet établissement fit des mécontents, et décida

la révolte que les janissaires méditaient depuis la prise de Rhodes, dont ils se souvenaient avec douleur qu'on leur avait défendu le pillage. Ils n'osèrent pour cette fois paraître en armes devant le sérail ; mais ils pillèrent la maison du grand trésorier, et, après s'être emparés de tout l'argent qu'ils purent trouver chez lui, ils le massacrèrent. Animés par le butin et par le peu de résistance, ces rebelles tentèrent de piller le trésor d'une mosquée. Un de leurs capitaines, accouru à cette nouvelle, défendit seul la porte du lieu saint, et, rappelant aux révoltés le respect qu'ils devaient au Prophète et à l'empereur, il tua de sa propre main deux de ses camarades qui donnaient au simple soldat l'exemple de la sédition. Ce capitaine, si fidèle, se nommait Ibrahim. Lui seul réprima la révolte ; il donna le temps à l'aga des janissaires et aux autres officiers supérieurs de venir annoncer aux janissaires déjà intimidés l'arrivée du sultan. Ce prince parut bientôt, il parla aux troupes ; elles se dispersèrent à sa voix, chacun fuyant le châtiment, qui ne tomba que sur les quatre principaux moteurs.

Soliman jugea à propos de déposer le grand vizir, contre lequel les premiers cris s'étaient élevés, et il décora de cette importante dignité Ibrahim, ce capitaine qui venait de montrer tant de fidélité, de courage et d'adresse. La nouvelle de cette promotion réveilla Mustapha-Kirlou, l'ancien grand vizir, beau-frère de Soliman, qui avait failli perdre la vie à Rhodes au milieu des supplices, et dont le souvenir d'une si grande injure faisait l'ennemi secret de l'empereur. Mustapha était aimé : il entreprit de faire repentir Soliman de lui avoir laissé de l'autorité en lui retirant sa confiance. Il s'était flatté que la dernière révolte, à laquelle il avait quelque part indirecte, lui rendrait la place de grand vizir ; mais dès qu'il connut que Soliman ne voulait plus de lui pour son ministre, il entreprit de se faire souverain. Il se fia pour son malheur à

un de ses secrétaires, qui rendit compte à la Porte de tous les complots du perfide Mustapha. Soliman se contenta de nommer le traître à la place du rebelle, ordonnant au premier de le faire punir aussitôt qu'il l'aurait dépossédé. Fidèle à l'ordre qu'il avait reçu, le nouveau gouverneur fit lier Mustapha à un poteau, où l'infortuné périt sous les flèches des soldats de sa garde (929-1523).

Il y avait deux ans que Soliman vivait dans le repos, plus occupé de gouverner que de conquérir. L'oisiveté aigrissait l'esprit bouillant des janissaires, et leurs armes demandaient des victimes. Soliman comprit que, tant pour son repos que pour sa gloire, il était nécessaire d'occuper cette milice inquiète. La Hongrie offrait un vaste champ à ses conquêtes, surtout depuis que Belgrade était sous la puissance des Turcs. Des partis s'étaient emparés de tout le pays jusqu'à Peterwaradin. Louis II, alors roi de Hongrie, âgé seulement de vingt-deux ans, n'avait ni assez d'expérience ni assez de ressources pour défendre son héritage. Cependant Soliman s'avançait avec deux cent mille hommes, veillant au maintien de l'ordre le plus grand dans son armée, et ne souffrant pas le pillage. Comme il approchait de Peterwaradin, dont il méditait le siége, une pauvre femme vint, s'arrachant les cheveux et poussant de grands cris, se jeter aux pieds du sultan. On voulait l'éloigner; mais l'empereur, l'appelant, lui commanda d'exposer le sujet de ses plaintes. Elle lui dit, en redoublant de larmes, que pendant la nuit les janissaires avaient pillé sa maison avec tant d'acharnement, qu'ils n'y avaient rien laissé. L'empereur répondit en souriant qu'il fallait qu'elle eût dormi bien profondément pour n'avoir rien entendu de ce désordre. « Il est vrai, répondit-elle, que je dormais en paix, dans la confiance que l'empereur veillait pour nous tous. » Frappé de cette parole, Soliman fit à l'instant punir les maraudeurs, et

donner à cette femme une somme d'argent beaucoup plus considérable que tout ce qu'elle avait perdu.

Soliman n'eut pas de peine à s'emparer de Peterwaradin, de Saliouk, d'Ozek, et de plusieurs petites places, dans lesquelles les garnisons n'étaient pas assez nombreuses ni les retranchements assez forts pour qu'on pût y faire une longue résistance. Quand Louis II apprit tous ses succès, il avait à peine rassemblé vingt mille hommes : il ne craignit pas cependant d'engager la lutte avec l'armée du sultan, aux environs de la petite ville de Mohacz. Les Hongrois firent d'abord des prodiges de valeur ; mais leur vaillance, ou plutôt leur témérité, ne servit qu'à précipiter le carnage. Que pouvaient d'ailleurs leurs dix-huit pièces de canon contre la formidable artillerie des Turcs ? Ils furent broyés par les janissaires, et le corps de leur roi fut trouvé noyé, avec son cheval, dans un marais à peu de distance du champ de bataille (932-1526). Dès le lendemain, le sultan marcha vers Bude, livrant au feu et au pillage tout ce qu'il rencontrait, plus occupé à dévaster des bourgs et à ruiner des villes qu'à soumettre des forteresses. Il entra dans Bude sans résistance, et mit la ville au pillage comme si elle eût été prise d'assaut. Autant il avait aimé l'ordre dans son pays, autant il se montra facile à autoriser les plus grands désordres en Hongrie : son intention était plutôt d'épuiser cette province que de s'en emparer. Enfin, aux approches de l'hiver, il ramena à Andrinople ses soldats, courbés sous le faix du butin, sans avoir établi de garnison dans aucune ville de Hongrie. Soliman était sûr que de longtemps l'état de ce peuple ne lui permettrait d'user de la liberté qu'il lui laissait.

Le sultan, de retour à Constantinople, y maria une de ses sœurs avec le grand vizir Ibrahim (933-1527). Les alliances des ministres avec le maître sont très-ordinaires parmi les Turcs ; mais l'orgueil du sang ottoman rend

cette distinction souvent très-onéreuse pour celui qui la reçoit. Il faut d'abord que le mari de la princesse dote sa femme proportionnément à sa naissance. Ensuite les sœurs du sultan ont la douleur de voir périr tous leurs enfants mâles, la jalousie des princes ottomans ne leur permettant pas de laisser vivre des hommes alliés à leur sang. On ne connaît point en Turquie de naissances illustres : il n'y a point d'autre maison que la maison ottomane. Du reste, l'alliance avec les princesses de ce sang ne met point ceux que l'empereur veut y admettre à l'abri du funeste cordon. Il est même arrivé que les sultans ont donné leurs sœurs ou leurs filles à des grands officiers qu'ils avaient résolu de faire mourir, afin de rendre ces princesses héritières de grands biens.

A peine les noces d'Ibrahim étaient achevées, qu'il dut se remettre à la tête des troupes. Un derviche ou moine de ceux qu'on nomme *calenders*, plus austères, plus enthousiastes que les autres, un de ces insensés que les Turcs vénèrent jusqu'à l'adoration, conçut dans le fond de l'Anatolie le dessein de se mettre sur le trône. On a vu jusqu'à présent que l'objet de tous ces sectaires était de régner. Les Orientaux ne conçoivent pas qu'on puisse obéir à deux autorités indépendantes l'une de l'autre. Si le mufti est le premier prêtre des Turcs, ils regardent ce prêtre plutôt comme le docteur que comme le chef de leur religion ; le sultan est toujours pour les musulmans le vicaire de Dieu sur la terre. Le fougueux calender commença ses prédications à Adana en Anatolie ; il prêchait contre la vie voluptueuse, et principalement contre les rapines des pachas. Ces deux sujets le firent écouter favorablement et bientôt suivre par la foule, surtout lorsqu'il eut dit sur les places publiques que le temps était venu de secouer le joug imposé par les esclaves de la race ottomane, et qu'il fallait égorger tous ces tyrans engraissés du sang du peuple, pour recouvrer les biens immenses

dont le trésor des empereurs s'accroissait chaque année. Soliman était encore en Hongrie. L'éloignement du maître et des principales forces de l'État favorisait la révolte : en moins de deux mois le derviche avait rassemblé plus de cinquante mille combattants, à qui le pillage tenait lieu de solde, et la persuasion de discipline. En vain Péri-Pacha, gouverneur en Asie, tenta-t-il de s'opposer à leurs progrès ; ces enthousiastes, qui voyaient au bout de leurs épées des couronnes pour cette vie et pour l'autre, renversaient tout ce qui s'offrait à eux ; ils faisaient mourir tous les cadis, tous les imans, tous les ministres de la religion et de la justice. Péri-Pacha, ayant été vaincu en bataille rangée, écrivit au sultan que, s'il n'éteignait pas cet incendie, il ne lui répondait plus de rien. Ibrahim passa sans tarder le détroit avec presque toutes les forces que Soliman avait ramenées de Hongrie, et il marcha jusqu'à Césarée, où le calender, ayant eu l'audace de l'attendre, fut vaincu, pris et livré aux plus cruels supplices. L'homme mort, sa secte fut bientôt dispersée, toutes les villes rentrèrent dans le devoir, et aucun de ceux qui avaient combattu sous ses enseignes ne douta de son imposture, lorsqu'on l'eut vu succomber, contrairement à ses prédictions.

Depuis ce temps la faveur d'Ibrahim augmenta au point que Soliman, qui ne pouvait plus s'en passer, lui donna un appartement dans le sérail. Quoique toutes les affaires passassent sous les yeux de l'empereur, ce prince ne voyait plus rien que par ceux de son grand vizir. Ibrahim engagea bientôt (934-1528) son maître à recommencer la guerre en Hongrie : voici à quelle occasion. Après la déroute de Mohaez, Jean Zapoli, voïevode de Transylvanie, ennemi secret du malheureux Louis II, et qui avait mieux aimé le voir périr que venir défendre sa patrie, parut à la tête de trente mille hommes, lorsque les Turcs eurent abandonné le pays, dans lequel il ne

restait plus rien à piller. Resté seul puissant et riche sur un sol ruiné, Zapoli sut tirer parti de son or pour servir ses intérêts. Grâce à un vaste système de corruption, il se fit élire roi de Hongrie, la maison régnante étant éteinte. Mais Étienne Battori, palatin de Hongrie, ayant formé un parti opposé à celui de Zapoli, et ayant rappelé que d'anciens traités entre les rois Mathias et Uladislas, d'une part, et les princes Frédéric et Maximilien d'Autriche, d'autre part, appelaient la maison d'Autriche au défaut d'enfants mâles de la race régnante, convoqua une diète à Presbourg, où quelques nobles élurent pour roi de Hongrie l'archiduc d'Autriche Ferdinand. Zapoli, qui avait eu assez de crédit, de courage et d'argent pour monter sur le trône, manqua de toutes ces ressources lorsqu'il fallut s'y maintenir. Il ne s'était pas attendu à combattre un rival aussi puissant que l'archiduc d'Autriche. D'abord abandonné peu à peu par les nobles de son parti, qui allaient grossir celui de Ferdinand, il fut ensuite complétement défait par son rival dans les plaines de Tokai.

Après avoir vainement sollicité l'aide de la Pologne, Zapoli eut l'idée de réclamer l'appui des Ottomans. Beaucoup de ses fidèles serviteurs blâmèrent le parti qu'il prenait d'appeler dans sa patrie les plus puissants ennemis de la monarchie hongroise; mais l'ambition de Zapoli ne lui permit pas d'envisager les suites de sa démarche. Ibrahim vit, dans l'expédition proposée, tout à la fois de la grandeur et de l'utilité pour la Turquie : il était de la dignité du sultan de rendre la couronne à un prince opprimé, et de son intérêt de faire cette puissance constamment tributaire de la sienne. Peu après, Soliman conduisit Zapoli en Hongrie à la tête d'une grande armée, prit plusieurs villes aux Autrichiens, et triomphait déjà, lorsque, ayant échoué devant Vienne, il fut obligé de lever le siége de cette place (935-1529),

après y avoir passé plus d'un mois et avoir essuyé une perte de quarante mille hommes.

Enfin il reconduisit son armée à Bude, où il couronna de ses mains Jean Zapoli. Soliman étala dans cette occasion un faste qui formait un contraste bien frappant avec la misère des peuples. Il donna des leçons de justice et de douceur au nouveau roi dont il avait ravagé deux fois les États, lui recommandant de ménager ses sujets, dont lui-même traînait une quantité innombrable captifs à Constantinople. De retour dans sa capitale, Soliman envoya six mille Turcs à Zapoli pour le maintenir en possession de ses États. Il tâchait d'oublier la levée du siége de Vienne, lorsqu'il fit une conquête qu'il ne dut qu'à sa réputation. Bogdan, prince de Moldavie, envoya un ambassadeur à Constantinople pour offrir au sultan de mettre ses États sous sa protection, afin qu'ils devinssent fiefs de l'empire, mais à la condition expresse que l'exercice de la religion chrétienne y serait conservé, et que les deux Moldavies seraient protégées en tout temps par les Turcs (936–1530). Bientôt après, Bogdan lui-même fut reçu avec distinction par le sultan, qui lui donna une fête magnifique. On rapporte que les Turcs prirent pour un très-mauvais augure, que, dans un combat d'animaux qui eut lieu au milieu des diverses réjouissances, un sanglier battit un lion de telle sorte que l'animal, ordinairement si terrible, fut contraint de fuir. Les musulmans regarde le porc comme l'emblème des chrétiens, et le lion comme le leur.

Pendant le cours de deux années, on voit Soliman et son ministre très-occupés du commerce maritime, et d'armer des corsaires pour les opposer aux chevaliers de Saint-Jean, que Charles-Quint venait d'établir à Malte en pleine souveraineté, sous la simple redevance d'un faucon. Ces ennemis irréconciliables des musulmans avaient déjà armé en course pour piller leurs convois et pour regagner

en détail ce qu'ils avaient perdu en abandonnant l'île de Rhodes (937-1531).

D'un autre côté, les affaires de Hongrie rappelaient Soliman dans ce malheureux royaume. Ferdinand d'Autriche, après la prise de quelques petites places qui ne s'étaient pas défendues, était venu assiéger Jean dans Bude, sa capitale. Il était prêt à faire son rival prisonnier et à s'emparer du trône, lorsque les troupes que le pacha de Belgrade commandait dégagèrent le roi protégé par les Turcs (938-1532). Jean, délivré du plus grand péril qu'il eût encore couru, récompensa le pacha de Belgrade par de riches présents; mais celui-ci pilla inhumainement tout le pays ami dont il avait chassé les Autrichiens : tellement que l'infortuné Jean, ayant versé des larmes sur les malheurs de sa patrie, forcé de haïr ses protecteurs plus encore que ses ennemis, fit des tentatives pour obtenir la paix de Ferdinand d'Autriche en lui offrant de partager le royaume. Ferdinand refusa, et, pour lui ôter son seul appui, il envoya une ambassade à Soliman; mais le sultan était l'ennemi nécessaire du futur successeur de Charles-Quint : il lui importait que la maison d'Autriche ne devînt pas si puissante. Autant par intérêt que par honneur, il demeura fidèle à sa parole, et prépara un armement pour assurer la Hongrie à son vassal. Charles-Quint, de son côté, assemblait à grands frais une armée combinée de tous les cercles de l'empire d'Allemagne, et vint en prendre le commandement près de Vienne, où Soliman avait publié qu'il prétendait mesurer ses forces avec celles de son ennemi (939-1533). Mais ces deux superbes rivaux ne se menacèrent que de très-loin. L'armée de Soliman parut assez tard sur les confins de la Hongrie; elle fut arrêtée au siége de Guns, où huit cents Allemands résistèrent avec succès à une armée de plus de cent mille hommes. Les Turcs ne furent pas plus heureux devant Strigonie. On prétend que le grand vizir Ibra-

him, qui brûlait de faire la guerre aux Persans, voulait dégoûter son maître de celle de Hongrie; que d'ailleurs il avait été corrompu par l'or de Ferdinand. Quoi qu'il en soit, les Turcs, après avoir perdu quinze mille hommes, voyant l'hiver approcher, et de nouveaux retranchements succéder à ceux que leur canon avait abattus, rétrogradèrent vers Andrinople. Charles-Quint, qui avait attendu les Ottomans dans les plaines de Vienne, ne profita point de leur retraite : il repassa en Italie, laissant à son frère Ferdinand seulement dix-huit mille hommes de troupes étrangères, qui se mutinèrent bientôt.

Le royaume de Hongrie, consumé par les prétentions de Zapoli et de Ferdinand, ne pouvait devenir la conquête ni de l'un ni de l'autre : tous les deux, dénués des secours de leurs protecteurs, furent contraints de partager ce que ni l'un ni l'autre ne pouvait envahir. Ils convinrent que tous les deux garderaient le titre de roi de Hongrie; que chacun demeurerait en possession de ce qu'il occupait au moment du traité; qu'après la mort de Zapoli, la totatité du royaume appartiendrait à Ferdinand et à sa postérité, sauf la Transylvanie, qui demeurerait en toute souveraineté au fils aîné du roi Jean. Soliman et Charles-Quint accédèrent à cet arrangement. Le sultan paraissait renoncer à ses intérêts et à sa politique; mais il ne se croyait pas lié par l'accord que deux chrétiens avaient fait entre eux.

Sur ces entrefaites, Doria, amiral de Charles-Quint, avait pris Coron sur les Turcs : cette ville fut rendue à la paix, pour prix de l'adhésion que Soliman avait faite au traité précité.

CHAPITRE VII

Guerre contre la Perse. — Revers des Turcs. — Mort d'Ibrahim. — Hariadan Barberousse. — Il s'empare de Tunis. — Charles-Quint l'en chasse. — Conquêtes de Soliman sur les Portugais. — Ferdinand d'Autriche, prétendant à la couronne de Hongrie. — Soliman s'empare de la succession de Zapoli. — Mort de Barberousse. — Dragut. — Siége de Malte; résistance héroïque des chevaliers; les Turcs sont battus. — Soliman fait mourir deux de ses fils, Mustapha et Géangir. — Crimes de Bajazet. — Il suppose un faux Mustapha. — Cette intrigue est découverte. — Bajazet tente d'empoisonner son frère Sélim. — Il se révolte contre Soliman, et est battu. — Sa fuite en Perse. — Il conspire contre son bienfaiteur. — Sa mort. — Soliman reprend le siége de Malte, mais sans succès. — Campagne malheureuse en Hongrie. — Mort de Soliman. — Sélim II monte sur le trône. — Émeute des janissaires. — Conquête de l'île de Chypre. — Siéges de Nicosie et de Famagouste. — Cruautés des Turcs. — Mustapha et Piali sont déposés. — Bataille de Lépante. — Paix conclue entre la Porte et Venise. — Diverses guerres. — Les Tunisiens réclament le secours des Turcs. — Mort de Sélim II.

1534 — 1574

Au commencement de 1534 (940), la guerre contre la Perse fut résolue. Ibrahim voulait éloigner le sultan de l'Occident; on suppose qu'il était gagné par l'Autriche, et conservait dans le fond de son cœur un vieux respect pour la religion chrétienne, qu'il avait autrefois professée. Il y avait à la Porte un ancien satrape persan que la disgrâce de son maître avait contraint de quitter la Perse, et dont l'âme vindicative cherchait à porter la flamme dans son pays. Le vizir présenta cet homme à Soliman : le Persan exagéra la facilité de s'emparer de ce riche royaume; il promit au sultan de lui en aplanir les chemins. Un magicien, qu'Ibrahim fit entendre aussi, annonça les succès les plus brillants. Le mufti déclara que ce serait

une œuvre méritoire de subjuguer ces corrupteurs de la loi de Mahomet, pour les ramener à la véritable croyance, ou pour les punir de s'en être écartés. La guerre fut bientôt résolue. Ibrahim détacha Calaman (c'était le nom du satrape) à la tête de trente mille hommes. Ce transfuge arriva bientôt sous les murs de Tauris, que le gouverneur abandonna, ne se croyant pas assez fort pour résister à une armée que la peur grossissait à ses yeux.

Ismaël était mort; le trône de Perse était occupé par Tachmas, son fils. Ce prince savait que les déserts qui environnent ce pays sont les plus puissantes fortifications contre les entreprises des Turcs : il fit dévaster le petit nombre d'habitations qui pouvaient s'y trouver, et il envoya une armée d'observation, qui avait défense de s'avancer dans les terres. Tachmas espérait surtout que l'intempérie de l'air et la sécheresse du climat vaincraient les Ottomans plus sûrement que des troupes nombreuses; il ne se trompait pas, comme le prouva bientôt l'événement. Tandis que l'armée de Soliman, s'avançant de plus en plus dans les déserts, diminuait chaque jour, Tachmas, à la tête de l'élite de la sienne, marchait par un autre chemin vers Tauris, dans laquelle il savait que les Turcs n'avaient laissé qu'une très-faible garnison, et s'en emparait sans coup férir.

Tous ces revers affligeaient Soliman, au point qu'il commençait à se plaindre amèrement de l'entreprise dans laquelle son ministre l'avait si témérairement engagé. C'étaient les premiers reproches qu'Ibrahim entendait de la bouche de son maître; il tâcha de les étouffer en lui ménageant des conquêtes qui ne lui coûtèrent point de sang, entre autres Bagdad et le pays enchanteur qui entoure cette ville. Dès le retour du printemps (941-1535), Soliman, que l'expérience ne corrigeait pas, et qui brûlait de se mesurer avec Tachmas, se mit en marche pour

chercher ce prince, qui eut le plus grand soin de l'éviter. Soliman ne trouva ni plus d'ennemis, ni plus de vivres, que lorsqu'il avait tenté de s'enfoncer en Perse. Toujours combattant les éléments, il revint à Tauris, qu'il sacrifia à son désespoir ; jamais sac de ville ne fut plus horrible. Puis l'armée se mit en marche pour retourner en Turquie ; mais Tachmas l'attendait au pied du mont Taurus, et l'attaqua pendant la nuit. Ce fut une effroyable déroute, qui vengea cruellement le sac de Tauris et la perte de Bagdad. Soliman, furieux de ce désastre et de la perte de deux cent mille hommes de son armée morts dans les déserts de la Perse, s'en prit à Ibrahim, dont les conseils l'avaient entraîné dans cette guerre funeste. Excité par les ennemis de ce vizir, convaincu qu'il avait des intelligences secrètes avec les puissances de l'Europe, et que l'intérêt de Ferdinand d'Autriche était la cause unique des conseils perfides d'Ibrahim, Soliman résolut sa mort, mais en secret, entre trois personnes. Le sultan ne songea ni à confondre son favori, ni à lui fournir les moyens de se disculper. Ibrahim avait toujours eu, et conservait encore dans ce moment-là un tel ascendant sur son maître, que celui-ci redoutait la présence de son serviteur alors qu'il le croyait un traître et qu'il consentait à le faire mourir. Ibrahim fut étranglé pendant son sommeil, et il ignora que le sultan l'avait condamné.

Soliman avait toujours été jaloux de la marine des chrétiens, bien supérieure à la sienne, et surtout des succès d'André Doria, amiral de Charles-Quint, qui lui avait pris Coron, place maritime très-importante. Il avait en vain cherché parmi ses sujets un rival à opposer à cet illustre marin ; aucun de ses amiraux ne réunissait les qualités nécessaires à un homme de mer. Enfin, avant son expédition de Perse, il avait trouvé chez les Maures d'Afrique ce que ses États n'avaient pu lui fournir. Ce grand capitaine fut Hariadan, célèbre sous

le nom de *Barberousse*, souverain ou plutôt usurpateur d'Alger. Hariadan était fils d'un potier de terre de Mytilène; il avait eu un frère, et tous les deux, dès leur jeunesse, avaient quitté le métier de leur père pour celui de pirate. Doués l'un et l'autre d'habileté et de courage, après avoir longtemps désolé les côtes de l'Espagne et de l'Italie, ils soumirent Alger, qui n'était qu'un repaire de bandits comme eux. Le frère aîné de Barberousse devint le chef de ces pirates; il mourut bientôt sans enfants. Barberousse lui succéda sans contestation, et il continua avec ses sujets les brigandages qui formaient les seuls revenus de sa souveraineté. Sinan-Pacha et Ibrahim le déterminèrent à se mettre au service de leur maître commun. Soliman lui fit promettre de l'élever tout d'abord à la dignité de capitan-pacha, ou seul pacha de la mer. Barberousse, qui aimait mieux servir le sultan que de le combattre, consentit à quitter Alger pour se rendre à Constantinople, emmenant avec lui un autre aventurier dont les prétentions pouvaient devenir utiles au sultan : c'était Araschid, fils de l'usurpateur de Tunis. La flotte du souverain d'Alger était composée de quarante-trois vaisseaux, qui pendant toute la route firent quelques dégâts sur les côtes. Arrivé à Constantinople, il offrit de riches présents au sultan; mais le don le plus considérable de tous fut la personne d'Araschid, dont les droits fournissaient à Soliman, désormais son protecteur, un prétexte pour s'emparer de Tunis. En effet, le prince maure fut accueilli par Ibrahim et par le sultan d'une manière si flatteuse, qu'Araschid ne douta pas qu'un armement qu'on prépara à grands frais, aussitôt après l'arrivée de Barberousse, ne fût destiné à le placer sur le trône de Tunis; ses suivants, et même les principaux officiers de la flotte, le croyaient comme lui. Mais la veille de l'embarquement, Araschid fut arrêté dans le sérail si secrètement, que Barberousse et trois de ses

confidents intimes savaient seuls que le prince maure ne devait pas partir. Le jour de l'embarquement, Barberousse, montant sur son vaisseau, suivit une espèce de litière couverte, dans laquelle les officiers se disaient tout bas qu'Araschid était caché. Ainsi il y avait dans la flotte trois opinions différentes sur sa destination : Barberousse et ses plus intimes confidents savaient seuls qu'ils allaient s'emparer de Tunis au nom de Soliman; beaucoup d'officiers croyaient que Barberousse allait rétablir Araschid sur son trône; le gros de l'armée se figurait qu'on songeait seulement à ravager les côtes de l'Italie. En effet, Barberousse, qui se mit en mer au moment où Soliman partait pour la Perse, passa d'abord le phare de Messine, et causa beaucoup d'épouvante dans le royaume de Naples; puis il tourna tout à coup vers l'Afrique, où il s'empara de Tunis, plus par ruse que les armes à la main. Les Tunisiens croyaient ouvrir leur ville à Araschid, comme Barberousse le leur promettait; mais ils furent fort étonnés de ne point voir leur nouveau maître, et de n'entendre dans la bouche des Turcs que les noms de Soliman et de Barberousse. Lorsque, sûrs d'être déçus, les Tunisiens demandèrent qu'on leur montrât leur souverain, et qu'on ne put satisfaire à ce désir, ils s'écrièrent en tumulte qu'il fallait tuer tous ces traîtres. Mais ces traîtres étaient neuf mille soldats aguerris et bien disciplinés, qui tombèrent en bon ordre sur une populace sans chef, et presque sans armes; le canon du château, dont Barberousse avait eu soin de s'emparer, foudroya la ville après un long carnage. Bientôt les Tunisiens furent obligés de se soumettre; alors Barberousse déclara Tunis la conquête de Soliman, et il ajouta que la justice s'y rendrait à l'avenir en son nom.

Barberousse, croyant sans doute le fort de la Goulette imprenable, négligea de fortifier la ville. Mulei-Ascen, roi de Tunis, qui avait pris la fuite aussitôt qu'il s'était

vu abandonné par ses sujets, ne perdait de vue ni sa vengeance, ni les moyens de recouvrer son trône. Du fond de sa retraite il implorait le secours de Charles-Quint. Ce prince, jaloux de la puissance ottomane, voulait surtout faire cesser les pirateries qui désolaient les côtes d'Italie et d'Espagne. Il envoya d'abord vers Barberousse un Génois chargé d'une double négociation, qui, bien que contradictoire, atteignait son double but : cet envoyé devait à la fois reconnaître Barberousse comme roi de Tunis et d'Alger, au nom de Charles-Quint, et proposer sous main aux Tunisiens de chasser l'usurpateur et de soumettre cet État à Mulei-Ascen, fils de leur roi, qui avait été roi lui-même. Barberousse découvrit cette intrigue, et fit étrangler l'agent de Charles-Quint. Charles, voyant que la ruse ne lui réussissait pas, eut recours à la force ouverte. Avec l'aide des chevaliers de Saint-Jean, auxquels il avait cédé la souveraineté de Tripoli en même temps que celle de l'île de Malte, et pour qui Barberousse était un voisin importun; aidé de plus par le pape et le Portugal, il reprit la Goulette, la véritable et presque la seule défense de Tunis, et bientôt après Tunis même, où il rétablit Mulei-Ascen sur son trône. Barberousse, vaincu, retourna à Constantinople; il y trouva Soliman, revenant de son expédition de Perse, qui n'avait guère été plus heureuse que celle de Tunis.

Le sultan demeura quelque temps en paix dans sa capitale; mais la mauvaise fortune ne faisait qu'exciter son ambition. Mécontent des expéditions d'Asie et d'Afrique, il songeait à s'en dédommager en Europe. François Ier, roi de France, lui demandait des secours contre son rival Charles-Quint. Latibeg, nouveau grand vizir, fit armer une puissante flotte pour ravager les côtes de l'Italie et de l'Espagne; mais une trêve conclue entre François Ier et Charles-Quint fit tourner toutes les forces

maritimes des Turcs contre la république de Venise (943-1536). La flotte ottomane alla donc ravager l'île de Corfou; puis, pénétrant dans l'Archipel, Barberousse s'empara des îles qui appartenaient à Venise, telles que Scyros, Pathmos, Stampalie, Paros et quelques autres. Enfin les Vénitiens, affaiblis par leurs pertes et indignés de se voir trahis par Charles-Quint, dont ils avaient imploré le secours, demandèrent la paix à la Porte. Soliman ne voulut entendre à aucun accord, que le sénat ne consentît à abandonner les îles qu'il avait perdues dans l'Archipel. Ce ne fut pas le seul succès que Soliman dut à ses généraux : il avait dans le même temps envoyé une partie de l'armée destinée contre Charles-Quint, sur les côtes de l'Arabie, sous les ordres de l'eunuque Soliman. Il s'agissait de troubler le commerce d'épiceries que les Portugais, maîtres de l'Inde et d'une partie de l'Arabie, voulaient envahir tout entier. Le sultan haïssait les Portugais, qui avaient appris aux Persans l'usage des armes à feu et l'art de fondre les canons. Récemment encore l'infant de Portugal s'était joint à Charles-Quint pour l'expédition de Tunis. L'eunuque Soliman rendit la mer libre dans l'espace d'une année : il s'empara des royaumes d'Aden, de Sibite et de Cambaye, que les Portugais ne surent pas défendre (944-1537).

La nouvelle de ces conquêtes adoucit un peu le chagrin qu'éprouvait Soliman. Il avait vu consumer sous ses yeux la moitié de sa capitale par deux fléaux, la peste et l'incendie, d'autant plus funestes qu'ils étaient arrivés en même temps (945-6, 1538-9). En peu de jours Constantinople devint aussi déserte, aussi dévastée que si cette grande ville eût été prise d'assaut. Plusieurs années ne réparèrent pas ce dommage; il n'y eut que les maisons qui furent bientôt relevées. Les malheurs dont Soliman avait été témoin, et les soins qu'ils lui avaient occasionnés, lui avaient fait oublier quelque temps le désir d'en-

vahir, qui lui était si naturel. Son avidité le rappela bientôt en Hongrie, dont le roi Jean Zapoli venait de mourir, laissant un fils âgé d'un an sous la tutelle d'Isabelle son épouse, sœur du roi de Pologne (947-1540). Cette princesse, qui connaissait le traité fait entre Jean et Ferdinand, traité qui appelait à la couronne l'archiduc d'Autriche, eut recours à la Porte pour en éluder l'effet. Ferdinand, voyant qu'il n'était pas temps de chercher à négocier, prit les armes contre l'héritier de Zapoli. Les Autrichiens se furent bientôt emparés de Vicegrade et de Bascia; mais il était plus important de prendre Bude, où le fils de Jean résidait avec sa mère, qui l'y avait déjà fait couronner. A peine Bude était-il investi par les Autrichiens, que Mahomet, pacha de Belgrade, parut à la tête d'une nombreuse infanterie. Le combat fut sanglant et opiniâtre; mais enfin les Turcs remportèrent la victoire, et Soliman, étant arrivé pour voir le triomphe de ses armes, envoya complimenter la reine Isabelle, logée dans le château, et lui demanda qu'elle lui confiât la personne de son jeune fils. Quand le sultan tint ce gage en sa puissance, il ordonna aux janissaires de s'emparer à l'instant des portes de Bude au nom de Soliman. Puis Isabelle dut, sous le coup des menaces du sultan, écrire à tous les gouverneurs des villes qui tenaient pour son fils, qu'ils eussent à remettre leurs places aux garnisons ottomanes. Séparé de sa mère, le jeune prince hongrois ne conserva que le titre de voïevode de Transylvanie.

Cependant Ferdinand d'Autriche, voyant avec un chagrin très-vif la plus belle partie de la Hongrie, qu'il avait regardée comme son héritage, devenir la proie des Turcs, et n'ayant aucun espoir de la reconquérir de sitôt, tenta la voie de la négociation, mais en vain. Soliman, non content de l'avoir humilié, lui fit répondre que s'il voulait la paix avec la Sublime Porte, il fallait qu'il lui rendît toutes les places qu'il possédait encore en Hongrie,

et qu'il payât un tribut pour ses États d'Autriche, dont ses troupes avaient osé sortir pour attaquer Soliman (948-1541). L'orgueil du sultan fut exalté par de nouveaux succès. Il apprit que Charles-Quint avait perdu cent quarante vaisseaux sur les côtes de Barbarie; que les éléments conjurés contre ce prince avaient protégé Barberousse; que ce général, aussi habile sur terre que sur mer, avait contraint Charles-Quint de rembarquer les débris de son armée dans ce qui lui restait de vaisseaux, après avoir perdu un grand nombre de braves soldats devant Alger; et enfin qu'André Doria, contre l'avis duquel l'empereur d'Occident avait fait cette entreprise, avait eu bien de la peine à sauver la personne de son maître.

Ferdinand d'Autriche était allé demander à la diète de Nuremberg ce qu'il ne pouvait pas obtenir de Charles-Quint; il fit valoir devant le corps germanique la nécessité d'écarter des frontières l'ennemi le plus puissant et le plus dangereux de la chrétienté. En peu de temps Ferdinand eut quarante mille hommes de pied, et vingt-deux mille cavaliers, qu'il mit sous la conduite de Joachim, marquis de Brandebourg, jeune général sans expérience. Avec des troupes de la plus belle apparence, Joachim ne put parvenir au moindre succès. Pendant une année entière (949-1542) il ne prit pas une ville, pas même un pouce de terrain. Ferdinand consuma ses vivres, ses munitions et ses forces, tandis que les Turcs, évitant avec soin toute rencontre, ménageaient leurs ressources, et que Soliman, tranquille au fond de son sérail, voyait son ennemi se détruire lui-même.

Le sultan, vainqueur et conquérant de plus de la moitié de la Hongrie, arrosa bientôt de larmes ses lauriers. Il perdit celui de tous ses fils qui était l'objet de sa prédilection (950-1543); jamais le cruel Soliman ne laissa paraître autant de marques de sensibilité qu'au moment de la mort

de Mahomet (c'était le nom de ce fils chéri). Tant pour honorer la mémoire de ce jeune prince que pour obtenir la rémission de ses crimes, il mit en liberté un grand nombre d'esclaves des deux sexes; il fonda une mosquée dans laquelle plusieurs imans devaient réciter chaque jour des textes du Coran et des hymnes; près de ce superbe édifice il en fit construire un autre, appelé ***Menderez***, consacré à l'instruction de la jeunesse dans la loi de Mahomet; et un troisième, appelé *Imaret* ou hôpital, où les pauvres de toutes les religions devaient être également soignés. La douleur de Ṣoliman fut si vive, qu'il demeura longtemps incapable de s'occuper d'aucune affaire. Pendant cet intervalle, son grand vizir, Latibeg, conclut une trêve pour cinq ans avec Charles-Quint et Ferdinand. Soliman fit peu après une perte moins sensible à son cœur, mais plus grave pour la sûreté de ses États et pour la gloire de son règne. Barberousse mourut en 1547, après avoir rempli toutes les mers et toutes les côtes de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, de la terreur de son nom. Ces malheurs successifs semblèrent pendant quelque temps dégoûter Soliman de la guerre et des conquêtes. Durant trois ans de suite on ne le vit occupé qu'à relever les édifices consumés dans le dernier incendie, et à faire exécuter des lois que lui-même avait dictées.

En 1547, cédant à des intrigues de sérail, Soliman déclara la guerre aux Persans; mais cette campagne fut courte et aussi malheureuse que possible, et après six mois de fatigues sans résultat, les Turcs durent revenir sur leurs pas. A son retour dans ses États d'Europe (955-1548), Soliman trouva les affaires de Hongrie bien changées : Ferdinand d'Autriche avait déterminé la reine Isabelle à lui céder la Transylvanie. A cette nouvelle, Soliman fit envahir la Hongrie; mais, après quelques avantages, les Turcs furent arrêtés devant Témeswar, dont ils avaient formé le siége : contraints de l'aban-

donner, ils apprirent bientôt que la garnison musulmane de Lippe avait dû capituler. Les confédérés chrétiens s'étant divisés entre eux, les Turcs profitèrent de la faiblesse de leurs ennemis pour reprendre Témeswar et plusieurs autres places. Peut-être que, dans cette conjoncture, ils n'auraient pas eu de peine à se rendre maîtres de toute la Hongrie, si leur cruauté n'avait averti les peuples de se soustraire à de pareils maîtres. Mais revenons aux expéditions maritimes des Ottomans, qui ne furent pas moins importantes que celles de terre.

Le corsaire Dragut, élève de Barberousse, avait hérité de son maître la confiance de Soliman et le commandement de ses flottes. Pendant les années 1549 et 1550, il avait ravagé les côtes de la Sicile, de toute l'Italie, de l'Espagne même; puis, à l'exemple de Barberousse, il résolut de se faire, sous la protection de Soliman, un petit État sur les côtes d'Afrique, qui devînt le port de ses vaisseaux et le magasin de ses prises. Il s'empara d'abord de plusieurs villes maritimes du royaume de Tunis; il surprit Africa, petite république de Maures, dont la ville principale, située entre Tunis et Tripoli, avait un port bien fortifié. La reddition d'Africa causa beaucoup d'inquiétude à Charles-Quint. Ce prince prévit qu'il serait plus aisé que jamais à Dragut de faire des incursions sur les côtes de Naples et de Sicile. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, maîtres de Tripoli, étaient aussi intéressés que l'empereur à chasser un voisin dangereux. Les galères de Malte et celles de l'Église se joignirent à la flotte commandée par André Doria, pour faire le siége d'Africa, que les chrétiens eurent bientôt repris. Soliman ne vit pas sans peine l'empereur d'Occident maître des principaux ports d'Afrique. Il avait une garnison dans le fort de la Goulette. Tripoli appartenait aux chevaliers de Malte, ses alliés et ses feudataires. Africa était une place plus importante encore que les deux premières. Il était à

craindre que les chrétiens ne voulussent pénétrer en Égypte, et de là dans la Palestine. Le siége de Tripoli fut résolu dans le divan de Constantinople (958-1551); mais auparavant Soliman envoya à la cour de Charles-Quint une espèce de héraut d'armes pour sommer ce prince de lui rendre les places dont il s'était emparé sur les côtes d'Afrique. Charles-Quint répondit par un refus nettement et fortement exprimé. Aussitôt Dragut eut ordre de préparer tous ses corsaires à une expédition contre les chevaliers de Malte, tandis qu'on armait dans le port de Constantinople une flotte considérable, que Sinan-Pacha devait commander avec les conseils de Dragut. Les Turcs, dès l'ouverture de la campagne, firent sans succès une descente à Malte. Trompés par de faux rapports, qui annonçaient l'arrivée de redoutables renforts à leurs ennemis, ils s'éloignèrent en toute hâte, se dirigeant vers Tripoli, l'unique but de leur embarquement. La garnison de cette place n'était ni nombreuse, ni aguerrie; mais Gaspard de Valier, qui y commandait, était un chevalier plein de valeur et de talents militaires, qui jouissait d'une grande considération dans l'ordre, dont il était maréchal; il résolut de se bien défendre, malgré l'infériorité de ses forces. Le siége ne tarda pas à commencer, et l'artillerie des Turcs eut rapidement ouvert les faibles murailles de Tripoli, au dedans desquelles la trahison et le découragement semblaient appeler et hâter le succès de l'ennemi. Il fallut capituler, et Dragut et Sinan-Pacha ne se montrèrent pas difficiles sur les conditions, sauf à les violer par la suite, selon la tournure que prendraient les choses. Grâce à l'intervention de l'ambassadeur de France, les braves chevaliers échappèrent à la mort, ou tout au moins à la captivité cruelle qui les menaçait, et le lendemain de leur sortie de Tripoli, Sinan-Pacha y établit un souverain tributaire du sultan; puis il ramena sa flotte dans le port de Constantinople, où les affaires de l'intérieur du sérail

occupaient trop Soliman pour qu'il pût penser à de nouvelles conquêtes (959-1552).

Le sultan avait quatre fils. Mustapha, l'aîné de tous, considéré des troupes et aimé des peuples, était gouverneur d'Amasie, où sa marâtre Roxelane l'avait fait reléguer. Les trois autres, Sélim, Bajazet et Géangir étaient fils de l'impératrice : c'était ainsi qu'on appelait la sultane Roxelane, devenue épouse légitime de Soliman. Ces princes avaient été élevés sous les yeux de leur mère, qui partageait très-inégalement entre eux sa tendresse. Elle ne pardonnait point à Géangir le tendre attachement que celui-ci avait pour Mustapha, son frère aîné. Bajazet, d'une figure avantageuse, ambitieux, adroit, flatteur et fourbe comme sa mère, était celui que le cœur de cette princesse avait choisi, et qu'elle préférait à Sélim, quoiqu'il fût son aîné. Roxelane, non contente de s'être placée sur le trône, voulait y faire monter Bajazet au préjudice des deux princes, qui avaient des droits avant lui. Elle gagna le grand vizir Rustan, à qui elle avait donné en mariage une de ses filles. Ces deux complices connaissaient bien le cœur de Soliman : ils pensèrent que le moyen le plus sûr de l'aigrir contre Mustapha son fils était d'exciter sa jalousie. Roxelane remarquait avec plaisir l'air sombre du sultan lorsqu'il entendait louer sans mesure celui dont il craignait que le règne ne fît bientôt oublier le sien. Une lettre supposée, mise sous les yeux de Soliman, lui apprit que Mustapha était en relation avec le roi de Perse; qu'il avait même demandé au monarque, ennemi des Ottomans, sa fille en mariage; que l'amour des janissaires pour Mustapha et son union avec la Perse, faisaient croire qu'il songeait à devenir souverain, pendant la vie de son père, au moins d'une partie de l'empire. Rustan parut vivement frappé de ces soupçons, dont il était le premier auteur; et il fit naître aisément dans le cœur du sultan le désir de prévenir une conjuration que la crainte lui

montrait toute formée. Après avoir échappé aux piéges de Rustan, Mustapha tomba dans celui que lui tendait son père, et malgré les supplications de ses amis, il obéit à l'ordre de Soliman qui l'appelait auprès de sa personne. Le fidèle Géangir, ne pouvant dérober son frère au danger, voulut le partager avec lui : il l'accompagna, déclarant qu'il courrait les mêmes hasards que lui. Caché derrière un rideau, Soliman vit quatre bourreaux étrangler Mustapha par ses ordres. A la vue du cadavre, son frère Géangir saisit son poignard, et, s'en frappant au cœur, tomba mort sur le corps de Mustapha.

Nulle révolte ne suivit cette horrible exécution : les janissaires et les spahis n'étaient pas en force, et les autres troupes n'osèrent remuer. Mais la cruauté de Roxelane n'était pas assouvie : il restait un fils de l'infortuné Mustapha. Ibrahim, c'était le nom du jeune prince, était déjà d'âge à sentir son malheur. Roxelane ne voulut pas laisser croître un vengeur qui aurait trouvé des cœurs et des bras pour le servir; elle fit consentir Soliman à un nouveau crime, qu'on enveloppa dans le mystère.

Roxelane n'était pas au bout de ses attentats. Il subsistait encore deux obstacles entre le trône et son fils Bajazet. Bien que Soliman l'eût faite impératrice, et que Sélim, l'héritier présomptif du sceptre, fût aussi son fils, son cœur ne lui parlait que pour celui qui lui avait déjà coûté des crimes. Tout ce qui s'opposait à la fortune de Bajazet n'était pas seulement étranger pour elle, c'étaient autant d'ennemis qu'elle s'attachait à détruire. Roxelane voulut donc perdre Soliman et Sélim, comme elle avait perdu Mustapha (961-1554); mais son esprit inventif eut recours à d'autres ruses. Il y avait parmi les esclaves de Bajazet un jeune homme qui ressemblait parfaitement à Mustapha; l'impératrice imagina d'en faire le héros d'une fable qui deviendrait funeste à son époux et à son fils aîné, n'étant pas embarrassée de briser dans la suite l'instrument dont

elle se serait servie. Elle fit instruire ce fourbe, sans que lui-même sût que l'impératrice protégeait son imposture. Lorsque Bajazet lui eut appris toutes les particularités qui pouvaient le faire passer pour Mustapha, on répandit sourdement le bruit que ce prince n'était pas mort ; que, convaincu du sort qui l'attendait, il s'était substitué cet esclave de Bajazet, qu'on savait ressembler à Mustapha. La nouvelle fut reçue avec avidité par tous les serviteurs de ce prince : beaucoup furent trompés ; quelques-uns feignirent de l'être.

Soliman apprit en Asie, où il était allé pour parcourir plusieurs villes, que Mustapha, sorti de son tombeau, marchait sur Constantinople pour s'emparer du trône. Il était bien sûr que sa haine ne l'avait point trompé ; mais il craignait d'être détrôné par un faux Mustapha. L'illusion du peuple pouvait lui devenir funeste. Il ordonna au grand vizir Achmet de marcher contre l'imposteur, et surtout de le prendre vivant. Les janissaires, qui s'étaient rendus en foule auprès du faux Mustapha, ne furent pas longtemps abusés par les traits de son visage. Le plus grand nombre était rentré dans le devoir avant qu'Achmet se fût mis à la tête des troupes. Le ministre, maître de l'imposteur, le livra à la torture, malgré les ordres secrets de Roxelane. Ce malheureux découvrit tout ce qu'il savait, sans accuser cependant l'impératrice, parce qu'elle n'avait pas paru à ses yeux, et que Bajazet ne lui en avait jamais parlé. Mais il déclara Bajazet l'instigateur et le fauteur de cette imposture ; lui seul avait instruit le faux Mustapha, lui seul l'avait soutenu, lui seul avait dirigé ses démarches. Roxelane réussit à dérober son fils à la juste vengeance d'un père outragé et jusque-là implacable : Soliman pardonna à Bajazet. Quant au grand vizir Achmet, on prit contre lui le prétexte de concussion pour colorer la vengeance de Roxelane ; il fut étranglé, et les sceaux de l'empire furent donnés à Rustan, qui partageait avec l'impé-

ratrice l'avantage de tromper et de dominer son maître.

Cependant la reine Isabelle tentait de nouveaux efforts pour faire rendre à son fils la souveraineté de la Transylvanie (962-3, 1555-6) ; elle réclama le secours des Turcs pour y rentrer. Soliman proposa à Charles-Quint une trêve, que celui-ci accepta volontiers, à la seule condition de reconnaître pour souverain de Transylvanie le fils d'Isabelle. Maximilien, fils de Ferdinand d'Autriche, fut élu roi de Hongrie ; et Soliman de son côté aurait converti cette trêve en une paix constante, si des chagrins domestiques n'eussent détourné ses regards des affaires de l'Europe. Il perdit en peu de jours la personne qu'il avait le plus aimée, et qui lui avait fait le plus de mal. La douleur de Soliman ne put être comparée qu'à la passion qu'il avait ressentie constamment pour cette femme ingrate et artificieuse, qui avait voulu lui enlever le trône et peut-être la vie (974-1557). Depuis cette perte, Bajazet semblait destiné à lui être encore plus cher : mais le sultan connut bientôt combien était peu digne de sa tendresse celui à qui il avait pardonné de si grandes fautes. Soliman vieillissait ; Bajazet ne voyait pas sans inquiétude Sélim tout près de devenir son souverain. Le fils de Roxelane avait toujours compté sur la faiblesse de Soliman ; il ne ménagea rien pour se délivrer d'un aîné dangereux ; il tenta d'empoisonner celui qu'il n'osait pas attaquer en face. Mais son émissaire fut découvert, et avoua tout dans la torture. Sélim déféra ce forfait à son père : les preuves en étaient claires, mais le faible vieillard ne savait plus punir. Il se contenta d'éloigner les deux frères. Sélim, gouverneur de Magnésie, eut ordre d'aller à Iconium ; Bajazet, gouverneur de Kutaya, reçut celui de se rendre à Amasie. Ce dernier poste n'était pas de bon augure pour Bajazet ; c'était celui qu'occupait l'infortuné Mustapha lorsqu'il périt victime des trames ourdies par Roxelane. Sélim obéit sans tarder ; quant à Bajazet, loin de partir pour

Amasie, il ne songeait qu'à s'affermir à Kutaya, à lever des contributions, à établir de nouveaux impôts, sans droit et sans mesure, qu'il faisait rentrer de gré ou de force, pour subvenir aux frais de la guerre qu'il méditait.

Soliman comprit enfin qu'il était temps d'arrêter un ambitieux qui ne s'attaquerait pas seulement à son frère. A la première nouvelle des préparatifs de son père, Bajazet prend les armes et marche à la rencontre de Sélim, qui commandait les troupes du sultan sous les murs d'Iconium; mais, malgré les talents et la valeur de ses nombreux partisans, Bajazet fut battu dès la première affaire et se vit contraint de fuir (965-1558). Sélim, content de sa victoire, ne poursuivit point les fuyards; il borna ses soins à garder les places qui lui étaient confiées, tandis que les rebelles dispersés cherchaient à se mettre en sûreté. Quant à Bajazet, trompant les mesures prises pour s'opposer à son évasion des États ottomans, il parvint à fuir en Perse, auprès du sophi Tachmas, à la tête d'une troupe assez considérable de ses serviteurs, qui ne voulurent pas séparer leur fortune de la sienne. Tachmas accueillit Bajazet avec honneur, et s'employa sur-le-champ à lui obtenir le pardon de son père; mais pendant qu'il accomplissait si noblement son rôle de médiateur, il apprit avec épouvante que Bajazet conspirait dans sa propre cour contre lui, son bienfaiteur, et qu'il avait offert à quelques rebelles le secours des cavaliers qu'il avait amenés et qui campaient aux portes d'Ispahan. Tachmas, sans témoigner qu'il sût rien de cette perfidie, eut l'adresse de diviser et d'éloigner, sous différents prétextes, les suivants de Bajazet, et lorsqu'il put se rendre maître de sa personne, il le fit charger de fers et précipiter dans un cachot. Puis il demanda à Soliman d'envoyer des serviteurs fidèles pour le mettre à mort. Deux hérauts d'armes partirent à l'instant de Constantinople, avec ordre de reconnaître Bajazet et de le faire étrangler en leur présence, ainsi que ses quatre

jeunes enfants qu'il avait emmenés avec lui en Perse. Soliman voulut étouffer tous les rejetons de cette tige odieuse; il envoya étrangler un petit prince que Bajazet avait laissé à Amasie. Ainsi périt la famille du fils de Roxelane (966-1559).

Lorsqu'on apprit à Constantinople la mort de Bajazet, le sultan était occupé à fournir des secours à Dragut pour le maintenir sur les côtes barbaresques, et à lui conserver les conquêtes qu'il avait ajoutées à Tripoli, telles que l'île de Gerbes, dont il s'était emparé presque sans coup férir, et qu'une flotte combinée des Espagnols, de l'État de Sicile et de Malte, lui avait ravie. Dragut réussit à en chasser don Juan de la Cerda, duc de Médina-Celi, vice-roi de Sicile (967-1560). Ce succès enhardit les Turcs; ils entreprirent l'année suivante (1561) la conquête d'Oran, ville située sur les côtes d'Afrique. Elle avait été prise sur les Maures par le cardinal Ximenès, en 1509, et fortifiée de nouveau par les soins de ce ministre. Grâce aux troupes qu'y envoya Philippe II, Oran fut sauvé; et avec l'aide des chevaliers de Malte, le Pignon de Velez, poste important, fut enlevé par les Espagnols aux Ottomans. Les services que les chevaliers de Malte rendirent en cette occasion à leurs alliés inspirèrent à Soliman le plus violent désir de détruire cet essaim de braves guerriers, ou du moins de les chasser des côtes d'Afrique, où ils devenaient si formidables. Le sultan résolut à cet effet de tenter la conquête de Malte, malgré toutes les représentations de Dragut et des généraux les plus expérimentés, qui voulaient qu'on attaquât d'abord la Goulette, le Pignon de Velez, Oran et tout ce que les chrétiens pouvaient posséder sur les côtes d'Afrique (971-1563). Les apprêts des chevaliers pour se défendre ne furent pas moins formidables que ceux des Turcs pour les attaquer. Enfin la flotte ottomane parut à la hauteur de l'île, le 18 mai 1565; elle était composée de cent cinquante-neuf

vaisseaux à rames, tant galères que galiotes, qui portaient quarante mille hommes de débarquement, tous janissaires, spahis ou autres troupes d'élite. Ce fut une lutte terrible, trop longue à rapporter ici, et dans laquelle les chevaliers se distinguèrent comme toujours par une bravoure prodigieuse. Mais leur nombre diminuait chaque jour; enfin, le 24 juin, après un mois entier de tranchée ouverte, les Turcs, à qui le siége d'un seul des forts de l'île coûta Dragut et plus de neuf mille hommes, résolurent de prendre, à quelque prix que ce fût, les soixante hommes qui y restaient. Ce dernier assaut fut aussi vaillamment soutenu qu'il pouvait l'être par une troupe trop inférieure en nombre, et dans laquelle plusieurs étaient déjà grièvement blessés. Quelques-uns, dans l'impossibilité de se tenir debout, avaient fait apporter des chaises sur la brèche; et saisissant à deux mains leurs épées, qu'ils ne pouvaient plus soutenir d'une seule, ils attendirent que les janissaires leur donnassent le coup de la mort, mais non sans avoir porté les premiers coups. En effet, il ne resta pas un seul de tous ceux qui s'étaient consacrés à la défense de cette place.

Les Turcs, arrivés dans le château, y commirent toutes les cruautés possibles. Ayant trouvé quelques chevaliers qui respiraient encore, en dérision de la croix qu'ils portaient, ils leur firent à tous une incision cruciale sur la poitrine; ils les clouèrent par les mains et par les pieds sur des planches, et ils les jetèrent dans la mer, dont le flot poussa leurs corps sur le rivage. Le grand maître, à ce spectacle, fut pénétré de douleur et de colère; sur-le-champ il fit, par représailles, couper la tête à tous les esclaves musulmans qu'il y avait dans l'île, et, chargeant des canons avec ces têtes, il les envoya à ces barbares. Maîtres du port par la prise de la forteresse qui en défendait l'entrée, le vieux Mustapha envoya proposer aux chevaliers une capitulation honorable : pour toute réponse

ils menacèrent le député de le faire pendre. Le combat reprit avec une fureur nouvelle : les défenseurs de Malte faisaient des prodiges de valeur, et, repoussant toujours les Turcs, les portaient à croire qu'ils étaient plus nombreux qu'ils ne l'avaient supposé d'abord. Mais il était impossible de tenir davantage, et un moment plus tard il eût fallu céder aux efforts des Turcs, quand une flotte venant de Sicile au secours de Malte rendit le courage aux assiégés, et mit en fuite leurs terribles ennemis. Soliman, à la nouvelle de la levée du siége et de la perte de plus des deux tiers de son armée, jeta avec indignation la lettre qui lui apprenait tous ces désastres, en s'écriant que les armes ottomanes n'étaient jamais heureuses que lorsque lui-même les commandait. Dans son premier transport, sans doute il aurait rendu ses généraux victimes de son ressentiment; mais, ayant eu le temps de se calmer avant leur arrivée, il crut plus prudent de feindre. On publia par son ordre, à Constantinople, que l'armée ottomane avait tellement ruiné l'île de Malte, qu'elle était tout à fait inhabitable. Par un calcul de sa politique, Soliman voulut que sa flotte entràt triomphante dans le port de Constantinople. Mais aucun trophée n'annonçait cette prétendue victoire, et le peuple ne se prêta point à l'illusion qui lui était offerte; malgré les chants de victoire, le petit nombre de janissaires qui sortaient des vaisseaux, couverts de blessures ou accablés de fatigue, restes déplorables d'une armée nombreuse et brillante, la certitude que Malte n'était point soumise, le soin même que Soliman prenait de se cacher au public, indiquaient assez ce qu'il fallait penser de tous ces avantages dont on faisait un récit aussi infidèle que pompeux.

La fin de la vie et du règne de Soliman se passa en entreprises malheureuses contre l'Autriche, à qui il avait déclaré la guerre pour défendre le fils de Zapoli, roi de Hongrie. Ce fut pendant le siége de Sighet que Soliman,

outré de colère en voyant la résistance des troupes commandées par le comte de Serin, fut atteint d'une attaque d'apoplexie dont il expira au bout de quelques instants (974-1566). Son vizir Méhémet, pensant qu'il importait de cacher cet événement, fit étrangler un médecin juif et quelques esclaves qui avaient assisté à la mort du sultan. Puis il publia dans le camp que Soliman était indisposé, et il eut soin de faire porter le dîner de son maître chaque jour, selon l'usage, avec pompe et au son des instruments, dans la tente où il cachait le cadavre à tous les yeux, tandis qu'un héraut était allé à Iconium pour avertir Sélim de venir prendre possession du trône.

Cependant Méhémet faisait presser les opérations du siége de Sighet au nom de Soliman, dont les janissaires redoutaient les reproches. Après des prodiges de valeur de part et d'autre, le comte de Serin et ses soldats durent sortir de la place; mais ils vendirent si cher leur vie, qu'un très-petit nombre d'entre eux tombèrent au pouvoir des Turcs. Au lieu de continuer l'expédition, Méhémet ordonna aux troupes de retourner vers Belgrade au nom de Soliman, dont on portait la litière en tête de l'armée.

Soliman avait soixante-seize ans quand il mourut; il en avait régné quarante-six. Sélim, son fils, accourut à Constantinople à la première nouvelle de la mort de son père. Lorsque le nouveau sultan arriva au sérail, on publia en même temps la mort de Soliman et l'avénement de Sélim au trône. Le peuple remarqua que Sélim but en débarquant deux grands verres de vin sans prendre le soin de se cacher. Cette action, qui, cent soixante ans auparavant, avait coûté la vie à Soliman, fils de Bajazet Ier, fut applaudie avec transport par presque tous les musulmans, qui étaient mécontents de la sévérité du dernier règne. Les cérémonies de la proclamation achevées, Sélim partit en toute hâte pour Belgrade, au-devant de l'armée

et du corps de son père : il ordonna qu'on lui fît de magnifiques funérailles.

Une émeute de janissaires inaugura les premiers jours du règne de Sélim : ces soldats redoutables se plaignaient de ce que le nouveau sultan les avaient frustrés de la gratification qui leur était due à l'avénement du souverain. Ni Sélim, ni son vizir Méhémet, n'eurent assez de résolution pour entreprendre de réduire ces mutins ; on leur fit compter au plus vite un mois double de leur paie ; de plus, leur commandant reçut la promesse solennelle qu'on n'ôterait point à ce corps la garde de l'empereur, et qu'aucun d'eux ne serait puni pour cette émeute. Quoiqu'un tel début dût convaincre le faible Sélim que, pour n'avoir rien à redouter de ces troupes, il fallait les employer contre les étrangers, il voulut faire la paix avec l'empereur d'Allemagne. Ce prince, dont les États héréditaires étaient dévastés, avait plus de raisons de la désirer que les Turcs : il avait même envoyé à la Porte un résident, nommé Albert de Viis, pour proposer des conditions ; mais le traité entamé fut bientôt interrompu par une grave insulte que le ministre autrichien reçut dans les rues de Constantinople, et dont il ne put jamais avoir raison. L'empereur, le premier des monarques chrétiens pour la dignité, n'était pas, à beaucoup près, le plus puissant d'entre eux. Il aima mieux oublier cette injure que d'entreprendre de la venger sans succès. La Hongrie était dévastée ; son souverain n'avait pas de quoi payer les troupes que le corps germanique avait accordées difficilement à sa qualité d'empereur. Il fit la paix avec le prince de Transylvanie, puis il envoya l'évêque d'Adria à Constantinople, chargé de riches présents. Ce prélat parvint à conclure pour huit ans une trêve dont son maître ne pouvait se passer (975-1567). La nouvelle d'un soulèvement en Arabie avait déterminé le grand vizir Méhémet à signer ce traité. On venait d'apprendre qu'un chef

d'une de ces hordes vagabondes qui parcourent sans cesse les trois Arabies, avait choisi l'instant d'un changement de souverain pour soustraire tout ce pays à la puissance ottomane, et pour s'emparer de la Mecque. Sélim ne vit dans cet événement, qui survenait loin de Constantinople, que le bonheur d'être délivré des janissaires, qu'on allait employer contre les révoltés. Un devin lui avait prédit que sa vie serait de courte durée : aussi avait-il résolu de ne l'exposer jamais au hasard des combats, et d'éviter constamment tout ce qui pourrait exciter des révolutions. Cette guerre d'Arabie fut terminée plus tôt que l'empereur ne l'aurait voulu : en moins d'une campagne les rebelles furent dissipés et la Mecque reprise. Osdémir (c'était le nom du vaillant capitaine de Sélim) faisait respecter le nom de son maître, tandis que ce prince s'avilissait par l'ivrognerie et la débauche.

Les janissaires étant de retour à Constantinople, le vizir Méhémet, qui à l'instar de son maître craignait les troubles, songea à les occuper ailleurs. Plusieurs pachas proposaient de s'emparer de l'île de Chypre, qui appartenait aux Vénitiens (976-1568). Quant à Méhémet, il trouvait cette entreprise trop considérable, à cause de la quantité de villes fortifiées que contenait cette île. Mais les autres pachas du banc, qui partageaient l'autorité, faisaient entendre à Sélim qu'il ne jouirait des douceurs du repos qu'en occupant constamment, et le plus loin possible de la capitale, cette milice turbulente. Sélim, flatté dans sa faiblesse, adopta l'avis du plus grand nombre contre le sentiment de son vizir. Il résolut de rompre l'alliance qui existait entre Venise et la Porte : pour cela, il chercha des prétextes, qui, tout futiles qu'ils étaient, lui parurent cependant assez sérieux pour déclarer la guerre aux Vénitiens, dont l'ambassadeur leur mandait que l'on commençait à parler ouvertement à Constantinople de la conquête de l'île de Chypre. Si Sélim avait seulement

voulu occuper ses janissaires, il aurait trouvé des motifs plus plausibles de faire la guerre à Philippe II, roi d'Espagne, qu'il ne pouvait en avoir contre Venise. Les Maures de Grenade s'étaient retranchés sur une montagne escarpée, et avaient envoyé demander des secours à Sélim contre les Espagnols, qui les traquaient de toutes parts pour les punir de leurs révoltes incessantes. C'était là pour le sultan une vraie guerre de religion, de celles qui sont tant recommandées par la loi de Mahomet, et pour lesquelles sont réservés les trésors des mosquées; de celles mêmes qui doivent honorer les monarques qui les entreprennent, puisque l'objet était de protéger des coreligionnaires. Méhémet voulait qu'on abandonnât l'entreprise contre Chypre pour voler à l'aide des Grenadins; mais Sélim s'y refusa, et Méhémet se trouva seul de son avis. Le capitan-pacha Piali, et le vizir Mustapha-Pacha, qui avaient le plus insisté pour la conquête de Chypre, déterminèrent le sultan à déclarer formellement la guerre aux Vénitiens (977-1569).

Un adversaire tel que le Turc était trop puissant pour que les Vénitiens pussent espérer de lui résister sans l'aide de secours étrangers. Ils implorèrent l'assistance de toutes les puissances chrétiennes contre celui qu'ils appelaient l'ennemi commun. Mais aucune d'elles ne répondit à leur voix : toutes avaient des embarras plus graves qui les préoccupaient. Les Vénitiens se virent donc seuls en présence des Turcs : ils ne comptaient que sur l'Espagne, et cet espoir même fut bientôt déçu. Les forces des Ottomans furent rassemblées en peu de temps : elles se composaient de deux cents voiles, tant galères que vaisseaux, qui portaient quatre-vingt mille hommes de débarquement, dont vingt mille janissaires ou spahis sous les ordres de Piali. Mustapha devait conduire tout le siége.

L'île de Chypre, située sur les côtes d'Asie, est un des pays les plus fortunés de l'univers : elle contenait jadis

un grand nombre de villes toutes très-peuplées. Tant que ses habitants n'avaient pas plié sous un joug étranger, ils avaient trouvé dans leur pays tout ce qui était nécessaire au soutien et même à l'agrément de la vie. La température y favorisait la production de fruits de toute espèce, et les cultivateurs n'avaient besoin que de très-peu d'efforts pour aider la fécondité du sol : mais, depuis qu'une république aristocratique s'était rendue maîtresse de cette île, depuis que ses habitants ne travaillaient plus que pour un petit nombre d'hommes avides et despotes, la misère y avait étouffé l'émulation et l'industrie; les Cypriotes craignaient d'étaler une abondance qui leur attirait l'envie et la persécution.

De trente villes qui avaient fleuri sous les rois de Chypre, à peine en restait-il cinq qui méritassent encore ce nom, et deux seulement pouvaient soutenir un siége : c'étaient Famagouste et Nicosie. Tout ce qui n'était pas renfermé dans leur enceinte accourut à la rencontre des Turcs, qui débarquèrent sans obstacle (978-1570). Ces insulaires, contents de changer de maîtres, offrirent aux ennemis des Vénitiens leurs vivres, leurs maisons, leurs bêtes de somme, enfin tout ce que la tyrannie leur avait laissé; car les défenseurs de Chypre n'avaient pas jugé à propos de ravager le pays qu'ils abandonnaient malgré eux à l'ennemi. Les Turcs, accueillis dans l'île mieux que s'ils fussent entrés dans une terre soumise depuis longtemps, ne firent aucun mal à ces habitants pacifiques; on eût dit que leur armée s'arrêtait dans un pays ami pour s'y reposer des fatigues de la guerre.

Les Cypriotes leur conseillèrent d'assiéger d'abord Nicosie, comme la place la plus facile à réduire. Cette ville, située au milieu d'une campagne fertile, était bien fortifiée; elle avait une citadelle assez forte et de très-bons remparts. Mais, quoiqu'on y comptât dix mille hommes en état de porter les armes, Nicolas Dandolo, noble véni-

tien qui y commandait, ne faisait fond que sur quinze cents soldats de son pays, et sur mille gentilshommes qui, plus attachés à la république que tous les autres insulaires, avaient formé entre eux un corps pour résister aux Turcs. Le reste, peu fait aux travaux de la guerre, aspirait surtout à la voir finir, et presque tous désiraient changer de maître. Cependant le siége de Nicosie avançait : une armée nombreuse et disciplinée serrait de près les remparts, qu'une artillerie bien servie commençait à entamer. Malgré les querelles qui divisaient ses défenseurs, malgré le manque de vivres et de munitions, Nicosie tint cependant un mois. Mais enfin les brèches devinrent si larges, que ce qu'il restait des assiégés ne suffisait plus pour les réparer, ni même pour les défendre. Dans les derniers instants du siége, le péril excita la valeur de ce peuple, plus accoutumé aux soins du commerce qu'aux travaux de la guerre. L'ennemi ayant réussi dans deux assauts qui lui livrèrent les remparts, les bourgeois et les soldats purent se retrancher dans les rues et dans quelques maisons, où, après une vigoureuse résistance, ils capitulèrent avec les Turcs. On leur promit la vie, mais on ne leur tint pas parole; le butin, en excitant la cupidité des Ottomans, réveilla aussi leur barbarie. Les janissaires, après avoir égorgé plus de quinze mille personnes sans défense, soldats, prêtres, femmes, enfants, vieillards, firent prisonniers vingt-cinq mille de ceux qu'ils crurent en état de servir. Cette cruauté fit repentir les gens de la campagne de l'accueil qu'ils avaient fait à de tels maîtres, et des facilités qu'ils leur avaient données pour massacrer leurs compatriotes.

Après la victoire, les chefs et les soldats turcs chargèrent un vaisseau de ce qu'ils avaient trouvé de plus précieux à Nicosie, et l'envoyèrent porter cette heureuse nouvelle à Constantinople. Ils mirent sur ce navire plusieurs jeunes esclaves d'un sang illustre et d'une rare

beauté, que leur âge et leur figure condamnaient d'avance à la captivité du harem. L'une d'elles, nommée Arnalde de Rocas, ayant fait envisager à ses compagnes toute l'horreur du sort qui les attendait, leur persuada de le prévenir, en ensevelissant avec elles dans la mer les richesses que ces barbares avaient ravies à leur patrie. Elles trouvèrent le moyen de mettre le feu aux poudres, et se firent sauter avec le vaisseau et tout son équipage. Deux matelots à demi brûlés furent recueillis par une barque qui passait à quelque distance, et racontèrent comment cette riche proie avait péri.

Enfin le capitan-pacha Piali, laissant soixante mille hommes dans l'île de Chypre, sous le commandement de Mustapha, transporta à Constantinople tous les esclaves et toutes les richesses pillées à Nicosie. Aussitôt après la prise de cette place, Mustapha avait tout disposé pour le siége de Famagouste, ville située sur la côte méridionale de l'île, mieux fortifiée que la capitale, et contenant une garnison de huit mille hommes. Mustapha tenta ensuite d'épouvanter le gouverneur et les troupes; il fit défiler sous les remparts tous ses spahis et une partie de ses janissaires, portant chacun au bout de leur lance ou de leur cimeterre une tête de ceux qui avaient été massacrés au premier siége. Mustapha envoya même celle de Dandolo à Bragadini, qui commandait dans Famagouste, en lui faisant dire de profiter de cet exemple, et de ne pas se laisser réduire aux dernières extrémités, s'il voulait conserver sa vie. Le Vénitien, indigné, répondit à Mustapha : « Je ne sais lequel des deux doit tomber sous les coups de l'autre; mais je jure que je ne serai jamais ton esclave. » Le bruit s'était répandu qu'une flotte chrétienne approchait de l'île; Mustapha, inquiété par cette rumeur, fit proposer des conditions avantageuses aux assiégés. Ceux-ci répondirent toujours avec la même fermeté, dans l'espérance d'un secours qui ne vint point. Quoique le climat de l'île de

Chypre soit très-tempéré, les saisons semblèrent conspirer cette année-là pour donner aux Vénitiens l'aide que les hommes leur avaient refusée. Les neiges et les glaces traversèrent les opérations du siége dans un temps où les chaleurs commencent à peine à diminuer. Voyant que la résistance des assiégés persistait à être très-opiniâtre, et que les travaux des assiégeants devenaient pénibles et très-meurtriers, Mustapha suspendit les hostilités.

L'hiver s'écoula en négociations, tant à Venise qu'à Constantinople; la république avait fait des efforts persévérants, quoique vains, pour obtenir la paix du sultan. Quant à Mustapha, il était demeuré oisif dans l'île de Chypre pendant cette saison rigoureuse. Au commencement du printemps (979-1571), la flotte ottomane, après avoir ravagé les îles de Zante et de Céphalonie, deux riches entrepôts du commerce de Venise, dans lesquels il n'y avait aucune place en état de résister, amena vingt mille hommes dans l'île de Chypre. Avec ce renfort, Mustapha recommença le siége de Famagouste. Bragadini n'était pas resté oisif pendant la relâche que les Turcs lui avaient laissée : la nombreuse armée des Ottomans et la résolution de ses hommes lui présageaient que ce siége serait très-long. Il s'y déploya de part et d'autre tout ce que pouvaient la valeur et la science militaire. On remarque que, pendant quatre mois et demi que dura le siége, il n'y eut de part ni d'autre aucun prisonnier. Ni les soldats, ni les bourgeois de Famagouste ne faisaient de quartier, et ils n'en voulaient pas pour eux-mêmes; l'exemple de Nicosie les avait rendus aussi cruels que leurs ennemis. Mais quand le canon des Turcs eut tué plus des trois quarts des défenseurs de la place et ouvert ses remparts de tous côtés, les assiégés craignirent que les Ottomans, qui donnaient de fréquents assauts, ne fussent bientôt maîtres de la ville. Bragadini avait juré de n'être jamais esclave des Turcs; il ne voulait entendre à aucune com-

position; quant aux bourgeois, ils perdirent bientôt tout courage : il ne restait plus dans Famagouste que sept barils de poudre et de la farine pour trois jours.

Bragadini, vaincu par les instances des siens, consentit à ce qu'on s'occupât de capituler. Mustapha saisit avec empressement cette proposition, et on échangea aussitôt des otages. Les assiégés devaient sortir avec armes et bagages et cinq pièces de canon ; on s'engageait à leur fournir des vaisseaux pour les porter en Candie ; les habitants avaient la liberté de demeurer dans la ville ou d'en sortir ; ils ne seraient inquiétés ni dans l'exercice de leur religion, ni dans leur liberté, ni dans leurs biens. Ces articles, ainsi arrêtés et signés de la main de Mustapha, le furent aussi de celle de Bragadini. Mais le Turc ne tarda pas à les violer. Quand il vit le petit nombre de ceux qui lui avaient tenu tête avec tant d'opiniâtreté, et leur état de maigreur, qui les faisait plutôt ressembler à des squelettes qu'à des hommes, il ordonna de suspendre l'embarquement à peine commencé. Bragadini se plaignit en vain de ce manque de foi ; Mustapha ne lui répondit qu'en le faisant inviter à venir le trouver, témoignant le plus grand désir de connaître un si brave guerrier. Bragadini se rendit sans défiance auprès du Turc ; il ne devait y trouver que l'injure, la captivité et la mort. En effet, les janissaires entrent dans Fagamouste, s'y livrent au pillage et chargent de chaînes tout ce qu'ils rencontrent. Enfin Bragadini fut condamné par les ordres de Mustapha, en présence de tous ceux qui l'avaient accompagné, aux travaux les plus pénibles et les plus humiliants, par exemple, porter les pierres destinées à réparer les brèches de Famagouste. Comme cet homme courageux se révoltait contre de telles iniquités, le pacha le fit écorcher vif, en disant qu'il était juste que celui qui avait fait répandre tant de sang ottoman, perdît tout le sien ; puis, ayant recouvert de cette peau un mannequin de paille, il le suspendit à une des

antennes de sa galère, et il rapporta à Constantinople ce prétendu monument de sa victoire, témoignage odieux de sa barbarie et de son parjure.

Avant de ramener sa flotte dans le port de la capitale, Mustapha fit réparer les fortifications de Famagouste et de Nicosie. Il distribua vingt mille hommes dans les différentes villes pour la garde de l'île de Chypre; puis, s'étant embarqué, il retourna à Constantinople. Quelque riche que fût cette conquête, elle avait coûté trop de crimes pour être vraiment glorieuse. Mustapha fut reçu avec de grands honneurs et tout l'appareil du triomphe. Mais le grand vizir Méhémet n'avait pas pardonné au pacha d'avoir fait décider l'expédition de Chypre malgré ses conseils. La réussite, si profitable à l'empire ottoman, humiliait de plus en plus le premier ministre; il craignait avec raison qu'un monarque voluptueux, également incapable de se livrer aux travaux de la guerre et de soutenir le poids du gouvernement, ne préférât un jour le général conquérant au ministre qui ne s'était distingué par aucune action d'éclat. Tandis que le pacha, enflé de ses succès, se regardait comme l'appui de son maître et l'idole de l'empire, le grand vizir le desservait sourdement, se plaignant à Sélim de l'arrogance de Mustapha, et de son infidélité dans la répartition du butin de l'île de Chypre, qu'il disait avoir été immense, et dont il n'était revenu qu'une faible part aux troupes et à l'empire. Mustapha fut dépouillé de ses honneurs, et relégué dans un gouvernement secondaire. Sélim n'osa pas le faire périr, de peur que le bruit de sa mort ne produisît un fâcheux effet parmi les janissaires, qui avaient aidé à ses conquêtes, et dans le peuple, témoin de son triomphe. En même temps le grand vizir fit dépouiller Piali de la charge de capitan-pacha; on ne reprochait à celui-ci que de la négligence dans ses devoirs, et de n'avoir point assez dévasté les côtes qui appartenaient aux Vénitiens. La place de capitan-pacha fut donnée à Ali,



K. Girardet del. P. Girardet, sc.

Don Juan monta sur le pont de son adversaire, Ali et presque tout son équipage y perdirent la vie

auquel l'exemple de Piali coûta cher, comme on va le voir.

Les confédérés chrétiens, qui avaient laissé à leur ennemi tout le temps de s'emparer de l'île de Chypre, se trouvèrent enfin en état de mettre en mer deux cent vingt galères, dont quelques-unes appartenaient à l'ordre de Malte, six galéasses vénitiennes et vingt-cinq autres vaisseaux. Cette puissante flotte était, selon le traité, commandée par don Juan d'Autriche; mais ce même traité prescrivait au chef de laisser décider les opérations dans le conseil à la pluralité des voix. La flotte était prête à partir du port de Messine, qu'on doutait encore quelle place maritime il fallait attaquer. Le général vénitien proposa d'attaquer plutôt la flotte des Turcs, qu'on disait déjà en mer, et il présenta cette expédition comme la plus prompte, la plus glorieuse et la plus sûre, parce que les bâtiments turcs ne sont jamais si lestes, ni si adroitement manœuvrés que ceux des chrétiens. On ne doutait pas que les Turcs n'approchassent bientôt des côtes qui appartenaient à la république ou à quelque autre puissance chrétienne; ainsi l'ennemi n'était pas difficile à rencontrer. Don Juan d'Autriche, jeune, plein d'ardeur, bien secondé d'ailleurs par les Vénitiens, marins exercés, qui désiraient venger les malheurs de leur patrie, brûlait comme eux de se signaler par une victoire mémorable. Les timides avis de Doria ne furent point écoutés. On envoya à la découverte trois galères, qui apprirent bientôt que la flotte des Turcs, forte de trois cents voiles, était entrée dans le golfe de Lépante. Les Lépantins s'étaient déjà rendus sans coup férir, et ce qui appartenait aux Vénitiens sur ce golfe ne promettait pas de faire plus de résistance.

Don Juan fit force de voiles et de rames pour entrer dans le golfe. Ali-Pacha, qui eût pu en sortir avant l'arrivée de son ennemi, aima mieux l'y attendre. Il se croyait supérieur en forces, et il ne voulait pas qu'on l'accusât, comme son prédécesseur, de fuir les occasions brillantes,

Mais il commença à se repentir de sa témérité lorsqu'il vit l'armée ennemie, beaucoup plus nombreuse qu'il ne l'avait cru d'abord, occuper en ligne droite le même espace qu'il occupait en croissant, c'est-à-dire à peu près la largeur du golfe. La facilité avec laquelle la flotte chrétienne fut mise en bataille jeta les Turcs dans le plus grand étonnement. Le feu terrible de l'artillerie et de la mousqueterie des Vénitiens rompit bientôt le croissant des Turcs, et l'adresse avec laquelle les Vénitiens, les Espagnols et tous les confédérés firent manœuvrer leurs galères, décida la bataille en très-peu de temps. Les deux galères capitanes s'attaquèrent avec furie; elles étaient également montées. Celle du capitan-pacha portait quatre cents janissaires, et celle de don Juan pareil nombre d'hommes d'élite. Le jeune prince et le général turc désiraient vivement se mesurer. Les deux bâtiments furent bientôt accrochés. Don Juan monta sur le pont de son adversaire; et après une lutte très-opiniâtre, l'ayant forcé de se retirer dans l'avant, il l'y serra avec une telle vigueur, qu'Ali et presque tout son équipage y perdirent la vie. Aussitôt don Juan fit arborer le pavillon confédéré sur la galère dont il venait de s'emparer, et attacher la tête du capitan-pacha au haut du grand mât; puis il fit donner ce bâtiment avec un tel succès, qu'il porta partout la terreur et la victoire. Presque toutes les galères des chrétiens eurent le même bonheur que la capitane. Les chiourmes des Turcs étaient composées en grande partie de forçats chrétiens; aussitôt qu'un équipage avait le dessous, les forçats se déclaraient pour ceux qu'ils regardaient comme leurs libérateurs, et la galère était bientôt rendue. Quoique la victoire eût penché de bonne heure du côté des chrétiens, la résistance des Turcs fut longue et meurtrière : le désespoir leur fit vendre cher leur vie. Otchiali, pacha d'Alger, lieutenant d'Ali, après avoir combattu plusieurs heures aussi vaillamment que

le malheur des Turcs put le lui permettre, sauva trente bâtiments à la faveur de la nuit. Tout le reste de la flotte fut pris ou coulé à fond. On estima la perte des Ottomans à trente mille hommes, sans compter quinze mille esclaves chrétiens que les alliés arrachèrent à la captivité. Les chrétiens gagnèrent cent soixante-une galères, douze galiotes, cent dix-sept pièces de gros canon, deux cent cinquante-six de moindre, et dix-huit pierriers. On employa quinze jours à partager les dépouilles.

La nouvelle de la défaite de Lépante jeta Sélim dans le désespoir. La consternation du peuple à cette nouvelle fut presque égale à celle du sultan. Si la flotte victorieuse eût profité des circonstances, rien ne l'empêchait de pénétrer jusqu'à Constantinople ; mais un corps de confédérés a toujours plusieurs têtes : on délibéra lorsqu'il fallait agir, et, quoique tous fussent d'accord de profiter d'un moment aussi favorable, Doria ramena ses galères à Messine, don Juan conduisit les siennes à Naples, Colonna retourna avec celles du pape, celles de Malte rentrèrent dans leur port, et les Vénitiens demeurèrent seuls maîtres de la mer. En vain le sénat de Venise changea d'amiral, parce que Veniero, qui commandait leur flotte, et à qui on devait en grande partie la victoire de Lépante, déplaisait à don Juan : les raisons des Espagnols pour traîner la guerre en longueur étaient autres que le caprice de leur général. Philippe II était jaloux des succès de Venise, et ne voulait pas que cette république devînt trop puissante.

Cependant Sélim, ou plutôt son grand vizir Méhémet, sut mieux réparer les désastres de son pays que les confédérés ne surent profiter de leurs succès. Après quelques vaines tentatives de reprendre les hostilités, les Vénitiens, abandonnés ou mal servis par leurs alliés, se crurent trop heureux d'obtenir la paix de la Turquie. Ils durent cet avantage à l'intervention de François de Noailles, évêque

de Dax, alors ambassadeur de France à la Porte, et qui y jouissait d'une considération qu'aucun ministre n'avait su y conquérir avant lui. Cet habile diplomate, qui savait traiter avec les Ottomans, les menaça de la France et leur montra toute la chrétienté prête à se liguer. Méhémet fut intimidé, et la paix fut enfin conclue entre la Porte et la république de Venise (980-1572).

Les années suivantes ne furent signalées que par l'ambassade envoyée à Sélim par Étienne Battori, élu prince de Transylvanie, pour demander à la Porte l'investiture de sa souveraineté. Peu de temps après, Sélim ayant voulu exiger un double tribut du voïevode de Moldavie, celui-ci le refuse, et une guerre sanglante s'ensuit, où le voïevode battu se rend aux Turcs, qui le mettent à mort malgré la foi jurée (981-1573). Pendant cette révolution, il s'en fit deux beaucoup plus rapides dans le royaume de Tunis, et qui furent plus utiles à l'empire ottoman. Les Tunisiens, voulant secouer le joug des Espagnols, et plus encore celui de leur roi tributaire, que ceux-ci protégeaient, implorèrent le secours de la Porte contre Amida, leur tyran, fils de Mulei-Ascen. Le divan saisit cette occasion d'étendre son pouvoir dans un pays musulman qui ne lui était pas soumis. Amida, aussi timide que cruel, s'enfuit de Tunis en voyant les Turcs maîtres de la Goulette, son plus solide rempart. Mais, sitôt que la flotte ottomane fut partie pour aller ravager d'autres côtes, don Juan d'Autriche vogua vers Tunis à la tête de cent cinquante vaisseaux, reprit la Goulette, et nomma à la place d'Amida son frère cadet, enfant de douze ans, que ce monstre avait épargné parce qu'il n'avait pas pensé qu'il fût à craindre. On a prétendu que don Juan voulait ce trône pour lui-même; qu'il espérait obtenir le consentement de Philippe II, son frère, et que c'était pour cela qu'il avait choisi un enfant, plus facile à déposséder qu'un corsaire africain. Don Juan, pour s'assurer de

Tunis, fit élever entre cette ville et la Goulette un fort de six bastions : il laissa dans les deux places six mille hommes d'infanterie espagnols ou italiens, et il confia le commandement de ses troupes au comte de Serbelloni.

Les Tunisiens, à la vue de cet état de choses, exprimèrent à la Porte le désir de devenir une province de Turquie ; ils offrirent au divan de lui faciliter cette conquête. Méhémet, qui en comprenait toute l'importance, choisit à cet effet Sinan-Pacha, auquel il donna quarante mille hommes et cent galères. A la vue de ces troupes ennemies, le jeune roi de Tunis tenta, mais en vain, d'organiser une défense ; il s'aperçut bientôt qu'il ne lui restait de ressource que dans une prompte fuite. Comme l'avait pensé Méhémet, Tunis fut pris après une courte résistance de la part des Espagnols, et Sinan s'en déclara pacha pour Sélim son maître (982-1574).

Il s'était fait d'aussi grandes choses sous le règne de Sélim II que sous ceux de ses prédécesseurs ; mais tandis que ces événements s'accomplissaient, le sultan s'oubliait dans l'ivrognerie et la débauche. Son grand vizir Méhémet, qui s'était emparé de la puissance souveraine, et qui n'avait trouvé que peu d'obstacles dans le divan, avait su, sans paraître lui-même à la tête des armées, les employer utilement pour la gloire de l'empire et pour l'abaissement des puissances ennemies. Au milieu de cette prospérité, Sélim fut attaqué d'une maladie qui l'emporta à l'âge de cinquante-deux ans, après huit ans et quelques mois d'un règne purement nominal, auquel il n'avait eu aucune part effective.

CHAPITRE VIII

Avénement d'Amurat III. — Sa cruauté. — Rencontre qu'il fait dans un marché. — Le cuisinier vizir. — Il s'oppose à l'élection de Maximilien au trône de Pologne. — Guerre de Perse. — Le kan des Tartares prisonnier du sophi. — Sa mort. — Mauvais succès de la guerre. — Désordres dans le gouvernement de la Turquie. — Déposition et retour au pouvoir de Sinan et de Ferhad. — Rodolphe, empereur d'Occident, déclare la guerre à Amurat. — Paix avec la Perse. — Guerre en Hongrie. — Succès partagés. — Mort d'Amurat. — Révoltes sous son règne. — Avénement de Mahomet III. — Il commence par faire étrangler ses frères. — Révolte des voïevodes de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie. — Succès partagés en Hongrie. — Siége et prise d'Agria par les Turcs. — Bataille d'Agria. — Peste à Constantinople. — La sultane mère abuse de son autorité. — Belle conduite de l'ambassadeur de France. — Les Turcs envoient une ambassade et des présents à Henri IV. — Sédition des spahis. — Supplices. — Émeute à Constantinople excitée par le vizir Ali-Assan. — Lutte des janissaires et des spahis. — Ces derniers sont vaincus. — Guerre en Perse. — Intrigues d'Ali-Assan. — Sa mort. — Politique de son successeur. — Mort de Mahomet III. — Sa cruauté.

1575 — 1603

Amurat III, fils aîné de Sélim II, avait trente et un ans quand il succéda à son père; il arriva au milieu de la nuit sous les murs de Constantinople. L'impatience de ce prince lui avait fait passer le détroit de Gallipoli dans l'obscurité, quoique la mer fût alors fort agitée. Ce fut le seul danger auquel il s'exposa pendant tout son règne. La même journée fut employée aux funérailles de Sélim II, et à la proclamation de celui qui montait sur le trône; mais ce jour fut souillé par un attentat que les Turcs ont appelé un acte de politique, et que le chef de la religion musulmane n'eut pas honte d'autoriser. Le mufti, consulté sur ce qu'on devait faire de cinq princes issus du

sang de Sélim, dont le plus âgé n'avait pas huit ans, décida, conformément au désir du nouveau sultan, qu'il fallait les faire mourir, de peur que le règne de leur frère ne fût un jour troublé par eux. Cette cruelle sentence fut exécutée sous les yeux d'Amurat, en présence des sultanes mères, afin qu'elles ne pussent pas douter qu'elles n'avaient plus de fils; l'une d'elles se perça de son poignard lorsqu'elle vit étrangler son enfant. Amurat, non content de toutes ces cruautés, fit jeter à la mer deux femmes de son père qui allaient être mères.

Amurat n'usa guère de son autorité que pour changer souvent de ministres. Comme il était tout à fait incapable, il contribua autant que son prédécesseur à rendre absolue l'autorité des grands vizirs. Mais la politique lui fit trouver sa sûreté à les déposer souvent, et sur des motifs assez légers. Ces motifs, il les trouvait en usant du seul moyen que les empereurs ottomans puissent avoir de connaître leurs sujets, dont ils sont trop séparés par les mœurs orientales.

Un jour qu'il se promenait déguisé dans un marché de Constantinople, il rencontra un homme qui se plaignait très-haut, maudissant le kiaïa ou lieutenant du grand vizir, dont l'une des plus importantes fonctions est d'approvisionner la ville. Amurat, s'étant approché de cet homme, lui demanda ce qui le fâchait, avec un air d'intérêt qui détermina le Turc à lui répondre : « Vous ne pouvez adoucir mon chagrin, ni empêcher que je reçoive aujourd'hui sous la plante des pieds cinquante coups de bâton que je n'ai sûrement pas mérités. Je suis cuisinier dans une caserne de janissaires, et je viens tous les jours acheter ce qui est nécessaire pour nourrir ma chambrée; quoiqu'il soit grand matin, je trouve presque toutes les denrées enlevées, et ce qui reste est si cher, que je n'ai pas reçu de quoi nourrir tout mon monde à ce prix. Le kiaïa met un tel impôt sur les vivres, qu'on n'en apporte pas au marché la

moitié de ce qui est nécessaire pour que l'abondance y règne, et que les janissaires puissent être nourris avec ce que l'empereur leur donne. Les grands s'enrichissent tandis que nous mourons de faim, et nous sommes encore battus pour leurs friponneries. » La suite de la conversation convainquit l'empereur qu'il y avait effectivement des malversations dans l'approvisionnement de Constantinople, et que l'homme qui les lui dévoilait était doué de bon sens. Amurat, de retour au sérail, manda ce cuisinier, dont il avait eu soin de retenir le nom; il se nommait Ferhad. Cet homme, étonné d'être appelé devant l'empereur, le fut bien plus encore quand il reconnut sur le trône, vers lequel il osait à peine lever les yeux, celui-là même qu'il avait entretenu si familièrement deux heures auparavant. L'empereur ordonna qu'on réprimât ces abus; le kiaïa fut destitué, et Ferhad demeura attaché au service de l'intérieur du palais. Nous le verrons dans la suite gouverner l'empire (983-1575).

Il se traitait alors en Europe une affaire aussi intéressante pour les Turcs que pour tous les princes de la chrétienté. La mort de Charles IX appelait son frère Henri de Valois, roi de Pologne, à la couronne de France, bien préférable à tous égards à celle d'un État électif, où le monarque n'est, à proprement parler, que le premier magistrat d'une république exposée sans cesse à l'anarchie par les vices de sa constitution. Maximilien, empereur d'Allemagne, avait déjà persuadé à la plupart des nobles appelés à la diète, de l'élire roi de Pologne, lorsque Amurat, à qui ses ministres firent comprendre combien il lui importait de diviser les chrétiens, écrivit à la diète polonaise qu'il ne souffrirait jamais que la couronne de Pologne fût réunie à la couronne impériale d'Allemagne; qu'il leur recommandait Étienne Battori, prince de Transylvanie, digne par ses qualités personnelles de devenir leur souverain. Le désir de la Turquie fut un ordre : Battori fut élu

roi. Ainsi Amurat tâchait de fonder sa tranquillité en Europe sur les dissensions de ses voisins. Il avait le projet de faire la guerre à la Perse; le souvenir de tant d'expéditions malheureuses ne pouvait l'en détourner. Les Ottomans ne concevaient pas qu'il y eût une autre gloire que celle des conquêtes. Le préjugé de l'islamisme donnait à Amurat bien plus d'ardeur contre les Persans, musulmans schismatiques, que contre les chrétiens. Il crut avoir trouvé un moment favorable pour attaquer les Persans.

Le sophi Schah-Abbas, qui avait fait si longtemps la guerre aux Turcs, avait eu trois fils. Comme il avait soupçonné l'aîné de pencher pour la secte d'Omar, et que le second, accablé d'infirmités, ne lui paraissait pas propre à régner sur un grand peuple, il avait choisi le dernier pour son successeur; et afin que sa volonté fût exécutée, il avait proclamé de son vivant Chaïdar roi de Perse (c'était le nom de ce troisième fils), et il l'avait associé au gouvernement. L'aîné des trois, Ismaël, que la nature et la loi avaient désigné l'héritier du trône, fut enfermé dans un château. Le vieux sophi était très-respecté; tant qu'il avait vécu, tout était demeuré tranquille; mais à sa mort, le prince légitime sortit de sa prison; il attaqua l'usurpateur, le vainquit, le fit étrangler, et monta sur son trône. Ismaël favorisait la secte d'Omar; les persécutions et l'injustice de son père ne l'ayant pas changé, on vit à son avénement la guerre de religion se rallumer en Perse plus vive que jamais. Le parti du roi régnant devait être le plus fort; mais les zélés disciples d'Ali trouvèrent le moyen de faire périr leur roi pour l'intérêt de leur croyance. Sa propre sœur lui donna du poison; et Codabonda, le seul survivant des fils de Schah-Abbas, bon sectateur d'Ali, quoique peu capable, se trouva le maître du trône.

Toutes ces révolutions avaient coûté bien du sang; la

Perse était affaiblie, et la vengeance d'Ismaël, mort martyr de la secte d'Omar, était un excellent prétexte pour le monarque ottoman. Un iman inspiré vint dire à Amurat qu'il avait vu pendant son sommeil une inscription en lettres de feu, qui portait : *Amurat vainqueur de la Perse*. En vain, le grand vizir Méhémet répétait sans cesse dans le divan qu'une guerre contre la Perse serait toujours inutile à l'empire et pourrait lui devenir funeste ; le vieux vizir n'avait pas sur Amurat le crédit qu'il avait eu sur Sélim. Non-seulement la guerre fut déclarée malgré lui ; mais encore le cruel Mustapha, conquérant de l'île de Chypre, son ennemi personnel, fut mis à la tête de cette expédition. Fier d'un premier succès remporté sur les Persans, Mustapha passa le fleuve Kanak, s'empara presque sans coup férir de la province du Chirvan ; puis il distribua ses quartiers à l'entrée d'un hiver rigoureux, pendant lequel les Persans attaquèrent à leur tour toutes ses troupes dispersées, les taillèrent en pièces, et recouvrèrent leur province (984-1576). Mustapha, confus, eut ordre de retourner à Constantinople, où il fut dépouillé de toutes ses dignités. Aucun de ceux qui commandèrent après lui dans cette funeste guerre, et qui furent en grand nombre, ne réussirent mieux que lui.

Dans la campagne suivante (985-1577), Asman, aga des janissaires, commanda les Turcs. Abd-el-Cheraï, kan des Tartares, voulut frayer les chemins à la tête de quarante mille hommes. Il s'empara même de plusieurs villes ; mais les Persans, constants dans leur manière de se défendre, laissèrent l'ennemi s'engager dans les déserts, et attendirent, pour l'attaquer, que la fatigue et la faim eussent mis le découragement dans l'armée. Alors Zalembriza, fils aîné du roi de Perse, les chargeant avec avantage, battit les Turcs et les Tartares réunis, quoique ces derniers fussent au moins deux contre un. Le kan des Tartares fut fait prisonnier à cette bataille ; Abd-el-Che-

raï, captif, était encore redoutable pour les Persans, parce que la Crimée fournissait beaucoup de soldats que le sophi craignait plus que les Turcs, le climat de Perse ne leur étant pas aussi funeste qu'à ceux-ci. Codabonda voulait faire alliance avec le kan des Tartares; la circonstance de sa prison devait faciliter ce traité. Le prince captif fut reçu par son vainqueur comme s'il eût été vainqueur lui-même. Le sophi songeait à lui donner sa fille, quand une insulte faite par le kan à une des épouses du roi de Perse détermina la mort du futur allié. Cette nouvelle parvint à Constantinople pendant qu'un ambassadeur envoyé par le sophi y traitait de la paix. Amurat, malgré les prudentes observations de son nouveau grand vizir Sinan-Pacha, décida qu'il ne serait pas de la dignité de la Porte de faire la paix avec un prince qui venait de massacrer son premier feudataire, et le grand vizir eut l'ordre de continuer la guerre. Mais l'armée ottomane était trop considérablement diminuée pour qu'on pût en attendre quelque effort sérieux. Aussi, tout l'été de 1580 se passa en marches, en contre-marches sur les confins de la Perse, qui déterminèrent enfin Amurat à rappeler Asman, comme celui-ci l'avait toujours désiré. Un Achmet-Pacha fut envoyé à la place d'Asman, et ne fit pas mieux que ses prédécesseurs. Cette guerre dura douze ans entiers. Amurat, obstiné et inconstant, changea de général presque à chaque campagne, qui toutes furent ou indifférentes ou malheureuses. A Achmet succéda Ferhad, ce cuisinier des janissaires qu'Amurat avait autrefois rencontré dans un marché; à Ferhad, Siaüs; à Siaüs, Ibrahim; à Ibrahim, Ali. Tous demeurèrent dans le Chirvan, prenant et perdant tour à tour quelques bicoques, s'éloignant autant qu'ils le pouvaient de l'armée des Persans, qui se tenaient toujours sur la défensive dans l'espérance de ruiner l'ennemi (989-92, 1581-4). Malgré la lenteur de cette guerre, elle coûta une pro-

digieuse quantité d'hommes et d'argent. Un jour qu'Amurat se plaignait à Sinan du peu de succès de ses armes et des pertes continuelles qu'il faisait en Perse, tandis que tous ses ancêtres avaient accumulé tant de conquêtes, le grand vizir osa répondre à son maître que les sultans ses prédécesseurs s'étaient montrés eux-mêmes à la tête des janissaires, et que leurs victoires avaient été le prix de leur valeur. Un reproche aussi direct pénétra de honte le monarque, et le transporta de colère. Sinan fut dégradé, trop heureux de conserver la vie. On remarque qu'Amurat ne versa jamais que le sang de ses frères. Le cuisinier Ferhad fut nommé grand vizir à la place de Sinan.

Enseveli dans la débauche, Amurat ne put empêcher ses vizirs d'abuser d'un pouvoir dont ils n'espéraient pas jouir longtemps. Jamais il n'y eut plus de déprédations que sous ce règne. La guerre de Perse et le changement de vizirs épuisaient le trésor public, et forçaient d'augmenter les impôts sur les consommations. Les révoltes fréquentes des janissaires, dont on retardait la paie, et du peuple même, à qui on faisait supporter le poids de la mauvaise administration, obligeaient le Grand Seigneur à demeurer comme en prison dans l'intérieur de son sérail, dont sa garde avait peine à défendre l'entrée. Le grand vizir Ferhad paya de la perte de sa place la répression de ces désordres, et Asman reçut les sceaux qu'on ôtait à celui qui en avait bien usé.

Le nouveau vizir représenta à son maître qu'on ne pouvait nullement compter sur le nouveau kan des Tartares, qui, quoique allié et tributaire de l'empire ottoman, servait réellement le meurtrier de son père; que le frère cadet de ce prince, tout plein du ressentiment que la nature devait lui inspirer contre le roi de Perse, était prêt à embrasser la querelle des Ottomans; qu'il brûlait de mener les Tartares contre l'ennemi commun, et qu'il

demandait les secours des Turcs contre son frère dénaturé, pour venger à la fois son père et son suzerain. Isban (c'était le nom du prince tartare qui implorait le secours de la Porte) fut donc envoyé par Amurat à la tête de quelques troupes, pour ravir la souveraineté à son frère Alpegira, l'aîné de la maison des kans. En peu de temps Alpegira se vit abandonné des siens; lui-même s'enfuit déguisé, et Isban n'eut plus qu'à marquer sa reconnaissance à ceux qui l'avaient mis sur le trône de Crimée, en attaquant les Persans avec eux. En effet, le nouveau kan et le grand vizir partirent ensemble pour aller mettre le siége devant Tauris; mais Asman fut tué en attaquant cette place, et les Turcs l'abandonnèrent aussitôt. Le général ottoman fut remplacé par le cuisinier Ferhad, qui de grand vizir était redevenu, d'abord un simple particulier, puis pacha peu de temps après, sans doute par le besoin qu'on avait de lui. Il fut envoyé en Perse, et les sceaux de l'empire furent rendus pour la seconde fois à l'ancien grand vizir Sinan. Celui-ci sut tirer des sommes considérables des chrétiens, sous prétexte de protéger leur négoce (993-1585). On demandait au peuple sans cesse et sans mesure. Le sultan trouvait dans la guerre de Perse non-seulement les moyens d'éloigner la soldatesque toujours dangereuse à Constantinople, mais même une occasion de tirer de ses sujets de l'argent, qu'il appréciait depuis qu'il en avait manqué. Mais ce n'était pas assez de cette guerre si meurtrière et si dispendieuse, l'avidité, ou, si l'on veut, l'orgueil d'Amurat lui en suscita une seconde contre les puissances européennes.

Rodolphe, fils et successeur de Maximilien à l'empire d'Occident et au royaume de Hongrie, envoya un ambassadeur à la Porte pour régler quelques limites. Déjà les Français s'étaient affranchis de l'usage de porter des présents au sultan, de peur qu'il ne regardât comme un tribut

dû à son sceptre ce qui n'avait été jusqu'alors qu'un témoignage de bienveillance. L'empereur d'Allemagne ne crut pas devoir se soumettre davantage à cette humiliante sujétion. L'ambassadeur de Rodolphe n'ayant point offert de présents à Amurat, ce ministre fut constitué prisonnier. Le monarque autrichien, sans discuter avec ces violateurs des traités et du droit des gens, envoya des troupes dans le territoire de Sighet. Un neveu d'Amurat qui commandait dans cette place fut tué dans une escarmouche. Le sultan chargea Siaüs, redevenu pacha, d'aller en représailles ravager la Hongrie. Rodolphe assembla des diètes pour obtenir des secours. Ces peuples, qui avaient joui pendant plusieurs années de quelque relâche, ne refusèrent pas de mesurer leurs forces avec les Turcs ; ils accordèrent à leur maître des troupes et de l'argent. Tous ces mouvements décidèrent Amurat à conclure la paix avec la Perse. Le sophi la désirait plus que lui. Usbec, roi de la Tartarie asiatique, menaçait la Perse ; Codabonda, qui craignait beaucoup que deux ennemis si puissants ne l'attaquassent à la fois, résolut d'abandonner le Chirvan à Amurat. La paix fut donc conclue, et peu après cet événement, Sinan fut déposé par le caprice du sultan, et Ferhad recouvra les sceaux par une fantaisie, ainsi qu'il les avait perdus.

Cependant on apprit à Constantinople que les Hongrois avaient tenté le siége d'Albe-Royale ; que le pacha de Bude, accouru au secours de cette place avec ce qu'il avait pu ramasser de garnisons voisines, avait contraint l'ennemi à se retirer. Siaüs-Pacha assembla précipitamment une armée. Le grand vizir, pour subvenir aux frais de cette guerre, imagina une nouvelle espèce d'impôt : il força les Francs (1) et les juifs, les seuls négociants qu'il y eût dans

(1) On appelle de ce nom, en Turquie, les Français, et par extension ou par une plus ample signification, les Européens, parce que la nation

toute la Turquie, de prendre à un prix exorbitant des soieries et des pelleteries qu'il avait tirées des différentes parties de l'empire. Il était défendu, sous de graves peines, à tous les marchands de se pourvoir ailleurs qu'au trésor public. Ces distributions forcées le remplirent bientôt; mais le poids de cet impôt, dont le grand vizir avait prétendu charger les infidèles, retomba par contre-coup sur les musulmans, qui, forcés d'avoir recours aux négociants ainsi vexés, payèrent beaucoup plus cher les étoffes dont la matière avait été vendue à haut prix. Malgré les soins du grand vizir et les efforts qu'il faisait pour soulager ses compatriotes au détriment de l'étranger, il ne jouit pas longtemps de la confiance de son maître. Les ennemis de Ferhad trouvèrent encore une fois l'occasion de perdre ce ministre dans l'esprit de l'inconstant Amurat. Ce grand vizir, trouvé autrefois dans un des plus vils emplois d'une caserne de janissaires, après avoir parcouru pendant quinze ans les charges les plus importantes de l'empire, après avoir été deux fois grand vizir, fut dégradé pour la seconde fois sur des soupçons légers, et réduit à un état presque aussi abject que celui dont il avait été tiré quinze ans auparavant. Les sceaux de l'empire furent envoyés à Siaüs-Pacha, qui était alors en marche à la tête de l'armée (998-1590). Il était temps que les Turcs s'opposassent aux efforts des chrétiens. Depuis la tentative que ceux-ci avaient faite sur Albe-Royale, l'archiduc Mathias, général des Hongrois, avait emporté sans presque aucune résistance Filec et Novigrade, et il avait formé le siége de Gran. Le pacha qui commandait dans cette place avait été tué dès le premier jour de tranchée ouverte; mais la garnison n'en montrait que plus de valeur. Le grand vizir arriva fort

française s'est fait connaître et distinguer entre toutes les autres qui ont porté les armes en Orient, au temps des croisades.

à propos au secours de la place, que l'archiduc fut contraint d'abandonner. Siaüs-Pacha, qui possédait bien l'art de faire la guerre en plaine, força l'ennemi à accepter la bataille sur un terrain inégal. L'avantage du nombre et de la situation eut bientôt décidé la victoire. L'archiduc s'enfuit en Croatie, où il rassembla les débris de son armée : Siaus, victorieux, avait déjà formé le siége de Javarin (basse Hongrie) (1001-1593); la ville fut prise, grâce à la perfidie du comte de Hardec, défenseur de la place, qui ne put résister à l'or des Turcs. Mais bientôt après il expia dans les supplices, par ordre de l'archiduc, son odieuse félonie.

Ces premiers succès des Turcs furent de courte durée; ils se virent repoussés par l'empereur Rodolphe, auquel s'était joint Sigismond Battori, voïevode de Transylvanie, dévoué à la gloire des chrétiens en Europe. La révolte de la Transylvanie, à laquelle la Moldavie et la Valachie menaçaient de s'unir, faisait craindre au grand vizir une confédération puissante. Inquiet de l'événement, il proposa à son maître de montrer l'empereur ou tout au moins l'héritier de l'empire aux sujets et aux ennemis, pour encourager les uns, disait-il, et pour effrayer les autres; ou plutôt, en réalité, pour se décharger d'un fardeau dont il ne voulait pas qu'on le rendît responsable. Mais Amurat craignait également les fatigues et les périls. Il voulait encore moins exposer à la vue des Ottomans son fils aîné, déjà âgé de vingt ans, qu'il regardait moins comme son successeur que comme son rival. La jalousie du sultan était telle, qu'il ne permettait pas que ce prince allât à la chasse, de peur que le courage et l'adresse qu'il montrerait dans cet exercice ne lui conciliassent les peuples, qui blâmaient assez haut la conduite de son père. Enfin, cédant aux instances de Siaüs, il déclara que lui-même commanderait l'armée l'année suivante; mais tous ses exploits se bornèrent à aller à Andrinople passer en

revue une partie de ses troupes. Pendant qu'il se livrait à cet exercice, un orage très-violent éclata, et contragnit les troupes de se disperser. Amurat, très-effrayé, fit consulter les devins, auxquels il accordait plus de confiance qu'aux meilleurs esprits du divan. Ils lui annoncèrent des pertes, des revers, et même une fin prochaine. Épouvanté de cette dernière prédiction, le sultan tomba dans une langueur dont il ne sortit plus. Elle lui causa une fièvre qui fut le principe de sa mort, arrivée au mois de janvier 1595, après un règne de vingt années. Il était âgé de cinquante ans.

Si nous n'avons point rapporté les fréquentes révoltes des janissaires sous ce règne, c'était pour éviter les redites. On en peut compter dix pendant la vie d'Amurat : toutes eurent le même motif et le même dénoûment. Le sultan, par avarice, retardait souvent la paie des troupes, et plus fréquemment encore il les faisait payer avec une monnaie altérée. Les soldats s'apercevaient bientôt que les pièces d'or ou d'argent avaient trop d'alliage : les marchands les refusaient pour cette raison. Alors tous accouraient en tumulte au sérail, vomissant des imprécations contre le sultan et contre ses ministres. Ces séditions étaient toujours apaisées par des sacs d'argent qu'on jetait dans la première cour du sérail, par des ordonnances publiées de rapporter la monnaie défectueuse dans des bureaux indiqués, où elle était échangée ; enfin par la mort des fabricateurs de ces monnaies, qui n'avaient pourtant fait qu'exécuter les ordres du souverain. Pendant le règne d'Amurat, la soldatesque, qui gagnait toujours à se plaindre, et qui en avait de fréquents sujets, devint de plus en plus inquiétante, et dans la suite très-dangereuse pour les sultans.

Mahomet III, que la jalousie d'Amurat avait éloigné du commandement des armées, était redouté de tous ceux qui avaient pu le connaître dans sa retraite. Il s'était déjà

montré très-cruel pour le petit nombre d'hommes qui lui étaient soumis. Il avait fait mourir une des femmes de son harem, et plusieurs de ses esclaves avaient subi le même sort pour des fautes légères. On n'augurait pas bien d'un jeune prince si prompt à punir. Dès son avénement au trône, il se livra à ses instincts féroces, sous prétexte d'affermir son autorité. Dix-neuf frères du nouveau sultan furent étranglés sous ses yeux, et dix odalisques, femmes d'Amurat, furent précipitées dans la mer. Quinze de ces princes étaient encore enfants, quatre étaient en état de sentir leur malheur. Mustapha, leur aîné, âgé de dix-sept ans, avait déjà montré des qualités qui firent pleurer sa perte.

Le nouveau sultan trouva l'État dans le plus grand désordre. L'avide Amurat, en séparant son intérêt particulier de l'intérêt public, avait négligé jusqu'à l'approvisionnement de Constantinople. Trois ans de suite la récolte avait été nulle. Ferhad, élevé par Mahomet à un haut emploi, usa de toute son autorité pour prévenir la disette dans la capitale de l'empire, et il y réussit. Mais la famine n'était pas le seul malheur qu'il y eût à craindre. Une guerre cruelle ravageait deux parties de l'empire : les voïevodes de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie, trois tributaires révoltés, puissamment secourus par l'empereur d'Allemagne, devenaient des ennemis redoutables. S'étant partagés en deux corps, ils attaquèrent les Turcs, tant dans la haute que dans la basse Hongrie. En très-peu de temps, Siaüs-Pacha fut battu deux fois, et les Turcs perdirent Varadje, Lippe, Tergovitz. Tandis que les trois voïevodes secouaient ainsi le joug des Ottomans, le comte de Mansfeld, général de l'empereur, à la tête de cinquante mille hommes, pressait vivement le siége de Gran. Mahomet s'empressa d'envoyer une armée secourir cette place : le pacha de Bude, qui commandait ce renfort, fut battu par Mansfeld ; mais ce général ne survécut

point à sa victoire. Déjà malade lorsqu'il avait accepté la bataille, il mourut de fatigue et par l'aggravation du mal, le lendemain du jour qu'il l'eut gagnée. Battu partout en Hongrie, Siaüs-Pacha se vit rappelé par Mahomet à Constantinople : on ne doutait pas que ce grand vizir ne payât de sa tête tous les malheurs de la campagne ; mais, grâce à la protection de la sultane, mère de Mahomet, qu'il lui fallut du reste acheter cher, il conserva sa vie et ses richesses, après avoir perdu son poste éminent.

Ferhad, redevenu grand vizir pour la troisième fois, tenta, l'année suivante (1596), de recouvrer la Valachie; mais il fut à tous égards beaucoup plus malheureux que Siaüs ne l'avait été. Étant parti à la tête de soixante mille hommes de nouvelles troupes, qui escortaient une nombreuse artillerie, tous ses canons furent trouvés encloués dans une nuit au milieu de son camp, sans qu'on pût attribuer cet attentat à d'autres qu'à des ennemis secrets, bien plus dangereux que les forces les plus puissantes. Les gardes avaient sans doute été corrompus, car on ne vit aucun vestige de défense. Le lendemain, les magasins furent réduits en cendres. Ces événements jetèrent le nouveau vizir dans une défiance qui nuisit à toutes ses opérations. Ce général, qui avait éprouvé dans différentes disgrâces plusieurs confiscations, n'eut pas, à son retour à Constantinople, de quoi payer sa grâce, comme avait fait son prédécesseur. La sultane-mère, qui convenait de la nécessité d'un exemple, le fit tomber sur Ferhad, qu'elle avait toujours haï. Ferhad fut étranglé, et l'on saisit pour le trésor public les biens de ce grand vizir, qui n'étaient pas comparables à ceux que Siaüs-Pacha avait sauvés.

Ali-Assan succéda dans la dignité de vizir au malheureux Ferhad (1006-1597); mais, craignant d'exposer sa fortune, ou peut-être sa vie, aux événements d'une guerre déjà si malheureuse, il engagea son maître à commander

lui-même ses armées. Sous le dernier règne, Mahomet avait désiré paraître à la guerre pour mériter l'affection des janissaires, qui blâmaient la mollesse de son père. Il ne put se refuser au vœu que les troupes et tous les pachas lui exprimèrent de voir leur empereur à leur tête; persuadé d'ailleurs que sa présence rétablirait les affaires, il partit de Constantinople avec une pompe guerrière, et, ayant ramassé autant de troupes qu'il put en lever dans ses États d'Europe, il en fit une revue générale dans les plaines de Bude. Son armée se montait à deux cent mille hommes. Mahomet, par le conseil du grand vizir, opposa le quart de ses forces au voïevode de Transylvanie, et lui-même, à la tête de cent cinquante mille hommes, alla former le siége d'Agria, petite ville très-forte de la haute Hongrie. Après une vigoureuse défense, cette place dut se rendre aux Turcs, et Mahomet ordonna que les bourgeois, leurs femmes et leurs enfants fussent laissés en liberté et en jouissance de tout ce qui leur appartenait. Il avait à peine pris possession de sa nouvelle conquête, qu'on aperçut de loin l'armée de l'archiduc Mathias, qui, renforcée de celle du voïevode, venait défendre Agria. Des pluies continuelles avaient retardé leur marche. Les Allemands virent avec douleur les queues de cheval flotter sur les tours et sur les remparts d'Agria. Ils demandèrent à grands cris qu'on leur permît d'attaquer les Turcs : quoiqu'ils fussent très-inférieurs en nombre, leurs succès multipliés leur inspiraient de la confiance. Ils brûlaient de chasser tout à fait les musulmans de la Hongrie. L'archiduc, profitant de cette ardeur, disposa ses troupes en ordre de bataille. Dès le premier choc, les Turcs, quoique plus nombreux, furent enfoncés et mis en fuite : Mahomet courut un danger réel, et se retirait du champ de bataille, lorsque Ali-Assan, saisissant le moment où les Allemands et les Hongrois s'étaient débandés pour se livrer au pillage, fit

avancer contre eux les janissaires, qu'il avait réservés jusque-là. La défaite des Allemands fut complète ; cette journée, une des plus meurtrières dont l'histoire ait fait mention, peut à peine être nommée une bataille : ce fut plutôt une boucherie de part et d'autre, dans laquelle les Hongrois perdirent vingt mille hommes, et les Turcs plus de trente mille. L'archiduc, pénétré de douleur d'avoir vu échapper de ses mains une victoire dont il était déjà maître, rétrograda dans la Hongrie ; et Mahomet, persuadé par son expérience qu'il n'était pas né pour la guerre, s'empressa de retourner à Constantinople avec son grand vizir, laissant le commandement de son armée à un pacha nommé Ibrahim.

Celui-ci fit une conquête qui, sans coûter de sang, fut très-utile à la Porte. Le voïevode de Valachie, mécontent, on ne sait pourquoi, de l'archiduc Mathias, de Sigismond Battori et des Hongrois, s'était séparé de l'armée à la tête de douze mille hommes, sous prétexte d'entreprendre le siége de quelques places. Ibrahim le gagna par une négociation secrète, et ce prince, de retour dans ses États, reçut de nouveau l'étendard et le cimeterre de la Porte, promettant de ne jamais porter les armes contre l'empereur d'Orient, qu'il reconnut publiquement pour suzerain de la Valachie. Peu de temps après cette défection, Sigismond Battori abandonna tous ses droits sur la Transylvanie à Rodolphe, empereur d'Allemagne, dont il reçut en échange les duchés d'Oppeln et de Ratibor en Silésie, et quelques autres avantages. Quoique les historiens turcs assurent que la paix entre Mahomet et Rodolphe fut faite alors, on trouve dans les annales de l'Allemagne que ces deux puissances combattirent, quoique mollement, pendant tout le règne de Mahomet et sous celui de son successeur.

Le sultan rentra dans Constantinople avec autant de pompe que s'il eût ajouté une province à ses États ; mais

il trouva dans la mollesse et dans l'oisiveté de son sérail des dangers plus pressants que ceux qu'il avait fuis en Hongrie. Une peste très-meurtrière affligea Constantinople (1007-1598). Jamais cette maladie n'avait fait autant de ravages ; Mahomet fut lui-même atteint ; cependant il échappa à la mort qui sévissait avec furie, surtout dans l'intérieur du palais. A peine ce fléau eut-il cessé, que le sultan, ne songeant plus qu'à ses plaisirs, abandonna à sa mère les rênes du gouvernement. Cette femme, sans intelligence et sans autre guide que son caprice, était dominée par des esclaves, aussi étrangers aux affaires que celle qu'ils servaient et tyrannisaient tour à tour : ils épuisaient les provinces, sans réfléchir aux suites de tous ces désordres. Le grand vizir Ali-Assan n'avait ni assez d'autorité, ni assez de talents, ni assez de courage, pour remédier à ces maux : ainsi les gouverneurs recevaient sans cesse des ordres de pressurer les provinces ou de dépouiller les riches de leur patrimoine et du fruit de leurs travaux ; et, lorsqu'on adressait des plaintes à la Porte sur la conduite de ces officiers, qui n'avaient fait qu'obéir, la sultane mère, pour apaiser le peuple, condamnait les malheureux gouverneurs à être étranglés, et la confiscation de leurs biens enrichissait quelques esclaves qui profitaient encore des soulèvements excités contre eux.

Au milieu de cette anarchie, M. de Brèves, ambassadeur de France, sut protéger utilement ses compatriotes et leur faire rendre la justice qu'on refusait aux musulmans. Par les traités signés entre la France et la Porte, non-seulement les vaisseaux du sultan devaient s'abstenir d'attaquer les navires marchands français ; mais encore toutes les puissances, même ennemies, devaient respecter le pavillon de la France tant qu'il flotterait dans les ports, dans les parages ou sur les côtes de l'empire ottoman, parce que les négociants français naviguaient

sous la sauve garde du sultan. Malgré ces priviléges, plusieurs corsaires anglais avaient attaqué les marchands français avec avantage sur les côtes d'Alger et de Tunis, et avaient partagé leurs dépouilles avec les officiers de la Porte. M. de Brèves se plaignit amèrement au capitan-pacha (amiral ou ministre de la marine), nommé Cigala, qui, lui-même ayant été corsaire pendant bien des années, était accoutumé à protéger les déprédations et à profiter du butin. L'ambassadeur de France, ne recevant aucune réponse favorable à deux plaintes consécutives de deux prises qui avaient été faites, l'une sur les côtes d'Alger, l'autre sur celles de Tunis, déclara au grand vizir avec beaucoup de hauteur qu'il allait se retirer en Hongrie, après avoir défendu au nom de son maître qu'on apportât aucune espèce de marchandises à Constantinople sous le pavillon de France. Cette menace produisit tout l'effet que M. de Brèves avait espéré. Les Turcs, déjà très-embarrassés de la guerre de Hongrie, craignirent de s'attirer un nouvel ennemi tel que le roi de France. Les prises furent rendues aux négociants lésés, et les biens des corsaires confisqués jusqu'à concurrence de ces restitutions. L'ambassadeur de France, après avoir défendu efficacement les intérêts de sa nation, sut en maintenir la dignité, et faire respecter sa religion par les infidèles.

Le quartier des Francs établis à Constantinople était alors à Galata. Il y avait trois églises desservies par des religieux franciscains, que tous les chrétiens fréquentaient publiquement, conformément au traité. Trois renégats repentants s'étaient enfuis dans ces églises : la loi de Mahomet condamne à mort tous ceux qui l'abandonnent, et les Turcs sont encore plus animés contre les renégats qui rentrent dans le sein de l'Église, nommés *relaps* parmi eux, que contre ceux qui, nés musulmans, embrassent le christianisme. Le mufti accourut à Galata ;

on arracha de leur asile les trois malheureux, qui furent empalés sur-le-champ. Comme on se préparait à abattre les églises et à profaner les saints mystères, M. de Brèves accourut avec ce qu'il put rassembler de Français et de chrétiens des autres nations, et il déclara au mufti auteur de cette émeute qu'il était résolu de défendre sa religion et l'exercice public qu'il avait droit d'en faire, au péril de sa vie; que, s'il succombait, ce serait au roi de France à venger l'injure faite à Dieu et à sa couronne. L'éloquence et la fermeté de l'ambassadeur imposèrent au mufti; les janissaires attroupés pour ruiner et pour brûler les trois églises furent contenus, et l'on vit cette fois encore le fanatisme enchaîné par le zèle de la vraie foi.

On parlait depuis longtemps d'envoyer une ambassade en France : Henri IV s'était plaint de l'infraction des traités. M. de Brèves avait dit plusieurs fois au grand vizir Ali-Assan que l'unique moyen d'apaiser ce prince, dont l'alliance était si importante pour le sultan, serait que Sa Hautesse écrivît elle-même à Sa Majesté Très-Chrétienne qu'elle désirait vivre en paix avec la France et protéger le commerce de cette nation dans tous ses États; que, pour cimenter l'union et établir l'égalité, il serait à propos que le Grand Seigneur envoyât quelques présents au roi de France; qu'alors celui-ci en ferait offrir à son tour par ses ambassadeurs, ainsi que cela se pratiquait entre la Perse et l'empire de Constantinople. La Porte, qui avait toujours prétendu à la supériorité sur toutes les puissances chrétiennes, s'était plainte plusieurs fois de ce que le roi de France ne voulait point offrir de présents, et elle n'avait jamais fléchi son orgueil jusqu'à en offrir elle-même. Le grand vizir, qui savait que beaucoup de Français s'étaient enrôlés pour la guerre de Hongrie, et qui voulait obtenir de leur maître qu'il les rappelât, détermina facilement Mahomet à tout ce que demandait l'ambassadeur de France.

La lettre du sultan donnait à Henri IV des titres que jamais aucun de ses prédécesseurs n'avait accordés à un prince chrétien. En voici la suscription : « *Au plus glo-* « *rieux, plus magnanime et plus puissant Seigneur de la* « *croyance de Jésus, Élu entre les Princes de la nation* « *du Messie, Médiateur entre tous les chrétiens, Sei-* « *gneur de grandeur, majesté et richesse, et clair Guide* « *entre les plus grands, Henri quatrième, Empereur de* « *France.* »

Cette lettre contenait un détail exact des satisfactions faites aux marchands dont on avait pris les vaisseaux sur les côtes d'Alger et de Tunis, et les assurances pour l'avenir d'exécuter ponctuellement les traités. Le sultan finissait par prier son allié le roi de France de ne pas souffrir que ses sujets portassent les armes contre la Porte, et de rappeler ceux qui se trouvaient enrôlés en grand nombre dans les armées de l'empereur Rodolphe. Un ambassadeur extraordinaire fut chargé de porter cette lettre, et d'y joindre un cimeterre enrichi de pierreries et plusieurs chevaux de grand prix. Une galère partie du port de Constantinople devait porter cet envoyé sur les côtes de Provence; mais, sous un prince tel que Mahomet, tout le monde était maître excepté le maître légitime. Cigala, pensant qu'il n'était pas de la dignité de l'empire ottoman d'envoyer des présents à un prince chrétien, ordonna au capitaine de la galère qui portait l'ambassadeur de relâcher sous quelque prétexte à l'île de Chio. Là, cet officier reçut un ordre prétendu de l'empereur de ramener l'ambassadeur dans le port de Constantinople. Le vizir, qui n'était pas assez puissant pour se faire obéir du capitan-pacha, convaincu de la nécessité de cette démarche, fut reduit à faire partir son ambassadeur par terre, malgré la guerre qui devait rendre peu sûr le passage de la Hongrie; mais les impériaux respectèrent le droit des gens, et l'ambassadeur turc parvint jusqu'à Paris.

Cette anarchie, qui jetait tant de confusion dans Constantinople, n'était pas moindre dans les provinces éloignées. Plusieurs pachas d'Asie s'accoutumèrent à respecter moins les ordres de la sultane mère ; quelques-uns même défendirent leur tête, que l'imprudente sultane leur fit demander sur la foi de cette obéissance aveugle si commune dans l'empire d'Orient, mais qu'elle était incapable de maintenir. Les pachas d'Erzeroum, de Sivas, de Caramanie, après avoir fait mourir les envoyés qui étaient venus pour les déposer au nom du sultan, déclarèrent qu'ils ne reconnaîtraient plus pour maître un tyran avide de la substance des peuples et du sang de ses ministres. La surface de ce grand empire fut bientôt en feu. Pendant ce temps-là, le duc de Mercœur battait les troupes du sultan en Hongrie, le commerce était interrompu, les impôts saisis par les pachas révoltés, et la sultane mère et ses conseillers ne trouvaient plus de ressource que dans les fortunes des riches particuliers qu'ils osaient dépouiller (1008-1599).

Le grand vizir partit pour s'opposer aux progrès que Scrivan, pacha de Caramanie, faisait vers Constantinople. Ce rebelle était le plus dangereux, parce qu'il était le plus voisin. Mais tandis qu'on songeait à opposer des digues au torrent qui menaçait la capitale, le feu de la révolte s'alluma dans l'enceinte de ses murailles. Il restait à Constantinople, malgré la guerre, des janissaires et encore plus de spahis. Ceux-ci s'assemblaient tous les jours dans la première cour du sérail, demandant à grands cris qu'on leur fît raison des domaines militaires que la faiblesse du gouvernement leur enlevait. Indignés de voir qu'on ne les écoutait même pas, ils menacèrent de brûler le sérail et ses habitants : Mahomet alors seulement s'éveilla de sa léthargie, et ordonna qu'on introduisît en sa présence une députation des révoltés. Houssain, un des chefs des spahis, prit la parole et se plaignit avec véhémence des in-

justices dont ses hommes étaient victimes, et conclut en demandant les têtes du caïmacan et des chefs des eunuques noirs et blancs, plus l'argent que les spahis avaient droit d'exiger. Mahomet tremblait sur son trône; ses ministres n'étaient pas moins effrayés à la vue des soldats mutinés qui osaient donner des ordres à leur maître. Le sultan ne songea pas à résister : les deux eunuques, amenés sur-le-champ, rejetèrent les exactions sans nombre qui leur étaient reprochées sur la sultane mère, dont ils n'avaient fait, disaient-ils, que remplir les ordres. Ils furent étranglés presque au pied du trône. Les spahis se séparèrent à la vue des cadavres des deux eunuques, et des sacs d'argent qui leur furent livrés à l'instant. La sédition fut apaisée pour cette fois; mais le mufti, effrayé du danger qu'il avait couru, remit volontairement sa dignité au sultan et se condamna à un exil volontaire. Houssain, à qui il était resté un grand crédit, et le caïmacan Mamout présentèrent de concert Zani-Houlla, un homme à leur dévotion, pour remplir cet important emploi. Le caïmacan espérait que ce personnage, ambitieux et ennemi juré du grand vizir, le servirait dans le projet d'arracher à son supérieur les sceaux de l'État.

La nouvelle du soulèvement des spahis et de l'élévation de Zani-Houlla affligèrent Ali-Assan, qui commandait l'armée d'Asie contre Scrivan. Ce ministre n'ignorait pas qu'il avait tout à craindre de la faveur de Mamout. D'ailleurs, le peu de succès que lui-même obtenait contre les rebelles, car il avait été obligé de lever deux siéges, tout présageait à Ali-Assan une chute prochaine, s'il ne recouvrait pas son ancien ascendant sur le faible Mahomet. Il accourut donc à Constantinople, sous prétexte d'y rendre compte au sultan de quelques propositions des rebelles. A son arrivée il manda l'aga et plusieurs chefs des janissaires, et il leur fit des reproches affectueux sur l'inaction dans laquelle leur corps était demeuré pendant

la sédition des spahis. Il excita autant qu'il le put leur jalousie contre ces cavaliers, qui usurpaient dans l'empire une autorité que les seuls janissaires avaient eue jusqu'alors, et leur dit qu'ils devaient être les deux bras du souverain. C'était avec raison qu'Ali-Assan cherchait la faveur de cette milice, car le moment n'était pas éloigné où il devait en avoir besoin. Le caïmacan et le chef des spahis n'avaient pas plutôt appris l'arrivée du grand vizir à Constantinople, qu'ils s'étaient pressés de tirer du nouveau mufti, leur créature, un *fetfa* qui condamnait Ali-Assan à perdre le pouvoir et la vie : le caïmacan Mamout l'avait aussitôt porté au sultan. Ces fetfas ne sont pas des arrêts, mais des avis prétendus fondés sur le Coran, que le chef de la loi donne au souverain, et qui sont presque toujours respectés, parce que l'explication du livre sacré appartient au mufti, comme l'exécution au sultan. Le grand vizir était venu saluer son maître. Mahomet irrésolu lui montra le fetfa du mufti. Le ministre assura que ce chef de la loi n'était que l'instrument vénal des spahis; il l'accusa même d'avoir reçu trente mille sequins du caïmacan Mamout, qui espérait que sa faction le porterait à la place de grand vizir. Il sortit enfin du sérail chargé d'un ordre de faire étrangler le caïmacan dans l'instant même; mais celui-ci, prévoyant son sort, s'était déjà enfui. De leur côté, les spahis avaient pris les armes et accouraient pour mettre à mort Ali-Assan, qui parvint à leur échapper, et, muni d'un ordre du sultan, réunit dès le lendemain matin tous les janissaires et autres corps de troupes en armes, devant la première cour du sérail. Les spahis étaient prêts à soutenir le choc, sous le commandement de Houssain et de Mamout; leur fureur redoubla en apprenant que les janissaires demandaient les têtes de leurs chefs. Le mufti venait d'être déposé, et avait été remplacé par Abul-Meïamen; ce nouveau ministre rendit un fetfa ainsi conçu

contre les spahis : « Le corps des spahis, refusant de livrer les rebelles, et entreprenant leur défense, devient rebelle lui-même et traître envers le sublime empereur. Ce corps doit être cassé s'il ne dépose les armes à l'instant. La loi du saint Prophète ordonne de l'y contraindre. » Ali-Assan, muni de ce fetfa, fit fermer les portes de Constantinople. On notifia la décision du nouveau mufti, non pas d'abord aux escadrons les plus nombreux, que commandait Houssain, et à la tête desquels on voyait Mamout, mais aux plus éloignés, dont plusieurs, qui n'avaient pas de meneurs parmi eux, descendirent de cheval dans la crainte d'être punis pour des fautes qu'ils n'avaient pas commises; ils déclarèrent qu'ils obéissaient au fetfa. Cette nouvelle s'étant répandue, tous les escadrons mirent pied à terre les uns après les autres. Ceux qui voulaient défendre leur chef se barricadèrent dans les maisons; ce que le grand vizir ayant appris, il dispersa ses janissaires pour attaquer les rebelles dans leurs différentes retraites. Le canon qu'on tira dans les rues, au risque de tout ce qui en pouvait arriver, renversa des murailles presque toutes de bois; beaucoup de ces malheureux aimèrent mieux périr que de demander quartier. On accorda la vie à tous ceux qui se remirent à la clémence du vainqueur. Le caïmacan Mamout, Houssain et huit autres proscrits moururent les armes à la main. Six qui restaient, pris vivants, furent étranglés devant le peuple. Alors les spahis rentrèrent dans le devoir. L'ancien mufti, que son caractère rendait sacré, fut dépouillé de ses biens et exilé. Cette émeute, qui avait duré deux jours, coûta bien du sang. On donna d'autres chefs aux spahis, et tout parut pacifié dans Constantinople; mais cette cavalerie humiliée conservait un levain de haine contre les janissaires. Ils se battaient par pelotons toutes les fois qu'ils en trouvaient l'occasion, avec des bâtons blancs, leur arme ordinaire en temps de paix.

Le sultan, voulant apaiser ces troubles, fit sortir de Constantinople tous les spahis. Une occasion favorable se présenta (1009-1600) : les Persans venaient d'envoyer des troupes pour tâcher de recouvrer la province de Chirvan qu'ils avaient perdue. Le grand vizir conseilla à son maître de n'opposer que de la cavalerie à la cavalerie du sophi ; et comme il n'augurait pas bien de cette guerre, il en abandonna le soin à Cigala, capitan-pacha, qu'il haïssait depuis longtemps. Ainsi il ne resta pas un seul spahi dans Constantinople; et tandis que l'empire d'Orient était armé tout à la fois contre la Perse, contre l'empire d'Occident et contre les rebelles d'Asie, Mahomet demeurait plongé dans les plaisirs au milieu de son sérail, et le grand vizir Ali-Assan gouvernait à sa place, se réservant le droit de punir les pachas qui commandaient les armées.

La puissance de ce premier ministre l'enivra bientôt au point qu'il méconnut tous ceux qui l'avaient le mieux servi dans la dernière sédition. Tout son art s'épuisait à plaire au peuple et aux simples janissaires; mais il devint bientôt odieux aux principaux officiers. Il était surtout blessé de l'autorité de la sultane mère, non parce qu'elle gouvernait mal, mais parce qu'elle prétendait gouverner sans lui. Il entreprit de la faire exiler, sans penser que cette femme, inhabile quant aux affaires, était plus souple et plus faite aux intrigues que lui; que la facilité de voir son fils à toute heure, son adresse à flatter ses caprices et son vieil ascendant, qui ne s'était jamais affaibli, rendraient toujours une mère redoutable à ceux qui entreprendraient de la supplanter. Le vizir ne parlait jamais à l'empereur qu'il ne se plaignît des fautes de la sultane, et Mahomet rendait fidèlement à sa mère tout ce que son ministre lui avait dit. Timatkchi-Pacha, ce vizir du banc qui avait déjà été condamné à mort lors de la première sédition, et dont l'aga des janissaires avait empêché

le supplice, fut exécuté, sans qu'aucun autre que le vizir pût savoir la cause de ce châtiment; et par une ingratitude monstrueuse, Ali-Assan fit aussi mourir, sous prétexte de concussion, ce même aga des janissaires qui lui avait conservé les sceaux et la vie dans la seconde émeute. Cigala avait été battu dans le Chirvan presque aussitôt qu'il y était arrivé. Persuadé par son expérience qu'un capitan-pacha n'était pas fait pour commander sur terre, il avait demandé et obtenu son rappel. Ali-Assan crut se disculper du mauvais choix qu'il avait fait, en punissant celui qu'il n'aurait pas dû mettre à la tête des armées; Cigala fut étranglé par ses ordres.

Toutes ces proscriptions étaient indifférentes à Mahomet : mais sa mère pensait sérieusement à abattre un tyran subalterne, qui semblait ne s'essayer sur les premières têtes de l'État que pour lui demander plus sûrement la sienne à son tour. L'amour du peuple et de tous les simples janissaires pour ce vizir si redouté, ne le rendait que plus odieux aux pachas et à la sultane mère; ce fut le prétexte qu'on saisit pour le perdre. Le mufti, les pachas du banc et le kislar-aga assurèrent à l'empereur qu'Ali-Assan travaillait à se rendre indépendant, et qu'il voulait ne lui laisser que l'appareil de la souveraineté. Mahomet alors se réveilla, et dans l'instant même il envoya redemander les sceaux au grand vizir, qui n'osa pas les refuser; mais une heure après tous les janissaires et le peuple se révoltaient, et venaient au sérail sommer le sultan de rendre tous ses pouvoirs à Ali-Assan. Toutefois l'émeute, n'ayant pas de chef considérable, ne dura pas longtemps, et elle ne coûta enfin d'autre sang que celui du grand vizir, qui fut étranglé aussitôt que le faible Mahomet crut pouvoir le condamner sans danger (1010-1601).

Les sceaux furent donnés à Dhierra-Pacha, qui, élevé dans le sérail, avait successivement rempli toutes les

charges de l'empire, et dont l'esprit délié avait profité des circonstances pour obtenir la faveur du souverain. Il trouva l'État agité de tant de côtés, qu'il ne savait où porter ses premiers soins. Le duc de Mercœur avait pris Albe-Royale, et battu plusieurs fois le pacha Mahomet en Hongrie; mais, depuis la mort de ce prince, arrivée au moment où il comptait tirer un grand parti de sa victoire, le pacha Mahomet avait repris Albe-Royale et plusieurs autres places moins importantes. L'archiduc Mathias, qui avait succédé au prince lorrain, n'étant pas aussi heureux que lui, le grand vizir Dhierra crut devoir s'en rapporter à Mahomet-Pacha du soin de la guerre de Hongrie, se réservant de pacifier l'Asie. Il fit plus : il sut gagner les lieutenants du rebelle Scrivan, et Scrivan lui-même, en leur promettant le pardon de leur défection et la faveur du maître, s'ils voulaient faire rentrer dans le devoir les villes et les soldats qu'ils en avaient détournés. Il ne leur imposa, pour toute réparation de leur faute, que d'aller combattre les Hongrois (1011-12, 1602-3).

Une famine qui désola plusieurs mois Constantinople, fut suivie d'une peste très-meurtrière, causée par les aliments pernicieux auxquels la nécessité avait réduit la multitude, et par l'infection des cadavres. Mahomet, dont les forces étaient épuisées par la débauche, succomba au fléau, après y avoir échappé une première fois. Il n'avait que trente-sept ans lorsqu'il mourut, en décembre 1603 : il en avait régné neuf. Ses derniers instants furent encore souillés par le meurtre d'un de ses fils et celui de Fatmé, mère du jeune prince, qu'il fit jeter vivante à la mer, enfermée dans un sac de cuir : le seul crime de ces deux personnes était d'avoir murmuré contre l'avilissement du sultan, et d'avoir osé espérer un avenir meilleur pour l'empire.

QUATRIÈME PARTIE

DEPUIS LA MORT DE MAHOMET III JUSQU'A CELLE DE SOLIMAN II

1603 — 1691

CHAPITRE IX

Avénement d'Achmet Ier. — Ses heureux commencements. — Defection de quelques pachas. — Paix avec les Allemands. — Pacification de l'Asie par le grand vizir Murad. — Il reçoit l'ordre d'entrer en Perse. — Sa lettre au sultan. — Il cède les sceaux à Nasuf. — Paix conclue. — Querelles au sujet de l'introduction du tabac à Constantinople. — Origine de Nasuf. — Sa chute et sa mort. — Usages turcs. — Un derviche tente d'assassiner Achmet. — Peste à Constantinople. — Le mufti, avocat des chiens. — Prise d'Agliman par le grand-duc de Florence. — Jacaïa et Facardin. — Guerre de Perse, malheureuse pour les Turcs. — Mort d'Achmet. — Métier qu'il s'était imposé. — Mustapha Ier monte sur le trône. — Son caractère. — L'ambassadeur de France est insulté à Constantinople. — Mustapha est déposé. — Othman II. — Troubles sous ce règne. — Guerre en Pologne. — Haine des janissaires contre Othman. — Il fait mourir son frère Mehemet. — Les Turcs sont défaits par les Polonais. — Révolte contre Othman. — Sa déposition et sa mort. — Mustapha remonte sur le trône. — Il est bientôt déposé.

1603 — 1623

Achmet Ier n'était âgé que de quinze ans lorsqu'il parvint à l'empire : c'était la première fois qu'on voyait un prince si jeune régner en Turquie. Il fut moins cruel, mais non moins absolu qu'aucun de ses prédécesseurs. Mahomet n'avait laissé que deux fils : les peuples ne

connaissaient que Mustapha, frère d'Achmet. Le nouvel empereur ne le fit point mourir, soit que cette coutume barbare de ses pères lui répugnât, soit qu'il voulût assurer la race ottomane, qui ne subsistait plus que dans deux rejetons.

Il fallait, en montant sur le trône, distribuer de l'argent aux troupes; Achmet les satisfit avec les trésors que la sultane, son aïeule, avait amassés. Après s'être ainsi emparé de tout le fruit de ses vexations, l'empereur la fit passer au vieux sérail, où elle ne jouit plus pendant le reste de sa vie que d'une pension très-modique, sans qu'il fût permis à aucun ministre, ni même à qui que ce fût, excepté les eunuques, d'avoir aucune relation avec elle.

Il y avait peu de mois qu'Achmet Ier occupait le trône, lorsque le grand vizir Dhierra mourut. Le jeune monarque ne choisit aucun de ceux qui l'environnaient pour remplir cette importante dignité; il voulut partager les soins de l'empire avec celui de ses sujets que la renommée désignait comme le plus digne. Murad, pacha du Caire, au milieu des troubles du dernier règne, avait maintenu tous les États d'Afrique dans la paix la plus profonde, et fait passer fidèlement tous les impôts au trésor public, sans vexer les peuples ni s'enrichir. Achmet envoya les sceaux à ce bon serviteur au fond de l'Égypte, et lui ordonna de se rendre au plus tôt à Constantinople. Ce choix d'un vieillard sage et plein d'expérience, fait par un prince de quinze ans, malgré les brigues de tous les pachas et les prières de la sultane mère, qui avait proposé un grand vizir à son fils; ce choix et la fermeté avec laquelle il fut soutenu, annoncèrent à tout l'empire qu'Achmet voulait faire respecter le sceptre dans ses mains (1013-1604).

Malgré ces heureux commencements, quelques pachas crurent avoir bien choisi le moment de secouer le joug, lorsqu'un enfant tenait les rènes de l'empire. Le capitan-

pacha Cialis, envoyé contre les rebelles, qui s'étaient soumis à la Perse, fut constamment battu pendant toute une campagne, quoiqu'à la tête de cent vingt mille hommes des meilleures troupes ottomanes. Pour comble de malheur, le convoi qui apportait les impôts de l'Égypte à Constantinople fut enlevé par les révoltés. Achmet, indigné de voir ses armes en si mauvaises mains et d'éprouver tant de pertes par la faute d'un seul homme, rappela Cialis à Constantinople; mais, avant qu'il y fût arrivé, il fut étranglé par ordre du sultan (1014-15, 1605-6). Ces revers inspirèrent à Achmet le désir de conclure la paix avec Rodolphe, empereur d'Allemagne. Les affaires de la Porte étaient bien meilleures en Europe qu'en Asie, parce que, le luthéranisme ayant divisé l'empire d'Allemagne, les sujets étaient armés contre leur monarque. Les novateurs réclamaient le libre exercice de leur religion, contesté par Rodolphe : ils devenaient ennemis de leur patrie autant et plus que les musulmans. Les Allemands réfléchirent bientôt sur les conséquences funestes de leurs divisions, dont les Turcs n'avaient déjà que trop profité; sentant combien il était insensé de se détruire ainsi les uns les autres, ils désirèrent la paix; et Rodolphe consentit à signer le fameux traité de Vienne (2 juin 1606), par lequel tous ses peuples et ses alliés semblaient ne devoir désormais connaître d'autres ennemis que les musulmans. Ce traité important fut bientôt suivi de deux autres : le premier, entre Rodolphe et la Porte; le second, entre Achmet et la France, qui vit confirmer de nouveau ses priviléges tant de fois violés.

Cependant le grand vizir Murad-Pacha était parvenu, plus par la voie des négociations que par celle des armes, à soumettre à l'empire Calender, pacha d'Erzeroum, prétendu despote de Syrie, et lui avait persuadé d'aller, seul, demander sa grâce au sultan. Achmet le reçut avec faveur, et, non content de lui laisser la vie et ses biens, il

lui donna le gouvernement de Temeswar en Europe; mais Calender ne le posséda pas longtemps. Dès la première année de son administration, il refusa de faire passer à Constantinople la totalité des sommes qu'il recueillait pour le trésor impérial; las de son indocilité, Achmet donna ordre de l'étrangler au milieu des troupes et dans son palais (1016-1607). Murad continuait à parcourir l'Asie avec son armée, et pacifiait les provinces presque sans coup férir. Il reçut bientôt d'Achmet la mission de marcher contre la Perse. Les courtisans qui environnaient le sultan lui avaient donné de l'ombrage de ce vizir, qui affermissait son autorité dans l'Asie, tellement que l'empereur était prêt à confondre Murad avec tous les rebelles que ce ministre réprimait. Achmet rappelait en même temps tous les lieutenants de Murad, et il envoyait à leur place des officiers, moins pour obéir à ce général que pour éclairer sa conduite. Murad sentit l'injustice de son maître; mais il n'en fut ni moins zélé ni moins hardi pour le servir. Ce vertueux ministre, à quatre-vingt-six ans, montrait cette indifférence pour la vie que les années donnent aux vieillards, lorsqu'elles n'affaiblissent point leur âme. Il résolut d'employer tous ses talents et tous ses soins pour le bien de l'État, au risque de ce qui pourrait en arriver. Il écrivit à son maître une lettre que l'historien Naïma-Effendi nous a conservée, et que voici :

« Ceux qui environnent Votre Hautesse lui persuadent « que ses plus grands ennemis sont dans la Perse : j'ose « l'assurer qu'ils sont dans ses États, et peut-être autour « de son trône. Si Votre Hautesse poursuit le sophi, et « qu'elle laisse en paix dans la Caramanie ceux qui osent « encore se dire feudataires de ce prince, le nombre de « sujets que je vous ai recouvrés dans toute l'Asie ren- « trera bientôt dans le parti des rebelles. J'ai voulu « frapper les têtes, et vous rendre tous les bras qu'on « a ravis au service de Votre Hautesse. Il reste encore

« deux révoltés dangereux, Masli et Jousef : ce sont eux,
« sans doute, qui sous main vous font presser d'entre-
« prendre la guerre contre la Perse. Si Votre Hautesse le
« veut, j'abattrai ces deux têtes, et je ménagerai celles de
« leurs soldats. A tout événement je fais marcher votre
« armée contre Scutari, et non contre la Perse. Votre
« Hautesse me jugera, me donnera ses ordres, que j'exé-
« cuterai fidèlement lorsqu'ils partiront de sa bouche.
« Je porte à mon empereur les restes de ma vie, dont il
« disposera selon sa puissante volonté. »

Cette lettre, arrivée à Constantinople plusieurs semaines avant le vizir, fit tout l'effet qu'il en avait attendu. Non-seulement l'empereur ne lui sut point mauvais gré de sa prétendue désobéissance, mais même il imposa silence aux ennemis de ce fidèle serviteur, qui, ayant fait camper à Scutari la plus grande partie de ses troupes, entra dans Constantinople comme en triomphe. On portait devant lui quatre cents drapeaux pris aux rebelles, et toutes les têtes des chefs qu'il avait fait périr. Achmet reçut son vizir avec les plus grands honneurs, et celui-ci, après avoir confondu l'artifice de ses ennemis, retourna à son camp, bien résolu à détruire ce qui restait de rebelles. On répandit à dessein le bruit qu'il se préparait à marcher contre la Perse : pleins de confiance en voyant s'éloigner le vizir, Masli et Jousef levèrent le masque, et reprirent le cours de leurs pillages ; mais au moment où ils s'y attendaient le moins, ils furent cernés, pris et mis à mort, et la tranquillité fut rétablie dans les provinces qu'ils gouvernaient en maîtres souverains (1019-1610).

A peine jouissait-on de cette paix intérieure, que l'on commença les apprêts d'une guerre étrangère. Les Ottomans n'avaient alors rien à démêler avec l'Europe. Achmet, et surtout son divan, n'en étaient que plus ardents pour la guerre. Il voulait recouvrer Bagdad, ville de l'Irak très-favorable au commerce, et dont les Persans avaient

su s'emparer au milieu de leurs revers. Il s'en fallait bien que le grand vizir fût aussi avide de guerre que son maître et tous ceux qui composaient le divan. Son âge et son expérience lui faisaient regarder une expédition contre la Perse comme la plus dangereuse et la moins profitable de toutes celles qu'on pouvait entreprendre. Mais il fallut céder aux ordres de l'empereur, qui, quoique plein de confiance dans son grand vizir, n'en était pas moins absolu. Murad emmena pour lieutenant Nasuf-Pacha, homme actif, entreprenant, qui avait acquis de grandes richesses dans différents gouvernements. Son ambition n'étant pas satisfaite, il avait capté la bienveillance du grand vizir, espérant que la part qu'il prendrait au gouvernement lui fournirait les moyens d'en saisir les rênes, et le porterait bientôt au poste de ce vieux ministre. L'armée partit de Scutari pour les frontières du Chirvan; elle devait grossir, en avançant, jusqu'au nombre de deux cent mille hommes. Le grand vizir, qui pensait que ses troupes souffriraient toujours assez tôt, ne pressait point cette marche; tout était prétexte pour s'arrêter. En cinq mois l'armée était à peine parvenue dans le Diarbekir. Nasuf-Pacha, qui n'avait qu'une affaire et qu'une espérance, crut pouvoir profiter de cette lenteur. Il écrivit secrètement à la Porte que l'âge de Murad rendait ce vizir peu capable de résister aux soins et aux fatigues de la guerre; que sa répugnance pour celle qu'il avait commencée présageait des revers inévitables, si on la lui laissait continuer. Nasuf offrait à l'empereur trente mille sequins comptants, et une pareille somme l'année suivante pour les frais des approvisonnements, si Sa Hautesse voulait le faire grand vizir à la place de Murad. Le sultan, qui éprouvait de la reconnaissance et de l'estime pour son ministre, lui renvoya la lettre de Nasuf, le laissant maître absolu du sort de ce lieutenant, jusque-là qu'il lui permettait de le faire grand vizir ou de le dégrader, et

même de le faire étrangler. Murad montra à ses amis la lettre de Nasuf au sultan, et celle que lui écrivait ce prince en la lui renvoyant. Tous accusèrent le lieutenant d'ingratitude et de trahison; tous décidèrent que Nasuf-Pacha méritait la mort.

Murad lui fit ordonner de se rendre à l'instant même dans sa tente. Nasuf, qui craignait d'être étranglé, voulut entreprendre une justification, ou plutôt descendre à des prières; mais Murad, l'interrompant : « Puisque vous vous croyez plus en état que moi de commander l'armée, je vous en remets la charge et les sceaux de l'empire, devenus trop pesants pour mon âge. Je vous fais grand vizir, selon le pouvoir que j'en ai reçu de notre puissant empereur. Soyez-lui fidèle; puissent vos armes être victorieuses. » Aussitôt il assembla l'armée, et proclama lui-même son successeur. Le nouveau grand vizir fit avancer l'armée vers Tauris. Murad demeura dans le Diarbekir; il alla finir ses jours dans la capitale de cette province. Ce ministre avait servi utilement son maître et son pays; il mourut à quatre-vingt-neuf ans, quelques mois après avoir résigné les sceaux de l'empire.

Son successeur, qui avait montré tant d'impatience de se mesurer avec les Persans, perdit toute cette ardeur aussitôt qu'il se vit à la tête de l'armée; soit qu'il pensât comme Murad sur l'issue de cette guerre, soit qu'il lui tardât d'aller à Constantinople exercer son emploi de grand vizir. Les historiens, si féconds en détails de campagnes, n'en donnent aucun sur celle-là. On voit seulement que les deux armées étant en présence aux environs de Tauris, les partis avancés, au lieu de se provoquer au combat, se mirent à parlementer, et que ces conférences aboutirent à des propositions que le grand vizir fit passer à Achmet. Ce prince les ayant acceptées, Nasuf-Pacha ramena ses troupes, et avec elles un ambassadeur de Perse chargé de faire signer le traité au

monarque ottoman (1020-1611). On vit alors, ce qui n'avait jamais existé depuis la fondation de cet empire guerrier, une paix profonde, dont Achmet jouit le premier.

Cette paix qui régnait dans tous les États ottomans rendit l'année 1612 peu fertile en événements. Les Turcs reçurent deux ambassadeurs chrétiens : l'un de l'empereur Mathias, frère et successeur de Rodolphe II, pour confirmer le traité fait en 1606 ; et un autre des Hollandais, pour entamer un traité de commerce. Une des premières denrées que les Hollandais fournirent aux Ottomans faillit exciter de grands troubles dans la capitale et dans tout l'empire. Un vaisseau hollandais ayant apporté du tabac à Constantinople, lorsque l'usage de cette plante était encore assez récent en Europe, les Turcs en usèrent tout d'abord avec profusion; mais lorsqu'on se fut aperçu que cette poussière, respirée fréquemment, causait des étourdissements et même une espèce d'ivresse, le mufti et les imans, qui n'étaient pas fâchés de trouver les occasions d'exercer leur autorité, saisirent avidement celle-ci. Ils publièrent que, lorsque Mahomet avait défendu l'usage du vin et des liqueurs fermentées, le Prophète avait voulu interdire tout ce qui provoquait l'ivresse; que cette plante, qui produisait l'effet du vin, devait être proscrite au même titre. Les partisans du tabac, beaucoup plus nombreux et appuyés par l'autorité du grand vizir, l'emportèrent malgré le mufti et tout l'uléma. Tandis que le chef de la loi délibérait s'il donnerait oui ou non un fetfa, le grand vizir fit distribuer du tabac aux janissaires et aux spahis comme un don de l'empereur. Cela décida la question : les soldats et le peuple regardèrent bientôt le tabac comme une nécessité. Le goût général contraignit les imans à se taire ; mais le mufti, animé de ressentiment contre le grand vizir, ne perdit pas une occasion de le lui témoigner. La conduite

altière et inconsidérée de ce ministre fournissait à son ennemi assez de moyens de le desservir.

L'honneur qu'eut Nasuf d'épouser une sœur de son maître avait enflé son orgueil, quoiqu'il ne dût cette illustre alliance qu'à ses grandes richesses, et que l'exemple de quelques-uns des gendres ou beaux-frères des empereurs dût le convaincre que les grandeurs, loin de garantir des orages, les avaient souvent attirés. Mais il faut dire d'où Nasuf était parti pour devenir le premier officier de l'empire; ce détail instruira d'autant mieux le lecteur, que presque tous les grands vizirs et autres béglierbegs ou pachas de la Porte ont la même origine, et que, si tous n'ont pas commencé par des emplois aussi vils que Nasuf, la plupart du moins sont comme lui des enfants arrachés, dans des provinces éloignées, aux chrétiens grecs, arméniens ou maronites, ou ramassés sur les chemins, après avoir été abandonnés par leurs parents, trop pauvres pour les nourrir. Ces enfants sont employés au service du sérail suivant leur intelligence ou leurs forces; les plus beaux et les plus spirituels font des fortunes brillantes. Mais Nasuf fit exception à cette règle, en ce que la nature lui avait donné une fort petite taille, un teint olivâtre et des traits peu réguliers. Aussi ne fut-il pas admis au nombre des icoglans, enfants élevés dans les différents sérails, sous la direction du capi-aga ou chef des eunuques blancs, pour servir de pages au sultan et passer de degrés en degrés aux premières dignités de l'empire. Nasuf fut amené à Constantinople sous le règne de Sélim II. On l'abandonna parmi les azamoglans; ce corps est composé du rebut des enfants de cette espèce, destinés aux emplois les plus vils et les plus pénibles du sérail. Celui dont nous parlons était fils d'un prêtre grec, du village de Serrès près Salonique, dont il porta le nom. Il ne s'appela Nasuf, mot corrompu de l'arabe qui signifie *homme de conseil*, que

quand la fortune eut commencé à lui devenir favorable. Lorsqu'il eut acquis de la force, on le fit baltagi ou portefaix, et, par un premier bonheur, il fut destiné au service du kislar-aga ou chef des eunuques noirs. Cet eunuque ne tarda pas à s'apercevoir que son baltagi avait plus d'intelligence et de talents qu'il n'était nécessaire pour porter des fardeaux. Le maître donna à son esclave plusieurs commissions délicates, dont celui-ci s'acquitta si bien, que le kislar-aga crut faire un grand présent à la sultane mère en lui attachant ce serviteur. En peu de temps cette sultane fit passer Serrès par différents emplois; elle en fut si contente qu'elle le nomma sangiac, ou gouverneur, d'un petit pays près d'Alep qui était assigné à cette princesse pour l'entretien de sa maison. Le nouveau sangiac se comporta dans ce poste comme il avait fait dans tous les autres; il augmenta considérablement les revenus de la sultane mère. Comme elle avait peine à se passer de Serrès, elle lui fit donner au sérail la charge de cappiggi-bachi. Ce fut pendant qu'il l'exerçait qu'il changea son nom, par la volonté de sa protectrice, en celui de Nasuf. Sous Mahomet III, Nasuf, qui comprit que le crédit de la sultane mère du prédécesseur tendait à déchoir, songea sérieusement à quitter la cour, où il n'y avait plus pour lui que des dangers. Il demanda un sangiacat des plus éloignés de la Porte, et il eut le crédit de l'obtenir. Nasuf, dont l'ambition n'était pas satisfaite, crut que l'or serait un véhicule certain pour parvenir aux plus grandes dignités. Il en amassa beaucoup, et obtint plusieurs années après le gouvernement du Diarbekir, avec le titre de pacha à deux queues. Il trouva le moyen de satisfaire son avidité dans ce nouveau poste, plus riche et plus élevé qu'aucun de ceux qu'il eût occupés jusqu'alors.

A l'avénement d'Achmet au trône, Nasuf apprit que le nouveau sultan avait choisi Murad, béglierbeg du Caire,

pour le faire grand vizir. La réputation de Murad, son âge déjà fort avancé, inspirèrent à Nasuf le désir de se rendre nécessaire au grand vizir, de gagner sa confiance et de lui succéder. Il joignit ce ministre dans les courses qu'il faisait en Asie pour réduire les rebelles ; il lui donna des avis importants, se rendit nécessaire ; enfin il se fit choisir pour lieutenant de l'armée que Murad conduisit sur les frontières de la Perse. On a vu comment Nasuf était devenu grand vizir ; il nous reste à raconter comment il tomba du faîte des grandeurs, où il était parvenu de si bas.

La chute de presque tous les grands en Turquie vient de ce qu'ils n'ont pas su la prévoir, et de ce que leur pouvoir illimité les enivre, malgré les innombrables exemples de ceux qui ont été punis pour en avoir abusé. Dans les mœurs des Ottomans, les grands vizirs sont beaucoup plus puissants que ne le peuvent être les premiers ministres d'aucune autre monarchie, parce que le sultan, le plus souvent enfermé dans son harem, ne voit point ses sujets, ne se montre à eux que dans la pompe de ses marches d'un sérail à l'autre, ou du sérail à la mosquée. Tout le reste du temps il ne communique avec les hommes qui lui sont soumis que par le ministère du grand vizir, ou de quelque autre officier de l'empire dépendant de celui-ci. Depuis longtemps aucun vizir n'avait péri de mort violente ; Nasuf, devant qui tout pliait, crut donc sa faveur inébranlable et son pouvoir plus affermi que celui de ses prédécesseurs.

Il s'était commis quelques infractions au traité de paix avec la Perse sur les frontières des deux empires ; mais Nasuf, qui aimait mieux régner à Constantinople que de conduire des armées dans les déserts des Persans, cacha au prince toutes les nouvelles qu'il en avait reçues ; il eut même quelque commerce secret avec le ministre qui gouvernait la Perse sous le sophi, et il reçut des présents

considérables de ce ministre sans que le sultan en fût informé. Il avait pris l'habitude d'en imposer à son maître pour donner bonne opinion de son gouvernement et pour se rendre de plus en plus nécessaire.

Un vaisseau ayant pris une barque de Cosaques qui contenait au plus quinze hommes, le grand vizir y fit joindre quinze bâtiments de l'arsenal armés de canons, et aux prisonniers quatre cents esclaves. Nasuf étala tout cet appareil dans le port de Constantinople aux yeux du sultan, comme une prise importante faite par ses vaisseaux sur les corsaires cosaques qui écumaient la mer. Cette fraude grossière fut la première cause de la chute de Nasuf. Quoique le capitan-pacha parût être aussi intéressé que le grand vizir à la cacher, lui ou ses officiers ne purent s'en taire, et le mufti apprit bientôt ce qu'il fallait penser de la prise faite sur les Cosaques. Il sut encore que le grand vizir tirait du trésor public de grosses sommes d'argent pour de prétendues constructions de galères qui ne se faisaient point. Le mufti conservait une haine secrète contre Nasuf depuis l'affaire du tabac : il découvrit ce mensonge à Achmet. Ces griefs et d'autres plus graves encore irritèrent tellement le sultan, que la mort du grand vizir fut bientôt résolue. Nasuf fut étranglé par quatre bostangis du sérail, et ses immenses richesses, fruits de ses déprédations, furent confisquées par le sultan à son profit (1022-1613).

Méhémet de capitan-pacha devint grand vizir, et fut marié presque aussitôt avec une fille du sultan, qui n'était âgée que de six ans. Cette union fut célébrée avec une pompe excessive. Nous rapporterons fidèlement, d'après les historiens turcs, les cérémonies observées aux noces de la sultane épouse du grand vizir, pour donner une idée de la magnificence et des coutumes ottomanes. La veille de cette fête, le grand trésorier porta les ameublements et pierreries de la sultane au logis de son époux,

La marche était ouverte par cinq cents janissaires avec leurs instruments de guerre ; puis deux cents des plus qualifiés de l'empire marchaient deux à deux, magnifiquement vêtus. Le grand trésorier, environné de vingt-quatre chiaoux, huissiers ou messagers, couverts de drap d'or, précédait les présents ; vingt-sept esclaves, vêtus plus somptueusement que les estafiers, portaient les pierreries, entre lesquelles on voyait un exemplaire du Coran couvert d'or massif et parsemé de gros diamants ; un couvre-chef attaché avec un cordon et des aigrettes de pierreries, une ceinture toute couverte de rubis et de turquoises ; un coffre de cristal de roche d'un pied et demi de long, haut et large à proportion, garni d'or sur les angles, tout rempli de perles et de pierres précieuses ; une grande quantité de bracelets et d'agrafes de toute espèce des plus beaux diamants. On voyait ensuite onze chariots tout couverts de gaze d'or qui renfermaient les filles esclaves de la sultane ; vingt-deux autres esclaves vêtues de drap d'or, voilées de gaze d'argent et montées sur des chevaux richement caparaçonnés, tenus par des eunuques noirs, précédaient deux cent cinquante mulets chargés d'étoffes d'or, toiles d'or, velours, satin, tapis, tentes et autres ameublements (1).

Le lendemain, la sultane fut conduite au logis de son époux dans l'ordre suivant. Quatre-vingts émirs descendants de Mahomet, distingués par le turban vert qu'eux seuls ont le droit de porter, précédaient le corps de l'uléma, puis tous les imans, puis tous les timariots (2), agas, sangiacs et pachas des différents ordres qui se trou-

(1) Tous ces présents, d'une valeur inestimable, n'appauvrissaient point le sultan, puisqu'à la mort de chaque pacha ou de chaque princesse, ils retournaient vers leur source. Le sultan étant l'héritier nécessaire du mobilier de toutes les princesses et de tous ceux qui ont des emplois dans l'empire, leurs enfants ne succèdent jamais qu'aux terres.

(2) On donne ce nom à ceux qui jouissent de bénéfices militaires.

vaient à Constantinople, les plus qualifiés marchant les derniers. Le vizir du banc, premier après le grand vizir, tenait la droite; car le chef de la loi n'occupe jamais que la seconde place dans toute assemblée : celui qui représente le sultan est toujours le premier. Trente musiciens à cheval, hautbois et tambours, formaient un concert, et étaient suivis de plusieurs musiciens à pied, dansant avec des tambours de basque. Quarante joueurs de luth, sistres, harpes et autres instruments, faisaient danser des fous qui portaient une barrette et une robe couverte et ornée d'os de moutons. Ces malheureux sont très-révérés chez les musulmans, qui les regardent comme des prédestinés. Cent cinquante officiers de l'arsenal menaient avec eux des pionniers, armés de pelles et de pioches, pour égaliser les chemins afin de faire passage à deux grands arbres chargés de fruits artificiels, et traînés par le moyen de machines. Trente officiers magnifiquement montés, vêtus de vestes fourrées de martre-zibeline, précédaient le sagois (vizir du banc chargé de représenter le père de la sultane nouvelle mariée). Après le sagois, on portait trois grands flambeaux de cire blanche, dont l'un, beaucoup plus grand et beaucoup plus gros que les deux autres, était couvert de larges plaques d'or et de beaucoup de pierreries; le kislar-aga suivait, accompagné de cinquante eunuques noirs. On voyait ensuite un pavillon de velours cramoisi, richement brodé d'or et de perles, sous lequel était l'épousée montée sur une haquenée blanche. Plusieurs litières turques suivaient, attelées de chevaux blancs; enfin, une foule de jeunes filles voilées et magnifiquement vêtues, entourées d'eunuques noirs, fermaient la marche.

Peu de jours après, la peste, qui se répandait à Constantinople, détermina Achmet à aller habiter une de ses maisons de plaisance voisine de la ville et appelée Darut. Comme il se rendait de là à une mosquée qu'il avait fait

bâtir dans la campagne, un derviche lui jeta du haut d'une galerie une grosse pierre, qui, au lieu de lui fracasser la tête suivant l'attente de celui qui l'avait lancée, ne fit que le blesser légèrement à l'épaule. On saisit le derviche ; mais les tortures les plus cruelles n'ayant pu lui arracher les motifs de son crime, ni la révélation de ses complices, il fut empalé.

La blessure du sultan étant guérie, et la peste calmée à Constantinople, Achmet retourna au sérail. Comme on craignait le retour de l'épidémie, les médecins, qui sont presque tous juifs à Constantinople, décidèrent qu'il fallait écarter de la ville tous les chiens errants dans les rues et pouvant communiquer le mauvais air. Le sultan, qui voulait les faire tuer, consulta le mufti ; mais celui-ci répondit que chaque chien avait une âme à laquelle il n'était pas permis d'attenter. On les réunit tous autant qu'il fut possible, et on les fit passer dans une île déserte près de Scutari.

Il y avait trop longtemps, pour l'impatience des Turcs, qu'ils étaient en paix. Après deux ans de tranquillité, la Moldavie et la Transylvanie offrirent une proie à leur ardeur guerrière (1023-1614). On nous dispensera d'entrer dans le détail peu intéressant de cette lutte, qui n'eut pas de suites bien remarquables, sinon la confirmation du traité fait en 1606 entre la Porte et la cour de Vienne. Quoique Achmet voulût sincèrement la paix et ne négligeât rien pour l'établir dans son empire, le temps où les Ottomans devaient jouir d'une parfaite tranquillité n'était pas encore arrivé. Le duc de Florence, pour se venger de quelques prises faites sur ses sujets par des corsaires turcs, fit attaquer la forteresse d'Agliman sur les côtes de la Caramanie. C'était l'entrepôt des tributs d'une grande partie de l'Asie et de toutes les îles de l'Archipel. Cette perte fut d'autant plus sensible à Achmet, qu'il apprit en même temps que le sophi de

Perse ne voulait pas s'en tenir au traité signé par ses ambassadeurs, et que ce même duc de Florence, si animé contre la Porte, lui suscitait un ennemi qu'il disait avoir tiré de son sein (1024-1615). C'était Jacaïa, prétendu fils de Mahomet III et frère aîné d'Achmet, que sa mère, esclave chrétienne, aurait soustrait du sérail de Magnésie pour lui conserver la vie. La vérité de ce fait et de beaucoup d'autres relatifs à Jacaïa n'a jamais été bien éclaircie. Mahomet III, peu de temps avant sa mort, avait fait étrangler son fils sur des soupçons assez légers. Aussitôt qu'Achmet fut monté sur le trône, Jacaïa, qui avait été élevé très-secrètement dans la religion chrétienne, parcourut toute l'Asie, tâchant de semer le bruit que le véritable héritier du dernier sultan réclamait le sceptre de son père; mais quoique tous les rebelles accueillissent avec plaisir les doutes qu'on publiait sur la légitime possession d'Achmet, aucun ne voulut favoriser son compétiteur, soit que la supposition leur parût trop grossière, soit qu'ils aimassent mieux devenir souverains eux-mêmes que de combattre seulement pour changer de maître.

D'Asie, où il erra plusieurs années, Jacaïa passa en Europe, où Cosme de Médicis tenta, mais vainement, de lui faire un parti pour s'en servir contre la Turquie; enfin l'histoire ne parle plus de cet aventurier.

Le grand-duc de Toscane voulut ensuite susciter à la Porte un ennemi plus dangereux, Facardin, prince des Druses. Ces peuples occupent une partie de la Syrie près de la Palestine : ils se disent descendants des Francs qui conquirent Jérusalem. Quoiqu'ils eussent déjà perdu presque tous les dogmes du christianisme, dont il ne leur restait que quelques cérémonies, ils étaient très-opposés aux superstitions musulmanes et judaïques; ils vivaient sous les lois d'un prince qui n'osait se dire chrétien. Il se prétendait de la maison de Godefroy de Bouillon, et pourtant il payait tribut à la Porte. Celui qui régnait au

temps d'Achmet, appelé Facardin comme ses prédécesseurs, était plus vaillant qu'eux tous ne l'avaient été. Il s'arma d'abord pour délivrer la Syrie des brigands qui infestaient cette province, et il mérita la reconnaissance de tous ses sujets et de tous les peuples voisins. Sa vaillance lui attira beaucoup de soldats; ses courses inquiétèrent bientôt les sangiacs turcs, et ceux-ci écrivirent à la Porte qu'un nouveau rebelle se déclarait sur les confins de la Syrie. Le pacha de Sidon ayant pris les armes contre Facardin, sans avoir reçu les ordres d'Achmet, le prince des Druses battit les Turcs, et se rendit maître de la ville, d'où le pacha était sorti pour l'attaquer. Il combattit ces troupes avec succès, et reçut par mer des secours du duc de Florence. Facardin s'empara de tout le pays voisin; puis il négocia avec la Porte, sans se mettre entre les mains de ses pachas, comme avaient fait les autres rebelles d'Asie. Avec ses armes victorieuses et les offres d'un tribut, il fit sa paix d'autant plus facilement, qu'il protestait avoir toujours été fidèle à Achmet, et qu'il rejetait sur les exactions de ses pachas les actes d'hostilité qu'on lui imputait à tort. Il ne rendit point Sidon ni le terrain qu'il avait envahi, prétendant qu'il en était possesseur légitime sous la condition de l'hommage au sultan. Le pacha de Sidon, qui avait commencé cette querelle, paya de sa tête l'inquiétude qu'il avait témoignée et le mauvais succès de son expédition (1025-1616). Achmet, qui avait à combattre les Persans, ne voulut plus trouver de coupables en Asie parmi ses tributaires.

La guerre de Perse ne fut pas heureuse pour les Turcs; malgré leurs forces, doubles de celles du sophi, ils furent battus, et la douleur qu'en ressentit Achmet le conduisit au tombeau. Il mourut le 16 novembre 1617, à l'âge de trente ans, après en avoir régné quatorze plus glorieusement peut-être qu'aucun de ses prédécesseurs, si l'on considère que la gloire n'est pas uniquement le prix des

talents guerriers. Achmet fut celui de tous les sultans qui se montra le plus avare du sang des hommes, et qui sut le mieux faire respecter sa puissance. Dans un âge tendre, il choisissait ses ministres et gouvernait avec eux. Il aima surtout la justice, qu'il fit rendre à ses sujets, bornant ses proscriptions aux têtes criminelles. Il ne se détermina que dans les derniers temps de sa vie à paraître à la tête de ses armées : il pensait sans doute que les principaux devoirs d'un souverain ne sont pas ceux d'un général.

Ce prince pratiqua, le premier de tous les sultans, le précepte qui enjoint à l'homme de travailler de ses mains pour gagner sa vie. Il voulut donner cet exemple à ses sujets, qui en avaient peut-être plus besoin qu'aucun peuple de la terre, car il n'en est pas de plus paresseux que le Turc. Il apprit à faire des anneaux de corne pour bander les arcs ; il donnait quelques moments à ce travail chaque matin après sa prière, et il voulait que ces anneaux, quoique de très-mince valeur, fussent vendus, afin que le prix en fût employé à sa cuisine.

Il avait laissé vivre un frère cadet appelé Mustapha ; l'infortune et la crainte avaient uni ces deux princes dans leur enfance. Achmet, qui en mourant ne laissait pour appui du trône que des enfants en bas âge, fit appeler le grand vizir, le mufti, les pachas du banc, et il leur dit qu'il voulait, pour le bien de ses sujets, que son frère Mustapha occupât le trône après lui. Tous les grands officiers obéirent aux dernières volontés du souverain. Mais, quoique Mustapha Ier fût plus âgé que ses neveux, car il n'avait qu'un an de moins que son frère, on reconnut bientôt qu'il n'était pas plus capable de gouverner que ces jeunes princes.

Il se plaisait à répandre de l'argent sans raison et sans mesure dans le sein de ceux qui ne lui en demandaient pas, qui n'avaient rendu aucune espèce de service à

l'empire, et qui ne devaient pas s'attendre à des bienfaits, uniquement pour jouir de la surprise que leur causait un changement de fortune inespéré ; ce qui fit dire à ceux qui le décréditèrent dans l'esprit du peuple et des soldats, que le sultan jetait aux poissons l'argent du trésor public.

Dès les premiers jours de son règne, Mustapha rendit la liberté à l'ambassadeur de Perse, que son prédécesseur avait fait arrêter en déclarant la guerre au sophi. Le prince persan envoya de riches présents au nouvel empereur; mais comme il refusait obstinément de payer les charges de soie qu'il avait promises à titre de tribut, le divan décida que l'on continuerait la guerre, et le grand vizir fit des préparatifs pour conduire une armée dans les nouvelles conquêtes du sophi.

Quoique Mustapha eût paru respecter le droit des gens à l'égard de l'envoyé de Perse, son grand vizir viola manifestement cette loi de tous les peuples en la personne du baron de Sancy, ambassadeur de France. Voici à quelle occasion.

Le prince Coreski, fait prisonnier dans la guerre de Moldavie, était enfermé dans le château des Sept-Tours, faute d'avoir payé une très-grosse rançon que la Porte exigeait. L'ambassadeur de France, protecteur-né de tous les chrétiens libres ou esclaves qui habitaient Constantinople, envoya plusieurs fois son secrétaire, nommé Martin, pour consoler Coreski et lui offrir des secours. La liaison entre le prisonnier et Martin devint si étroite, que celui-ci chercha et trouva les moyens de procurer la liberté au Moldave, qui put se retirer en un lieu sûr. En cherchant dans sa prison l'on trouva des lettres de Martin, qui révélaient ses intelligences avec le fugitif. Aussitôt le grand vizir fit arrêter Martin et le drogman de l'ambassadeur dans le palais de France, et il les fit appliquer à une question rigoureuse. De Sancy, indigné de cette insulte, accourut chez le premier ministre pour se plaindre et

pour réclamer ses gens, mais le vizir, après l'avoir accablé d'injures, le fit arrêter lui-même, et lui déclara qu'il serait traité comme son secrétaire et comme son drogman, s'il ne découvrait pas le lieu de la retraite du prince Coreski. Mais, grâce à la protection du mufti, qu'il sut acheter par de riches présents, de Sancy fut relâché ainsi que ses gens, et, plein du ressentiment que cette offense devait lui inspirer, il écrivit à sa cour pour demander vengeance. Avant que les plaintes de Louis XIII sur cet attentat fussent arrivées à Constantinople, tout y avait changé de face (1027-1618).

Mustapha, qui n'avait ni le talent ni même le désir de bien gouverner, n'abandonnait point au vizir les rênes de l'empire, ou du moins il nuisait aux actes de son gouvernement par ses caprices et par sa déraison. La sultane mère, indignée du mépris que Mustapha affectait pour son sexe, et du peu de crédit qu'il lui accordait à elle-même, ne tarda pas à conspirer contre lui. Le kislar-aga et le mufti, qui, ayant vu le sultan de près, étaient plus convaincus de sa profonde incapacité qu'aucun des autres officiers de l'empire, conspirèrent entre eux pour soulever les janissaires et les spahis. Une foule de timariots de tout rang les aidèrent dans leur dessein. Mustapha en avait dépouillé plusieurs de leurs bénéfices (*timars*) sous les prétextes les plus frivoles, jusque-là qu'étant un jour à la chasse, il récompensa d'un *timar* un paysan qui lui avait apporté de l'eau fraîche pour se désaltérer. Plusieurs traits de ce genre firent mépriser le sultan parmi les troupes, comme il l'était déjà dans le sérail et dans le divan.

Au milieu de ces troubles, le grand vizir Méhémet partit pour la Perse, à la tête d'une armée qui devait se grossir de toutes les garnisons qu'il allait ramasser dans les provinces d'Asie. Lorsque Mustapha se vit délivré de la présence des janissaires, qu'il craignait, il s'aban-

donna plus que jamais à la bizarrerie de son caractère. Le bruit courut qu'il voulait faire étrangler ses neveux; cette imputation, vraie ou fausse, servit de prétexte pour soulever toute la nation contre Mustapha. On pourrait dire, à sa justification, que la preuve qu'il ne voulut jamais attenter à la vie des fils d'Achmet, c'est qu'étant le maître absolu, il laissa à ces princes le temps de le détrôner. En effet, à peine le grand vizir était à six journées de Constantinople, qu'il reçut des lettres du mufti, du caïmacan, du kislar-aga, de la sultane mère, qui toutes lui disaient que le salut de l'État exigeait qu'il ramenât l'armée; que Mustapha était sur le point de renverser l'empire d'éteindre la maison ottomane; qu'il n'y avait pas à délibérer pour l'arracher du trône et pour y placer Othman, prince qui n'était âgé que de douze ans, mais qui promettait déjà de rendre à l'empire le règne d'Achmet son père.

La nouvelle du danger des princes, répandue dans l'armée, fit tout l'effet que les factieux en avaient attendu. On pressa le retour à Constantinople; il ne fut pas difficile de cacher ce mouvement au sultan. Le caïmacan l'engagea dans une chasse qui dura quatre jours; pendant ce temps, les janissaires étant rentrés dans la capitale, le mufti publia un fetfa qui déclarait Mustapha déchu du trône. Enfin, les bruits sans doute exagérés qu'on fit circuler dans le peuple sur les prodigalités folles du sultan, l'amour du changement, l'espoir d'une récompense, déterminèrent les janissaires et les spahis à demander à grands cris pour empereur un des fils d'Achmet, dont la mémoire était si récente et si chère. Mustapha n'avait régné que trois mois.

Othman II parut bientôt au milieu du peuple, qui répondit par ses acclamations aux vœux de la milice. La vie du monarque déposé fut respectée; on ne voulait pas souiller le nouveau sultan du crime qu'on reprochait à

son oncle. Mustapha fut seulement enfermé dans une des tours du sérail, où il fut abandonné aux soins de quelques vieilles esclaves. Othman, ou plutôt ceux qui agissaient en son nom, répandirent l'or dans les casernes des spahis et des janissaires. L'extrême jeunesse du sultan inquiétait ceux d'entre les officiers du divan et de l'armée qui étaient véritablement animés de l'amour du bien public. Mais le mufti, le grand vizir, et tous ceux qui espéraient gouverner au nom de cet enfant, rappelaient aux mieux intentionnés qu'Achmet, dans un âge presque aussi tendre, avait su choisir de bons ministres et faire respecter son autorité.

Othman venait de monter sur le trône, lorsqu'on vit arriver à la Porte un ambassadeur extraordinaire du roi de France, Louis XIII, qui venait se plaindre de l'insulte faite à la nation française dans la personne du baron de Sancy. Comme tous ceux qui gouvernaient alors avaient intérêt à blâmer ce qui s'était fait sous Mustapha, les Français n'eurent pas de peine à obtenir la satisfaction qui leur était due; quoique le vizir Méhémet eût commis tout seul cette infraction au droit des gens, il la rejeta sur le dernier sultan, et il fut convenu qu'on enverrait en France un ambassadeur extraordinaire pour désavouer au nom d'Othman la faute que son prédécesseur avait commise. Malgré ces réparations, le baron de Sancy ne voulut pas demeurer dans un pays où il avait été outragé si cruellement; il demanda son rappel, et le comte de Cesy fut envoyé à sa place (1028-1619).

L'enfance du souverain semblait exiger du premier ministre qu'il soutînt son maître sur le trône; mais une armée brillante, préparée par les soins d'Achmet, attendait depuis longtemps qu'on la conduisît en Perse. Le vizir crut devoir remplir les intentions de cet ancien maître, dont il chérissait la mémoire; il partit. Quand aux autres ministres, ils se partagèrent en son absence

l'administration du gouvernement, et Viner-Effendi, ancien précepteur d'Othman, s'empara de toute la confiance de son élève. Viner, homme ambitieux et souple, était l'ennemi de Sender-Pacha, aga des janissaires. Il tâcha de prévenir le jeune sultan contre ce corps, qui avait contribué à le mettre sur le trône, et qui par conséquent pouvait l'en ôter; et afin que le prince pût se soustraire plus facilement à l'autorité de ceux qui, gouvernant en son nom, ne se pressaient pas de lui donner une connaissance complète des affaires, il lui conseillait de se promener déguisé dans Constantinople, pour mieux étudier les mœurs de son peuple, et pour tâcher de découvrir les abus.

Mais Othman était trop jeune pour voir avec des yeux observateurs; il fut choqué principalement du fréquent usage que les Turcs et surtout les janissaires faisaient du vin. Plusieurs fois le zèle d'Othman, excité par Viner, s'échauffa tellement à la vue des gens ivres, qu'il se fit connaître, et qu'il fit mettre à mort à l'instant même les délinquants. Le malheur tomba presque toujours sur les janissaires, ce qui commença la haine du sultan contre cette milice, et réciproquement celle des janissaires contre leur maître.

Tandis que le jeune empereur exerçait avec des actes de rigueur un pouvoir dont son âge ne lui permettait pas de faire un utile emploi, son grand vizir réparait les pertes que l'État avait faites contre les Persans. Ce général fut heureux dans ses entreprises; deux batailles sanglantes lui rendirent tout le pays que le sophi avait conquis (1029-1620). Le grand vizir, de retour à Constantinople, où il entra en triomphe, ne survécut pas longtemps à sa gloire; une maladie l'enleva, et il désigna Dilaver-Pacha, caïmacan, pour lui succéder. Dilaver avait su plaire à Viner, et celui-ci espérait gouverner sous le nom d'un grand vizir complaisant. Il écarta de la place

de caïmacan l'aga des janissaires, et par là il excita de plus en plus cette milice contre le sultan et contre lui-même.

Othman prétendait à la gloire; il pensait, ainsi que le commun des hommes, que la guerre est le plus sûr moyen d'en acquérir. L'occasion se présenta bientôt : Betlem-Gabor, voïevode de Transylvanie, avait profité des troubles que les novateurs excitaient en Bohême et en Hongrie, pour faire avantageusement la guerre à la maison d'Autriche. Voulant balancer la puissance de la Pologne, que Sigismond avait intéressée utilement à sa querelle, il proposa au sultan la conquête de l'Autriche, et lui promit bientôt une entrée triomphante dans Vienne. Othman, pour mettre d'accord la foi musulmane et l'ardeur guerrière qui le consumait, résolut d'attaquer la Pologne, envers laquelle il n'était lié par aucun traité. Conformément aux goûts de son âge, il s'occupa plus encore de la pompe de cet armement que de ce qui devait le rendre formidable. Il comparait tout haut les troupes brillantes que lui amenaient les plus riches timariots avec les janissaires grossièrement habillés, et qui n'avaient pour toute parure que de longs fusils et des sabres pesants. La haine du sultan contre cette milice perçait en toute occasion; un crime dont il se souilla avant de commencer la guerre, lui aliéna encore ces soldats, qu'il avait tant d'intérêt de ménager.

La jalousie que lui inspirait l'amour du peuple et des janissaires pour Méhémet, l'aîné de ses frères, le poussa à faire mourir ce jeune prince. Quoique l'usage odieux de massacrer les frères des empereurs n'eût cessé que depuis Achmet, les peuples, qui avaient espéré n'être plus témoins de cette barbarie, apprirent la fin cruelle de Méhémet avec tant d'horreur, que les ministres dissuadèrent Othman de faire mourir son oncle Mustapha, et aucun de ses autres frères, qui étaient tous en bas âge.

Enfin le moment de partir pour la Pologne étant arrivé, le sultan se mit en marche vers la Moldavie avec une escorte de vingt mille hommes. Arrivé dans cette province au rendez-vous général, il se trouva à la tête de trois cent mille combattants. Les Polonais ne comptaient que cent mille hommes; cependant le nombre trois fois plus grand des Turcs ne leur inspira aucune épouvante. Uladislas, fils du roi de Pologne, les commandait, et la bataille s'engagea sur les confins des deux pays, non loin du château de Chocsim. Les Turcs furent complétement défaits dès la première affaire, et ne purent réparer leurs pertes; jamais campagne des Ottomans ne fut plus constamment malheureuse. Il fallut enfin en venir à conclure la paix avec la Pologne, dont les commissaires n'offrirent pour tous présents au sultan que deux canons et un faisceau de flèches, symboles énergiques de leur redoutable bravoure (1030-1621).

A peine était-on de retour à Constantinople, que le bruit se répandit qu'Othman voulait supprimer la milice des janissaires, comme il en avait fait plusieurs fois la menace. On apprit qu'il envoyait au Caire pour lever de l'infanterie dans un moment où l'empire jouissait d'une paix profonde, et l'on remarqua que, toutes les fois qu'Othman sortait du sérail, les bostangis et les topggis, soldats dont les uns n'étaient que pour la garde de l'intérieur et le soin des jardins, et les autres seulement pour servir l'artillerie, composaient son cortége et avaient seuls part à ses libéralités. Les spahis et les janissaires, également aigris de cette espèce de passe-droit, témoignaient tout haut leur mécontentement. L'annonce d'un voyage à la Mecque, où les ennemis d'Othman prétendaient qu'il voulait transférer la capitale et sa cour, détermina la révolte qui couvait sourdement. Vainement vingt membres de l'uléma, des plus vénérables par leur âge et par la considération qu'ils s'étaient acquise, cherchèrent-ils à

conjurer l'orage près d'éclater, en avertissant le prince; celui-ci, dédaignant leurs conseils et leurs sinistres prédictions, s'écria : « J'exterminerai tous les spahis et tous les janissaires; mais ce ne sera qu'après vous avoir fait piler dans un mortier. » Les effendis se retirèrent consternés, et, de retour à la mosquée du sultan Achmet, ils apprirent aux officiers des spahis et des janissaires l'accueil qu'ils avaient reçu de l'empereur. Aussitôt on marche vers le sérail, peuple et soldats; tous demandent la tête de Viner et du grand vizir, sans toutefois se porter pour le moment à aucune voie de fait. La nuit qui survint apaisa le tumulte, mais les révoltés n'abandonnèrent pas leur entreprise; ils surent, au contraire, mettre les instants à profit. Dès la pointe du jour les janissaires et les spahis sortent de leurs casernes, armés de fusils et de cimeterres, drapeau déployé, mèche aux canons. Ils vont cerner le sérail, et demandent à grands cris le sang de Viner, du grand vizir, du caïmacan, du grand trésorier, du kislar-aga et d'un pacha nommé Tchaous. Sur le refus de les livrer, les révoltés font battre les murs du palais par leurs canons, et le peuple, armé de massues, est prêt à fondre dans les appartements intérieurs du sérail. Le grand vizir se dévoue pour aller parler aux rebelles; mais à peine l'ont-ils aperçu, qu'ils se précipitent sur lui et le massacrent sur place. Le torpachi (un des officiers des janissaires) Darud et les mutins qu'il conduisait étaient prêts à se porter aux derniers excès, et tous demandaient les cinq autres victimes désignées par leur fureur.

Enfin, après deux heures écoulées depuis le meurtre du grand vizir, une voix inconnue sortie des rangs s'écria : « Nous voulons sultan Mustapha, oncle d'Othman, pour notre empereur : qu'il paraisse et qu'il règne! » Ce cri fut répété par toutes les troupes dans le même instant. On chercha longtemps la prison de Mustapha,

et quand on l'eut trouvée, les janissaires durent en enfoncer le toit à coups de hache; on le tira de ce cachot avec des cordes. Dès qu'il eut pris l'air, il perdit connaissance, et il demeura longtemps sans la recouvrer. Vainement les effendis voulurent-ils alors ramener les révoltés aux pieds d'Othman, en leur assurant que le jeune sultan avait renoncé au projet d'aller à la Mecque; qu'il avait signé un ordre pour licencier les troupes du Caire, et qu'on leur remettrait les proscrits aussitôt qu'ils seraient rentrés dans le devoir. « Laissez, leur disaient-ils, sultan Mustapha dans sa prison : qu'espérez-vous d'un prince que son imbécillité vous a contraints de déposer? » Mustapha, contre lequel ils parlaient ainsi, était revenu à la vie, mais les chefs des janissaires déclarèrent à tous les effendis qu'il fallait sur-le-champ reconnaître ce prince pour leur maître et lui prêter serment. Comme ils résistaient à cette injonction, plus de mille sabres qui brillèrent en même temps à leurs yeux leur firent changer de langage; le mufti prononça le premier son serment à ce prince qu'il venait de traiter d'imbécile, et tous les membres de l'uléma suivirent cet exemple (1031-1622).

Le premier acte d'autorité de Mustapha fut de nommer grand vizir Darud, son libérateur. Puis il se rendit à la mosquée Ortadjami, dans laquelle il devait être intronisé. Othman, en apprenant ce qui se passait, se laissa d'abord aller au désespoir; mais, recueillant enfin tout son courage, il courut à la mosquée, dans l'espoir que sa présence et ses paroles ramèneraient les révoltés. A la vue de ce jeune prince, si digne après tout de compassion, les janissaires s'écrièrent : « Qu'Othman soit déposé; mais qu'on respecte ses jours. » Alors on le conduit devant Mustapha, qui venait de ceindre l'épée; le faible sultan, en voyant le jeune prince environné de plusieurs officiers, ne douta pas que son neveu n'eût gagné les soldats. Son prisonnier parut à ses yeux un maître tout prêt à le

punir; il se précipita à genoux, et demanda grâce tout en larmes.

Revenu de sa surprise, Mustapha rentre au sérail avec pompe, suivi d'une nombreuse et brillante cavalcade. Il avait ordonné qu'on renfermât Othman dans la prison qu'il avait habitée quatre années; mais Darud, qui voulait la mort du monarque détrôné, le fit conduire aux Sept-Tours, afin de le dérober à la surveillance des spahis et des janissaires. Dès le lendemain il entra dans la chambre d'Othman, et le fit étrangler sous ses yeux. Puis on coupa au cadavre une oreille, qui fut portée de sa part dans une boîte à Mustapha. Ce ministre assassin avait écrit sur le couvercle : « Présent pour le sublime empereur, que son fidèle ministre a servi malgré lui. »

Ni le vizir, ni le kislar-aga, ni les trois autres qui avaient été proscrits avec Dilaver, n'échappèrent à la cruauté du nouveau grand vizir. L'infortuné Othman fut porté sans pompe dans le tombeau d'Achmet. Tous les malheurs et tous les torts de ce jeune monarque étaient venus de son inexpérience et des flatteurs qui l'avaient égaré. Il était né avec une âme élevée, et peut-être eût-il fait de grandes choses, s'il n'était pas devenu le maître absolu d'un empire dans un âge où l'homme ne peut pas être livré à lui-même sans beaucoup de dangers.

Mustapha, déposé quatre ans auparavant pour sa profonde incapacité, n'était pas devenu plus digne du trône dans le cachot où il avait été gardé. Un seul changement s'opéra en lui : il accorda dès lors beaucoup de crédit à la sultane, sa mère, après l'avoir confondue, pendant son premier règne, dans sa haine pour toutes les femmes. Cette sultane habile conseilla au nouveau monarque de se dérober aux yeux des courtisans, et surtout aux chefs des différentes milices, auxquels il était important de cacher sa faiblesse. On répandit que Mustapha était sans cesse en prière, que le prophète lui apparaissait fréquemment;

et pendant ce temps-là, la sultane mère et le grand vizir Darud se partageaient l'exercice de l'autorité. Ce dernier ne la conserva pas longtemps. Le peuple ne pouvait ignorer toujours la mort d'Othman, ni les complices de cet attentat. Les janissaires, à qui l'on reprochait souvent d'avoir tué leur maître, rejetaient ce crime sur Darud et sur deux autres personnes. On publia bientôt que Darud avait attenté aux jours des princes Amurat, Bajazet et Ibrahim, frères d'Othman, seuls restes de la race ottomane. Il est plus vraisemblable que Darud avait songé à se rendre maître de la personne des princes pour augmenter sa puissance. Quoi qu'il en soit, le capi-aga, chef des eunuques blancs, se mit en devoir de faire sortir les trois princes du sérail, sur l'ordre qu'il produisait du grand vizir. Mais ils refusèrent de suivre le capi-aga, et celui-ci dut céder : bien plus, la fureur des gardes du sérail s'étant tournée contre lui, il fut mis en pièces. Darud n'eut que le temps de fuir, pour se dérober à la colère des janissaires qui couraient aux armes. Il fallut tirer Mustapha de ses prétendues contemplations, afin qu'il vînt lui-même apaiser cette émeute.

La sultane mère, qui se trouvait seule à la tête des affaires, se pressa de nommer un grand vizir, de peur que les janissaires ne la prévinssent dans son choix. Elle envoya les sceaux à un vieil eunuque blanc nommé Méhémet-Guirguin. Les troupes ne s'opposèrent point à l'élévation de Guirguin (1032-1623).

On devait s'attendre à de grands troubles sous un gouvernement tel que celui de Mustapha. Les pachas d'Asie se révoltèrent sous divers prétextes, dont le plus apparent fut de venger la mort d'Othman. Le vieux Guirguin ne savait qu'opposer à ces embarras, et la sultane mère, qui regrettait beaucoup Darud, entreprit de le tirer de sa retraite pour le faire rentrer dans le divan par la charge de capitan-pacha, qui n'était pas vacante. Mais la

sultane ne s'embarrassait pas de cet obstacle : elle entreprit de perdre Calil-Pacha, qui occupait cette charge, en l'accusant d'avoir correspondu avec les pachas d'Asie révoltés, et en produisant des lettres écrites et signées par lui. Fort de son innocence, Calil confondit ses ennemis, prouva la supposition de ces lettres, et dénonça avec tant de vigueur les assassins d'Othman, que les deux complices de Darud furent mis à mort sur-le-champ; quant à Darud, il dut son salut à la sultane; elle prétendit qu'il ne pouvait être jugé et condamné que par Mustapha lui-même. Vains efforts! Darud, entraîné par les janissaires, fut étranglé dans la chambre même où il avait fait périr Othman.

Guirguin, déposé peu après, vit les sceaux passer entre les mains de Chusain-Pacha, caïmacan, que les janissaires avaient toujours aimé. Celui-ci les apaisa avec de l'argent, seul remède que la sultane mère connût à tant de maux; et ce remède, si souvent prodigué, commençait à s'épuiser. Bientôt après, Chusain assembla tous les grands de l'empire; il leur remontra qu'après dix mois écoulés depuis la déposition d'Othman l'anarchie était parvenue à son comble, et qu'il était nécessaire de choisir un maître au nom duquel ont pût gouverner. Il fut décidé unanimement qu'on déposerait l'imbécile Mustapha. Amurat, l'aîné des enfants d'Achmet, âgé de quinze ans, fut choisi empereur. Le jeune prince, qui avait été instruit par la sultane sa mère, dont nous aurons à parler dans la suite, commença par refuser cet honneur. Il dit qu'il ne voulait point dépouiller son oncle d'une autorité que celui-ci possédait légitimement, et enfin il parut céder à grand'peine aux instances de tous les pachas et de tous les effendis, le conjurant de sauver l'empire. Il ne restait plus qu'à demander aux troupes leur consentement sur cette proclamation. C'était la première fois que le divan et l'uléma entreprenaient une révolution dans l'État : jusque-

là les secousses étaient toujours l'ouvrage des troupes, et surtout des janissaires, qui avaient usurpé par la force le droit d'élever et de déposer les empereurs. Grâce aux principaux agas, tout se passa sans troubles : les janissaires demandèrent seulement que la sultane mère de Mustapha fût renfermée, afin de lui ôter la faculté d'intriguer. Poussée au désespoir par cette mesure, elle fit plusieurs tentatives pour abréger ses jours.

CHAPITRE X

Avénement d'Amurat IV. — Mustapha, son prédécesseur, est renfermé pour la seconde fois. — Révoltes diverses. — Réformes. — Sévérité d'Amurat. — Faveur de Becri. — Paix désavantageuse avec la Perse. — Facardin. — Amurat fait mourir son frère Bajazet. — Les Cosaques s'emparent d'Azof. — Un santon, chef de rebelles. — Sa mort. — Prise de Bagdad et perfidie du sultan. — Mort d'Amurat. — Ibrahim, son frère, est tiré de prison et placé sur le trône. — Intelligences de la sultane mère et du grand vizir Mustapha pour gouverner l'empire.— Mollesse d'Ibrahim. — Incendie à Constantinople. — Naissance de Mahomet IV. — Prise d'Azof par les Turcs. — Prévarications et châtiment du pacha de Chypre. — Naissance de deux princes. — Mort du grand vizir. — Guerres contre Candie et la Dalmatie. — Succès et revers. — Injure faite au mufti. — Révolte contre Ibrahim et son vizir. — Leur mort.

(1623—1648)

Amurat IV n'avait pas encore quinze ans lorsqu'il fut placé sur le trône de ses prédécesseurs. Le peuple remarqua tout d'abord avec admiration la grâce et la noblesse de maintien du nouveau sultan, qui dans un âge encore tendre montrait déjà l'extérieur d'un grand prince. Mustapha fut renfermé une seconde fois dans la prison d'où il avait été tiré. On n'attenta point à sa vie : la reli-

gion des Turcs ordonne de respecter les insensés, comme prédestinés à la gloire céleste, et leurs jours sont sacrés pour tous ceux qui pratiquent le Coran.

Le premier usage qu'Amurat fit de son autorité fut un acte de rigueur et de justice. Le pacha du Caire, nouvellement arrivé à Constantinople, fut accusé par plusieurs timariots de différentes vexations. L'empereur voulut que cette affaire fut éclaircie dans le divan; et sur la preuve acquise contre le coupable, il fut condamné à avoir la tête coupée. La confiscation de ses biens mal acquis commença à réparer le vide que les profusions des derniers règnes avaient laissé dans le trésor public. Le nouveau monarque, tout jeune qu'il était, s'annonça comme voulant mettre dans les finances autant d'ordre qu'il y avait eu de déprédations jusqu'alors.

Le commencement du règne d'Amurat fut rempli par diverses guerres contre les Tartares rebelles et les révoltés d'Asie, par des émeutes de janissaires, et surtout par une lutte terrible avec la Perse (1033-1624); mais au milieu de toutes ces épreuves, Amurat trouva le plus grand trésor dont puisse jouir un souverain, un ministre sage et dans lequel il sut mettre sa confiance. Le caïmacan Chafis-Ali (c'était le nom de ce bon conseiller) avait toutes les qualités nécessaires pour rétablir des affaires désespérées. Il n'eut pas de peine à persuader au jeune prince, d'abord de mettre une grande économie dans ses dépenses, afin de faire rentrer peu à peu dans le trésor public les sommes immenses que ses prédécesseurs en avaient tirées, et puis de se montrer beaucoup au peuple et aux janissaires, en vue d'inspirer du respect pour sa personne. Cependant les armes ottomanes étaient battues en Asie : les Persans avaient forcé les Turcs à la fuite plutôt qu'à la retraite. On attribuait ces revers et d'autres à l'incapacité du grand vizir Chusain, que Chafis-Ali conseilla à son maître de rappeler au plus tôt, sous prétexte d'entendre ses avis :

il importait d'autant plus d'attirer Chusain à Constantinople, que ce ministre avait profité sans ménagements des malheurs publics, et que son trésor particulier s'était grossi de la substance de l'armée. En effet, le grand vizir se fit précéder à Constantinople par un grand nombre de chameaux qui portaient des richesses de toute espèce, provenant en bonne partie de la saisie des biens de trois pachas. Amurat commença par les confisquer au profit du trésor public, et le premier ministre paya de sa tête son incapacité, ses exactions, et la confiance criminelle avec laquelle il avait osé les commettre. Chafis-Ali, devenu grand vizir, fit entrer dans les coffres de l'État les rapines et même le patrimoine de son infidèle devancier (1034-1625). Bientôt après, les Persans firent des propositions de paix, et Chafis profita de ce moment pour tâcher d'éteindre les révoltes : il y réussit par la voie de la diplomatie plutôt que par celle des armes.

Peu après (1037-1627), le sophi Cha-Abbas, si redoutable aux Turcs, mourut à la suite d'un règne de trente ans, laissant la couronne à son petit-fils Zaïd-Mirza, jeune prince peu propre aux soins du trône. Amurat et son vizir espérèrent que ce changement de maître rendrait la Perse moins formidable, et qu'il serait possible de recouvrer au moins les dernières conquêtes de Cha-Abbas; Chafis se prépara à diriger lui-meme cette expédition (1038-1628). Il partit pour Mosul, où était le rendez-vous de son armée : il y trouva cent soixante mille hommes. Mais il attendait encore un secours de Géorgiens. Ces peuples, « mitoyens d'affection, comme ils le sont de situation, dit Mézeray, entre le Persan et le Turc, » servaient véritablement celui des deux qui les payait le plus cher, et presque toujours celui contre lequel ils paraissaient combattre. Chafis ne tarda pas à découvrir la trahison de Moroc, émir géorgien, et la punit d'une manière terrible.

Quelques services que le grand vizir pût rendre à son

maître contre la Perse, sa présence eût été plus utile à Constantinople, pour mettre un frein à l'excessive sévérité d'Amurat. Le sultan jugeait cette conduite nécessaire pour faire respecter sa jeunesse. Aussitôt que le vizir fut éloigné, il se fit une loi de ne pardonner aucune faute, songeant à être craint et non à être aimé. Amurat ordonnait souvent des supplices, et ne faisait jamais grâce; cette extrême rigueur déplut aux Ottomans et leur inspira des craintes.

L'empereur avait deux frères, Bajazet et Ibrahim, élevés dans le sérail sous les yeux de la sultane, mère des trois princes. Bajazet, que celle-ci préférait à Ibrahim, avait souvent paru à côté d'Amurat dans ces espèces de tournois qui s'exécutaient devant le peuple, et il avait partagé les témoignages d'admiration qu'Amurat méritait toujours lorsqu'il faisait montre de sa force ou de son adresse. L'empereur était devenu jaloux de Bajazet, et leur mère appréhendait que le sultan, cédant à son instinct sanguinaire, ne voulût sacrifier un rival dangereux; car Bajazet affectait autant de douceur et de bonté que son frère se montrait redoutable. La sultane mère, malgré le respect qu'elle inspirait à Amurat, ne put empêcher que Bajazet ne fût fait prisonnier dans le sérail. Le sultan apprit que le corps de l'uléma s'assemblait fréquemment; que dans ces espèces de conventicules on plaignait Bajazet, on blâmait l'inflexible Amurat, on rappelait les révolutions opérées par une milice mécontente. Le monarque, trop jeune encore pour savoir craindre, proscrivit le mufti, chef de l'uléma, qui avait contribué à le faire empereur; et malgré l'opinion de tous les musulmans, qui regardent la tête de leur pontife comme sacrée, il le fit étrangler en secret, ainsi que plusieurs effendis ses complices. Cette cruauté, justifiée ou non, était sans exemple. Plus le peuple témoignait de mécontentement, plus Amurat affectait de paraître en

public, presque seul. Cette hardiesse sans exemple tint constamment les Turcs en respect. Un moyen que le sultan employa toujours efficacement pour prévenir les révoltes, fut d'empêcher les assemblées de toute espèce et de proscrire l'usage de l'opium et surtout du tabac. Il ordonna que tout le monde serait retiré dans sa maison à une heure indiquée ; qu'alors il ne paraîtrait plus au dehors ni feu ni lumière. Ces nouvelles lois, auxquelles le peuple eut beaucoup de peine à s'astreindre, occasionnèrent des actes de rigueur et des exécutions sans nombre ; l'empereur alla jusqu'à diriger la nuit des patrouilles de bostangis, qui faisaient feu impitoyablement sur tout ce qui se rencontrait dans les rues. Amurat avait une telle aversion pour le tabac, qu'il ne voulait en permettre l'usage à aucun de ses sujets ; qu'il injuria la sultane mère, quoiqu'il fût d'ailleurs plein de respect pour elle, parce qu'elle respirait de cette poudre ; et que, pour le même sujet, il retira ses bonnes grâces à une personne qui lui avait été fort chère.

Mais il s'en fallait bien qu'Amurat eût la même aversion pour le vin ; malgré la réclamation du mufti et de tout le corps de l'uléma, il en permit publiquement l'usage. Voici de quelle manière, d'après plusieurs historiens turcs, le jeune empereur, qui n'avait jamais connu le vin jusqu'alors, s'y habitua au point de tomber dans de fréquents accès d'ivresse qui abrégèrent sa vie. Un jour qu'Amurat parcourait les rues de Constantinople, peu accompagné comme il lui arrivait souvent, un homme qui se trouva sur son passage, au lieu de se déranger et de se prosterner contre terre à la manière de tous les Turcs, c'est-à-dire avec une promptitude qui tient plus de l'effroi que du respect, s'arrêta devant le prince, et se mit à le considérer d'un air gai et moqueur, auquel Amurat ne devait point être accoutumé. Les huissiers eurent beau crier à ce téméraire de baiser la poussière

devant le plus puissant des monarques, l'ivrogne (car c'en était un) se mit à rire, et, s'approchant de plus près d'Amurat, il lui proposa familièrement de lui vendre Constantinople. Ce prince n'avait jamais vu que des hommes tremblant devant lui, ou qui cherchaient dans ses yeux sa volonté absolue. L'audace de celui-ci l'étonna et lui plut en quelque sorte. Il lui demanda quel prix il voulait mettre à la capitale du monde? « Tu seras content, reprit l'ivrogne : je t'achèterai, toi aussi, si tu veux te vendre; et le fils de l'esclave (1) se trouvera bien payé. » Amurat fit conduire au sérail celui qui lui proposait ce marché. Il ordonna qu'on le fît reposer jusqu'au lendemain dans un appartement magnifique, où il s'endormit tout aussi profondément que s'il n'avait jamais vu l'empereur.

A son réveil, Becri (c'était son nom) fut effrayé de ce qu'il apprit, comme il avait été étonné d'abord de la pompe qui l'environnait. Sachant qu'il allait paraître devant l'empereur, il prit un vase plein de vin, ceux qui le gardaient ayant ordre de ne lui rien refuser. Aussitôt qu'il parut devant Amurat, ce prince lui demanda ironiquement quel prix il voulait mettre à Constantinople et à la liberté de l'empereur. « Celui-ci, répondit Becri en présentant son vase et affectant autant qu'il le put la gaieté de la veille; le vin vaut mieux que tous les royaumes du monde, et il y a à gagner à en être esclave. » Amurat, qui n'en avait jamais bu, fut piqué par la curiosité. Il trouva ce vin excellent; et, s'égayant avec Becri, il eut bientôt vidé le vase. L'ivresse qui s'ensuivit lui parut d'abord un état agréable : ayant ensuite perdu la raison, il s'endormit. Comme il éprouvait à son réveil un violent mal de tête, son maître en ivrognerie lui in-

(1) Les Turcs, lorsqu'ils sont mécontents de leur souverain, le désignent par cette dénomination, parce que les empereurs n'ont que des esclaves pour mères.

diqua pour remède la même quantité de vin qu'il avait prise la veille. Ces essais répétés accoutumèrent le jeune sultan au vin et à celui qui le lui avait fait connaître, tellement qu'il ne put dès lors se passer ni de l'un ni de l'autre.

L'empereur ne donna d'autre emploi à Becri que celui de compagnon de débauche, qu'il avait si bien mérité. Cet homme, qui ne quittait plus Amurat, assistait à tous les conseils sans autre titre que la faveur et la volonté du prince; par l'ascendant qu'il avait pris sur son maître, il fit rétracter quelquefois les arrêts de mort que ce monarque sanguinaire avait prononcés trop légèrement.

Malgré cette passion avilissante, Amurat ne renonça point au désir de réprimer dans ses vastes États jusqu'à la moindre apparence de révolte. Le grand vizir Chafis-Ali, plus propre à mener des hommes qu'à commander des armées, avait déjà fait deux campagnes malheureuses contre les Persans, tant dans leur pays que dans les provinces perdues depuis peu par les Turcs (1629 et 1630). Il voulut encore, mais en vain, tenter le siége de Bagdad, ville devant laquelle les Ottomans avaient échoué plusieurs fois; lui-même, déjà vieux, accablé des fatigues d'une guerre si pénible, fut attaqué devant cette place d'une maladie qu'il pressentit aussitôt devoir lui être funeste. Ce sage ministre employa le peu de forces qui lui restait à donner des conseils utiles à son maître, en lui persuadant de faire la paix avec la Perse. Amurat s'empressa de suivre cet avis; mais ce fut au désavantage de la Turquie, car le traité passé entre les deux puissances laissait au sophi toutes ses conquêtes.

Regeb-Pacha, beau-frère d'Amurat, fut élevé à la dignité de grand vizir. Pour entrer dans les vues de son maître, il lui dénonça l'émir Facardin comme le plus grand ennemi qu'il eût dans l'intérieur de ses États, et aussitôt la

guerre fut résolue contre ce prince si vaillant. Les crimes qu'on lui reprochait étaient de favoriser ouvertement les chrétiens et d'avoir passé lui-même plusieurs années en Italie, après avoir abandonné à son fils les rênes du gouvernement; et beaucoup d'autres griefs, entre lesquels celui d'excitation à la révolte. L'émir Ali, fils de Facardin, attaqué par les Turcs, défendit vaillamment son pays; la campagne fut longue, pénible et meurtrière. Les soldats de Facardin ne faisaient ni ne demandaient de quartier; ils n'étaient que vingt mille, presque tous chrétiens, décidés à mourir ou à vaincre. Emod-Pacha ne cessait de les harceler, et cependant dix-huit mois d'une guerre très-sanglante suffirent à peine à les forcer. Le jeune Ali fut plusieurs fois vainqueur; mais ses victoires trop répétées lui coûtèrent ses plus braves soldats, et préparèrent sa chute. Enfin il périt dans un dernier combat, où, de tous les soldats qui s'étaient engagés sous ses drapeaux, il ne resta que deux cents hommes. Dans cette extrémité, le vieux Facardin comprit que toute résistance devenait impossible; il écrivit à l'empereur, demandant à aller lui-même plaider sa cause à Constantinople. Cependant les Turcs entraient partout en vainqueurs dans les États de l'émir, qui, réduit à errer de caverne en caverne, ne dut la vie qu'au dévouement de ses sujets, dont pas un seul ne se laissa tenter par le prix élevé auquel sa tête avait été mise par Emod. Bientôt cet ordre barbare fut révoqué, et Facardin se mit en marche pour porter ses trésors à Constantinople, plutôt comme un riche feudataire qui va faire hommage à son souverain, que comme un ennemi vaincu qui va demander grâce. La splendeur de son cortége imposait à tous, et excitait partout la curiosité. Le bruit de cette marche étant venu jusqu'à Constantinople, l'empereur voulut connaître ce prince, dont il avait tant de fois entendu parler, plus particulièrement que ne le comportait la distance im-

mense que les empereurs ottomans mettent entre eux et leurs feudataires.

Amurat prit le cortége et les marques extérieures d'un pacha, et s'avança en Asie, jusqu'à deux journées de Scutari. Ayant rencontré Facardin, l'empereur se donna pour un pacha du banc (ou vizir de ceux qui composent le divan). Il invita le prince des Druses à lui raconter l'histoire de sa chute, lui promettant ses bons offices auprès d'Amurat. Le vieux Facardin avait été mieux instruit que l'empereur ne l'eût voulu. Sachant très-bien qu'il parlait à ce maître redoutable qui souhaitait de rester inconnu, et auquel il avait tant d'intérêt de plaire, il adressa au prétendu pacha des paroles adroites sur sa soumission à la maison ottomane; sur la jalousie de ses ennemis, qui l'avaient puni d'avoir osé faire le bonheur des Druses, tandis que les peuples voisins gémissaient sous l'oppression des pachas et des sangiacs; sur la nécessité de protéger le commerce des Francs, et par conséquent de favoriser, au moins indirectement, la religion chrétienne. Tous ces faits, nouveaux pour Amurat, produisirent sur lui l'impression que doivent produire sur un esprit juste les premières lueurs de la vérité; il écouta Facardin avec avidité. De retour à Constantinople, il combla l'émir d'honneurs, qui excitèrent d'abord l'envie et bientôt après l'indignation générale, surtout lorsqu'on sut, à n'en pouvoir douter, qu'Amurat songeait à renvoyer Facardin et un fils qui lui restait à Sidon, pour y gouverner les Druses et continuer leur protection à la religion chrétienne. Les trésors et l'éloquence de Facardin avaient tellement gagné l'empereur, qu'il était à craindre que ce prince absolu ne voulût changer les principes du gouvernement, fondés sur la religion de Mahomet, si chère aux Turcs. La sultane mère, le mufti, le grand vizir firent ce qu'ils purent pour renverser ce nouveau favori. Enfin tous les ennemis de Facardin, ceux à qui

son crédit donnait le plus d'ombrage, remontrèrent si vivement à Amurat que son droit sur ses sujets n'avait point d'autre fondement que la religion musulmane, et que la bienveillance qu'il témoignait à Facardin tendait à saper cette religion, que le sultan abandonna celui qu'il avait comblé d'honneurs depuis plusieurs mois, et à qui il paraissait avoir donné toute sa confiance. Bientôt le vieux Facardin fut étranglé (1042-1632), et son fils, qui sortait à peine de l'enfance, fut élevé dans le sérail. Des pachas gouvernèrent depuis la province des Druses. Peu après le supplice de Facardin, Regeb, grand vizir, subit le sort qu'il avait fait éprouver au prince des Druses; il fut étranglé pour crime de trahison, ou sous ce prétexte.

Les années suivantes furent signalées par des troubles que suscitèrent les Polonais en Transylvanie, et par de nouveaux préparatifs contre la Perse. Amurat, après avoir réprimé divers désordres assez graves, partit lui-même pour la Perse; il commença par assiéger Revan, qui lui fut livrée par le gouverneur de cette place, Gumir ; le sultan récompensa sa perfidie en en faisant son favori. Amurat souilla d'ailleurs ce premier succès par un meurtre d'autant plus atroce, qu'une basse jalousie en fut la seule cause. Bajazet (1), l'aîné de ses deux frères, qui faisait ombrage à l'empereur, avait été préservé jusque-là du fatal lacet par la tendresse de sa mère. Le même courrier qui apporta à Constantinople la nouvelle de la prise de Revan, y joignait l'ordre de faire mourir Bajazet : arrêt d'autant plus odieux, qu'après ce prince il n'en restait plus qu'un seul du sang ottoman; car Amurat avait perdu tous ses fils. Son dernier frère, Ibrahim, qu'il laissait vivre parce qu'il ne pouvait le

(1) C'est de la mort de ce prince que Racine a fait le sujet d'une tragédie.

craindre, paraissait être incapable de régner. La nouvelle de la mort de Bajazet, répandue dans Constantinople au milieu des feux de joie allumés pour célébrer la prise de Revan et les succès exagérés d'Amurat contre les Perses, tempéra si fort la satisfaction publique, que l'empereur, à son retour (1045-1635), n'entendit point les acclamations auxquelles il s'était attendu.

A peine rentré à Constantinople, Amurat apprit que ses armes avaient été malheureuses en Europe; Ragotzki les avait toujours humiliées. Mais le vainqueur demanda la paix au sultan, qui s'empressa de la lui accorder et le nomma voïevode de la Transylvanie, qu'il avait si bien défendue. Bientôt de fâcheuses nouvelles arrivèrent d'Asie à Amurat : le kan des Tartares s'était révolté, une bande de Cosaques s'était emparée d'Azof, ville forte et commerçante située sur le Don, non loin de la mer Noire, la clef du commerce de toute la Perse, et l'une des meilleures échelles du Levant; enfin, une révolte terrible avait éclaté dans l'armée de Perse, et Revan avait été reprise par le sophi. Le sultan remit à un temps plus heureux les efforts qu'il se promettait de faire pour recouvrer Azof; il prit le parti de dissimuler son courroux contre le kan des Tartares; et, sentant la nécessité de soutenir la guerre de Perse préférablement à toute autre entreprise, il y envoya le grand vizir Méhémet avec toutes les troupes dont il put disposer. Méhémet déploya dans cette marche toute la prudence requise; mais le sultan, cédant à sa fougue naturelle et ne voulant rien entendre à la conduite de son vizir, envoya des ordres pour le faire étrangler. Heureusement Méhémet put arrêter le courrier avant qu'il eût publié l'objet de sa mission, et, fort des sympathies de l'armée, il continua la campagne. Il avait retardé l'heure de sa chute, mais elle approchait; déjà un nouveau vizir avait été nommé, c'était le caïmacan Baïraïm. Méhémet fut rappelé, déposé et condamné à une

amende considérable; heureux d'avoir sauvé sa tête, il dut se vouer à l'obscurité pour le reste de ses jours (1047-1637).

Amurat, pendant tout son règne, sut remplir les coffres du trésor avec les domaines confisqués, tournant ainsi au profit de l'État les fautes qui se commettaient contre le bien public. Le pacha de Bude, qui avait été si malheureux contre Ragotzki, fut mis à mort; et ses biens, ainsi que ceux de plusieurs sangiacs accusés de concussions, servirent à de nouvelles entreprises contre la Perse. Le sultan lui-même se mit à la tête des troupes, et il arriva avec trois cent mille hommes sous les murs de Bagdad, qu'il brûlait de recouvrer. On apprit bientôt que quelques timariots qui avaient ordre de joindre Amurat s'étaient refusés à leur devoir, parce qu'un santon (sorte de moine turc) qui prèchait dans les montagnes de l'Anatolie, défendait au nom de Dieu, dont il se disait le prophète, de prendre les armes contre les Persans. Ce fanatique prétendait être le méhédi, ou médiateur prédit dans le Coran, qui doit paraître avant l'Antechrist pour rappeler tous les hommes à une même croyance et les faire vivre en paix sous un seul prophète, comme sous un seul Dieu. Il voulait qu'on ménageât les enfants d'Ali, qu'il entreprenait de réunir aux vrais croyants par le don de la parole et par celui des miracles; et il se disait l'ange de paix envoyé sur la terre, image et instrument du Tout-Puissant, qui venait apprendre aux hommes les moyens d'être heureux. Comme on ramassait des vivres de tous côtés, sur la droite et sur la gauche de l'armée, les paysans, nouveaux prosélytes du santon, détournaient les convois, refusant de nourrir les meurtriers de leurs frères. L'enthousiasme devenait contagieux; plusieurs soldats d'Amurat quittèrent l'armée pour se joindre à ces néophytes. Amurat ne crut pas devoir mépriser un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il apprenait à endurer

les persécutions et à bénir les souffrances, et que, sous cet aspect imposant, il voulait détourner les sujets de l'obéissance due à leur souverain. Il envoya quatre mille hommes poursuivre ce fanatique et ses disciples, dans les creux des rochers et dans les cavernes où ils s'étaient retirés. Tout désarmés, tout pacifiques que ces nouveaux sectaires disaient être, ils défendirent courageusement leur vie. Les quatre mille hommes envoyés pour les détruire périrent en détail dans les différents postes dont ils avaient entrepris l'attaque. Amurat, irrité par cette résistance, envoya des troupes plus nombreuses et plus aguerries. Le santon, réduit presque à la dernière extrémité, fit réflexion que tout le sang qu'il versait déposait contre ses principes et contre sa morale, qui tendait à abolir toute guerre. Mais ni sa soumission tardive, ni ses discours ne désarmèrent le sultan; il fut étranglé, lui et ses disciples (1048-1638).

L'armée ottomane n'avait jamais été tenue à une discipline militaire aussi absolue que celle qu'Amurat lui imposa dans cette campagne. Les moindres fautes étaient sévèrement punies; aussi devenaient-elles très-rares. L'extrême rigueur du sultan et l'appareil des supplices étaient peut-être nécessaires pour contenir des hommes accoutumés à la rapine; mais l'humanité frémit au récit des exécutions que rapportent les historiens turcs. Pour le moindre vol, même pour avoir quitté son rang, un soldat était écorché, et son existence se prolongeait plusieurs jours au milieu des plus horribles souffrances. On brûlait les uns à petit feu, on empalait les autres; et ces malheureux n'expiraient quelquefois que le troisième jour.

Le grand vizir Baïraïm mourut de la dyssenterie; l'aga des janissaires, Macmout, reçut à sa place les sceaux et le commandement des troupes, et le siége de Bagdad fut entrepris. Cette place, très-forte, résista

longtemps, mais dut pourtant se rendre après plusieurs assauts terribles, dans lesquels les trois quarts de ses défenseurs avaient perdu la vie. Amurat, qui pendant tout le siége avait montré la vaillance d'un soldat et le sang-froid d'un général expérimenté, obscurcit sa gloire par une atroce perfidie. Il avait promis la vie à ce qui restait de la garnison, et aux habitants leur liberté et la conservation de leurs biens; mais lorsqu'il fut maître de Bagdad, il prétendit que, voulant retourner à Constantinople, il ne pouvait pas traîner tant d'esclaves à sa suite, et qu'il ne serait pas prudent de laisser des ennemis, même désarmés, dans le pays qu'il venait de conquérir: il fit donc égorger tous ces prisonniers pendant la nuit. Le carnage et toutes ses suites allèrent plus loin que le sultan ne l'avait prescrit; la débauche et l'appât du pillage rendirent les soldats plus cruels encore que leur maître; et le jour naissant éclaira des monceaux de cadavres et des ruisseaux de sang. Amurat fit son entrée dans Bagdad avec toute la magnificence que les circonstances lui permirent de déployer. Les chevaux foulaient aux pieds les membres encore palpitants de ces malheureux Persans, qu'il eût été plus honorable de conserver pour l'ornement de son triomphe.

Près d'un tiers de l'armée ottomane avait péri dans cette guerre contre les Persans, qui avaient moitié moins de forces qu'Amurat. Le grand vizir Macmout avait succombé sous les murs de Bagdad; Mustapha, capitan-pacha, lui succéda, et le capitanat fut conféré au Persan Gumir, celui qui avait livré Revan. Tous les Ottomans virent avec chagrin un Persan, dépourvu de tout autre titre que d'avoir plongé leur maître dans la plus honteuse débauche, honoré d'un emploi qu'on pouvait regarder avec quelque raison comme le second de l'empire; mais le despotisme d'Amurat l'avait rendu plus absolu qu'aucun de ses prédécesseurs. Les janissaires, qui avaient

si souvent demandé compte aux autres sultans de leur gouvernement, respectaient les caprices de celui-ci. Il laissa au nouveau grand vizir le soin de l'armée, et parcourut pendant l'hiver plusieurs places du Diarbekir, punissant et récompensant partout où il passait. Ce prince, tout cruel qu'il était, avait un fonds de justice. Il fit pendant son règne deux grandes choses sans lesquelles l'empire ottoman, battu depuis longtemps par tant d'orages, n'aurait pu subsister : il contint les troupes, et remplit le trésor public.

Après avoir fait son entrée triomphale dans Constantinople, Amurat, qui se plaisait aux exercices militaires et qui n'avait eu que des succès à la tête de l'armée, se tint toutefois pour satisfait de la conquête de Bagdad, et ne songea pas à pénétrer plus avant dans la Perse. Le grand vizir Mustapha, qu'il avait laissé à la tête des troupes, y était resté plutôt pour négocier que pour combattre. Ses démarches ne furent pas inutiles : il n'y avait que six semaines que le sultan était de retour à Constantinople, lorsqu'un ambassadeur y arriva de la part du sophi. La fierté ottomane céda, et la ville de Revan, conquise par les Turcs, puis reprise sur eux, demeura aux Persans par le traité de paix, comme celle de Bagdad resta aux Turcs. Ceux-ci virent avec la plus grande joie la fin d'une guerre qui devait les retenir sous un climat de tout temps funeste à leur nation (1049-1639).

Grâce aux soins d'Amurat, l'empire turc était plus florissant qu'il ne l'avait été sous les règnes précédents. A l'abri de cette paix intérieure, le sultan avait ramené l'abondance, tant sur les côtes que dans le milieu des terres. L'Asie commençait à fournir des denrées à l'Europe en échange des marchandises étrangères qui venaient remplir ses ports; et ceux qui administraient la justice, devenus équitables et sévères à l'exemple d'un maître si prompt à punir, faisaient renaître la bonne foi du

commerce, la police des villes, la sûreté des chemins, et partout un accroissement de prospérité et de population.

Mais tandis que les affaires de l'empire devenaient de plus en plus florissantes, la santé du sultan s'altérait sensiblement. Il avait fait un tel abus du vin, que l'eau-de-vie pouvait seule flatter son gosier, et chaque jour il en buvait davantage. Cette débauche excessive détermina une hydropisie dont Amurat était menacé depuis longtemps, et dont les progrès furent très-rapides. En moins d'un mois les médecins désespérèrent de sa vie. On remarqua que ceux-ci n'osaient user des remèdes que la science leur fournissait, de peur qu'une souffrance trop aiguë ne portât Amurat, devenu de plus en plus violent, à les faire mourir; qu'au contraire, les officiers qui environnaient ce prince, et qui savaient que les breuvages fréquents devaient avancer les jours de leur maître, n'osaient pas lui en refuser : ainsi cette terreur qu'Amurat répandait sans cesse autour de lui ne contribua pas peu à précipiter le terme de sa vie. Elle écartait aussi son successeur de sa présence. Le dernier chagrin que le sultan éprouva fut la perte de son cher Becri, qui mourait des mêmes excès que son maître, quelques jours avant lui. Amurat ordonna de magnifiques funérailles pour honorer la mémoire de son compagnon de débauches.

Enfin Amurat expira le 1er mars 1640, âgé de trente-un ans, après dix-sept années d'un règne plus glorieux qu'on n'aurait dû l'espérer. Des talents précieux percèrent à travers tous ses vices : la nature l'avait doué d'une grande activité et d'un discernement très-sûr; il savait récompenser et punir; il était persuadé de la nécessité de gouverner lui-même et de voir tout par ses yeux, malgré le préjugé des Turcs, qui croient leur empereur d'autant plus redoutable, qu'il se rend plus invisible. Enfin on compte Amurat au nombre des meilleurs sultans qui aient occupé le trône de Constantinople. Il aurait

mérité le titre de grand homme, si la nature ou son éducation avait pu lui apprendre que ses sujets étaient de la même espèce que lui. Sa passion pour le vin fut encore une tache pour sa gloire, et une tache d'autant plus marquante que cette passion abrégea ses jours.

Ibrahim succéda à son frère, parce qu'il était le seul prince qui restât de la race ottomane; mais il était, comme nous l'avons déjà dit, incapable de régner. On le tira de prison pour le porter sur le trône. Ce prince, d'une complexion faible et d'un caractère timide, était devenu encore plus craintif depuis qu'Amurat, après le meurtre de Bajazet leur frère, l'avait fait enfermer dans un cachot étroit et obscur où il semblait n'avoir plus qu'à attendre la mort. Lorsqu'il vit tous les grands officiers de l'empire assiéger sa prison, il ne douta pas que sa dernière heure ne fût venue, prenant pour une dérision les acclamations de ceux qui le nommaient leur empereur. Il feignait de ne pas entendre ceux qui lui répétaient qu'Amurat était mort. Enfin la sultane mère vint certifier à son fils ce qu'il refusait de croire; mais elle ne put le convaincre qu'en le plaçant devant le corps d'Amurat IV. Alors Ibrahim, dissimulant sa joie, se mit en devoir de rendre quelques honneurs aux restes de son prédécesseur.

A travers la pompe de son entrée à Constantinople, le nouveau sultan, malgré ses riches habits et son superbe cheval, montra si peu de grâce et d'adresse; son visage, sur lequel on n'apercevait que de l'étonnement ou de la crainte, sa taille, son attitude, tout son extérieur enfin étaient si différents de ceux du fier Amurat, que le peuple, au premier aspect, en conçut un augure défavorable. On entendit même des éclats de rire et des huées, au lieu des acclamations qui remplissaient l'air dans ces circonstances.

La sultane mère et le grand vizir Mustapha vécurent

d'abord dans une intelligence devenue nécessaire pour le bien de l'État, et surtout pour leur intérêt personnel. En effet, sous un pareil empereur, leur autorité devait être absolue, pourvu qu'ils sussent être d'accord. Tous les officiers établis par Amurat, et qui avaient reconnu son frère pour leur maître, furent continués dans leurs charges; ainsi, pendant les premiers temps, la mémoire d'Amurat gouvernait encore. Le grand vizir faisait beaucoup de préparatifs, et les voisins cherchaient à pénétrer de quel côté le premier ministre porterait les forces de l'empire. Pour Ibrahim, il semblait ne considérer le trône que comme un lit de repos.

Quoique le grand vizir brûlât de signaler son ministère par des conquêtes, certains contre-temps qu'on ne pouvait prévoir le forcèrent de renvoyer ses projets de guerre à l'année suivante. Un incendie consuma en moins de deux jours deux grands quartiers de Constantinople. Les soins du vizir préservèrent presque tous les édifices en pierre; mais les maisons construites en bois peint, qui sont très-nombreuses à Constantinople, ne purent résister à la violence du feu, excité par un grand vent (1051-1641). Le nouvel empereur était tombé dans un état de langueur qui paraissait présager une fin prochaine; mais sa santé se rétablit contre tout espoir. Alors Mustapha, pour ne pas perdre les apprêts de son armement, prit le parti d'envoyer à la tête de la flotte le nouveau capitan-pacha, Ali (car on avait dépossédé Gumir), pour faire le siége d'Azof. Quant à lui, il resta à Constantinople.

Un des premiers actes de rigueur qu'exerça le vizir fut contre Gumir, ce Persan favori du dernier empereur. On vit avec plaisir le gouvernement lui demander compte des sommes immenses qu'il avait amassées sous le règne précédent, et qu'on le soupçonnait d'avoir voulu faire passer en Perse pour les dérober au pays qui les lui avait fournies. Aussitôt que Mustapha fut certain d'une

confiscation complète, il fit étrangler Gumir, sans lui reprocher d'autre crime que ses débauches avec Amurat, et il fit exposer son corps aux yeux du peuple, comme s'il eût voulu punir plus rigoureusement qu'aucun autre criminel celui qu'il regardait comme le véritable meurtrier de son maître. Tandis que le grand vizir vengeait la mort d'Amurat, Ibrahim donnait un grand scandale à tout l'empire. Sur des réprimandes très-vives qu'il reçut de la sultane mère, la honte et la colère le transportèrent au point qu'il la menaça, elle qui avait eu jusqu'alors tant d'empire sur lui, de la faire enfermer dans le vieux sérail. Depuis ce temps, au mépris que la sultane avait pour son fils se joignit une haine secrète qui fut une des causes de la chute de ce fils.

Cependant une armée nombreuse et brillante s'était consumée au siége d'Azof sans aucun succès. Les Ottomans, réduits en moins de six mois au tiers de leur nombre, n'avaient plus ni pain ni vaisseaux; le capitan-pacha leva le siége. Mustapha rendit ce général responsable de tous ces désastres; le capitan-pacha perdit en même temps sa dignité et le commandement de l'armée. Le grand vizir, plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs ne l'avait été, réunit le poste de capitan-pacha, jusqu'alors le second de l'empire, à celui de grand vizir. Il ne trouva d'obstacles ni de la part d'Ibrahim, à qui tout paraissait indifférent, ni de la part de la sultane mère, qui n'avait point encore pris d'ombrage de sa trop grande autorité. Le gouvernement de Silistrie et la conduite d'un nouveau siége d'Azof furent confiés au pacha du Caire; celui-ci venait de conclure une trêve de vingt ans avec l'empire d'Allemagne, et renouvela avec lui les anciens traités de paix, lorsque survint un grand sujet de joie pour le sultan et pour tous les Turcs.

Une des odalisques mit au monde un prince; ce nouveau soutien du trône, qui fut nommé *Mahomet* comme

le Prophète, dissipait les frayeurs de ceux qui prévoyaient bien des troubles et du sang répandu, s'il eût fallu établir une nouvelle dynastie sur le trône de Constantinople, en l'absence de tout héritier direct d'Ibrahim ou de la famille ottomane. La satisfaction publique fut bientôt augmentée par la nouvelle de la prise d'Azof sur les Cosaques (1053-1643).

L'empire d'Orient paraissait florissant, et son repos assuré sur tous les points; mais la tête de ce grand corps n'était pas assez libre pour qu'il pût jouir d'une santé parfaite. Malgré l'activité et les talents de Mustapha, le nom du grand vizir ne pouvait pas être respecté comme l'avait été celui d'Amurat. Personne n'ignorait que le pouvoir du ministre était contre-balancé par celui de la sultane mère. Ceux qui voulaient troubler l'État, ou faire des profits illicites, s'appuyaient du crédit de cette princesse. Kérar-Pacha, qui commandait dans l'île de Chypre, une des plus riches possessions de l'empire, se lassa d'envoyer fidèlement, chaque année, à Constantinople le produit immense de ce gouvernement, et de donner à des troupes qui la gardaient sous ses ordres une solde considérable qu'il eût mieux aimé s'approprier. Il entreprit de gagner par des présents la faveur de la sultane mère, et d'exercer sous son abri toutes les déprédations qu'il avait en vue. Il ne se trompait pas dans ses prévisions; mais le grand vizir, après avoir vainement représenté à la sultane le danger d'un tel accord, résolut d'agir et de punir Kérar-Pacha. Il le surprit, et sous prétexte de lui remettre des lettres particulières de la mère de l'empereur, il l'attira dans un piége où il le fit étrangler. Huit galères furent envoyées de Chypre à Constantinople, portant les trésors confisqués sur Kérar-Pacha, et sa tête que Mustapha eut la témérité d'adresser à la protectrice du criminel. La princesse reçut cette insulte au milieu des réjouissances qu'on faisait à Constan-

tinople pour la naissance de deux princes venus au monde de deux mères différentes, presque en même temps. Résolue à se venger, elle employa tout pour persuader à Ibrahim, auprès de qui elle voulait d'abord le perdre, que le ministre dans lequel il avait placé toute sa confiance était l'ennemi de son État et de sa personne. Comme elle l'avait prévu, Ibrahim abandonna aveuglément Mustapha à son ressentiment; celui-ci, pris dans un piége, périt comme Kérar-Pacha, par le lacet. On publia qu'il était mort à la suite d'une attaque d'apoplexie. Les sceaux furent donnés à Méhémet, pacha de Damas, dont la sultane espérait plus de complaisance; et la place de capitan-pacha, qu'on ne voulut plus laisser réunie à celle de grand vizir, fut conférée à Jousef, porte-épée du sultan. Le peuple et les soldats regrettèrent vivement Mustapha : on ne sut que longtemps après comment il était mort; mais cet attentat ne demeura pas impuni.

Sous un règne tel que celui d'Ibrahim, les moindres causes devaient amener de grands événements, et les intrigues du sérail influaient sur le gouvernement de tout l'empire. Ce fut par suite de ces intrigues, trop longues à raconter, que bientôt les Turcs se trouvèrent engagés dans une guerre avec l'ordre de Malte, et prirent la résolution de s'emparer de l'île de Candie : tout leur annonçait des succès, lorsque l'issue défavorable de la campagne qu'ils avaient entreprise en Dalmatie contre les Vénitiens vint briser leur orgueil (1056-1646). Mais Ibrahim se montrait aussi peu effrayé du malheur de ses armes en Dalmatie, qu'il avait été insensible à leur réussite dans l'île de Candie. Ce prince, plus occupé de sa famille que de son empire, maria sa fille, âgée seulement de quatre ans, au capitan-pacha Jousef. Le sultan, qui ainsi que ses prédécesseurs regardait comme ses possessions les fortunes de tous ses sujets, avait voulu assurer à sa fille celle de son mari. A peine ce mariage était-il conclu,

qu'Ibrahim commanda à son nouveau gendre d'armer une flotte pour porter des troupes et des munitions en Candie : on était alors en hiver, et les vents rendaient la navigation impraticable. Le capitan-pacha eut beau alléguer ces obstacles pour différer son départ. Ibrahim furieux lui dit qu'il fallait obéir ou mourir. Peu de jours après, Jousef, qui avait refusé d'exposer la flotte à un danger aussi terrible que certain, paya de sa tête sa résistance aux caprices du sultan (1057-1647).

Jousef était aimé : non-seulement les lévantis, soldats de marine qui servaient sous ses ordres, mais les janissaires, les spahis, le corps de l'uléma, apprirent avec indignation sa fin déplorable. Le grand vizir, qui prévit une émeute, conseilla à son maître de sortir de Constantinople. Ibrahim partit pour Andrinople, et revint bientôt dans sa capitale, où, en vue de dompter les janissaires, toujours prêts à se révolter, il fit périr de nuit leurs principaux chefs, et les fit jeter dans la mer. Le grand vizir avait été l'aveugle instrument de ces exécutions arbitraires. Elles avaient d'abord semé l'effroi ; elles excitèrent bientôt le ressentiment. Pour combler la mesure de ses forfaits, Ibrahim venait de frapper le mufti dans son honneur : le mufti entendit les murmures du peuple et les autorisa. De fréquents conciliabules se tenaient dans sa maison ; enfin l'orage qui grondait sourdement éclata contre Ibrahim et son grand vizir. Le remplaçant de ce dernier et le mufti conduisaient les assassins, qui, après avoir étranglé Méhémet-Pacha, ôtèrent la vie au sultan (1058-1648).

Ibrahim avait trente-neuf ans ; les hontes de son règne, qui en avait duré neuf, firent craindre la décadence de l'empire d'Orient.

CHAPITRE IX

Avénement de Mahomet IV. — Punition des assassins d'Ibrahim. — Complot contre Mahomet IV. — Mort de la sultane mère. — Longs troubles dans l'empire ottoman. — Kiuperli, grand vizir. — Guerre de Candie. — Révolte du pacha d'Alep. — Il suscite un imposteur pour disputer le trône à Mahomet. — Fin de l'imposteur. — Mort de Kiuperli. — Son fils lui succède. — Diverses guerres. — Naissance d'un prince. — Mahomet veut faire périr ses frères. — Histoire de Sabbataï-Sevi. — Un messie. — Le sultan cherche de nouveau à attenter aux jours de ses frères. — Guerre de Candie. — Les Cosaques de l'Ukraine. — Troubles de Pologne. — Sobieski. — Ses premiers avantages contre les Turcs. — Il est élu roi de Pologne. — Mort de Kiuperli. — Révolte des Cosaques. — Siége de Vienne par les Turcs et délivrance de cette ville par Sobieski. — Venise déclare la guerre à Mahomet IV. — Revers des Turcs. — Déposition de Mahomet IV. — Soliman lui succède. — Révolte à Constantinople. — Un Kiuperli devient grand vizir. — Sagesse du nouveau ministre. — Ses victoires. — Mort de Soliman II.

1648 — 1691

Quoique les Turcs eussent déposé et fait mourir plusieurs de leurs souverains, le plus grand nombre parmi eux conservait un vrai respect pour le sang de ses maîtres. On se souvient que ceux-là mêmes qui avaient demandé la déposition du sultan Othman II, avaient voulu venger sa mort. Il en fut de même lorsque les spahis apprirent que le grand vizir et les officiers des janissaires avaient trempé leurs mains dans le sang d'Ibrahim. L'adroit mufti sut non-seulement échapper à la punition de ce meurtre, quoiqu'il en fût le véritable auteur, mais livrer à la justice du peuple tous ses complices, à commencer par le grand vizir lui-même, auquel Sciaus-Pacha fut appelé à succéder. Vainement la sultane, aïeule de Mahomet IV, chercha-t-elle à renverser du trône son petit-fils.

Sciaus l'y maintint, après avoir fait mettre à mort celle qui voulait révolutionner l'empire (1059-1649); mais lui-même tomba aussitôt victime de son dévouement aux intérêts du pays.

Les premières années de la minorité de Mahomet (1) (1650-1657) furent signalées par tous les désordres auxquels on devait s'attendre dans un État qui n'avait plus de maître. Ricaut compte jusqu'à six vizirs déposés ou étranglés dans le courant de sept années. On ne voit dans cette anarchie qu'un tableau confus de tous les crimes que l'impunité autorise : des pachas qui se soulèvent, des janissaires et des spahis qui s'égorgent entre eux pour se disputer la dépouille des chefs qu'ils ont proscrits; la flotte des Turcs battue à plusieurs reprises par celle des Vénitiens, qui ne surent pas profiter d'un temps si favorable pour chasser leurs ennemis de Candie. Enfin, à travers cette multiplicité d'événements qui se succèdent avec rapidité et qui se ressemblent tous, on voit la sultane mère élever paisiblement le jeune empereur dans le secret du sérail, et appeler auprès d'elle sa mère, qui, quoique catholique grecque, jouit à la cour de sa fille de tous les avantages qu'une reine toute-puissante peut procurer, dans sa tendresse, à celle dont elle tient la vie. Ce fait est d'autant plus remarquable, qu'il est unique jusqu'ici dans l'histoire des Turcs. L'état d'esclavage dans lequel les femmes du sérail sont élevées, leur fait oublier entièrement ceux dont elles ont reçu le jour, et que souvent elles n'ont pas connus. D'ailleurs, la religion chrétienne, que professait l'aïeule maternelle de Mahomet, devait l'écarter pour jamais du harem. Tous ces obstacles furent surmontés par la volonté de la régente, qui ne se montra absolue que dans cette seule occasion.

Cette jeune sultane n'avait ni assez de talents ni assez

(1) Mahomet IV avait à peine sept ans lorsqu'il fut élevé au trône.

d'expérience pour remédier à tous les maux qu'elle voyait : ils finirent comme ils avaient commencé. Les soldats, qu'on ne payait pas, le peuple, qu'on pressurait sans cesse, s'indignèrent de tant de rapines. Quoique les spahis et les janissaires fussent de plus en plus ennemis, ils s'accordèrent pour demander le châtiment du grand vizir, du caïmacan, du capitan-pacha, de deux trésoriers et de plusieurs douaniers qu'on accusait de concussions. La sultane mère ne protégeait point ces rapines; elle abandonna au lacet toutes les victimes que les séditieux demandèrent. Il périt dans cette révolution douze personnes des plus considérables de l'empire : l'événement prouva que toutes étaient coupables. On trouva dans la confiscation de leurs biens des sommes immenses qu'on affecta au paiement des troupes et à l'acquittement des autres dettes de l'empire. Cette bonne administration et la fin de tous les troubles furent dus au nouveau grand vizir qui fut mis à la tête des affaires.

La sultane mère, de concert avec ses conseillers, choisit le plus âgé d'entre eux pour remplir ce poste important. Le vieux Méhémet Kiuperli, au milieu des désordres qui avaient affligé l'empire, était parvenu par tous les degrés de la milice, sans s'enrichir ni s'engager dans aucune faction. Il avait toujours été chéri et respecté des mécontents, comme de ceux qui étaient restés fidèles à leur maître. Kiuperli, à l'âge de quatre-vingts ans, conservait un jugement sain, de la fermeté d'esprit, et une connaissance parfaite des hommes. Il s'appliqua pendant son ministère à établir la paix intérieure et à faire prospérer les armes de l'empire.

Le premier acte du pouvoir de Kiuperli fut de séparer les spahis des janissaires. Ces deux corps rapprochés ne pouvaient qu'entretenir la discorde dans Constantinople, perpétuer l'indiscipline, et faire chanceler le trône d'Orient. Le vizir mit dans sa conduite autant de pru-

dence que de résolution ; il dispersa les différents corps des spahis dans les diverses provinces, en observant d'envoyer les chefs dans leurs timars. Puis il songea à reprendre la guerre de Candie ; le malheur de cette expédition, loin d'abattre la fierté de Kiuperli et de le porter à accepter les propositions de paix des Vénitiens, le fit persister dans cette entreprise qu'il avait juré de n'abandonner qu'autant que les Vénitiens quitteraient tout à fait l'île de Candie. Bientôt les Turcs furent vainqueurs ; ils s'emparèrent de Ténédos et de Lemnos, d'où ils chassèrent les Vénitiens, découragés par la perte de leur amiral Mocenigo, un des plus grands hommes de mer qui aient jamais paru en Europe.

Cependant Mahomet avait atteint l'âge de quatorze ans (1068-1658). Kiuperli crut qu'il était temps de le montrer aux troupes, tant pour leur inspirer le respect qu'ils devaient à leur maître, que pour dérober ce prince à la vie molle et oisive qui avait été si funeste à ses prédécesseurs. Il voulut que ce prince fît ses premières armes en Dalmatie, afin qu'il fût toujours près de ses frontières. Kiuperli indiqua le rendez-vous des troupes à Andrinople ; l'empereur s'y rendit dès le commencement de l'année 1658.

Mais bientôt la trop grande sévérité du vieux Kiuperli suscita quelques affaires fâcheuses à l'État. Plusieurs mois après que Mahomet s'était rendu à Andrinople (1069-1659), le grand vizir, sous prétexte que la marche des troupes venues d'Alep avait été lente et dispendieuse, fit mourir leur commandant. Cet officier était le beau-frère et l'ami d'Ibrahim, pacha d'Alep, qui crut que, pour renverser Kiuperli, il fallait faire descendre du trône le monarque sous le nom duquel ce ministre exerçait une autorité si absolue. Ibrahim avait du crédit en Asie ; il répandit qu'un fils d'Amurat IV, proscrit par le dernier sultan, avait été caché par sa mère et dérobé

aux recherches des bourreaux. Le pacha chercha donc un jeune homme d'une figure avantageuse, et le présenta aux hommages de tous ceux qui le crurent ou feignirent de le croire leur empereur. Ce prétendu prince, déjà âgé de vingt ans, promettait d'occuper le trône plus tôt et plus sagement qu'un enfant. Ibrahim entreprit cette révolution sans savoir combien Kiuperli était respecté des troupes. L'amour de la nouveauté lui fournit des soldats : en moins de deux mois, le rebelle s'avança en Asie à la tête de quarante mille hommes. Le bruit courait que le sophi avait accueilli avec avidité la fable que le pacha d'Alep avait répandue, et que ce prince, jaloux de la grandeur des Ottomans, voyait avec plaisir deux rivaux se disputer le trône de Constantinople. L'imposteur se décorait du nom de l'empereur Bajazet, fils d'Amurat IV. Kiuperli, certain de la supposition de ce sultan, voulut la rendre évidente ; il découvrit que ce fantôme de monarque était le fils d'un potier de terre de la ville de Rica, dans le pachalik d'Ibrahim. Les preuves de cette imposture, que Kiuperli publia, détournèrent beaucoup de musulmans du parti de Bajazet, ou plutôt de celui d'Ibrahim. Cependant l'imposteur avait revêtu les insignes du pouvoir, et Ibrahim était son grand vizir. Kiuperli envoya d'abord dix mille hommes contre l'usurpateur ; mais ils furent battus. Alors toutes les forces ottomanes furent dirigées contre le faux Bajazet, qui se vit réduit à fuir à Alexandrie avec Ibrahim : bientôt les restes de leur parti furent dissipés, et Bajazet et Ibrahim payèrent de leur tête la révolte qu'ils avaient excitée.

Grâce à la fermeté de Kiuperli, la paix fut bientôt rétablie dans l'État (1071-1660). Elle n'était que trop nécessaire à un empire qui avait à la fois deux ennemis puissants : la république de Venise et le vaillant Ragotzki, prince de Transylvanie. L'une couvrait la mer de ses vaisseaux pour empêcher les secours de pénétrer en Candie;

l'autre s'alliait secrètement avec les ennemis de la Porte, et menaçait de se soustraire à toute dépendance. Ambitieux et actif, Ragotzki avait toujours désiré d'être élu roi de Pologne, et il avait vu avec peine Jean Casimir obtenir cette couronne : ce désappointement l'aigrit tellement contre les Polonais, qu'il devint leur plus grand ennemi. Il s'unit à Charles-Gustave, roi de Suède, qui déjà s'était emparé de plusieurs provinces polonaises, et il lui fournit un secours de trente mille Transylvains, Valaques ou Moldaves; car les deux voïevodes de Valachie et de Moldavie étaient très-liés d'intérêt avec Ragotzki. Cette nouvelle donna beaucoup d'ombrage aux Turcs, et le pacha de Bude reçut l'ordre de former le siége de Varandin, qu'il prit d'assaut en peu de jours; mais Ragotzki, s'étant avancé contre lui à la tête de dix mille hommes, battit une armée deux fois plus nombreuse (1071-1660).

Ce succès excita la vaillance du vieux grand vizir, qui se préparait à mener lui-même des forces plus imposantes en Transylvanie, lorsque la mort le surprit à Andrinople (1072-1661), où il avait persuadé à son maître d'établir son séjour. La déposition et le meurtre du sultan Ibrahim, les troubles si fréquents dans les premières années de la minorité de Mahomet IV, avaient convaincu le vieux Méhémet Kiuperli qu'il serait prudent de ne pas exposer l'empereur à des révolutions qu'on ne pouvait pas toujours prévenir. La milice était moins nombreuse à Andrinople, et par conséquent beaucoup plus soumise; d'ailleurs, le sérail du Grand Seigneur y était mieux fortifié qu'à Constantinople, et bien mieux défendu contre une émeute. Kiuperli voulut faire passer sa charge à son fils, homme doué de talents et d'activité. L'empire d'Orient n'offrait aucun exemple qu'un fils eût succédé à son père dans le poste de grand vizir; mais Kiuperli avait tant de droits à la reconnaissance de Mahomet, qu'il

ne balança pas à lui demander les sceaux pour celui de ses sujets qu'il en croyait le plus digne. Le jeune prince était déjà capable de sentir combien son vizir avait été utile à son autorité; le fils de Kiuperli avait eu le talent de plaire à son maître; aussi, dès que ce fidèle serviteur eut expiré, Mahomet IV prit Achmet Kiuperli pour grand vizir, autant par choix que par reconnaissance.

Le mélange de douceur et de sévérité qui formait le caractère du fils de Kiuperli le fit en très-peu de temps respecter autant que l'avait été son père, dont il continua la sage administration. Des succès partagés remplirent la guerre engagée entre les Turcs et la Transylvanie, la Hongrie et autres pays voisins. Grâce à Montecuculli, commandant en chef de l'armée autrichienne, la victoire se décida pour les Occidentaux, et la bataille de Saint-Godard (1075-1664), perdue par Kiuperli contre ce grand homme de guerre, répandit la consternation dans Andrinople : elle fut si grande au sérail et jusque dans le divan, que les ministres ne purent que conseiller à Mahomet d'aviser aux moyens de faire une prompte paix. Cette paix, que l'empereur Léopold accueillit avec empressement, fut aussitôt conclue et signée entre les deux puissances.

Le sultan dut céder au désir de ses peuples, et rentrer à Constantinople, dont la splendeur s'effaçait de jour en jour (1076-1665). Kiuperli lui-même le décida à cette mesure politique, car toute l'Asie souffrait du trop grand éloignement de la cour. Mais à peine Mahomet se vit-il renfermé dans ces murs, où il se souvenait que son père avait péri par les mains parricides de ceux qu'il avait élevés aux plus grandes dignités, et où lui-même s'était vu contraint de sacrifier son aïeul à sa propre sûreté, qu'il voulut recouvrer la liberté qu'il croyait avoir perdue. Sous prétexte de chasse, il se rendit dans le sérail de

Darud-Pacha, maison de plaisance à quelques milles de Constantinople appartenant aux sultans. Il n'y demeurait guère que la nuit, employant tout le jour à chasser dans des plaines immenses qu'il faisait environner par trente à quarante mille paysans, s'arrêtant dans des maisons qu'il s'appropriait quelquefois, sans s'inquiéter d'en payer le prix lorsqu'elles appartenaient à des officiers de l'empire. Il prétendait que celui qui tenait de son prince des honneurs et des bienfaits devait se croire heureux de lui rendre une partie des richesses dont celui-ci l'avait comblé. Se reposant tout à fait des soins du gouvernement sur un ministre habile, Mahomet avait restreint pour lui-même les droits de la souveraineté au privilége de satisfaire tous ses caprices; et, quoiqu'il parût redouter le sort de son père, il ne s'en montrait pas moins indigne de gouverner.

Cependant la guerre durait, ou plutôt languissait toujours dans l'île de Candie. Depuis vingt ans les Turcs s'étaient emparés de la Canée et de Retimo, sans avoir fait de nouveaux progrès, et sans que jamais les Vénitiens eussent pu recouvrer ces deux places. Kiuperli, qui brûlait de signaler son ministère, entreprit d'achever la conquête de cette île, en tournant contre les Vénitiens toutes les forces que la paix avec l'empire d'Allemagne laissait aux Ottomans. Mais alors qu'il s'occupait du soin d'équiper une flotte et de compléter ses troupes, il apprit qu'un ennemi bien plus dangereux que toutes les puissances chrétiennes avait paru dans la Palestine (1076-1666).

C'était le célèbre Sabbataï-Sévi, Juif imposteur qui se disait le Messie, et qui annonçait au peuple israélite que le temps était arrivé où il allait devenir le maître du monde. Plusieurs fanatiques avaient prédit que l'année 1666 serait fertile en miracles. Quelques chrétiens avaient cru lire dans l'Apocalypse que le retour des Juifs à la vérité était fixé à cette époque. Sabbataï-Sévi, l'un

des docteurs de la loi judaïque, voulut tirer parti de cette erreur trop générale. Il se dit hardiment le Messie; et pour que les prophéties parussent être accomplies en sa personne, un autre docteur de la loi avec lequel il était d'accord se donna pour son précurseur. Ces deux imposteurs occupèrent pendant plusieurs mois, non-seulement tous les Juifs qui habitaient dans l'empire d'Orient, mais encore tous les pachas, à qui les prétendus miracles qu'on publiait, et l'affluence des nouveaux sectaires vers Jérusalem, faisaient craindre une révolution.

Sabbataï et ses acolytes, après avoir longtemps médité un projet qui tendait à renverser l'empire d'Orient, et qui, dans la chaleur de leur ambition, leur faisait espérer qu'ils pourraient tromper et gouverner le monde entier, Sabbataï se rendit à Gaza, où il se mit à prêcher dans les synagogues, même sur les places publiques, que la fin du monde était proche, et qu'il était temps de désarmer la colère de Dieu par le repentir et par la conversion des mœurs; qu'Élie, dont la venue était tant prédite dans les Écritures, annonçait maintenant au peuple de Jérusalem quels étaient les desseins du Tout-Puissant sur toutes ses créatures. Sabbataï était très-éloquent dans sa langue; sa figure était noble, et le son de sa voix pénétrait jusqu'au cœur.

Tandis que les cris de quelques hommes sensés s'élevaient à Gaza contre ce novateur, on apprit de Jérusalem que le prétendu Élie y parlait de Sabbataï comme du Fils de Dieu, qui venait briser les sceptres et renverser les trônes; que dans un an il ordonnerait à l'infidèle Mahomet IV de descendre du sien; que Sabbataï, après avoir publié sa mission et manifesté sa puissance, disparaîtrait pendant plusieurs mois de dessus la surface de la terre; qu'alors ses disciples et tous les coopérateurs de l'œuvre sainte seraient persécutés; que beaucoup de vrais croyants souffriraient le martyre; mais que, ce terme expiré, le

Messie reviendrait sur un lion céleste; qu'alors il serait reconnu pour le seul Monarque de l'univers; qu'on verrait à Jérusalem descendre du ciel le saint temple tout bâti, tout orné; qu'on y offrirait des sacrifices d'expiation efficaces pour tous ceux qui voudraient revenir à la véritable croyance, etc. Ces prophéties étaient appuyées par des lettres adressées à Sabbataï-Sévi qui le qualifiaient Fils de Dieu, Messie et Souverain du monde.

Les Juifs, qui dans tous les siècles ont été les plus avides des hommes, négligeaient leurs affaires pour écouter la voix de leur Messie, de son prophète ou de ceux qui prêchaient en leur nom. Mais comme l'injustice profite de tout, quelques-uns voulurent tirer parti de cet enthousiasme pour ne pas payer leurs dettes, disant qu'au moment où l'on ne pensait plus qu'aux choses du ciel, tout ce qui était de la terre devait cesser; qu'il ne s'agissait plus de commerce, d'obligation, ni de rien de périssable; que les temps allaient finir, et qu'il ne fallait ni argent ni or pour vivre dans l'éternité. Mais Sabbataï ne voulut pas qu'on reprochât la rapine à ses sectaires; il ordonna par écrit et de vive voix que toutes les dettes fussent payées, et il recommanda la justice comme le premier fondement du salut.

Il fallait confirmer par des miracles une mission qui n'avait, disait-il, rien que de surnaturel. Comme Sabbataï prêchait à Damas, quelques Juifs vinrent se plaindre à leur roi (car ils ne lui donnaient plus d'autre titre) que les officiers du tyran Mahomet IV exigeaient d'eux une taxe intolérable. Le prophète se transporta à la maison du cadi, et étant monté à peu près seul dans l'appartement qu'occupait ce juge, la multitude qui l'avait accompagné demeura dans la cour et à l'entrée de la maison, qui était très-échauffée et très-éclairée, comme le devait être par une soirée d'hiver la demeure de l'officier le plus riche et le plus qualifié de Damas. Le peuple

s'écria qu'une colonne de feu brillait entre le cadi et le prophète; les plus enthousiastes crurent l'avoir vue. Ceux qui n'étaient point entrés dans la maison s'en rapportèrent au cri général et au témoignage de Sabbataï. Le cadi, qui avait osé résister au prophète, fut trouvé mort dans son lit deux jours après. Ce prétendu châtiment du Ciel convertit beaucoup de musulmans, et même de chrétiens, à la foi du faux Messie. Personne ne s'était armé; mais le nombre des sectaires grossissait si prodigieusement dans les endroits mêmes où Sabbataï n'avait point encore paru, on publiait avec tant d'assurance que la puissance de la maison ottomane, usurpée depuis près de quatre siècles, devait céder à celle du Fils de Dieu, que Kiuperli comprit qu'il était temps de s'opposer à cette dangereuse imposture. Sans faire marcher des troupes contre le faux prophète, qui n'employait d'autres forces que celles de la persuasion, il sut l'attirer à Constantinople, où sa mission devait être consommée, puisqu'il avait prédit que le tyran descendrait du trône à sa voix. On le conduisit aussitôt, lui et les siens, dans les prisons publiques de la capitale. Ce revers ne diminua point le nombre des prosélytes de Sabbataï. On a peine à comprendre comment Mahomet et son vizir, qui n'avaient pas toujours épargné le sang des hommes, n'éteignirent pas dans celui du faux prophète et de son précurseur les étincelles de révolte qui menaçaient d'un grand incendie.

Enfin Mahomet ordonna que Sabbataï serait amené devant lui, et ses disciples ne songèrent point à l'enlever sur sa route; ils n'opposèrent que des prières ferventes à ce qu'ils appelaient la persécution. Sabbataï fut donc conduit à Andrinople; le chemin était couvert d'hommes qui se prosternaient devant lui; on semait des palmes et des fleurs sur son passage. Mais ce triomphe prématuré fut de courte durée; l'éclat du trône et la présence du

souverain commencèrent à interdire le prophète. Cependant il proclama sa mission, et répéta qu'il était le Fils de Dieu. Le sultan lui déclara qu'il était prêt à reconnaître sa divinité, s'il la manifestait à l'instant même par un miracle, et qu'il allait lui fournir l'occasion de l'opérer. Ayant ordonné qu'on dépouillât le Messie, il fut attaché à une colonne dans la cour intérieure du sérail, et tous les soldats se préparèrent à en faire le but de leurs flèches : « Si tu es le Fils de Dieu, lui dit le sultan, ton corps sera impénétrable aux traits qu'on va lancer contre toi ; alors je te cèderai le trône, et je deviendrai ton disciple ; si tu n'es qu'un imposteur, tu recevras le prix de ton audace et de ta fourberie. » Cet arrêt fut un coup de foudre pour le prétendu Messie ; tout son courage l'abandonna, et il avoua, les larmes aux yeux, qu'il avait abusé de la crédulité du peuple. Cet aveu ne suffit pas pour lui sauver la vie, ainsi qu'il l'avait espéré. On lui déclara qu'il allait être empalé sur-le-champ, s'il n'embrassait la foi de Mahomet. Ce qui doit étonner, c'est que la rétractation publique de cet imposteur ne dissipa point sa secte dans l'instant même. Il fallut plusieurs années pour diminuer le nombre de ses disciples, et le temps seul put faire évanouir les derniers restes de ce prestige.

A peine Sabbataï était-il déchu de sa gloire, que le grand vizir mena une armée considérable pour assiéger Candie. On a comparé cette guerre à celle de Troie ; elle y ressemble par sa longueur et par le dernier siége, qui dura deux ans et quelques mois, et qui fut un des plus meurtriers dont l'histoire ait fait mention. On trouve une foule de noms illustres parmi plus de mille seigneurs français qui s'empressèrent d'aller partager les périls de ce siége ; le duc de la Feuillade se mit à la tête de deux cents gentilshommes, qu'il y conduisit et entretint à ses frais. Les Vénitiens, secondés par l'ordre de Malte, le pape et les autres puissances d'Italie, firent une défense

héroïque. Cependant Candie dut capituler ; mais, avant d'en venir à cette suprême résolution, les Vénitiens firent sauter tout ce qui restait des fortifications de l'île, et la ravagèrent de fond en comble. Ils n'en sortirent qu'après en avoir fait un monceau de ruines (1079-1669), et c'est à peine si Kiuperli y trouva trente habitants ; tout le reste avait fui, ou s'était retiré sur les galères mises par les Turcs à leur disposition, emportant non-seulement les armes et les munitions de guerre que le traité leur accordait, mais encore les cloches, les ornements d'église, une grande quantité de vaisselle d'or et d'argent, etc. Kiuperli s'occupa aussitôt à relever Candie et à la repeupler ; il y passa le reste de l'année 1669 et le commencement de la suivante.

Kiuperli ne partit de Candie qu'au mois de mai 1670, après avoir vu la construction de la ville très-avancée, et avoir rétabli dans cette île la paix et l'abondance, autant que purent le permettre les dévastations occasionnées par une guerre de vingt-cinq ans. Il se rendit à Andrinople, où il fut reçu en triomphe. Aucun grand vizir n'avait jamais été ni plus aimé, ni plus respecté que Kiuperli. On ne le voyait occupé que du bien public, sans penser à s'enrichir comme presque tous ses prédécesseurs avaient fait. Il n'élevait aux places que ceux qu'il en croyait dignes ; sous son ministère, on vit toujours les janissaires et les spahis, si dangereux jusqu'alors, si difficiles à contenir, soumis comme toutes les autres milices de l'empire, et d'autant plus redoutables à l'ennemi, qu'ils savaient mieux obéir à leurs chefs. On ne remarque, dans tout le cours de l'année qui suivit la prise de Candie, qu'une ratification solennelle du traité fait avec les Vénitiens, et une nouvelle défense de boire du vin, que Kiuperli maintint avec beaucoup de sévérité pendant le reste de son ministère. On croit qu'il y avait plus de politique que de religion dans l'observation de cette règle austère.

Kiuperli avait remarqué, comme le fondateur de l'islamisme, que les têtes orientales, plus susceptibles de s'échauffer que les autres, ne soutenaient pas l'usage du vin, qui est plus capiteux en Asie et dans la partie orientale de l'Europe que partout ailleurs; que jamais un Turc ne buvait de vin sans tomber dans l'ivresse, et que ce vice entraînait les sujets de l'empire dans de grands désordres.

En 1671, Mahomet reçut à Andrinople une ambassade bien honorable pour la Porte, et qui annonçait à l'Europe et à l'Asie combien cette puissance était respectée. Les Cosaques de l'Ukraine, vassaux de la couronne de Pologne, gémissaient depuis longtemps sous le joug insupportable des nobles polonais. Dorozensko, leur hetman ou chef, vint réclamer la protection des Turcs, et mit son pays sous la suzeraineté du sultan, qui lui accorda toute l'aide qu'il demandait. Mahomet partit bientôt à la tête de cent cinquante mille hommes, secondé de son grand vizir, dont il lui était difficile de se passer, et arriva en Podolie, où Kiuperli avait résolu de former le siége de Caminiek, capitale de cette province, place encore plus fortifiée par la nature que par l'art. Au moment où l'on apprit en Pologne que les Turcs menaçaient cette place, le roi Michel, menacé lui-même d'être détrôné par les principaux membres de la république, s'était mis sous la protection de la noblesse du dernier rang. Cent mille gentilshommes mal armés environnaient le prince qu'ils avaient choisi, tandis que Sobieski, l'âme du parti contraire, alors revêtu de la charge de grand général, avait rassemblé trente-six mille hommes de bonnes troupes. Michel, à la tête de cent mille hommes, se crut trop faible pour réprimer ceux qu'il appelait des rebelles; il aima mieux tenter de les faire massacrer. Outrés de voir proscrire la tête de leur chef, les soldats de Sobieski lui jurèrent solennellement de le défendre: « J'accepte vos serments, leur dit

Sobieski; mais il faut avant tout défendre la patrie. »

Voilà où en était la Pologne lorsque Mahomet, à la tête de cent cinquante mille Turcs, vint former le siége de Caminiek (1083-1672). Malgré les efforts et la bravoure de Sobieski, dont le gouverneur de Caminiek ne voulut jamais recevoir les secours, cette place fut prise par les Ottomans après quinze jours de siége. Maître de cette position, le sultan envoya des garnisons dans toutes les places de l'Ukraine que tenaient les Cosaques; puis, s'avançant dans l'intérieur de la Pologne, il assit son camp à Boudchaz, d'où il détacha quarante mille hommes sous les ordres de Capelan-Pacha, gouverneur d'Alep, pour former le siége de Léopolis, qui résista peu. Le roi Michel, toujours renfermé dans Lublin, apprit en même temps la perte de Léopolis et les victoires de Sobieski sur les Tartares, alliés des Cosaques de l'Ukraine : ces deux événements, quoique très-différents, lui causèrent un égal chagrin. Les âmes faibles ne se défendent point de la jalousie. Michel eût mieux aimé perdre la Pologne que de la voir sauvée par Sobieski. Ayant appris que ce grand homme avait grossi son armée de nouvelles levées, qu'il s'avançait vers le camp de Boudchaz, et qu'il brûlait d'essayer ses talents contre Kiuperli, Michel se hâta de conclure la paix aux conditions les plus humiliantes et les plus onéreuses. Mais ce prince s'était engagé sans consulter la diète polonaise : elle se réunit bientôt pour protester contre tout ce qu'avait fait le roi, rompit le traité, et nomma Sobieski général en chef de ses armées contre les Turcs. Bientôt cinquante mille hommes furent rassemblés, et s'avancèrent vers les confins de la Podolie (1084-1673). Chusain-Pacha, qui commandait dans cette province, avait réuni en peu de temps quatre-vingt mille hommes dans le camp de Chocsim, endroit aussi avantageux pour les Ottomans que peu commode pour l'attaque que Sobieski méditait contre eux. Mais il avait parole de Petrec-

seïus, prince de Moldavie, et Grégoire, prince de Valachie, qu'ils se tourneraient de son côté au fort de la mêlée : tous deux avaient à venger les injures que Chusain leur avait faites, et tinrent leur parole. Les Turcs furent battus à Chocsim, où ils perdirent plus de quarante mille des leurs. La citadelle de Chocsim ne tarda pas à se rendre, et Sobieski, victorieux, s'apprêtait à envelopper un corps de vingt mille hommes destinés à renforcer l'armée de Chusain, lorsqu'il apprit la mort du roi de Pologne. Cet événement l'empêcha de profiter autant qu'il aurait pu le faire de la victoire de Chocsim, et sauva Caminiek, dont Sobieski avait dessein de s'emparer. Un plus grand intérêt l'appelait à Varsovie, ainsi que tous les nobles qui avaient le droit de choisir leur maître.

La guerre languit de part et d'autre en 1674 : les Polonais étaient occupés à élire un roi. A la nouvelle que Sobieski, déjà trop redoutable, était monté sur ce trône qu'il avait jusque-là si bien défendu, Kiuperli prépara de grandes forces. Sobieski comptait achever en une seconde campagne ce qu'il avait si heureusement commencé l'année précédente; mais il ne fut pas secondé. Paç, général de Lithuanie, qui jusque-là avait été l'émule du héros polonais, frémissait en secret de le voir son maître : il emmena ses hommes au moment où le roi de Pologne projetait de former le siége de Caminiek. Cette espèce de défection obligea Sobieski de prendre ses quartiers; il se renferma dans Braclau pour attendre le moment de rentrer en campagne.

Sur ces entrefaites, Mahomet fit une perte immense dans la personne de l'homme qui peut-être avait été le plus utile à l'empire ottoman depuis sa fondation. Kiuperli mourut (1086-1675) à l'âge de quarante-sept ans, après avoir gouverné pendant quinze années avec autant de sagesse que de succès. Peut-être un plus long ministère eût

changé les mœurs de ce peuple, auquel Kiuperli donna l'exemple de vertus peu connues dans l'Orient. Sa sévérité inexorable tendit toujours à maintenir l'ordre et à épargner le sang ; sa bravoure ne fut jamais féroce, et son amour pour l'humanité lui fit toujours préférer le bien public à celui du maître : ou plutôt Kiuperli était convaincu que l'intérêt bien entendu du monarque ne peut jamais être séparé de l'intérêt de son peuple. Grand général, sage ministre, il soutint le sceptre dans des mains trop faibles pour le porter, et il s'acquitta de ce rôle avec une dignité jusque-là inconnue chez les Turcs.

Cara-Mustapha, son beau-frère, qui avait rempli l'emploi de caïmacan pendant tout le siége de Candie et pendant les séjours que la cour avait faits à Andrinople, fut choisi par Mahomet pour occuper la place de Kiuperli. C'était un honneur que le sultan rendait à la mémoire de ce grand homme, qui avait toujours paru estimer son beau-frère, et qui lui avait confié une partie du gouvernement.

Cette année, la guerre s'était faite en Pologne avec plus de cruauté que de succès de la part des Turcs. Sobieski, quoiqu'à la tête d'une petite armée, leur résista constamment avec une bravoure antique. Enfin, à bout de ressources, mais plein de sang-froid et voulant tenter un grand coup, il se préparait à livrer aux Turcs une bataille décisive, quoiqu'il eût à peine des vivres pour quatre jours, lorsque les ennemis parlèrent les premiers de faire la paix. Ainsi Sobieski, avec le peu de forces qui restaient à sa patrie épuisée, eut la gloire de relever l'honneur de sa couronne, flétri par son faible prédécesseur, et de terminer une guerre qui avait dévasté la Pologne pendant bien des années.

Mustapha avait la même autorité que Kiuperli ; mais il s'en fallait de beaucoup qu'il eût les mêmes talents. Mahomet, tout aussi adonné à la chasse, qui le tenait sou-

vent hors de son palais des semaines entières, abandonnait les rênes du gouvernement à des mains bien moins habiles que celles de l'illustre Kiuperli. L'orgueil insupportable de Mustapha gâta tout ce qu'avaient fait l'adresse de son prédécesseur, sa fermeté, son amour du bien public. Il aliéna par sa hauteur et par sa dureté l'hetman des Cosaques de l'Ukraine; ce prince, dans sa colère, détermina ses sujets à rechercher la protection de la Russie, qui reçut leur envoyé avec tous les témoignages de la plus vive satisfaction. Le grand vizir apprit avec douleur cette défection, qu'il ne pouvait imputer qu'à lui-même. Cherchant trop tard à éviter les frais et les hasards d'une guerre, il imagina d'envoyer aux Cosaques un nouvel hetman, dont la race leur avait toujours été chère : Georges, fils de Bogdan. Mais il fut mal accueilli, et la guerre commença entre les Turcs et les Cosaques, soutenus par le czar (1089-1678). Ces derniers, unis aux Russes, formaient une armée de quatre-vingt mille hommes, et bordaient les confins de l'Ukraine. Les Turcs furent toujours battus par les alliés, et Mahomet, voyant l'imminence du danger, s'arracha enfin du sein de la mollesse pour se montrer à la tête des troupes, que lui-même se disposait à commander l'année suivante. Mais cette expédition ne fut pas plus heureuse que la première, et Mustapha s'empressa d'accepter la paix qui lui fut proposée par le czar, comme il s'y était attendu.

Quoique le sultan laissât toujours son vizir décider les plus grandes affaires, le crédit de celui-ci commençait à baisser; et les premiers officiers du divan, qui s'en apercevaient, le desservaient auprès du maître toutes les fois qu'ils en pouvaient trouver l'occasion. Le mufti crut l'avoir habilement saisie, à propos d'une transgression de la loi de Mahomet que l'avidité du grand vizir autorisait dans Constantinople, parce qu'il en revenait beaucoup d'argent

à son trésor particulier. Le Coran défend l'usage non-seulement du vin, mais même de toute liqueur fermentée. Mustapha imagina de permettre dans la capitale un breuvage extrait du grain de mil, appelé *boza*, tout aussi fermenté que la bière et y ressemblant beaucoup, sous prétexte que le boza n'avait jamais été défendu par le Coran ni par aucun fetfa des anciens califes. Le kiaïa ou substitut du grand vizir était chargé de ces cabarets, et il songeait plutôt à en tirer une redevance qu'à y entretenir la police. En peu de temps les rues de Constantinople furent pleines d'ivrognes, car jamais les Turcs n'ont su boire sans s'enivrer. Le mufti et tout le corps de l'uléma firent au sultan les remontrances les plus fortes sur cet abus, qui augmentait tous les jours. Ces plaintes aigrirent beaucoup Mahomet; il envoya chercher le grand vizir, moins pour écouter ses raisons que pour lui montrer son mécontentement. Le mufti et les pachas du banc espéraient que Mustapha serait déposé; mais, averti secrètement de ce qui se tramait contre lui, le ministre ne balança pas à sacrifier son kiaïa pour conjurer l'orage. Cet infortuné fut étranglé sans avoir pu se défendre, et Mustapha ne parut devant le sultan que pour l'assurer qu'il avait remédié au désordre dont le mufti se plaignait avec raison, et que le protecteur de ces scandaleux cabarets n'était plus.

Le grand vizir, échappé à ce danger, pensa qu'une plus longue paix pouvait lui devenir funeste, et qu'il devait écarter de la cour quelques ennemis puissants que son arrogance et son injustice lui avaient faits. Quoique Mustapha n'eût pas acquis beaucoup de gloire dans la guerre contre la Pologne, il aima mieux risquer l'honneur des armes turques en conduisant ses ennemis à des dangers qui auraient peut-être pour résultat de le délivrer d'eux, que de les laisser auprès du sultan déployer leur adresse pour s'élever sur ses ruines. L'occasion était favo-

rable : les Hongrois appelaient à grands cris les Turcs à leur secours contre l'empereur d'Allemagne, qui les traitait en rebelles (1092-1680). Les priviléges de cette nation libre, quoique sujette, avaient presque tous été anéantis. Le fameux comte de Tekeli s'était mis à leur tête, et depuis trois ans il tenait la campagne contre les armées autrichiennes. La Porte avait conclu en 1665, avec l'empereur, une trêve de vingt ans, dont quatre n'étaient pas encore expirés; aussi, lorsque Mustapha proposa en plein divan d'envoyer des troupes à Tekeli, il s'éleva une réclamation générale. Cependant le grand vizir finit par l'emporter; la guerre fut résolue contre les Autrichiens, et dix mille hommes furent dirigés en Hongrie, sous le commandement de Cara-Ibrahim, celui-là même qui avait paru le plus opposé à la rupture de la trêve. Mustapha voulait, à quelque prix que ce fût, éloigner ce dangereux rival, et, en cas que les armes ottomanes fussent battues, faire tomber sur lui le blâme d'un dénoûment malheureux.

Après de vains efforts, Léopold d'Autriche, n'espérant plus détourner le nuage qui s'avançait contre lui de l'Orient, songea sérieusement aux moyens de se défendre. Il engagea le pape à former entre la Pologne et l'empire une alliance qui ferait de ces deux puissances le boulevard de la chrétienté. Innocent XI craignait les efforts des infidèles : il fit entrer Sobieski dans la ligue, et lui acquit un vaillant général (1094-1683). A Constantinople on s'apprêtait aussi à la guerre la plus vive; Mahomet et son grand vizir partirent pour Andrinople, où était le rendez-vous de l'armée. Des orages violents et répétés firent présumer à ce peuple superstitieux que l'expédition qu'on allait entreprendre ne serait pas heureuse. La tente du grand vizir renversée par un tourbillon, le cheval qu'il montait habituellement tué par le tonnerre, présageaient, disait-on, une déroute prochaine.

L'obstination, l'incapacité, la légèreté de ce général annonçaient son malheur beaucoup plus sûrement que ne pouvaient le faire la fureur des vents ni l'éclat du tonnerre. Mustapha proposa de marcher tout d'abord sur Vienne, et, malgré la juste opposition de ses lieutenants à ce projet insensé, il se disposa au siége de cette place importante. Le duc Charles de Lorraine, beau-frère de l'empereur Léopold, commandait son armée; il entreprit de protéger Vienne contre les Turcs, malgré le peu de troupes qu'il possédait alors. Il attendait encore les Polonais, les Bavarois et les Saxons, qui, réunis, devaient doubler les forces de l'armée autrichienne. Enfin les Turcs parurent devant Vienne vers le milieu de juillet (1683). Les braves qui défendaient cette place furent d'abord plus éblouis du faste de leurs ennemis qu'effrayés de leur contenance. Cette armée, presque sans ordre, offrait dans un immense espace une magnificence dont jusque-là les Autrichiens n'avaient point eu d'idée. Encouragé par ses premiers succès, fort peu décisifs du reste, Mustapha attaque vivement le corps de la place; mais plusieurs sorties détruisent ses travaux; il est constamment repoussé par des hommes que l'amour de leurs foyers, de leurs femmes et de leurs enfants avait faits soldats. L'avidité du grand vizir contribua beaucoup au salut de Vienne. Mustapha était persuadé que cette capitale contenait des richesses immenses; il craignait qu'elles ne fussent pillées si la ville était prise d'assaut. Croyant d'ailleurs que la population considérable de Vienne affamerait la garnison, et que tous les maux de la guerre assiégeraient bientôt cette multitude, à laquelle il ne supposait pas qu'il dût venir des secours, ses attaques devinrent plus lentes.

Six semaines se passèrent ainsi, le grand vizir faisant de temps en temps sommer la ville de se rendre, sous peine de passer tous les habitants au fil de l'épée; car il

savait mieux faire des menaces que disposer des attaques. A chaque sortie que faisaient les assiégés, il avait le dessous; les janissaires et les spahis furent souvent battus dans ces engagements. Cependant les Viennois, dont le nombre diminuait chaque jour, voyant leurs murailles entamées et manquant eux-mêmes de vivres, dépêchèrent vers Léopold pour demander du renfort. Sobieski répondit aussi à l'appel de ces braves, et ne tarda pas à paraître devant Vienne, d'abord avec trente mille hommes, c'était tout ce qu'il avait pu réunir ; puis enfin avec un effectif imposant de soixante-quatorze mille soldats polonais, bavarois et saxons. Trois souverains et vingt trois princes de haut rang commandaient l'armée autrichienne. La cavalerie polonaise était leste, brillante et bien montée; l'infanterie, mal vêtue, n'en offrait pas moins un aspect imposant. Un régiment dont tous les soldats étaient presque nus défilait devant le roi de Pologne sous les yeux des princes, qui paraissaient étonnés de cette misère apparente : « Ces gens-là, dit Sobieski, ne s'habillent jamais que des dépouilles de l'ennemi. Dans la dernière guerre, ils étaient tous vêtus à la turque. »

Il était à craindre que l'arrivée des Polonais ne déterminât le grand vizir à donner un assaut : il en aurait eu le temps; mais le mépris qu'il affectait pour l'armée autrichienne l'aveugla, et il défendit de nouveau l'assaut que les pachas voulaient donner. Selon lui, la ville était prête à se rendre, et les troupes accourues à son secours ne pouvaient manquer d'être battues. « Quel ignorant que ce vizir ! répétait sans cesse Sobieski ; comme nous allons le battre ! » Enfin le 12 septembre arriva, jour que Sobieski avait fixé pour livrer bataille, jour tant désiré par les Autrichiens, et surtout par les assiégés. Au bout de quelques heures les Turcs furent mis en déroute. La haine qu'ils portaient à Mustapha contribua beaucoup

sans doute au résultat de la bataille. Mais, si soixante-dix mille hommes fatigués d'une marche longue et pénible battirent et dispersèrent plus de cent quarante mille soldats frais et disposés à l'attaque, il fallut sans doute que la science d'un général tel que Sobieski dirigeât la valeur du soldat, aussi sûr de son chef que le Turc était en défiance du sien.

Dès lors Vienne fut dégagée, et les habitants se livrèrent à une joie proportionnée au danger qu'ils avaient couru. Cette bataille avait duré six heures, quoique les Turcs se fussent mal défendus, parce que le terrain inégal, et coupé de marais, de fossés et de rochers rendait les manœuvres difficiles. Les historiens, qui ne s'accordent pas sur le nombre des morts de part et d'autre, disent unanimement que jamais bataille aussi décisive ne coûta moins de sang. Sobieski, environné des compagnons de sa gloire, entra triomphant dans Vienne par les brèches que les Turcs n'avaient jamais osé escalader. Rien n'est comparable à la joie que marqua le peuple, ni aux témoignages de reconnaissance et d'admiration que les bourgeois donnèrent à l'envi à celui qu'ils appelaient leur sauveur. Il était arrêté à chaque pas dans sa marche, craignant que son cheval n'écrasât les personnes de tout sexe, de tout rang et de tout âge, qui se prosternaient devant lui. On le séparait de ses officiers et de ses gardes pour se disputer le bonheur de baiser son vêtement. Le désordre qui accompagnait ce triomphe, un des plus touchants dont l'histoire nous ait conservé le souvenir, en augmentait le charme pour le triomphateur, comme pour ceux qui lui décernaient tous ces honneurs, que la plus vive reconnaissance multipliait et renouvelait sans cesse. Lorsque Sobieski fut parvenu avec beaucoup de peine à l'église métropolitaine de Vienne, qui était le but de sa marche, on y chanta le *Te Deum*, pour rapporter au Dieu des armées la gloire dont il est le premier auteur ; mais

au milieu des chants d'actions de grâces que les Autrichiens adressaient au Tout-Puissant, ils n'oubliaient pas l'instrument dont Dieu s'était servi. Après le *Te Deum*, le doyen de l'église métropolitaine monta en chaire, afin d'exhorter le peuple à reconnaître le doigt de Dieu qui l'avait sauvé de la plus cruelle captivité ; il prit pour texte de son discours ces paroles de l'Évangile de saint Jean : *Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Joannes* : « Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui se nommait Jean. » Jean était le prénom de Sobieski, et la citation de ces paroles impliquait un magnifique éloge du roi de Pologne.

L'empereur Léopold, à qui Sobieski avait rendu un plus grand service qu'à aucun de ses sujets, fut celui de tous les Autrichiens qui lui en marqua le moins de reconnaissance. Son premier sentiment, à la nouvelle du triomphe de Sobieski, fut celui de la jalousie. Il était impossible que Léopold ne vît pas celui qui lui avait conservé sa couronne ; mais les difficultés du cérémonial lui firent différer longtemps ce devoir. L'empereur ayant demandé au duc de Lorraine comment il devait recevoir Sobieski : « A bras ouverts, répondit le prince ; il a sauvé l'empire ! » Enfin il fut convenu que l'entrevue de Léopold et de Sobieski aurait lieu à cheval, en pleine campagne. Sobieski montra dans cette occasion toute la supériorité du mérite éminent sur la jalousie superbe et basse qui cherche à éblouir par l'éclat du rang. Léopold prononça d'un air froid et embarrassé quelques mots de remercîment, auxquels Sobieski répondit en tournant bride : « Mon frère, je suis fort aise de vous avoir rendu ce petit service. »

Cependant les Turcs mis en fuite s'étaient tous réunis à Javarin ; lorsque la terreur eut fait place à la honte, le grand vizir essaya de couvrir sa faute par l'injustice, la calomnie et le meurtre. Il accusa tous ceux qui avaient

voulu le dissuader d'entreprendre le siége de Vienne, de l'y avoir entraîné; et comme une telle imposture eût été difficile à soutenir devant tous ceux qui composaient le conseil, il les manda l'un après l'autre en commençant par Cara-Ibrahim, et il les fit étrangler en secret jusqu'au nombre de huit, publiant ensuite ce qu'il voulut de ces prétendus coupables, à qui on ne pouvait reprocher avec raison que d'avoir partagé le découragement des troupes, et de leur avoir donné l'exemple de fuir. Mais la vérité tout entière ne fut que trop tôt sue à Constantinople, et la perte du grand vizir y fut jurée, malgré tous ses efforts pour justifier sa conduite, et en dépit de la protection de la sultane mère, qui avait toujours aimé ce ministre, et qui conservait un grand crédit sur Mahomet son fils. Le sultan signa l'arrêt qui condamnait à mort le grand vizir; celui-ci la reçut avec courage, et prévint par son supplice la sédition qui menaçait d'envahir le sérail.

Il fallut nommer un nouveau grand vizir; mais la déroute de l'armée, les pertes que l'État venait de faire, et la vengeance que le sultan en avait tirée sur celui auquel il avait précédemment laissé prendre tant d'empire, pénétrèrent d'un tel effroi ceux qui approchaient ce prince, que deux hommes considérables refusèrent consécutivement la première dignité de la Porte. Enfin Carakaja-Ibrahim, caïmacan, accepta en tremblant ce qu'il n'aurait pas été prudent de refuser; car le sultan, très-mécontent de ce que deux de ses favoris s'étaient excusés de soutenir avec lui le fardeau trop pesant pour ses mains, nomma le troisième avec une volonté si déterminée, qu'il ne lui laissait pas la liberté de se soustraire à la charge qu'il lui imposait. Le nouveau vizir chercha d'abord, mais en vain, les moyens de faire la paix avec l'Autriche. Cependant la position de la Porte devenait de plus en plus dangereuse; car tandis que Carakaja cherchait les moyens

de faire face aux ennemis de l'empire, il lui en survint un nouveau sur lequel il n'avait pas compté.

La république de Venise venait de déclarer la guerre aux Turcs pour deux insultes graves (1095-1684). La marine de l'empire ottoman était dans le plus grand désordre, et les dépenses excessives que la guerre de terre occasionnait ne laissait pas dans le trésor public de quoi la remonter. Il fallait cependant continuer une double lutte, avec Venise et avec l'Autriche.

A la reprise des hostilités entre la Turquie et l'Autriche, le duc de Lorraine et Sobieski se distinguèrent par des faits d'armes importants, entremêlés de revers non moins funestes. La fortune balançait entre les Ottomans et les deux héros chrétiens. Chaïtan-Pacha tenait tête au duc de Lorraine, et Soliman à l'illustre roi de Pologne. Les Hongrois, profitant des avantages de ces deux vaillants champions de la chrétienté, abandonnaient en grand nombre le parti des Turcs; ceux-ci d'ailleurs n'étaient pas heureux contre la république de Venise, qui leur opposait avec un grand avantage les Dalmates et les habitants de la Morée. De faibles succès en Pologne ne pouvaient compenser les revers constants qu'éprouvaient les armes ottomanes sur presque tous les points où elles essayaient de se porter. Soliman-Pacha succéda bientôt au grand vizir Carakaja, qui fut seulement exilé, après avoir vu tous ses biens confisqués. Soliman, ainsi que son prédécesseur, tenta vainement de faire la paix; mais n'ayant pu réussir, il se prépara à entrer en campagne. Il fut encore moins favorisé que Carakaja: il se fit battre en toute rencontre par les impériaux sous la conduite du duc de Lorraine (1097-1686). Tous leurs ennemis fondaient à la fois sur les Turcs des différents points de l'Europe et de l'Asie pour les écraser. Effrayé de tant de malheurs, Soliman abandonna son armée, laissant les sceaux à Sciaüs: lui-même ne tarda pas à payer de sa tête ses

nombreuses défaites. Les soldats s'étaient mis en pleine insurrection, et, chaque jour plus insolents, ils menaçaient Constantinople et le sultan. Les légistes fomentaient la révolte de tout leur pouvoir. Ils se souvenaient de la taxe considérable que Mahomet leur avait fait supporter pour remplir les coffres de l'État, et ils voyaient avec une joie secrète qu'un prince religieux et dévoué à l'uléma, Soliman, frère de Mahomet, était d'âge à occuper son trône.

Alors le sultan, qui ne voyait autour de lui que de la consternation et de la crainte, tenta (pour la troisième fois) de faire mourir ses deux frères. Il crut que ce vieux respect pour le sang ottoman, qui tient à la religion des Turcs, les empêcherait de déposer le seul rejeton de la race impériale, et qu'un crime l'affermirait sur le trône dont on voulait le chasser. Peut-être, en effet, s'y serait-il fixé au moyen d'un parricide, s'il eût eu la facilité de le commettre, mais il en fut empêché par le caïmacan et le bostangi-bachi; non contents de veiller sur les jours de ces deux princes, ils prirent soin de la vie des fils même de Mahomet. Peu après, le sultan fut déposé sur un ordre signé du grand vizir et du mufti, et Soliman monta sur un trône ébranlé par la guerre et les séditions (1099-1687).

Ce prince, alors âgé de quarante-six ans, méditait sans cesse le Coran et la Sunna, et n'avait jamais pris aucune part aux intrigues ni aux révolutions qui plusieurs fois avaient menacé sa vie. Il accepta le sceptre avec une répugnance affectée. Mais on aurait dit que les janissaires n'avaient consenti à faire Soliman empereur que pour se livrer à tous les désordres que ce faible prince ne pourrait pas réprimer. Pendant tout le cours de cette révolution, ils s'étaient montrés mécontents du grand vizir, qui, au moment de quitter les frontières de la Hongrie, s'était laissé entraîner par eux plutôt qu'il ne les avait conduits,

et qui n'avait acquiescé qu'avec peine à la déposition de Mahomet. Les chefs des janissaires allèrent tous ensemble demander au grand vizir leur paie, restée incomplète malgré les retranchements opérés par Mahomet, et le présent d'usage à l'avénement de chaque empereur. Il s'en fallait de beaucoup qu'il y eût dans le trésor public tout l'argent nécessaire pour faire face à ces deux dépenses. Le grand vizir essaya en vain de les payer de belles paroles; ils se mirent à piller les maisons les plus riches de la ville. Enfin, Sciaüs-Pacha ayant surpris et fait mourir quelques-uns d'entre eux, les janissaires, au lieu d'aller en tumulte au sérail, selon leur usage, demander la déposition du ministre, l'attaquèrent dans son palais. Après s'être vaillamment défendu, il tomba sous leurs coups, et sa maison fut saccagée, comme aurait pu l'être une ville prise d'assaut. Puis ils se répandirent par les rues de la capitale, se livrant à tous les désordres imaginables, et excitant contre eux les citoyens; ceux-ci, à leur tour, en firent un terrible carnage, que la présence du mufti put seule arrêter.

Le vizir successeur de Sciaüs-Pacha ne posséda cette dignité que quatre jours; il voulait faire arrêter les auteurs de la sédition prête à se rallumer, lorsque Soliman, par le conseil du mufti, déposa le nouveau ministre, et conféra les sceaux à Mustapha-Pacha, le plus riche des musulmans, qui, loin de punir les janissaires, employa de fortes sommes à les apaiser. Plus heureux que ses prédécesseurs, ce grand vizir espéra voir le calme renaître. Cependant les revers des armes ottomanes, tant contre les Allemands que contre les Vénitiens, déterminèrent enfin le sultan à envoyer des ambassadeurs pour demander la paix. Mais aucune des puissances ne voulut accepter les conditions posées par les Turcs; elles firent plus, elles retinrent ses mandataires en prison, où ils furent traités du reste avec beaucoup d'égards; on ne

voulut pas leur interdire la correspondance avec la Porte. Le sultan, à la nouvelle du mauvais succès de sa négociation, ordonna des prières publiques pour obtenir, disait-il, le secours de Dieu contre les infidèles, et se disposa à commander ses troupes et à les conduire en Hongrie (1100-1689). Mais Soliman ignorait la science de la guerre et celle du gouvernement; il n'était nullement fait pour régir un vaste empire dont les ressources s'épuisaient, et qui penchait vers sa ruine. Comme il arrivait à Sophie, capitale de la Bulgarie, il apprit que le prince Louis de Bade, successeur du duc de Lorraine, s'était emparé de Sighet, et qu'il s'avançait en Servie avec une armée fraîche et bien disciplinée. La certitude qu'il faudrait bientôt en venir aux mains ralentit l'ardeur de Soliman. Il mit à la tête des troupes qu'il ne voulait plus commander, non pas le grand vizir Mustapha, aussi ignorant dans l'art militaire que son maître, mais Rejeb, jadis chef de brigands, à qui l'on supposait de grands talents pour la guerre, parce qu'il avait désolé l'Asie, et qu'il s'était rendu redoutable à tous les pachas membres du divan, qui avaient trouvé plus sûr de l'admettre parmi eux que d'entreprendre de le punir. Ce chef de bandits, habile à désoler des campagnes, à égorger des cultivateurs sur les champs qu'ils étaient près de moissonner, n'entendait rien à cette guerre savante que quelques hommes avaient enseignée à l'Europe depuis peu d'années. Il fut battu deux fois par le prince de Bade, et perdit beaucoup de terrain. Rappelé par le sultan, Rejeb fut étranglé.

Léopold, qui était pressé par la France, malgré ses succès contre les Turcs, commençait à désirer sincèrement la paix avec son ennemi vaincu. Il manda les deux ambassadeurs qu'il tenait prisonniers, mais que leur captivité, purement de forme, n'avait pas empêchés de recevoir des instructions de leur cour. Léopold entendit avec éton-

nement que ces Turcs, battus de tous côtés, loin d'offrir, comme ils avaient fait d'abord, d'abandonner aux Autrichiens leurs conquêtes, voulaient recouvrer non-seulement ce qu'ils avaient perdu dans la campagne précédente, mais même la plus grande partie de la Hongrie. Léopold renvoya ces ministres, qu'il appelait téméraires et insensés, dans ce même château où leur détention semblait n'avoir fait qu'accroître leur audace. Ce changement n'était pas l'ouvrage du grand vizir Mustapha, que son incapacité venait de faire déposer. Le caïmacan Kiuperli avait été mis à sa place; il était fils et petit-fils des deux célèbres vizirs du même nom, qui seuls avaient donné à l'empire ottoman, depuis sa fondation, l'exemple d'une famille puissante et illustrée dans plusieurs générations. Lui-même était un homme de talent et de vertu, que des services rendus à l'État avaient fait parvenir rapidement aux plus hauts emplois. Il commença par mettre de l'ordre dans les finances, et gagna bientôt la confiance du peuple par sa sollicitude à veiller aux intérêts généraux.

On espérait qu'un ministre si sage donnerait à l'empire ottoman la paix dont cet État épuisé paraissait ne pouvoir plus se passer. Le mufti, tous les grands l'en pressaient; le sultan lui-même la désirait, d'après le cri unanime. Seul, Kiuperli résolut la continuation de la guerre, fit entrevoir à son maître un succès certain, sans qu'il lui en coûtât ni dangers ni fatigues, et osa promettre la victoire à ceux qui lui demandaient la paix. Kiuperli comptait beaucoup sur la puissante diversion des Français; l'ambassadeur de France, M. de Châteauneuf, avait montré à ce ministre tout l'embarras dans lequel la guerre contre son maître devait jeter l'Allemagne. Le grand vizir espérait ne trouver en Hongrie ni les généraux ni les armées qui pendant sept années y avaient fait des progrès si étonnants. Les Turcs accoururent en foule sous les drapeaux à la voix de Kiuperli.



HISTOIRE DE TURQUIE



K. Girardet del. — Girardet sc.

Constantinople et ses environs avaient éprouvé en peu de mois des changements extraordinaires. L'ordre avait ramené partout l'abondance; Kiuperli, pénétré de ce principe que la justice est faite pour tous les hommes, s'appliquait à la rendre avec la plus grande impartialité aux chrétiens grecs, catholiques, protestants ou arméniens, aux Juifs, et à toutes les sectes religieuses.

Le vizir, en partant à la tête de son armée, au commencement du printemps de l'année 1690, pour la Servie, qu'il voulait recouvrer, passa par un village habité seulement par des chrétiens grecs. Ces paysans n'avaient ni prêtres ni église, parce que l'uléma ne permettait pas qu'on établît des temples d'une religion étrangère dans les pays qui n'en possédaient point au moment où ils avaient été conquis. Nonobstant cette loi, qui n'était écrite nulle part, mais qui avait été scrupuleusement observée, le grand vizir ordonna que l'on construisît une église grecque dans ce village, et qu'on appelât un prêtre de cette religion pour la desservir. Kiuperli répondit aux représentations qu'on ne manqua pas de lui faire, qu'il fallait que les hommes eussent une religion ou qu'ils devinssent des brigands, et qu'il valait mieux que l'empire fût habité par des Grecs qui cultiveraient la terre et qui paieraient les impôts, que par des bêtes féroces. En reconnaissance de ce bienfait, qui causait une joie si vive à ces pauvres colons, Kiuperli exigea une poule par chef de famille toutes les fois qu'il passerait dans ce lieu; à l'instant vingt poules lui furent apportées. Le grand vizir, retournant l'année suivante à Constantinople, repassa par le même endroit, et il reçut deux cents poules de ceux qui étaient venus avec empressement s'établir dans ce village. « Voyez, dit-il à ses officiers, ce que produit la tolérance. J'ai augmenté la puissance de notre grand monarque, et j'ai forcé ces bonnes gens à bénir notre gouvernement, qu'ils haïssaient. »

La première campagne de Kiuperli fut aussi glorieuse que la précédente l'avait été peu. Il avait à ses ordres quarante-cinq mille hommes d'infanterie et quarante mille chevaux; néanmoins il fit de grandes choses à la tête de cette armée peu considérable; il prit plusieurs villes, et remporta une brillante victoire devant Nissa. Au retour de cette expédition, le grand vizir fut reçu à Andrinople, où était la cour, avec les démonstrations de la joie et tous les honneurs du triomphe. La confiance des troupes, l'admiration du peuple, l'incapacité du monarque, tout contribuait à augmenter l'autorité de Kiuperli. L'année 1691 vit continuer la guerre contre l'empire d'Allemagne, conformément au désir du vizir et à l'intérêt de la nation, qui commençait à se relever de l'état d'abattement dans lequel elle avait langui plusieurs années.

Capelan-Ali, à la grande joie des peuples, venait de reprendre sur les Vénitiens, au milieu des glaces de l'hiver, Canina et Valone. Ceux-ci s'en étaient emparés dans la campagne précédente. Cependant Soliman II touchait à sa dernière heure, et plusieurs grands officiers parlaient sourdement de mettre sur le trône un des fils de Mahomet IV; Kiuperli, au contraire, invoquait la règle en faveur d'Achmet, frère du sultan régnant, et l'aîné de tous les princes de la maison ottomane, à l'exception de Mahomet IV, qui vivait encore. La prudence et la fermeté du grand vizir déconcertèrent la brigue; et lorsque, le 24 juin 1691, Soliman eut rendu le dernier soupir, personne n'osa élever la voix en faveur de Mahomet ni d'aucun de ses enfants. Soliman II avait régné trois ans et neuf mois.

CINQUIÈME PARTIE

DEPUIS LA MORT DE SOLIMAN II JUSQU'A NOS JOURS.

1691 — 1855

CHAPITRE XII

Avénement d'Achmet II. — Conspiration contre Kiuperli. — Sa mort. — Guerres. — Un faux prophète. — Mort d'Achmet II. — Mustapha II monte sur le trône. — Diverses exécutions. — Expédition de Chio. — Succès du prince Eugène contre les Turcs. — Traité de Carlowitz. — Murmures contre la paix. — Le mufti et ses cruautés; sa ridicule tyrannie. — Révolte des soldats. — Ils font la loi au sultan. — Achmet III monte sur le trône. — Il proscrit tous ceux qui l'ont élevé au pouvoir. — Trouble et perplexité du sultan. — Charles XII chez les Turcs. — Étranges vizirs. — Pierre le Grand à la merci des Turcs. — Intrigues de Poniatowski en faveur de Charles XII. — Il sort du territoire turc. — Guerre contre Venise. — Les Turcs recouvrent la Morée. — Les Allemands déclarent la guerre aux Ottomans. — Déroute des Turcs à Péterwaradin et devant Belgrade. — Paix. — Congrès de Passarowitz. — Murmures du peuple à propos de la paix. — Incendie à Constantinople. — Affaires des Grecs et des Latins. — Recouvrement du saint Sépulcre par les Français. — Ambassade en France. — Troubles en Perse. — Pierre le Grand en profite pour s'agrandir. — Paix avec la Russie. — Aschraf, usurpateur du trône de Perse. — Thamas Kouli-Kan. — Son origine; ses premiers succès. — Mort d'Aschraf. — Plaisirs du sultan. — Révolte contre Achmet III. — Il est déposé.

1691 — 1730

La première action d'Achmet II fut d'aller visiter Mahomet IV dans sa prison; le nouvel empereur trouva ce faible prince pénétré de crainte. Par un juste retour sur

lui-même, Mahomet, qui avait plusieurs fois tenté de faire périr ses frères, attendait la mort pour lui et ses enfants. Mais Achmet, aussi incapable de gouverner que ses deux prédécesseurs, était plus humain qu'eux : sa visite n'avait point d'autre objet que de rassurer son frère.

Par le conseil de Kiuperli, Achmet alla habiter Andrinople ; là, de nouveaux soldats accoururent en grand nombre de toutes les provinces de l'empire ottoman pour s'enrôler sous les drapeaux du grand vizir, que la conquête toute récente de Belgrade faisait regarder comme le sauveur de sa patrie. Tandis que Kiuperli était occupé du bien public, l'envie faisait des efforts pour le renverser ; il sut non-seulement les anéantir, mais encore en tirer une éclatante vengeance. Puis il partit pour la Hongrie, dans le dessein de mériter de plus en plus la faveur du peuple et l'amour des soldats ; il était à la tête de cent mille hommes de troupes choisies. Le succès de la dernière campagne avait enflé le courage des chefs et des soldats, tellement que les Turcs se croyaient invincibles sous Kiuperli ; mais dès la première bataille, ce général tomba enseveli au milieu de la victoire qui s'était d'abord décidée pour les armes ottomanes, et qui peu après changea si brusquement, que, défaits à leur tour, les Turcs laissèrent vingt-huit mille hommes sur le champ de bataille, tandis que le reste fuyait devant le prince de Bade et les Allemands (1103-1691). La mort de Kiuperli avait entraîné la perte d'une campagne qui promettait d'être brillante. Il ne se fit rien de considérable cette année, ni de la part des Polonais, ni de celle des Vénitiens. Tous ces peuples s'attendaient à la paix générale, que les ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande s'étaient chargés de négocier, mais que l'ambassadeur de France traversait, en présentant toujours la diversion du roi son maître comme un moyen infaillible d'obtenir une paix glorieuse.

Arabaji-Pacha fut élevé à la dignité de grand vizir. Ce ministre n'avait ni les talents ni le caractère de son prédécesseur. Son extrême avidité donna l'exemple de la déprédation à tous ceux qui avaient quelque part au gouvernement. Son incapacité fut bientôt reconnue, et il ne tarda pas à être déposé; Turposchi, pacha de Diarbekir, lui succéda. Il s'occupa tout d'abord sérieusement de conclure la paix; mais l'ambassadeur de France fit échouer ses projets, et la guerre reprit son cours, d'une manière languissante, il est vrai, car le vizir ne voulait que gagner du temps et poursuivait toujours ses rêves de paix. Il ne put les réaliser, ayant été déposé au bout de quelques mois par suite des intrigues du mufti, jaloux de son autorité.

Bujulki-Mustapha, qui avait commandé les troupes en Hongrie dans la campagne précédente, reçut les sceaux de l'empire. Le sultan et tous les musulmans conçurent les plus grandes espérances pour la prospérité de leurs armes, parce qu'il venait de naître deux princes jumeaux. Cet événement, assez commun dans la nature, arrivait pour la première fois dans la maison ottomane; tout l'uléma voulut le regarder comme le présage assuré de quelque grande victoire. Les réjouissances durèrent plusieurs jours, avec une pompe et une vivacité dont il y avait eu peu d'exemples. La joie des Turcs a presque toujours quelque chose de sauvage; ils insultèrent dans les rues d'Andrinople les ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande, qu'ils savaient avoir travaillé à la paix. La mort de Mahomet IV, qui arriva au milieu de toutes ces fêtes (1105-1693), n'en interrompit point le cours; ce prince avait bien mérité, pendant son long règne, l'oubli dans lequel il fut enseveli, même avant sa mort: on remarque d'ailleurs que la vénération des musulmans pour la race de leurs souverains se porte toujours tout entière sur le prince régnant, et que les

autres disparaissent tout à fait du souvenir des peuples.

Tandis que le nouveau grand vizir assemblait ses troupes dans les plaines d'Andrinople et qu'il en faisait la revue, il lui arrivait des secours sur lesquels il n'avait pas compté, mais qu'on paraissait vouloir lui vendre trop cher. Un émir effendi nommé Misric, mollah ou grand juge de la ville de Brousse, poëte enthousiaste et fourbe tout à la fois, ayant rassemblé au moyen de ses prédications fanatiques quatre mille prosélytes auxquels il promettait la gloire de ce monde, présage infaillible de celle du paradis, imagina de les conduire à Andrinople pour les offrir au sultan comme des soldats seuls dignes, par la pureté de leurs mœurs et par le feu de leur zèle, de combattre les infidèles, ennemis de l'empire ottoman. La marche de ces fanatiques fut aussi préjudiciable aux pays par lesquels ils passèrent, que pénible pour eux-mêmes ; car leur prophète ne leur ayant point amassé de provisions et ne pouvant leur fournir aucune paie, ils étaient réduits à dérober leur subsistance au nom du Dieu des armées, qui n'avait mis dans leurs mains que des bâtons, dont ils assommaient ceux qui osaient leur résister. Quelquefois ils n'étaient pas les plus forts, et comme il leur était défendu de prendre autre chose que des vivres, même d'en prendre plus que le besoin du moment en exigeait, ils étaient souvent réduits à la plus affreuse misère : tellement que, de plus de quatre mille hommes partis de Brousse, trois mille seulement arrivèrent à Andrinople, Dieu ayant rejeté tous les autres, disait Misric, par les glaives sous lesquels ils étaient tombés, ou par la faim qui les avait fait périr le long de la route.

Le prophète fut reçu à Andrinople, ainsi que sa troupe, avec une curiosité avide ; lui et ses principaux disciples remplirent bientôt toutes les chaires des mosquées. Le peuple accourait pour entendre médire du gouvernement,

ainsi que des mœurs ou de la doctrine de l'uléma. Les péchés des grands étaient, à entendre ces missionnaires guerriers, la cause de tous les malheurs de la patrie. Il fallait, au lieu des vizirs et des pachas prévaricateurs, au lieu de ces janissaires noircis de crimes, des chefs et des soldats aussi purs que braves; alors les infidèles tomberaient par milliers sous les coups des serviteurs de Dieu. Les trois mille prosélytes qui avaient déjà souffert tant de fatigues, joints au petit nombre qui serait trouvé digne de les seconder, devaient venger l'empire ottoman et lui rendre son ancienne splendeur, pourvu qu'on résolût de punir ceux qui avaient attiré sur lui la colère céleste. Enfin ces fanatiques excitaient le peuple à une révolte déclarée; ils voulaient mettre leur prophète à la place du vizir et à la place du mufti tout ensemble.

Le chef de la religion et celui de l'État comprirent qu'il pouvait être dangereux de vouer au supplice ceux que le peuple écoutait avec tant d'avidité; ils craignirent les effets de la persécution, qui presque toujours attise le feu qu'elle veut éteindre. Comme ils avaient des émissaires qui leur rendaient un compte exact de tout ce que Misric avançait dans ses prédications, ils profitèrent adroitement de ce qu'il avait dit un jour, que tous les musulmans étaient obligés d'obéir à leur empereur, parce que le sang ottoman était de droit divin sur le trône. Sommé de paraître devant le sultan, le prophète crut devoir donner l'exemple de l'obéissance qu'il venait de prêcher. Mais à peine fut-il en la puissance du bostangi-bachi, qu'on le fit sortir d'Andrinople, en lui disant que, s'il ne travaillait pas à disperser ses prosélytes, on trouverait le moyen de le faire périr en secret. Misric, atterré par cette menace, n'osa jamais reparaître, quoiqu'une tempête violente, qui abattit le même jour plusieurs tentes du camp et même plusieurs maisons de la ville, passât pour un prodige en faveur de sa mission.

A peu près dans le même temps, Constantinople fut désolée par un violent incendie qui dévora toutes les maisons en bois, si nombreuses dans cette capitale : en moins de deux jours, un quart de la ville fut réduit en cendres. Mais un malheur de ce genre, quelque terrible qu'il soit, n'a pas à Constantinople toute la gravité qu'il aurait ailleurs ; les habitations n'y sont pas d'une grande valeur, et, le bois étant très-commun dans la Turquie d'Europe, le désastre est bientôt réparé.

La campagne de 1693 fut tardive et peu importante ; elle se termina par la déposition du grand vizir, qui depuis son avénement était en butte aux attaques du mufti et d'autres ennemis non moins puissants et jaloux de son autorité. Tarabolus-Ali-Pacha, nommé successeur de Bujulki, ne songea point à la paix, et les armées demeurèrent en observation pendant l'année suivante (1106-1694). Bientôt après le sultan mourut (1695), en désignant Mustapha, son neveu, pour lui succéder.

Achmet II avait cinquante ans, et en avait régné quatre, si c'est régner que de demeurer, étant sur le trône, dans cette déplorable indifférence pour le bien comme pour le mal qui caractérise l'histoire de tant d'empereurs ottomans, avant et depuis lui.

Malgré les intrigues du mufti et du grand vizir, qui tentèrent de mettre sur le trône Ibrahim, fils d'Achmet, enfant de trois ans à peine, pour gouverner sous son nom, Mustapha II prit la place qui lui appartenait, et commença par déclarer hautement qu'il commanderait ses armées dans la campagne suivante. Ce prince, alors âgé de trente-trois ans, avait une figure imposante et un caractère absolu. Le refus du présent aux janissaires, qui avait occasionné plusieurs fois des séditions, ne produisit aucune sensation à son avénement. Le premier soin de Mustapha fut de faire sortir sa mère du vieux sérail, où elle languissait depuis la déposition de Mahomet IV, et de

l'attirer à Andrinople pour l'y faire jouir des honneurs et du crédit attachés à l'état de la sultane *validé* (1). Tous les courtisans qui avaient été chers à Mahomet IV furent rappelés de leur exil ; Elmas-Pacha, favori de ce prince, fut tiré de l'île de Mitylène, pour jouir de la confiance et de la faveur de son fils, qui le fit *nischangi* (secrétaire d'État), en attendant qu'il pût l'élever plus haut.

Mustapha n'assembla pas son armée de si bonne heure sans de fortes raisons : il voulait connaître l'esprit des troupes ; et pour atteindre ce but, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, il marchait déguisé dans le camp, s'entretenant familièrement avec ceux qu'il rencontrait, tant sur la discipline militaire que sur tous les abus qui pouvaient exister dans le gouvernement. Ces conversations lui procurèrent bien des éclaircissements. Il fit à l'instant déposer le mufti et le kislar-agasi (chef des eunuques noirs), dont on lui avait signalé les iniquités ; la confiscation de leurs biens mal acquis et des richesses scandaleuses de la sultane Fatima, lui rapporta la valeur de vingt millions, en argent et en pierreries. Puis il éleva à la dignité de mufti Fezula-Effendi, qui avait été son précepteur, et il fit kislar-agasi l'eunuque noir qui l'avait averti de la mort d'Achmet : il lui devait le sceptre et peut-être la vie. Le sultan ne s'en tint pas à ces changements : le grand vizir, plus coupable à ses yeux que ceux qui venaient d'être déposés, passait pour être plus riche qu'eux trois. Il le fit mettre à mort, et sa fortune vint encore grossir le trésor public. Elmas-Pacha fut fait grand vizir. La jeunesse de ce nouveau ministre, à peine âgé de trente ans, fit murmurer tout bas les vieux pachas ; mais la fierté de Mustapha et les soins qu'il paraissait vouloir donner aux affaires publiques, imposaient également au divan et aux troupes. On ne peut

(1) Ou sultane mère.

refuser à Mustapha le mérite d'avoir aimé l'ordre, et d'avoir cherché des hommes dignes de commander.

Mezzomorto, pirate de Tunis, proposa contre les Vénitiens l'expédition de Chio, et se chargea de son exécution, qui, ayant été couronnée par le succès, lui valut la charge de capitan-pacha (1106-1695). Malgré cet honneur bien acquis, on ne put jamais déterminer Mezzomorto à quitter l'habit de matelot, sous lequel il parut toujours au divan comme sur ses vaisseaux. Il répondait à ceux qui voulaient l'engager à se vêtir plus convenablement : « Si les capitans-pachas mes prédécesseurs n'avaient jamais porté que cet habit, que vous méprisez, la marine de l'empereur serait en meilleur état; et au lieu de reprendre ce qu'ils ont perdu, comme je viens de faire, j'aurais fait des conquêtes nouvelles. » Depuis Mezzomorto les capitans-pachas ont toujours porté l'habit de matelot, mais composé de riches étoffes et de fourrures précieuses.

Mustapha se mit à la tête de son armée peu après la nouvelle de la prise de Chio; il n'avait que quarante-cinq mille hommes sous ses ordres. Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, général des Allemands, n'en avait pas autant, mais ils étaient braves et bien disciplinés. Les Turcs, qui connaissaient mal la tactique, furent toujours défaits dans cette campagne, malgré la présence et les exemples de leur sultan. Si Mustapha ne remporta aucun avantage, Frédéric-Auguste ne fit pas la moindre conquête, et Pierre le Grand échoua devant Azof. L'année suivante, quoique assez heureuse pour les Ottomans, le fut encore plus pour les Allemands, et surtout pour les Russes, qui s'emparèrent d'Azof; cette conquête leur ouvrit le commerce de la mer Noire.

Ayant appris par sa propre expérience, dans deux combats différents, combien il était important de maintenir l'ordre dans les bataillons, de les faire marcher et tirer ensemble, et de faire d'un groupe de soldats une machine

mouvante, obéissant à la voix ou au geste, toujours imposante pour l'ennemi, Mustapha s'efforça, pendant le premier hiver qu'il passa à Constantinople, de faire apprendre la tactique aux janissaires; mais ce fut en vain : jamais ni les janissaires, ni les autres corps ne connurent ces évolutions qui ont valu aux troupes bien disciplinées le gain de tant de batailles.

La paix qui se négociait entre la France et les puissances confédérées, et qui fut conclue en 1699, donna aux ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande l'occasion de renouveler leurs efforts pour la faire accepter aussi par les Turcs. Mais Mustapha, sans vouloir rien écouter, redoubla ses efforts pour s'opposer à la maison d'Autriche, quoiqu'elle fût plus formidable que jamais, puisqu'elle pouvait disposer de toutes ses forces contre l'empire ottoman. Le sultan mit en campagne une armée nombreuse, qu'il commanda lui-même. Sa présomption fut punie d'une manière terrible ; il fut toujours battu, et se vit enfin réduit à fuir, déguisé et presque seul. Il fallut alors songer à demander la paix, dont les bases et les articles furent discutés à Carlowitz, et réglés le 26 janvier 1698. L'empereur Léopold convint d'une trêve avec les Turcs pour l'espace de vingt-cinq ans. Le czar ne voulut accorder aux Ottomans qu'un armistice de deux années.

Aussitôt après la conclusion de la paix, acquise à de dures conditions, Mustapha se retira au palais de Karischtiran, situé entre Constantinople et Andrinople, résidence agréable et convenable pour la chasse. Mahomet IV y avait bâti une maison de plaisance. Le séjour de son fils dans cet endroit, où Mahomet s'était abandonné si longtemps à l'oisiveté et aux plaisirs, fit murmurer le peuple, qui blâmait tout haut cette paix achetée au prix des plus belles provinces. On se plaignait de ce prince, qui d'abord avait donné les plus grandes espérances, mais que l'amour du repos, de la chasse et de la débauche, arrachait depuis

quelques années au soin de son empire, et qui venait de perdre une partie considérable du territoire que ses ancêtres avaient conquis. Ce fut bien pis lorsqu'on apprit de toutes parts que le czar Pierre le Grand employait la trêve à de grands préparatifs de guerre, qu'il levait des troupes et qu'il les disciplinait à la manière des Français et des Allemands; qu'il faisait travailler à l'armement d'une grande flotte, et construire des forteresses de distance en distance le long du Borysthène. On s'écriait de toute part qu'il fallait déclarer la guerre sans délai à ce voisin dangereux; sinon qu'il étendrait bientôt les bornes de son empire aux dépens des possessions ottomanes, comme Léopold venait de le faire. Le kan des Tartares, plus intéressé qu'aucun autre à réprimer ces entreprises, envoyait de fréquents avis à la Porte. Malgré les assurances que le vizir donnait sans cesse à son maître que les lettres du kan ne contenaient que des faussetés, le sultan résolut d'envoyer un homme de confiance dans la Crimée et sur les confins de la Russie, afin de s'assurer des faits. Ce député était neveu du grand vizir, et Mustapha, qui n'avait pas consulté son ministre sur le choix qu'il avait fait, ignorait cette parenté. L'espion convint secrètement avec son oncle, avant de partir, qu'ils concerteraient ensemble à son retour le compte qu'il faudrait rendre au sultan. Rien n'était plus vrai que tout ce que le kan des Tartares avait dit des préparatifs de la Russie contre la Turquie; mais le grand vizir et le mufti, vieillards timides, crurent atténuer le mal en le dissimulant. Ils dictèrent au complaisant député un compte à rendre au Grand Seigneur, tout différent de celui qu'ils venaient d'entendre. Mustapha, que tant d'événements malheureux avaient dégoûté de la guerre, crut facilement ce qu'il désirait. Il écrivit des lettres foudroyantes au kan des Tartares, en lui reprochant de l'avoir trompé. Le kan répondit avec fermeté que l'envoyé de Mustapha était le

seul imposteur; il persista dans tout ce qu'il avait mandé précédemment, ajoutant que le mal empirait, et que peut-être il ne serait plus temps d'y remédier lorsqu'on voudrait l'entreprendre. Cette lettre fut remise au sultan par un officier du sérail qui n'était pas ami du vizir. L'espion, mandé devant son maître, balbutia, et enfin, menacé du dernier supplice, avoua tout; ce qui n'empêcha pas sa mort, et la déposition du ministre, son oncle. Seul, le mufti, que l'espion n'avait point accusé, conserva la vie et sa dignité.

Le mufti, qui, depuis que Mustapha s'était dégoûté de la guerre, avait pris sur son maître beaucoup d'ascendant, lui désigna pour grand vizir Daltaban, qui, étant pacha de Bosnie, avait eu la gloire de tenir tête au prince Eugène. Ce pacha était le seul qui se fût fait quelque réputation dans la dernière guerre; et ses premiers exploits en Asie lui avaient acquis un tel degré de faveur, que les efforts de plus d'un ennemi n'avaient fait qu'augmenter son crédit. Il blâma la paix de Carlowitz, et se brouilla avec le mufti, qui n'était pas de son avis. On vit pour la seconde fois un grand vizir, en lutte avec tous ses adversaires, exciter les soldats contre le gouvernement, et chercher l'appui des troupes contre le sultan et ses favoris. Il lutta vainement; sa mort était résolue, et il périt bientôt (1113-1701). Le peuple et les soldats murmurèrent à la nouvelle de cette iniquité. Le mufti abusait chaque jour de plus en plus de sa faveur, et ses créatures, jeunes gens pour la plupart, contribuaient par leurs imprudences à justifier les regrets que le peuple exprimait de la mort du grand vizir.

Si dans un empire despotique il est rare que les hommes vieillis dans les emplois n'abusent pas de la faveur, des jeunes gens sans expérience et presque sans éducation, qui se voyaient au faîte des grandeurs, ne devaient regarder ceux qui leur étaient soumis que comme les ins-

truments de leur autorité et les esclaves de leurs caprices. Le mollah de Jérusalem rendait tous les jours des ordonnances extravagantes, dont le pacha n'osait empêcher l'exécution, parce qu'il craignait le crédit du mufti, qui avait une complaisance aveugle à son égard. Un jour que l'aboiement de quelques chiens avait troublé le sommeil du mollah, il ordonna qu'on tuât tous ces animaux, à Jérusalem et dans les environs. Cette sentence attaquait directement le texte du Coran, qui veut qu'on prenne soin des animaux domestiques, et qui défend de tuer aucune bête, si elle n'est malfaisante ou nécessaire à la nourriture de l'homme. Les Turcs, en général, aiment beaucoup les chiens, et se font un devoir de charité de les nourrir. La condamnation que le mollah venait de prononcer suscita une émeute dans la ville. Peut-être aussi le pacha mécontent n'avait-il pas peu contribué à l'exciter; mais tout pliait devant l'autorité du mufti. Il envoya d'Andrinople un fetfa qui approuvait la conduite de son fils pour cette occasion seulement, sans qu'il fût permis à l'avenir de tuer les chiens.

Cet événement ne fit qu'enhardir le jeune mollah, qui peu de mois après rendit une nouvelle ordonnance, tout aussi absurde et encore plus dure que la première. Les mouches incommodaient beaucoup dans Jérusalem pendant les chaleurs de l'été. Le pontife magistrat décida que chaque artisan apporterait chaque jour quarante de ces insectes enfilés, sous peine d'une assez grosse amende; et il fit exécuter avec beaucoup de sévérité cette ridicule sentence. Tous les artisans étaient contraints de quitter leur travail pour attraper des mouches, et les plaintes recommencèrent contre le fils du mufti. Ces tyranniques puérilités avaient rempli tous les soldats et le peuple d'Asie d'indignation contre le gouvernement.

Enfin la révolte, qui couvait sourdement, éclata, et les

janissaires en furent les chefs; victimes d'une injustice du caïmacan, qui retardait leur paie, ils s'écriaient : « Nommons des ministres à la place des imbéciles, des fous et des fripons qui font tant de mal ! » Unis au peuple, ils déposèrent les magistrats en place et en nommèrent de nouveaux. Il est à remarquer que, dans cette convulsion d'un gouvernement despotique, il n'y eut pas une goutte de sang répandue. On pilla les maisons des fonctionnaires déchus, et avec leurs biens saisis on paya les troupes. A la nouvelle de cette révolte, Mustapha envoya son armée pour dissiper les insurgés; mais l'éloquence et l'autorité du nouveau mufti désarmèrent ces hommes, dont une grande partie passa dans son camp, tandis que les autres allaient engager leurs camarades à en faire autant. Alors le sultan, voyant que toute résistance était inutile, prit le parti de parlementer avec les chefs des rebelles, dont il reconnut les pouvoirs, et auxquels il livra les têtes qu'ils lui demandaient. Plus les insurgés virent que le sultan fléchissait, plus ils devinrent intraitables. Les bassesses auxquelles ce prince s'était déterminé pour conserver le sceptre, furent précisément ce qui le fit tomber de ses mains.

Il n'avait que des enfants en bas âge; son frère Achmet, héritier du trône d'après la loi, était gardé dans le sérail d'Andrinople. Les rebelles lui écrivirent pour l'inviter à monter sur le trône; la lettre ayant été interceptée et portée à Mustapha, ce prince épargna aux insurgés le crime d'attenter à sa vie ou à sa liberté, en proclamant lui-même son frère. Mustapha descendit du trône le 24 août 1702; il avait quarante ans, et en avait regné un peu plus de sept. Il mourut l'année qui suivit sa déposition. Ses commencements avaient donné de grandes espérances; mais en peu de temps il se montra très-différent de lui-même. La confiance aveugle qu'il avait vouée au mufti Fezula énerva son âme, le voua à l'ignorance, et fit

un monarque faible et timide de celui qui avait paru d'abord sage et magnanime.

Achmet III était âgé de trente-six ans lorsqu'il parvint au trône. Grâce aux soins de la sultane mère et à l'humanité de son prédécesseur, sa prison n'avait pas été si étroite qu'il n'y eût trouvé les moyens d'acquérir un assez grand nombre de connaissances. Il avait lu tout ce qui peut se lire dans la langue turque ; il avait eu la société de quelques eunuques blancs, même de quelques effendis qui l'avaient entretenu souvent des derniers troubles et des faits les plus connus de l'histoire ottomane. Ce fut sans doute dans ces conversations qu'il acquit les premières notions de la politique, et qu'il apprit à dissimuler avec ceux qu'il voulait punir. Achmet avait lié une étroite amitié avec le sélictar-aga (porte-épée), nommé Assan. Aussitôt qu'il se vit sur le trône, il nomma ce favori pacha du banc, et lui donna une de ses sœurs en mariage. Lorsque plusieurs mois eurent consolidé sa puissance, il réfléchit avec son beau-frère aux moyens de punir les conjurés, pour ôter dans l'avenir aux grands officiers de la Porte la tentation de déposer leur souverain. D'abord, sous différents prétextes, il dispersa tous les corps des janissaires et des spahis ; puis il déposa le vizir, le mufti, et proscrivit tous ceux qui l'avaient mis sur le trône. Assan, nommé grand vizir, fut l'instrument de toutes ces proscriptions ; il versa le sang des conjurés, sans autre précaution que de faire toutes les exécutions dans les villes où il les avait dispersés. Les nouvelles de ces massacres, réitérés et commis presque toujours par surprise, remplirent de terreur tous ceux qui se sentaient coupables et même ceux qui étaient innocents. Cependant, comme aucun des soldats qui composaient alors la garnison de Constantinople n'avait trempé dans la conjuration, ils ne songeaient pas à se préserver d'un danger qui n'existait pas pour eux. Les soldats qu'on avait distribués dans

les autres villes se trouvaient en trop petit nombre dans chacune d'elles pour qu'il leur fût possible de former une autre conspiration. On a évalué à quatorze mille le nombre des proscrits. Pendant six mois il parut tous les jours des listes de soldats et d'officiers étranglés ou jetés dans la mer.

Ce sanguinaire vizir aurait enfin excité par tant de cruautés la révolte qu'il voulait éteindre, si une querelle domestique ne l'eût bientôt écarté du gouvernement. Il fut déposé et envoyé pacha au Caire, et les sceaux furent confiés à Caïa-Lili, qui avait été quelque temps caïmacan, gouverneur de Constantinople, et dont le sultan avait entendu vanter l'administration. Le nouveau vizir détestait les chrétiens; étant caïmacan, il avait prétendu les astreindre à ne porter que des habits d'une étoffe grossière avec quelque marque distinctive, et il avait condamné à de grosses amendes ceux qui avaient osé contrevenir à cette dure loi. C'était un grand mérite auprès des dévots musulmans, et, pour dire la vérité, c'était le seul mérite de Caïa-Lili. Son incapacité parut au grand jour dans la première place de l'empire, qu'il n'occupa que trois mois, et dont il fut dépossédé par le cri général. Il fut privé des sceaux, et envoyé en exil dans une île de l'archipel. Le baltagi-bachi Méhémet le remplaça.

Achmet, pendant les premières années de son règne, éprouva continuellement la crainte d'être déposé; les exemples de Mustapha son frère, et de son père Mahomet IV, étaient toujours présents à sa pensée. Quoique la paix profonde dont jouissait l'empire ottoman rendît l'administration assez facile, et que la nation, fatiguée des secousses qu'elle avait éprouvées, parût goûter un repos qui lui était si nécessaire, Achmet ne pouvait voir quelques soldats ou quelques effendis assemblés sans supposer des complots ou des conjurations. Tout le sang qu'il avait versé pour punir la déposition de son frère et pour affer-

mir le sceptre dans les mains du souverain légitime, ne le rassurait pas sur l'avenir. Enfin Achmet éprouvait sur son trône la crainte et l'anxiété qui sont le partage des tyrans. Il renouvela l'ordonnance qui prescrivait aux soldats, et même aux bourgeois, de ne pas marcher plus de quatre ensemble dans les rues. Les contrevenants étaient exposés à de rudes bastonnades; bien plus, quelques-uns furent mis à mort sur des soupçons assez mal fondés. Le sultan, toujours occupé d'idées effrayantes, manda un jour le mufti et quelques mollahs des plus accrédités, pour leur demander l'explication d'un songe. Il avait vu, disait-il, son palais embrasé, et comme il faisait de vains efforts pour éteindre ce terrible incendie, et que lui-même allait devenir la proie des flammes, la frayeur l'avait réveillé. « Grand prince, lui répondit le mufti, calmez l'inquiétude qui vous agite; cessez de verser du sang et de vous remplir de crainte, vous ferez alors des rêves moins effrayants. »

Cependant toute l'Europe enviait à la Turquie la paix dont elle jouissait (1117,20-1705,8). Le roi de Suède, Charles XII, venait d'arracher le sceptre de Pologne des mains d'Auguste, électeur de Saxe, pour le donner à Stanislas Leczinski. Il menaçait Pierre le Grand, protecteur d'Auguste. D'un autre côté, la succession d'Espagne armait l'Autriche contre la France. L'Angleterre et la Hollande s'étaient unies aux Autrichiens; et la France, à qui l'année 1705 fut funeste, avait besoin de susciter une diversion puissante à des ennemis que cette confédération rendait très-formidables. Quelque intérêt que pût avoir Achmet de créer des ennemis à l'Autriche, il ne consentit à aucune démarche susceptible de rompre la paix, qu'il croyait lui être fort nécessaire; le kan des Tartares ayant fait les plus vives instances pour qu'il lui fût permis de déclarer la guerre aux Russes au moment où Charles XII venait de les battre, le sultan le déposa et

confia le trône de Crimée à son frère, plus docile et plus pacifique que lui.

Le grand vizir fut dépossédé après seize mois de ministère, sans qu'on ait bien su la cause de cette disgrâce. On ne voit du reste, pendant plusieurs années dans l'empire ottoman, rien qui soit digne d'être remarqué. Le souverain, trop adonné aux plaisirs, abuse du loisir et de l'abondance qu'une longue paix lui procure. Tchourlouli-Ali, successeur de Méhémet, prend sur son maître l'ascendant qu'un ministre habile ne peut manquer d'obtenir sur un monarque oisif et voluptueux. Il ne voulait pas la guerre plus qu'Achmet, et il résista constamment aux instances de l'ambassadeur de France, qui sous différents prétextes prétendait toujours armer la Porte contre Joseph, successeur de son père Léopold. Ce fut pendant le ministère de Tchourlouli que l'empire ottoman donna l'hospitalité à deux souverains d'Europe, Charles XII, roi de Suède, et Stanislas, que celui-ci avait placé sur le trône de Pologne (1122-1709). Par un de ces revers qui ont parfois abattu les plus grands conquérants, le roi de Suède, après avoir détrôné Auguste, roi de Pologne; après avoir repoussé les Russes jusque dans leur pays, et répondu à Pierre le Grand, qui demandait humblement la paix, qu'il traiterait avec lui dans les murs de Moscou, Charles XII fut battu près de Pultawa, ville située à l'extrémité orientale de l'Ukraine. Son armée avait été ruinée par le rigoureux hiver de 1709. Blessé à cette bataille et forcé de fuir presque seul, il se réfugia en Turquie, aux environs de Bender. Malgré l'accueil honorable que le sultan lui avait fait, Charles XII n'était qu'un captif traité avec distinction; cependant il concevait le dessein d'armer l'empire ottoman contre ses ennemis; il se flattait de ramener la Pologne sous le joug et de soumettre la Russie. Celui qui le servit le plus dans ces vastes projets fut le comte Poniatowski. Il alla à Constantinople sans mission et se rendit

bientôt nécessaire au roi, agréable à la Porte, et enfin dangereux au grand vizir même. Une Juive qui approchait souvent la sultane mère ne cessait de lui raconter les exploits de Charles XII, et la charmait par ses récits. La sultane, pleine d'admiration pour ce héros, prenait hautement son parti dans le sérail. Elle ne l'appelait que son lion. « Quand voulez-vous donc, disait-elle parfois au sultan son fils, aider mon lion à dévorer le czar? »

Cependant beaucoup de Polonais, de Suédois ou de Cosaques échappés les uns après les autres des mains des Russes, étaient venus trouver le roi de Suède à Bender; ils étaient au nombre de dix-huit cents, et étaient tous nourris, eux et leurs chevaux, aux frais du sultan. Le roi voulut camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le seraskier (général) Jussuf-Pacha lui fit dresser une tente magnifique, et en fournit à tous les seigneurs de sa suite. Quelque temps après, le prince se fit bâtir une maison en cet endroit. Ses officiers suivirent son exemple; les soldats dressèrent des baraques : de sorte que ce camp devint bientôt une petite ville. Charles reprit ses exercices ordinaires; toujours levé avant le soleil, il lassait trois chevaux par jour et faisait manœuvrer ses soldats. Pour tout amusement, il jouait quelquefois aux échecs. Si les petites choses peignent les hommes, il est à propos de remarquer qu'il faisait toujours marcher le roi à ce jeu; il s'en servait plus que des autres pièces, et par là il perdait toutes les parties.

Beaucoup d'étrangers accouraient de Constantinople pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voisinage venaient en foule; tous l'honoraient et l'admiraient. Ils brûlaient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Russie. Un jour, le grand vizir dit à Poniatowski : « Je prendrai votre roi d'une main et une épée de l'autre, et je le mènerai à Moscou à la tête de deux cent mille hommes. » Mais il changea bientôt d'avis. Charles ne

pouvait que négocier, le czar pouvait donner de l'argent; il en donna, et ce fut de celui même de Charles qu'il se servit; la caisse militaire prise à Pultawa fournit de nouvelles armes contre le vaincu. Il ne fut plus alors question de faire la guerre aux Russes. Le crédit du czar fut tout-puissant à la Porte; elle accorda à son envoyé des honneurs dont les ministres moscovites n'avaient point encore joui à Constantinople. Le grand vizir ne savait rien refuser à un prince qui demandait en donnant des millions.

Charles, abandonné par le sultan et le grand vizir, vaincu par l'argent du czar en Turquie, comme il l'avait été par ses armes en Ukraine, se voyait trompé, dédaigné par la Porte, presque prisonnier parmi les Tartares. Sa suite commençait à désespérer; lui seul tint ferme, et ne parut pas abattu un moment. Poniatowski, qui avait déjà osé faire présenter au sultan un mémoire contre le vizir, conçut alors le hardi dessein de le faire déposer. Il savait que ce ministre déplaisait à la sultane mère, que le kislar-aga, chef des eunuques noirs, et l'aga des janissaires le haïssaient; il les excita tous trois à parler contre lui. Poniatowski n'eût jamais réussi, et l'idée seule de ce projet insensé lui eût coûté la vie, si une puissance plus forte que toutes celles qui étaient dans ses intérêts, n'eût porté le dernier coup à la fortune du grand vizir Tchourlouli.

Achmet III avait un jeune favori qui depuis gouverna l'empire ottoman. Son nom était Ali-Coumourgi; sa naissance n'était guère différente de celle de Tchourlouli. Il était fils d'un porteur de charbon, comme son nom l'indique; car *coumour* en turc veut dire *charbon*. Achmet II, oncle d'Achmet III, ayant rencontré dans un bois près d'Andrinople Coumourgi encore enfant, le fit conduire dans son palais; il plut à Mustapha, fils aîné de Mahomet IV. Achmet III en fit son favori; il avait alors

la charge de sélictar-aga. Son extrême jeunesse ne lui permettait pas de prétendre à l'emploi de grand vizir; mais il avait l'ambition d'en faire. La faction de Suède ne put jamais gagner l'esprit de ce favori; il ne fut en aucun temps l'ami de Charles, ni d'aucun prince chrétien, ni d'aucun de leurs ministres. Il servit pourtant le roi de Suède sans le vouloir, en s'unissant avec la sultane mère et les grands officiers de la Porte pour faire tomber Tchourlouli, qu'ils haïssaient tous. On dépouilla celui-ci de sa dignité et de ses richesses, et il fut relégué à Caffa dans la Tartarie-Crimée.

Numan Kiuperli, petit-fils du grand Kiuperli qui prit Candie, le remplaça. C'était un homme d'une vertu inflexible, scrupuleux observateur de la loi. Il opposait souvent la justice aux volontés du sultan; il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le czar, qu'il traitait d'injuste et d'inutile. Mais le même attachement à sa loi lui fit respecter les devoirs de l'hospitalité envers le roi de Suède. Poniatowski négocia plus que jamais avec ce ministre, et acquit dans cette négociation une supériorité que l'or des Russes ne pouvait plus lui disputer auprès d'un vizir incorruptible. La faction russe crut que la seule ressource pour elle était d'empoisonner un ennemi si dangereux. On gagna un de ses domestiques, qui devait lui donner du poison dans son café. Le crime fut découvert avant l'exécution, le poison fut trouvé entre les mains du domestique, dans une fiole qui fut remise au sultan. L'empoisonneur fut jugé en plein divan et condamné aux galères, la justice des Turcs ne punissant jamais de mort les crimes qui n'ont pas été exécutés.

Charles XII, toujours persuadé qu'il réussirait à faire déclarer le sultan contre la Russie, n'accepta aucune des propositions qui tendaient à un retour paisible dans ses États. Il ne cessait de représenter aux Turcs comme formidable ce même czar qu'il avait si longtemps méprisé.

Ses émissaires insinuaient sans cesse que Pierre le Grand voulait se rendre maître de la navigation de la mer Noire; qu'après avoir subjugué les Cosaques, il en voulait à la Tartarie-Crimée. Tantôt ses représentations animaient la Porte; tantôt les ministres russes en détruisaient l'effet. Cependant tous les ennemis de Charles XII attaquaient ses États; et Stanislas, roi de Pologne, qu'il avait si puissamment protégé, cédait le trône à son compétiteur Frédéric-Auguste, électeur de Saxe.

Le grand vizir Kiuperli, qui s'opposait aux desseins du roi de Suède, fut déposé après deux mois de ministère; sa rigide probité fut l'unique cause de sa chute. Son prédécesseur ne payait point les janissaires avec l'argent du trésor impérial, mais avec celui qu'il faisait rentrer par ses extorsions; Kiuperli les paya de l'argent du trésor. Achmet lui reprocha alors de préférer l'intérêt de ses sujets à celui de l'empereur. « Ton prédécesseur Tchourlouli, disait-il, savait bien trouver le moyen de payer mes troupes. » Kiuperli répondit : « S'il avait l'art d'enrichir Ta Hautesse par des rapines, c'est un art que je me fais gloire d'ignorer. » Ce vizir ne paya point sa hardiesse de sa tête; la vraie vertu se fait parfois respecter lors même qu'elle déplaît : on lui permit de se retirer dans l'île de Négrepont. Le sultan fit alors revenir d'Alep Baltagi-Méhémet, pacha de Syrie, qui avait déjà été grand vizir avant Tchourlouli. A son retour à Constantinople, il trouva le parti du roi de Suède dominant dans le sérail. La sultane mère, Ali-Coumourgi, favori du sultan, le kislar-aga et l'aga des janissaires voulaient la guerre contre le czar. Achmet y était déterminé; le premier ordre qu'il donna au grand vizir fut d'aller combattre les Russes avec deux cent mille hommes. Méhémet n'avait jamais fait la guerre; il dit au sultan, en recevant de sa main un sabre garni de pierreries : « Ta Hautesse sait que j'ai été accoutumé à manier une hache pour

fendre du bois (1), et non une épée pour commander des armées. Je tâcherai de te bien servir; mais si je ne réussis pas, souviens-toi que je t'ai supplié de ne me le point imputer. » Le sultan l'assura de son amitié, et le vizir se prépara à obéir (1123-1711).

Le kan des Tartares de Crimée reçut ordre de se tenir prêt avec quarante mille hommes de ses sujets. Ce prince, gagné par les présents et par les intrigues du roi de Suède, obtint d'abord que le rendez-vous des troupes serait à Bender, sous les yeux de Charles XII, afin de lui marquer mieux que c'était pour lui qu'on faisait la guerre. Mais le nouveau vizir, n'ayant pas les mêmes engagements, ne voulait pas flatter à ce point un monarque étranger; il changea l'ordre, et ce fut dans les plaines d'Andrinople que s'assembla cette grande armée, qui de là marcha vers le Danube et la Bessarabie. Le czar, selon toutes les apparences, devait vaincre le grand vizir; mais il fit la même faute avec les Turcs que Charles XII avait commise avec lui, il méprisa trop son ennemi. A la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moscou, et il assembla sur les frontières de la Pologne quatre-vingt mille hommes de ses troupes. Avec cette armée, il prit son chemin par la Moldavie et la Valachie. La Moldavie était gouvernée alors par le prince Cantimir, Grec d'origine et doué de grands talents. Il devait toute sa fortune à la Porte; mais à peine avait-il reçu l'investiture de sa principauté, qu'il trahit le sultan, son bienfaiteur, pour le czar, dont il espérait davantage. Il se flattait que le vainqueur de Charles XII triompherait aisément d'un

(1) *Baltagi* est le nom des esclaves du sérail employés à couper le bois pour l'usage des princes du sang ottoman et des sultanes : ce mot vient de *balta*, cognée, en turc. Le vizir Méhémet avait été *baltagi* dans sa jeunesse, et en avait toujours retenu le nom, selon la coutume des Turcs, qui prennent sans rougir le nom de leur première profession, ou de celle de leur père, ou du lieu de leur naissance.

vizir peu estimé, qui n'avait jamais fait la guerre, et qui avait choisi pour son kiaïa (ou lieutenant) l'intendant des douanes de Turquie. Pierre le Grand s'avança sur le bord septentrional du Pruth, près de Jassi, capitale de la Moldavie. L'armée turque, de son côté, fit tant de diligence, qu'elle parut bientôt en présence des Russes, la rivière de Pruth entre deux.

Pierre le Grand, sûr du prince de Moldavie, ne s'attendait pas que les Moldaves dussent lui manquer. Mais souvent le prince et les sujets ont des intérêts très-différents; ceux-ci aimaient la domination turque, qui n'est jamais fatale qu'aux grands, et qui affecte de la douceur pour les peuples tributaires; ils redoutaient surtout les Russes, qui les avaient toujours traités avec inhumanité. Ils portèrent toutes leurs provisions à l'armée ottomane; les entrepreneurs qui s'étaient engagés à fournir des vivres aux Russes, exécutèrent avec le grand vizir le marché même qu'ils avaient fait avec le czar. Les Valaques, voisins de Moldaves, montrèrent aux Turcs la même affection, tant l'ancienne idée de la barbarie moscovite avait aliéné tous les esprits. Le czar, ainsi trompé dans ses espérances, peut-être trop légèrement fondées, vit tout à coup son armée sans vivres et sans fourrages. Les soldats désertaient par troupes, et bientôt cette armée se trouva réduite à moins de trente mille hommes près de périr de misère.

Cependant les Turcs passent la rivière, enferment les Russes, et forment devant eux un camp retranché. Il était surprenant que le czar ne disputât point le passage de la rivière, ou du moins qu'il ne réparât pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le passage, au lieu de leur donner le temps de faire périr son armée de faim et de fatigue. Il semble que ce prince fit dans cette campagne tout ce qu'il fallait pour être perdu. Il se trouva sans provisions, ayant le Pruth derrière lui,

cent cinquante mille Turcs devant lui et quarante mille Tartares qui le harcelaient continuellement à droite et à gauche. Dans cette extrémité il dit publiquement : « Me voilà au moins aussi mal que mon frère Charles l'était à Pultawa. » En effet, la perte du czar semblait inévitable ; après beaucoup de pertes et de marches ruineuses, Pierre, poussé vers le Pruth, n'avait pour tous retranchements que des chevaux de frise et des chariots. Quelques troupes de janissaires et de spahis vinrent fondre sur son armée, si mal retranchée ; mais ils attaquèrent en désordre, et les Russes se défendirent avec une vigueur que leur donnèrent la présence de leur prince et le désespoir. Les Turcs furent deux fois repoussés. Cependant cet avantage n'était rien moins que décisif pour le czar ; il ne savait comment sortir du péril auquel il se trouvait exposé, lorsque Catherine, sa femme, parvint à le faire consentir à demander la paix aux Turcs.

Le vizir exigea d'abord que le czar se rendît avec toute son armée à discrétion. Mais l'envoyé russe répondit que son maître allait l'attaquer dans un quart d'heure, et que les Russes périraient jusqu'au dernier plutôt que de subir des conditions si infâmes. Méhémet-Baltagi n'était point guerrier, il voyait que les janissaires avaient été repoussés la veille ; il crut faire assez pour le sultan de conclure une paix avantageuse. Il exigea que les Russes rendissent Azof ; qu'ils brûlassent les galères qui étaient dans ce port ; qu'ils démolissent des citadelles importantes bâties sur la mer Noire, et que tout le canon et les munitions de ces forteresses demeurassent au Grand Seigneur ; que le czar retirât ses troupes de la Pologne ; qu'il n'inquiétât plus le petit nombre de Cosaques qui étaient sous la protection des Polonais, ni ceux qui dépendaient de la Turquie, et qu'il payât dorénavant aux Tartares quarante mille sequins par an, tribut imposé depuis longtemps, mais dont le czar avait affranchi son pays. A ces condi-

tions, Pierre le Grand eut la liberté de se retirer avec son armée, son canon, son artillerie, ses drapeaux, son bagage.

Mais au moment où les Russes levaient le camp, arrive Charles XII, impatient de combattre et de voir son ennemi entre ses mains; il avait couru plus de cinquante lieues à cheval, depuis Bender jusque près de Jassi. En apprenant que la paix venait d'être conclue avec le czar, Charles, outré de colère, va droit à la tente du grand vizir; il lui reproche, avec un visage enflammé, le traité qu'il vient de conclure. « N'avais-tu pas, lui dit-il, toute l'armée russe en ton pouvoir? Ne dépendait-il pas de toi d'amener le czar prisonnier à Constantinople? » Le Turc, poussé à bout, répondit sèchement : « Et qui gouvernerait son empire en son absence? Il ne faut pas que tous les rois soient hors de chez eux. » Charles répliqua par un sourire d'indignation, remonta sur-le-champ à cheval et retourna à Bender le désespoir dans le cœur. En arrivant, il trouva son petit camp et tout le logement inondé des eaux du Dniester; il se retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza; et comme s'il avait eu un secret pressentiment de ce qui devait lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une large maison de pierres, capable au besoin de soutenir un assaut pendant quelques heures. Il en construisit aussi deux autres, l'une pour sa chancellerie, l'autre pour son favori Grothusen.

Le sérail était alors plus rempli que jamais d'intrigues et de factions. Ces cabales font toujours tomber à Constantinople plus d'une tête : il en coûta la vie à l'ancien vizir Chourlouli, et à Osman, lieutenant de Baltagi-Méhémet, qui était le principal auteur de la paix du Pruth, et qui depuis cette paix avait obtenu une charge considérable à la Porte. Baltagi-Méhémet fut relégué dans l'île de Lemnos, où il mourut trois ans après. A ce grand vizir succéda Jussuf, mais ce ne fut qu'un fantôme de ministre; le

jeune sélictar Ali-Coumourgi l'avait élevé à ce poste difficile en attendant qu'il pût y arriver lui-même. La politique de la cour ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce viziriat; les plénipotentiaires du czar qui restaient à Constantinople, et comme ministres et comme otages, y furent mieux traités que jamais; le grand vizir confirma avec eux la paix du Pruth. L'Angleterre et la Hollande, qui paraissaient neutres dans les liaisons secrètes qui se formaient à Constantinople avec le czar, ne l'étaient pas; le nouveau commerce que Pierre le Grand avait ouvert dans Saint-Pétersbourg attirait l'attention de ces deux nations commerçantes (1124-1712). Une des conditions de cette nouvelle amitié fut qu'on ferait quitter à Charles XII sur-le-champ les terres de l'empire turc; soit que le czar espérât se saisir de sa personne sur les chemins, soit qu'il crût Charles moins redoutable dans ses États qu'en Turquie, où il était sur le point d'armer les forces ottomanes contre la Russie.

Vainement Charles s'obstinait à rester près de Bender, ne voulant rien entendre aux propositions qu'on lui faisait de la part du sultan de le ramener dans ses États; enfin, sur son refus formel, et voyant qu'il se fortifiait dans sa maison, l'on fit marcher dix mille hommes, tant turcs que tartares, contre ce héros. Avec une poignée d'hommes, Charles tint longtemps en échec ses ennemis; il tua de sa main vingt janissaires. Fait prisonnier avec les siens, l'infortune n'abattit pas son âme. Au moment où le roi de Suède était ramené de force dans ses États, Stanislas, roi de Pologne, était arrêté sur le territoire turc, et on l'incarcérait à Bender : le malheur le frappait en même temps que celui qui l'avait élevé sur le trône. Dans cet intervalle, plusieurs vizirs avaient été tour à tour élevés et déposés.

L'année 1714 vit commencer la guerre contre les Vénitiens pour le recouvrement de la Morée, dont Cou-

mourgi, alors grand vizir, suggéra l'idée au sultan. Grâce à l'extrême faiblesse de la république, la conquête de la Morée fut l'affaire d'une seule campagne (1127-1715). A cette nouvelle, l'empereur d'Allemagne, Charles VI, cédant enfin aux instances des Vénitiens, leur promit des secours puissants. Il fit signifier au sultan, que si le 15 mai (1716) au plus tard on ne voyait pas arriver sur les frontières de Hongrie un ministre ottoman chargé de la promesse du Grand Seigneur d'accepter la médiation de l'empereur Charles VI entre Venise et lui, l'empereur d'Allemagne était déterminé à déclarer la guerre à la Porte. Le divan avait déjà fait de grands préparatifs; le grand vizir se mit à la tête de cent cinquante mille hommes, quoiqu'il n'eût jamais commandé, ni même servi dans les emplois subalternes. Mais la faveur et la prospérité de Coumourgi lui avaient persuadé que rien ne pouvait lui résister. Le capitan-pacha partit avec la flotte pour tenter la conquête de l'île de Corfou. Cette guerre fut entreprise malgré l'uléma; les effendis de la cour disaient assez haut qu'on enfreignait un traité solennel, auquel les Allemands n'avaient point manqué; que Dieu ne bénirait pas des armes dirigées contre une nation qui n'avait pas mérité d'être regardée comme ennemie.

L'armée turque et l'armée allemande se rencontrèrent à Péterwaradin. Le présomptueux Coumourgi brûlait d'en vénir aux mains avec le prince Eugène; et ce grand général, qui ne commandait que quatre-vingt mille hommes, ne se sentait pas pour cela disposé à éviter le combat; les Turcs n'étaient ni aussi bien disciplinés, ni aussi bien conduits que ses Allemands. Lorsqu'on vantait à Coumourgi les talents, l'expérience du prince Eugène, il répondait, le feu dans les yeux : « Je deviendrai meilleur général que lui à ses dépens. » Les deux armées ayant marché droit l'une à l'autre, les pre-

mières hostilités eurent lieu à Carlowitz, précisément à l'endroit où la paix avait été si solennellement jurée, dix-sept ans auparavant. Les Turcs furent enfoncés dès le premier choc, et ne purent jamais se rallier ; ayant à leur tête des généraux sans expérience, ignorant et dédaignant toute tactique, ils n'opposèrent qu'une valeur inconsidérée à la science d'Eugène et à la fermeté germanique. Le grand vizir et presque tous les pachas et agas qui commandaient sous ses ordres, y périrent, et les troupes abandonnèrent le champ de bataille lorsqu'elles n'entendirent plus la voix de leurs chefs. Bientôt après, et avant que les Turcs eussent pris un parti quelconque, le prince Eugène s'empara de Temeswar, après un siége terrible de plus de deux mois; cette importante conquête détermina la Valachie à se soumettre à la domination de Charles VI. Les Turcs ne furent pas plus heureux contre la république de Venise ; cependant, malgré leurs revers, ils résolurent de continuer la guerre. L'année 1717 fut aussi malheureuse pour eux; ils perdirent Belgrade, le boulevard des États ottomans, contre l'invincible prince Eugène. Toutes ces nouvelles, parvenues à Andrinople, convainquirent enfin le sultan de la nécessité de faire la paix à quelque prix que ce pût être. On entama donc des négociations avec les Allemands, malgré les réclamations du mufti, qui fut déposé (1130-1718).

Les Turcs auraient bien voulu séparer la cause des Allemands de celle des Vénitiens ; ils auraient fait une paix plus avantageuse avec chacune des deux nations ; mais le prince Eugène répondit que Sa Majesté Impériale n'entendrait à aucune proposition que conjointement avec la république, son alliée, à laquelle il fallait rendre la plus stricte justice. De plus, Charles VI demandait non-seulement Belgrade et Temeswar, dont il faisait déjà augmenter les fortifications ; mais il voulait encore que,

pour le dédommager des frais de la guerre, on lui abandonnât la Bosnie et la Servie sur la droite du Danube, et la Valachie, depuis la Moldau jusqu'au Dniester; enfin qu'on rendît la Morée aux Vénitiens. Achmet III s'abandonna alors au plus vif désespoir, protestant qu'il perdrait plutôt la couronne que de consentir à une paix qui flétrirait à jamais son règne.

Malgré le découragement général, il s'en fallait que l'empire ottoman fût réduit aux dernières extrémités, comme les Allemands et la plupart des sujets de la Porte le supposaient. Achmet, prince avide, avait recueilli et possédait beaucoup d'argent; mais il ne pouvait se résoudre à le dépenser; il aimait l'or plus comme un métal précieux que comme un moyen d'étendre sa puissance, de subjuguer les hommes et de porter remède à des malheurs imprévus. Achmet remplissait des vases de cristal de toutes sortes de monnaies d'or et d'argent, il les faisait ranger sur des tablettes dans ses appartements secrets, et il jouissait avec une stupide admiration de la vue de toutes ces richesses, tandis que les ennemis de son trône détruisaient ses soldats et lui ravissaient des provinces. Le nouveau grand vizir Ibrahim, qui n'avait su plaire à son maître qu'en flattant ses caprices, se serait bien gardé de briser l'idole qu'il encensait. Persuadé d'ailleurs qu'il fallait montrer des ressources aux impériaux pour en obtenir des conditions supportables, et qu'il n'aurait la paix qu'en se montrant prêt à la guerre, il imagina de mettre un impôt sur la vanité des hommes. Des titres de séraskiers, de pachas de différents ordres, d'agas (chefs) dans tous les corps militaires, furent créés et vendus à ceux qui se trouvèrent assez riches pour les payer. Quoique l'élévation soit chez les Turcs sujette à des chutes plus fréquentes et plus cruelles que chez les autres peuples, la soif des grandeurs n'y est ni moins commune ni moins ardente qu'ailleurs.

Ceux d'entre les musulmans qui veulent l'excuser disent que le Prophète a décidé que les justes tiendraient dans l'autre vie le même rang qu'ils auront occupé dans celle-ci ; et les musulmans abusent du dogme de la prédestination jusqu'à croire que la prudence humaine ne peut rien sur l'avenir, que les jours de chacun sont comptés, et que dans aucun cas on ne peut ni prolonger ni conserver sa vie. Les dignités nouvellement créées furent acquises aux prix que le grand vizir avait voulu y mettre ; les sommes qui en provinrent servirent à lever des troupes et à réparer les malheurs de la dernière campagne.

Charles VI se montra plus traitable ; d'ailleurs, ni l'Angleterre, ni la Hollande, ni la France n'auraient consenti à ce que les Turcs fussent relégués dans l'Asie, comme Charles VI avait paru l'espérer. L'équilibre européen exigeait qu'on entretînt cette barrière contre l'ambition de la maison d'Autriche, accusée autrefois d'avoir prétendu à la monarchie universelle. Huit conférences eurent lieu à Passarowitz, entre les représentants de Charles VI et de Venise, et ceux de la Porte, de l'Angleterre et de la Hollande ; il fut enfin arrêté que chaque puissance garderait ce qu'elle possédait au moment de la signature du traité. Quelque désavantageuse que cette paix parût être pour les Turcs, ils recouvraient la Morée, province beaucoup plus riche que les pays de Belgrade et de Temeswar, et ils prévenaient le découragement de leurs troupes, sur lesquelles les Autrichiens avaient pris un ascendant qui pouvait durer longtemps.

Les troupes, découragées, voyaient finir la guerre avec plaisir ; mais tous les vrais musulmans regrettaient les barrières de l'empire ottoman. Ils disaient que les impôts dont on avait accablé le commerce depuis plusieurs années, auraient dû garantir leur pays de cette honte ; qu'une paix défavorable, en avilissant la nation aux yeux de ses ennemis et de ses voisins, ne pouvait qu'al-

lumer des guerres encore plus sanglantes. Le traité de Passarowitz commença à inspirer du mépris pour le règne d'Achmet. Un nouveau malheur, qui affligea bientôt après Constantinople, ne fit qu'augmenter le mécontentement. Le feu prit dans le quartier des Juifs. Par une loi aussi insensée qu'injurieuse, il était défendu tant aux chrétiens qu'aux Juifs d'apporter aucun secours aux incendies dans les maisons qu'ils n'habitaient pas. Des hommes préposés pour éteindre le feu ne s'y portèrent qu'avec beaucoup de lenteur, parce que, disaient-ils, c'étaient seulement les biens et les maisons des infidèles qui brûlaient. Au bout de quelques heures, le vent, s'étant élevé tout à coup, propagea l'incendie avec tant de furie, qu'en moins de deux jours le quart des maisons de Constantinople fut réduit en cendres (1719-1721), malgré les soins tardifs des Turcs, qui furent ainsi punis de leur inhumanité. Ce sinistre, ayant ruiné un grand nombre d'artisans, de marchands et même de bourgeois riches, et les ayant plongés dans la dernière misère, ils environnèrent le sérail pendant plusieurs jours pour demander au sultan des secours que l'état de tant de malheureux rendait indispensables. Mais Achmet, tranquille au fond de son harem, jouissait de la vue de ses vases pleins d'or, qui se multipliaient chaque jour, sans penser aux fléaux que la détresse de son peuple pouvait accumuler sur sa tête. Ces émeutes furent la première cause de la chute d'Achmet.

Le grand vizir Ibrahim ne manquait ni de bonnes intentions, ni même de vues ; s'il n'avait pas été soumis à l'avidité et aux caprices de son maître, il aurait pu bien gouverner. Au milieu de la paix, il s'occupa beaucoup de l'administration de la justice. Il s'élevait au-dessus des préjugés de sa nation jusqu'à protéger les chrétiens catholiques contre les chrétiens grecs schismatiques, leurs plus grands ennemis. Il nous faut entrer dans

quelques détails à cet égard pour bien faire comprendre le service que le grand vizir rendit aux églises catholiques. Les grecs schismatiques sujets de l'empire ottoman reçoivent de leur souverain des patriarches, des archevêques, des évêques qui paient chèrement ces dignités au sultan. L'Église grecque schismatique diffère de l'Église catholique ou universelle, non-seulement par plusieurs dogmes et par l'institution de ses prélats, mais même par une vénalité autorisée chez elle, et que les catholiques appellent *simonie*. Tout se paie chez les grecs schismatiques, jusqu'à l'entrée des églises; et ces sommes, que les prélats et les autres pasteurs reportent au souverain, soit pour obtenir de meilleurs siéges, soit pour que l'exercice public de leur rite soit toléré, forment un impôt très-lourd pour les chrétiens grecs. Souvent ceux-ci, mécontents de l'avidité de leur clergé, prêtent l'oreille aux instructions des pasteurs catholiques, dont le zèle n'est point mercenaire, et qui leur apportent le dépôt de la foi sans mélange d'erreurs, de superstitions ni de simonie. Les prélats grecs schismatiques ne souffrent qu'impatiemment ce qu'ils appellent *apostasie*. Au lieu d'entrer dans des disputes théologiques contre leurs adversaires, ils se plaignent au grand vizir, et surtout au mufti, chargé plus particulièrement de ce qui regarde tant l'islamisme que les religions étrangères.

Sous le règne de Mustapha II, ils firent entendre que si les catholiques leur enlevaient les diocésains qui avaient payé jusque alors les instructions et les sacrements, ils ne seraient plus en état de fournir au trésor du sultan les sommes qu'on exigeait d'eux. Ils ajoutèrent que ces grecs, nés sujets du Grand Seigneur, cessaient de le reconnaître pour leur maître aussitôt qu'ils se soumettaient au pape, prince étranger, qui, disaient-ils, usurpe la souveraineté sur tous ceux de sa religion. Les Turcs ne comprennent pas la distinction des deux puissances, qui chez les catho-

liques fait également la base de la puissance souveraine et celle de l'autorité des pasteurs. Mahomet a voulu, au contraire, que le souverain fût en même temps le premier chef de la religion, « parce que, dit le Coran, il ne peut y avoir qu'un seul représentant de la Divinité dans tous les pays qui ne sont pas séparés par des mers ou par des empires infidèles. » C'est d'après ce principe que le sultan, non-seulement dépose le mufti, mais encore élève et dépose à son gré le kan des Tartares et tous les autres souverains ses tributaires.

Le mufti Fezula, qui fut tout-puissant sous le règne de Mustapha II, rendit un fetfa en vertu duquel le sultan défendait, sous peine de la vie, à tout chrétien grec schismatique de fréquenter les églises catholiques. L'ambassadeur de France, dont le premier devoir à la Porte est de protéger la religion au nom de son maître, s'éleva vivement contre cette rigueur. Il démontra que l'intérêt de l'empire ottoman était de laisser la liberté de conscience à ses sujets qui, n'étant pas musulmans, ne devaient pas dépendre du mufti, et qu'on regardait comme les meilleurs cultivateurs et les plus habiles négociants de toutes les terres du sultan : car les chrétiens grecs et latins, ne pouvant ni porter les armes, ni occuper aucune charge, ni entrer dans l'uléma, et les rentiers étant absolument inconnus chez les Turcs, il faut nécessairement que tout ce qui n'est pas musulman cultive la terre ou s'adonne au commerce. C'est aux sujets de l'empire qu'on appelle *giaours* (chiens) que l'Asie doit l'abondance qui y règne, et les Échelles leur opulence et leur circulation.

Tant que Mustapha demeura sur le trône, les grecs qui embrassaient le rite latin furent persécutés, et les réclamations de l'ambassadeur de France furent d'autant moins entendues, qu'il n'y avait d'engagement formel de tolérer la religion catholique que pour les sujets des couronnes étrangères, et que ce ministre n'avait pas un droit

23

spécial de protéger les sujets du sultan. Mais lorsque Achmet III eut succédé à son frère et qu'Ibrahim eut acquis la confiance du monarque, ce vizir, qui comprenait ce que la politique et la raison exigeaient de lui, n'osa pas abroger la décision du dernier empereur, de peur de révolter l'uléma; toutefois il en empêcha l'effet, et il accorda dans tous les cas aux catholiques et aux grecs une protection constante contre la tyrannie des *papas* ou pasteurs schismatiques.

Le marquis de Bonac, alors ambassadeur de France, profita des bonnes dispositions de ce ministre pour obtenir une justice qu'on refusait depuis bien longtemps à ses prédécesseurs et à lui-même. Les grecs schismatiques s'étaient emparés de l'église du Saint-Sépulcre, malgré la possession constante des latins depuis le temps des croisades; et nos pèlerins étaient obligés non-seulement d'unir leurs prières à celles des schismatiques, mais encore de payer très-cher la faculté d'adorer le Seigneur dans le lieu de sa sépulture, après l'avoir déjà achetée par beaucoup de fatigues et de dangers. Louis XIV avait sollicité longtemps le recouvrement du saint sépulcre, sans avoir jamais pu l'obtenir. Quoiqu'on n'eût pas osé refuser précisément à la puissance la plus amie de la Porte ce qui était de droit strict, l'argent des grecs avait excité les oppositions des muftis, et retardé la décision des grands vizirs, qui depuis trente ans tergiversaient. Le marquis de Bonac, ayant entamé cette négociation, appuya ses sollicitations par beaucoup de raisons et de plaintes; et Ibrahim, qui sentait le besoin que la Porte aurait tôt ou tard de la France, se fit un mérite auprès de l'ambassadeur de la justice qu'il ne pouvait lui refuser. Le premier acte de propriété que les latins firent au saint sépulcre fut d'en réparer la voûte, conformément à la décision qui le leur permettait.

Le divan crut avoir accordé à la France un témoignage

d'estime et de bienveillance si distingué, qu'on décida que cet arrêt serait porté à Louis XV par un ambassadeur extraordinaire. Méhémet-Effendi, qui avait traité la paix à Passarowitz avec les Autrichiens et Venise, vint en France pour remplir cette fonction. Le choix d'un tel négociateur, le plus habile qui fût dans l'empire ottoman, avait encore un autre but : celui de se plaindre des chevaliers de Malte, dont les galères avaient fait un grand nombre de prises sur les Turcs depuis plusieurs années, et d'obtenir que ces guerriers, que le sultan supposait sujets de la France, cessassent leurs courses. Mais, à Versailles, on répondit à Méhémet-Effendi ce que le marquis de Bonac lui avait déjà dit tant de fois, à savoir : que les chevaliers de Malte, souverains sur leur rocher, avaient tous les rois pour protecteurs sans en reconnaître aucun pour maître, et qu'il était de la politique et du devoir de cet ordre de ne faire aucune paix avec les musulmans.

Tout le fruit que Méhémet-Effendi rapporta de son ambassade se réduisit à des présents pour son maître, et à des plans des châteaux et des jardins de Versailles et de Fontainebleau, dont le sultan tâcha d'imiter quelques détails dans son sérail de Darud-Pacha et dans celui des Miroirs, deux maisons de plaisance qu'il aimait plus que toutes les autres. Méhémet-Effendi, amateur des lettres, amena encore de France quelques imprimeurs qui firent à Constantinople une édition du Coran, une autre de la Sunna, une autre d'une grammaire turque; mais ces ouvriers, qui auraient pu être si utiles à un peuple susceptible de s'éclairer, furent bientôt contraints de se dérober à la fureur de sept à huit mille copistes, qui n'ont pas d'autre profession à Constantinople et dans les autres grandes villes, et dont le travail lent et incorrect ne peut communiquer qu'un très-petit nombre de connaissances et un plus grand nombre d'erreurs. Tous les

musulmans regardent comme un devoir de conserver un Coran et une Sunna. Quelques historiens et quelques poëtes, dont le style aussi enflé que métaphorique est presque inintelligible, composent du reste toute la littérature des Turcs. Un de ces manuscrits est chez eux un objet très-précieux, mais dont peu de personnes peuvent faire usage; car si l'on en excepte les membres de l'uléma, le nombre des Turcs qui savent lire est très-restreint, même à Constantinople, où l'on écrit moins dans toute une année que dans un seul jour à Paris (1).

Les Turcs jouissaient depuis quatre ans des douceurs de la paix, lorsque les troubles de la Perse excitèrent tout à la fois la cupidité des Russes et la leur (1135-1722). Ces guerres intestines étaient venues de la mollesse des sophis, et du peu de soins qu'ils donnaient au gouvernement de leur empire. Cha-Hussein, plus fainéant encore que ses prédécesseurs, abandonnait tout à fait les rênes du gouvernement à ceux qui n'avaient surpris sa confiance que pour la trahir indignement. Le czar, à l'affût de tout ce qui pouvait contribuer à agrandir ses États, publia qu'il allait prendre en main la cause du sophi, dont il était l'allié, et qui avait été obligé de fuir devant le Tartare Mir-Mamout, usurpateur de sa couronne. Ce n'était qu'un prétexte; Pierre le Grand ne voulait que subjuguer les brigands dont il avait à se plaindre, et s'emparer des provinces qui étaient à sa convenance : le Daghestan et le Chirvan, qui bordent la mer Caspienne. Ces succès alarmèrent vivement les Turcs, qui trouvaient Pierre un voisin déjà trop redoutable. Cependant Achmet ne voulait pas la guerre, et son grand vizir la craignait autant que lui. Les murmures des soldats et du peuple,

(1) Depuis leur création (1727) jusqu'en 1830, les presses ottomanes n'ont mis au jour que quatre-vingt-dix-sept ouvrages, tant originaux que traduits.

indignés de cette lâcheté, obligèrent enfin Ibrahim à faire des préparatifs. A la nouvelle de cet armement, le czar, qui redoutait les suites d'une campagne qui pouvait ou lui enlever ses conquêtes ou l'empêcher de les affermir, implora la médiation de l'ambassadeur de France pour maintenir sa paix avec la Porte. Cependant on ne parlait à Constantinople que de guerre contre la Russie (1136-1724). Les Turcs avaient déjà commencé les hostilités contre cet empire. Malgré quelques avantages, peu décisifs du reste, quoique les Ottomans les fissent sonner bien haut, Achmet consentit à traiter avec le czar, et en peu de temps un accord fut signé entre la Porte et la Russie.

Le plus grand désordre continuait à régner en Perse : l'usurpateur Mir-Mamout, après avoir fait mettre à mort presque tous les fils de Cha-Hussein, venait d'être égorgé par Aschraf, son lieutenant. Ce dernier commença son règne par le supplice de tous ceux qui l'avaient élevé sur le trône. Ses cruautés lui aliénèrent bientôt ses nouveaux sujets, et les Turcs, profitant de la division de la Perse, entrèrent dans ce malheureux pays, qu'ils mirent à feu et à sang. Cependant Pierre le Grand venait de mourir (1138-1726); sa veuve, demeurée sur son trône par la volonté de ce prince, avait été trop occupée de s'y maintenir pour songer à remplir tous les articles du traité conclu avec les Turcs sous la médiation de l'ambassadeur de France. Elle n'avait point envoyé de troupes sur le bord de la mer Caspienne; les Ottomans avaient profité de cette inaction pour empiéter sur la ligne qui devait être tirée entre les conquêtes présentes ou à venir des deux puissances. Les Russes réclamèrent en vain l'accomplissement de cette convention : le marquis d'Andresel, successeur de M. de Bonac, avait reçu des ordres de Versailles, non-seulement pour suspendre la médiation entamée par son prédécesseur, mais encore pour desservir les Russes à la Porte de tout son pouvoir. Ce changement

de la cour de France venait de la certitude qu'on y avait acquise que la czarine avait contracté une alliance secrète avec l'empereur d'Allemagne.

Ces circonstances animaient les Turcs; ils ne parlaient que de conquêtes. Le général Achmet-Pacha menaçait Ispahan; Aschraf, qui s'y était fortifié, sut corrompre les soldats envoyés contre lui, et, ayant grossi son armée des déserteurs turcs, il battit en plusieurs rencontres Achmet-Pacha. Sur ces entrefaites, une révolte qui éclata au Caire et à Smyrne répandit l'inquiétude au sein du divan, et décida le sultan à faire la paix avec les Persans. Par suite de ce traité, Aschraf fut reconnu roi du pays qu'il avait usurpé ou conquis. Bientôt après, les troubles du Caire et de Smyrne furent apaisés par le grand vizir, qui fit périr un grand nombre des coupables, malgré l'amnistie générale qu'il avait promise. Cette rébellion, qui n'eut pas pour le moment de suites plus fâcheuses, laissa des traces profondes dans le cœur de tous ceux qui haïssaient le grand vizir. Cependant la paix qu'il avait ménagée avec Aschraf était une des plus glorieuses que les Ottomans eussent jamais faite avec la Perse; car elle accordait à la Porte la propriété d'une grande partie de ce vaste royaume, et la supériorité avouée sur presque tout le reste.

Cette prospérité fut bientôt éclipsée par un phénomène dont personne ne connaissait l'origine, et qu'aucune des puissances qui occupaient le théâtre du monde n'avait pu ni craindre, ni espérer (1141-1728). Aschraf, presque aussi content du nouveau traité que les Turcs, songeait à recouvrer les États persans envahis par la Russie, lorsqu'il apprit que Cha-Thamas, fils aîné de Cha-Hussein, qu'il avait cru depuis plus d'un an réfugié dans le creux de quelque rocher, s'était emparé, à la tête de vingt mille hommes, de Masched, une des principales villes du Korassan; qu'il avait saisi, pour payer ses troupes, toutes

les richesses de cette cité, que la superstition des Persans, ou plutôt la politique du sophi Abbas, au commencement du XVII[e] siècle, avait établie l'émule de la Mecque; que cette armée, assemblée comme par miracle, avait recouvré tout le Korassan, et que la conquête de cette grande province ne lui avait coûté que la peine de la parcourir. Ce n'était pas aux talents de Cha-Thamas qu'il fallait attribuer de si étonnants succès. Digne fils de Cha-Hussein, il serait mort dans les ténèbres ou dans l'esclavage, si la Providence ne lui avait suscité un vengeur dans la personne de Nadir-Ali-Gagatir, si célèbre depuis sous le nom de *Thamas-Kouli Kan*.

Cet homme, un de ceux que les siècles produisent rarement, fut dévoré dès sa première jeunesse de l'ambition des conquêtes. Il était le fils d'un de ces riches pasteurs du Korassan qui conservent encore dans quelques coins de l'Asie les mœurs que nous attribuons exclusivement à l'antiquité la plus reculée. Le jeune Nadir, qui n'était pas né pour cette vie oisive, vendit à Masched, tout près de son domicile, sept cents moutons dont son père lui avait confié la garde. Avec cet argent il assembla une troupe de brigands, et se mit à piller les caravanes qui arrivaient à Masched. Ce métier ne pouvait pas satisfaire l'avidité de Nadir. Après sept ans de brigandages, las de dépouiller des pèlerins sans défense, il proposa aux compagnons de ses exploits, que sa réputation avait multipliés jusqu'au nombre de cinq mille, de faire une guerre plus glorieuse, et de prendre des villes au profit du sophi, qu'on avait si injustement détrôné. Cette ouverture ayant été saisie avec avidité, Thamas-Kouli-Kan offrit au fils de son maître tout à la fois ses richesses, ses talents et ses soldats. Aschraf se réveilla de son assoupissement quand il apprit que Cha-Thamas lui avait déjà ravi deux provinces. Il tenta de s'opposer à Nadir; mais il fut battu dès la première fois et forcé de

fuir. Depuis lors Nadir changea son nom en celui de *Thamas-Kouli-Kan*, qui signifie en persan *esclave de Thamas*.

Cependant Kouli-Kan, après avoir enrichi son armée de la dépouille des fuyards, persuada à Cha-Thamas de demeurer à Téhéran, soit qu'il voulût disposer plus absolument des troupes, soit qu'il songeât déjà à détacher les soldats du maître que lui-même avait choisi. Aschraf l'attendait, espérant réparer la honte de sa dernière défaite; mais la seconde bataille, tout aussi malheureuse que la première, obligea son armée de fuir une seconde fois. Thamas-Kouli-Kan fut reçu le lendemain à Ispahan comme le libérateur de la patrie; et peu de jours après Cha-Thamas y fit une entrée triomphante. Il apprit avec douleur que son père avait été égorgé par les ordres d'Aschraf, au moment où le tyran était sorti d'Ispahan. Toujours battu, abandonné de ses soldats, il fut pris et livré à Cha-Thamas, qui, pour venger le sang de son père, de ses frères et de ses sujets en si grand nombre, répandit celui de ce monstre goutte à goutte, en le faisant déchirer avec des étrilles de chevaux.

Kouli-Kan se préparait à déclarer la guerre à la Turquie et à profiter de l'indolence des Ottomans, qui s'étaient endormis sur la foi d'Aschraf. En effet, jamais la Porte ne s'était moins attendue à la guerre : les troupes étaient pour la plupart licenciées ou dispersées. Achmet et le grand vizir, livrés à leurs plaisirs, n'étaient occupés qu'à se donner mutuellement des fêtes, dont le genre aussi triste que bizarre peint le caractère des Orientaux. Après l'or, Achmet aimait surtout les fleurs : il faisait beaucoup de frais pour vaincre les saisons; dans le fort de l'hiver, il élevait à force d'art des tulipes et des œillets, dont il remplissait des jardins à son sérail des Miroirs et à celui de Darud-Pacha. Ces jardins étaient abrités par des toiles et chauffés par des poêles, dans

lesquels on brûlait des bois odorants. Un nombre infini de lanternes éclairait pendant la nuit ces lieux devenus agréables malgré la nature. Des rossignols et mille autres oiseaux, distribués le long des murs dans des cages à treillis dorés, remplissaient l'air de leurs chants. C'était là qu'Achmet oubliait les soins du gouvernement et les devoirs du trône; là, perdant de vue la guerre de Perse, le mécontentement des peuples, les plaintes des janissaires, et jusqu'à sa passion pour l'or, il entrait dans une vive colère lorsqu'on lui parlait d'opposer des armées au redoutable Thamas-Kouli-Kan.

Ibrahim, dont l'unique désir était de conserver la faveur de son maître, aurait volontiers renoncé aux combats, s'il n'avait craint l'uléma, le peuple, les janissaires, enfin les cris de la rébellion, que l'on commençait à entendre. La nécessité le contraignit de dire à Achmet que, pour éviter une guerre civile, il fallait se résoudre à recommencer la guerre étrangère. Mais le sultan ne voulut pas entendre à tirer la moindre somme du trésor pour lever des troupes, et dans cette extrémité Ibrahim se vit forcé de recourir à un expédient bien dangereux chez les Turcs, celui de décréter un nouvel impôt. Il établit sur les marchandises de détail une redevance appelée *bédèàd*, à laquelle on avait eu quelquefois recours dans les besoins pressants : cet impôt arbitraire se percevait à Constantinople avec beaucoup de sévérité. Comme beaucoup de janissaires faisaient un petit commerce dans les rues de cette ville, ils murmuraient tout haut contre cet impôt. On méprisa ces clameurs, qui grandirent de jour en jour, et produisirent une des révolutions les plus graves qui aient jamais agité l'empire ottoman. Le sultan et ses ministres apprirent trop tard qu'il ne faut jamais mépriser une émeute populaire.

Trois janissaires exerçant de petits métiers, tels que ceux de vendeur de vieux habits, de marchand de fruits

et de débitant de café : tels furent les instruments dont Dieu se servit pour renverser le sultan de dessus son trône. Ces trois hommes, qui croyaient avoir été vexés par les préposés à la perception du bédéad, profitèrent du mécontentement général et de l'impunité que l'absence des chefs pouvait leur faire espérer, pour déclamer très-haut contre le grand vizir et contre tous les ministres. On chercha dans les haillons que vendait l'un des trois janissaires de quoi faire trois drapeaux pour les janissaires révoltés, qui, le cimeterre à la main, se répandirent dans Constantinople, tuant tous ceux qui osaient blâmer leur conduite. Le nombre des rebelles grossissait d'heure en heure, sans que le sultan parût s'en inquiéter. Quand il voulut donner à cette multitude l'ordre de mettre bas les armes, ils répondirent par des cris séditieux. Personne ne voulait marcher contre eux ; bientôt la proscription de plusieurs officiers de l'empire fut décrétée par les chefs de l'émeute, et leurs maisons furent mises au pillage ; puis le sérail fut bloqué par ces furieux, qui demandaient la mort du mufti, d'Ibrahim, de son lieutenant et du caïmacan, enfin la déposition du sultan lui-même. Achmet crut se sauver en leur livrant ces quatre têtes ; mais, apprenant que toutes les issues du sérail étaient gardées, et que le canon était braqué contre les principales portes, il se sentit perdu : trop heureux d'en être quitte pour descendre du trône sans perdre la vie. Son neveu Mahmoud fut proclamé à l'instant même pour lui succéder (1143-1730).

CHAPITRE XIII

Mahmoud Ier. — Osman III. — Mustapha III. — Abdul-Hamid. — Décadence de l'empire ottoman sous le règne de ces quatre sultans. — Sélim III. — Essais de réforme avortés. — Mustapha IV ne fait que passer sur le trône. — Mahmoud II. — Son caractère énergique. — Ses réformes. — Malheurs des Turcs dans leurs guerres contre la Russie. — Destruction des janissaires. — Insurrection de la Grèce. — Abdul-Medjid monte sur le trône. — Il poursuit les réformes entreprises par son père. — Charte turque de 1839. — Motif de la guerre actuelle. — Considérations générales.

(1730 — 1855)

A partir du règne de Mahmoud Ier, la décadence de l'empire ottoman marche à grands pas, pour ne plus s'arrêter : la biographie de ce prince et celle de ses successeurs, Osman, Mustapha et Abdul-Amid, ayant fort peu d'intérêt, nous les résumons en quelques pages, ne réservant des détails un peu plus étendus qu'à Sélim III et à Mahmoud II. Ce sultan ést le prédécesseur du souverain actuel, Abdul-Medjid, au règne duquel s'arrète cette histoire.

Mahmoud Ier, fils de Mustapha II, fut à l'âge trente-quatre ans placé sur le trône ottoman (le 16 octobre 1730), par le fameux Patrona-Kalil, qui venait d'en faire descendre Achmet III, oncle du nouveau sultan. La première année de son règne fut marquée par le châtiment des principaux chefs des rebelles ; mais les troubles intérieurs n'en continuèrent pas moins jusqu'en 1733. Alors Mahmoud, qui l'année précédente avait conclu la paix avec le roi de Perse, fut obligée de recommencer la gurre contre le célèbre usurpateur Thamas-Kouli-Kan, qui, vaincu par

le vizir Topal-Osman, si justement illustre par ses succès militaires, son courage, sa sagesse et ses vertus, le défit à son tour, et remporta plusieurs avantages signalés sur les Ottomans. L'année 1734 fut marquée par la guerre que les sultans commencèrent avec les czars de Russie, et qui se continue encore de nos jours. Le congrès de 1737, tenu à Niemirow, ne l'interrompit qu'un instant. Les Russes prirent Oczakof et Kinbourn la même année. Les impériaux se joignirent à eux et entrèrent dans la Valachie. La paix fut conclue en 1736 avec la Perse; en 1739 avec les Allemands, qui rendirent Belgrade; et bientôt après avec la Russie, qui accéda au traité, mais ne restitua qu'une partie de ses conquêtes, entre autres Oczakof, après en avoir démoli les fortifications. Une nouvelle guerre contre la Perse, en 1743, fut encore désavantageuse aux Turcs, qui furent obligés de faire la paix avec Nadir-Schah.

Le sultan ne prenait aucune part à ces événements : il se reposait sur ses ministres du soin de gouverner, et s'en remettait à sa mère et au kislar-aga du choix de ses vizirs. Mahmoud ne s'occupait que d'amusements et de plaisirs : les pierreries, les porcelaines et les bijoux faisaient ses délices; il aimait le faste, et n'en était pas moins enclin à l'avidité et à l'avarice. Des mouvements populaires annoncèrent le mécontentement général : les favoris du prince, qui abusaient de sa confiance et de sa faiblesse, furent sacrifiés, et les plaintes cessèrent.

Le caractère doux de Mahmoud le faisait aimer personnellement; son règne ne fut marqué par aucun grand événement, et sa vie fut moins remarquable que sa mort. Ce prince était depuis longtemps attaqué d'un mal qui l'empêchait de monter à cheval. Contraint par la douleur de rester dans le sérail, on ne le voyait plus aller à la mosquée le vendredi, selon l'usage immémorial des sultans. Le peuple commençait à murmurer et à craindre

qu'on ne lui cachât la mort de son maître. Mahmoud fit un effort pour se montrer, et fut victime de son zèle religieux et de sa condescendance politique à une obligation d'usage. Il se rendit à la mosquée le vendredi 13 décembre 1754 (1168 de l'hégire), et expira sur son cheval au moment où il rentrait dans le sérail. Il avait régné vingt-quatre années, et mourut à l'âge de cinquante-huit ans.

Osman III, vingt-cinquième sultan ottoman, fils de Mustapha II, succéda à son frère Mahmoud Ier, en 1754. Son règne fut court et marqué par l'incapacité, l'indécision et la cruauté. Il changea continuellement de grands vizirs, et ne discerna jamais ni les bons ni les mauvais conseils. Fidèle par un instinct féroce à la politique sanguinaire qui conseille aux sultans de se défaire de ceux de leurs proches que les vœux du peuple semblent appeler au trône, il fit empoisonner deux princes, fils d'Achmet III, dont l'existence lui faisait ombrage, et dont il redoutait les éminentes qualités. Le seul événement du règne d'Osman III fut la défaite et le pillage de la caravane de la Mecque par les Arabes, en 1757.

Après avoir déposé ou fait mettre à mort six grands vizirs et autant de caïmacans, l'imbécile et féroce Osman III mourut presque subitement, au bout de trois années de règne, en 1757. Sa mort sauva la vie et procura le trône à son cousin Mustapha III; elle conserva les sceaux au célèbre Raghib-Méhémet-Pacha, qui était à la veille de les perdre.

Mustapha III, l'aîné des enfants du sultan Achmet III, succéda en 1757 à son cousin Osman III. Pendant vingt-sept années d'intervalle depuis le détrônement d'Achmet jusqu'à la mort d'Osman, Mustapha avait vécu renfermé, placé entre l'ennui et l'inquiétude, frappé sans cesse de la crainte de voir le poison terminer ses jours. Les grands de l'empire le crurent faible, et se flattèrent de gouverner

sous son nom ; le peuple espéra qu'il serait prodigue : les uns et les autres se trompaient. « Loin d'imiter la faiblesse de mon prédécesseur, dit-il au grand vizir lui-même le jour de son intronisation, je conserverai mes ministres tant que je serai content de leurs services ; s'ils le méritent, je les punirai. » Comme il passait devant les casernes des janissaires, après avoir ceint le cimeterre à la mosquée d'Eïoub, on lui présenta le sorbet, suivant l'usage. « Camarades, dit-il aux commandants en leur rendant la coupe, s'il plaît à Dieu nous le boirons ensemble, au printemps prochain, sous les murs de Bender. » Ce caractère guerrier plaisait à des soldats que dix-huit ans de paix indignaient depuis trop longtemps. Cependant le grand vizir Raghib-Pacha, qui obtint toute la confiance de Mustapha III, et qui la méritait, lui suggéra des dispositions plus pacifiques, qui, dans les circonstances où était l'Europe, ne convenaient ni à la gloire ni à l'intérêt de l'empire ottoman.

Il s'occupa d'abord de réformes économiques, supprima plusieurs emplois inutiles, diminua le luxe du sérail, renouvela les lois somptuaires et les anciennes ordonnances sur le costume obligatoire des Grecs, des Arméniens et des Juifs. Ce ne fut qu'en 1768 que la Porte ouvrit les yeux, et commença à se mêler de la révolution de Pologne, de la querelle des Russes et des Polonais. La mort du grand vizir Raghib-Pacha laissa éclater la guerre entre les cours de Saint-Pétersbourg et de Constantinople. Mustapha prit les armes en 1769 ; il aurait dû commencer à combattre dès l'année 1763. La première campagne, entreprise sous de fâcheux auspices, aboutit pour le sultan à la perte de Choczim, de la Moldavie et d'une partie de la Valachie ; celle de 1770 fut encore plus désastreuse : elle fut signalée par la terrible bataille navale de Tchesmé, près de l'île de Scio, par l'incendie de la flotte ottomane, la défaite du kan de

Crimée sur le Pruth, la déroute de l'armée du grand vizir à l'embouchure de cette rivière, et par la perte de Bender, de la Bessarabie et de plusieurs îles de l'Archipel. Dans le même temps, l'Albanie et la Morée, excitées par les Russes tentaient de se soulever; Ali-Beg s'emparait de l'Égypte et la dérobait à la domination du sultan; le scheik Dhaher régnait en prince indépendant sur une partie de la Syrie, et les Turcs disputaient avec peine le Danube à leurs ennemis. En 1771, la Crimée tomba au pouvoir des Russes; enfin en 1772, sous la médiation de l'empereur et du roi de Prusse, le congrès de Focziani fut convoqué et rompu presque aussitôt; des conférences à Bukharest n'eurent pas plus de succès. La guerre continua, et la campagne de 1773 procura quelques avantages aux Ottomans.

Le courage de Mustapha n'était pas abattu; ce prince avait le projet de se mettre à la tête de ses armées; mais ses forces physiques ne répondirent pas à la vigueur de son caractère. A la fin de 1773, sa santé s'affaiblit visiblement; il fit appeler Abdul-Hamid, son frère et son successeur, lui recommanda son fils Sélim, devenu depuis Sélim III, et mourut le 21 janvier 1774, âgé de cinquante-huit ans.

Mustapha était né avec un jugement sain, un cœur droit, et ses mœurs étaient austères; il s'était instruit dans sa prison par l'étude de l'histoire et des lois; il avait une élocution facile, mais un esprit médiocre. L'incapacité de ses généraux fut la seule cause de ses revers; il n'eut pas de grands talents, mais du zèle et de bonnes intentions. Dans des circonstances moins difficiles, elles eussent suffi pour opérer de grandes choses: cette gloire fut refusée au règne de Mustapha III. Ce fut sous lui que la Russie inspira aux Grecs cet esprit d'indépendance, ces principes de liberté qu'ils portèrent depuis jusqu'à l'exaltation, et qui, s'il eût triomphé, eût put amener de grands

changements dans le système politique de l'Europe.

Abdul-Hamid, le dernier des cinq fils d'Achmet III, parvint au trône en 1774, après la mort de son frère aîné Mustapha III. Il était né le 20 mai 1725. Tiré de prison pour porter le sceptre, dans un âge qui touchait à la vieillesse, il ne montra ni courage ni activité. Agé de cinquante ans, il en avait passé quarante-quatre dans le vieux sérail, où son occupation ordinaire était de faire des arcs et des flèches. Il s'en fallait de beaucoup qu'un tel caractère convînt aux circonstances difficiles au milieu desquelles il était appelé à régner, et jamais l'empire ottoman n'éprouva plus d'humiliations.

Mustapha III avait commencé les préparatifs de la guerre contre la Russie; son successeur, ami de la paix, mais jaloux de l'honneur de son trône, ordonna des préparatifs immenses : ses armées, sous les ordres du grand vizir Mussum-Oglou, furent portées à quatre cent mille combattants; mais la discipline et la valeur des Russes triomphèrent partout du nombre et de l'ignorance de leurs ennemis. Les Turcs, déjà battus par les généraux Soltikow, Kamensky et Souwarof, furent enfermés dans leur camp de Schumla, par les manœuvres savantes du feld-maréchal Romanzof, et le vizir, séparé de ses détachements et de ses magasins, ne pouvant ni se retirer, ni combattre, ni recevoir des secours, fut réduit à demander la paix. Les préliminaires en furent signés à Kainardji, sur un tambour, par le feld-maréchal Romanzof et le lieutenant du grand vizir; Mussum-Oglou feignant d'être malade, pour éviter la honte de se trouver en présence de son vainqueur. Ce traité humiliant fut conclu dans le mois de juillet 1774.

La Porte reconnut l'indépendance des Petits Tartares, et toutes les mers de l'empire ottoman furent ouvertes au commerce russe : tant d'avantages n'empêchèrent pas le cabinet de Saint-Pétersbourg de faire, pendant plu-

sieurs années, une guerre sourde au malheureux Abdul-Hamid. Les généraux russes envahirent la Crimée ; le divan, consterné, qui souffrait sans se plaindre leurs empiètements frauduleux, osa à peine murmurer contre cette agression publique. Abdul-Hamid voyait la décadence de son empire ; il en gémissait, et ne pouvait la prévenir ni l'arrêter. Enfin, en 1787, excité par les conseils et les promesses de l'Angleterre, il déclara de nouveau la guerre à la Russie ; mais il était trop tard ; la Crimée était déjà mise au rang des provinces de Catherine II. En vain le roi de Suède Gustave III fit en faveur des Ottomans une diversion puissante ; les armées turques ne combattirent pas sans honneur contre celles de l'Autriche, que l'empereur Joseph II avait réunies aux forces de Catherine : mais la fortune et l'audace du prince Potemkin neutralisèrent ces premiers efforts. Toutes les provinces turques au delà du Danube furent conquises ; Choczim et Oczakof tombèrent au pouvoir des Russes, et l'Orient parut menacé d'une grande révolution.

Abdul-Hamid mourut le 7 avril 1789, au milieu des préparatifs d'une nouvelle campagne, laissant à son neveu Sélim, fils de Mustapha III, un empire affaibli par des pertes irréparables, des ministres lâches et corrompus, des pachas révoltés, des armées sans discipline, des généraux sans talents et sans expérience. C'est avec de pareils moyens et sous d'aussi tristes auspices que ce jeune prince monta sur le trône, pour en être précipité seize ans après par une catastrophe encore plus funeste.

Sous le règne d'Abdul-Hamid, la Russie parvint à s'ouvrir le chemin du Bosphore ; elle dut ce triomphe non-seulement à l'adresse et aux intrigues de Catherine II, mais encore aux grands progrès que fit la nation russe dans l'art militaire, tandis que les Ottomans restaient stationnaires au milieu du mouvement général ;

car malgré les intentions d'Abdul-Hamid et l'aide que lui prêtèrent les officiers français appelés à Constantinople, les soldats musulmans ne purent se former à la tactique et à la discipline européennes. La répugnance des janissaires pour ces innovations était si forte, qu'elle occasionna, dans la dernière guerre, une émeute qui faillit coûter la vie au grand vizir Jusuf-Pacha. Ce ministre ayant voulu ranger l'infanterie ottomane sur trois lignes et la faire manœuvrer comme nos troupes, l'indocile milice s'y prêta d'assez mauvaise grâce, pendant quelques heures, dans l'espoir d'une gratification; mais ces évolutions n'ayant été suivies d'aucune distribution d'argent, un soulèvement eut lieu, et l'imprudent Jusuf fut obligé de se dérober à la fureur des soldats, qui ne se calmèrent que lorsqu'on leur eut compté un million deux cent mille livres.

C'est à cette obstination du peuple de Mahomet à ne jamais sortir des habitudes et de la routine léguées par ses ancêtres, qu'il faut attribuer les funestes et nombreux désastres qui l'ont accablé sous les derniers sultans, et qui lui ont fait perdre cette supériorité sur les nations chrétiennes, que lui avaient acquise son fanatisme religieux et guerrier et le brillant courage de ses premiers chefs.

Sélim III, vingt-huitième empereur des Turcs, était fils unique du sultan Mustapha III; il naquit le 24 décembre 1761. Mustapha III n'avait point d'enfant mâle à cette époque, et Abdul-Hamid, son seul frère, n'était pas encore père. Aussi la naissance de Sélim, qui promettait un héritier à l'empire ottoman, excita une joie universelle. Elle fut célébrée par des fêtes très-brillantes, qui durèrent dix jours, et où la licence du peuple offrit dans ses caprices une image en quelque sorte des antiques saturnales. A la mort de Mustapha III, arrivée le 21 janvier 1774, Abdul-Hamid lui succéda; et quoique Sélim fût

enfermé dans le sérail, son oncle lui laissa une si grande liberté et lui montra tant d'affection, que cette conduite le rendit cher à tous les musulmans. En 1774, Sélim tomba dangereusement malade, et la consternation se répandit parmi le peuple, dont il était le seul espoir. Il se rétablit; et il avait à peine quatorze ans que, rougissant déjà des affronts accumulés sur l'empire qu'il était appelé à gouverner un jour, et indigné de la faiblesse de son oncle et de la corruption des ministres ottomans, il rêvait la régénération de son pays et les beaux jours d'Amurat et de Mahomet II.

Enfermé depuis son enfance dans l'intérieur du sérail, où il n'avait lu que le Coran et peut-être quelques annales peu véridiques, imbu de fausses notions, sans aucune relation au dehors, ce prince avait puisé des idées élevées dans une sorte de testament politique que Mustapha avait écrit pour l'instruction de son fils, et dans lequel ce prince, instruit par le malheur, après avoir passé en revue les principaux événements de son règne, découvrait à Sélim les vices primitifs de la constitution, les abus qui s'y étaient introduits, les réformes à opérer, etc. Pénétré de respect pour la mémoire de son père, et se flattant d'être plus heureux que lui, Sélim voulait en faire son modèle. Il était encouragé dans ce projet par sa mère, femme d'un grand sens, et par le docteur Lorenzo, chirurgien italien, qui avait gagné sa confiance.

Le dessein de Sélim était de se mettre à la tête des armées pour combattre les ennemis de l'empire. Il s'irritait de son ignorance, et aspirait ardemment à s'instruire. Toutes ses questions décelaient une âme agitée par de vastes projets et de violents désirs. Pour se préparer au rôle qu'il se croyait appelé à jouer, Sélim entretenait du fond de sa retraite une correspondance suivie avec d'anciens serviteurs de Mustapha III, avec quelques

grands personnages, et même avec plusieurs membres de l'administration de son oncle. Les renseignements qu'il parvint ainsi à recueillir lui paraissant insuffisants, il manifesta, au commencement de 1786, l'intention bien prononcée d'en obtenir de la France, et il écrivit au comte de Choiseul, alors ambassadeur à Constantinople, pour demander qu'Isaac-Bey, son confident, pût se rendre secrètement à Paris afin d'y puiser, sur les diverses parties de l'administration, des lumières qu'il était impossible d'acquérir en Turquie. Tout fut conclu comme le désirait Sélim; Isaac-Bey partit pour la France, en septembre de la même année, et il remit à Louis XVI une lettre du jeune prince son maître. Cette correspondance n'éprouva que peu d'interruption jusqu'à l'avénement de Sélim au trône. Le roi, le comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères, et après lui le comte de Montmorin, et Ruffin, célèbre diplomate français, étaient seuls initiés au secret.

Sélim traitait dans ses lettres les plus hautes questions de la politique, et montrait de bonnes et grandes vues pour l'avenir. De prétendues prophéties adroitement répandues par sa mère lui promettaient les plus brillantes destinées; et le peuple, qui y ajoutait une entière foi, était persuadé qu'il vengerait l'honneur des armes musulmanes. Cette prévention en faveur du jeune prince aurait pu lui être fatale sous un empereur moins débonnaire qu'Abdul-Hamid : quoique ce dernier le redoutât, et qu'il craignît surtout l'inconstance et le mécontentement d'une nation toujours prête à demander un nouveau maître, il se borna à tenir son neveu plus à l'étroit, et à le soumettre à une surveillance plus sévère.

Mais ces mesures de précaution n'eurent pas de suite, et Sélim put entretenir ses relations et se livrer sans trop de contrainte aux exercices du corps dans lesquels il excellait. Il montait supérieurement à cheval, maniait très-

bien le sabre, et s'amusait dans sa retraite à essayer sur des animaux la force de son bras.

Le 7 avril 1789, Abdul-Hamid mourut, et Sélim, dans sa vingt-huitième année, monta sur le trône. Le jour de son couronnement, le feu ayant pris près de l'arsenal, le nouveau sultan sortit précipitamment du sérail, et n'ayant point trouvé sa felouque sur le rivage, il se jeta dans le premier bateau qu'il trouva. Le capitan-pacha lui présenta un cheval au débarquement; et comme on avançait un marchepied, suivant l'usage, il le repoussa, sauta légèrement en selle, donna les ordres les plus rigoureux, et déclara qu'il punirait de mort celui de ses ministres qui serait convaincu d'avoir reçu le plus léger présent.

A son inauguration, qui eut lieu le 13 avril, avec la plus grande pompe, tous les musulmans montrèrent un vif enthousiasme. Outre l'argent jeté au peuple, Sélim fit rendre la liberté aux débiteurs insolvables, et leurs créanciers reçurent trente pour cent sur son trésor privé. Il rappela presque tous les exilés, révoqua l'ordre qui avait été donné sous le règne précédent de porter la vaisselle à la monnaie, et, comme les plus illustres de ses devanciers, il sortait tous les jours sous divers déguisements pour s'assurer si la police était bien faite : il voulait, en un mot, tout voir par lui-même.

A la mort d'Abdul-Hamid, les Turcs soutenaient une guerre désastreuse contre l'Autriche et la Russie : ils venaient d'essuyer de grands revers, et de perdre l'importante place d'Oczakof (décembre 1788), que les Russes avaient emportée d'assaut après avoir battu complétement la flotte ottomane. Sélim, qui à son avénement au trône avait conservé les ministres de son faible prédécesseur, voulut accomplir les promesses qu'il avait faites lorsqu'il était captif dans le fond du sérail. Il ordonna de nombreuses levées, et annonça hautement son intention de diriger lui-même ses troupes. A cette nouvelle, l'ardeur

guerrière des musulmans, que les revers avaient abattue, se ranima un instant; mais le conseil d'État détourna Sélim de son généreux projet, sous le spécieux prétexte que la guerre avait été entreprise, avant lui, sous de fâcheux auspices. Quelles que fussent les causes de l'inaction de Sélim, que le peuple attribuait à son indolence et à son amour pour les plaisirs plutôt qu'à la force des motifs qu'on avait fait valoir à ses yeux, il se montra au fond très-opposé à la paix, et voulut à tout prix ravoir la Crimée, qu'Abdul-Hamid avait cédée aux Russes par le traité de Kainardji (21 juillet 1774). Il poussa jusqu'à la déraison ses projets de vengeance et de conquêtes, et refusa d'écouter les sages avis de la France, pour se livrer entièrement aux conseils intéressés de l'Angleterre, de la Prusse et de la Suède, qui le poussaient à la guerre. La diversion de cette dernière puissance, à laquelle la Turquie et l'Angleterre fournissaient des subsides depuis le traité du 12 juillet 1788, alarma un instant la Russie, mais ne produisit pas le moindre résultat.

Mahmoud, pacha de Scutari, depuis longtemps en rébellion ouverte, venait de rentrer dans l'obéissance et de réunir ses Albanais aux troupes du pacha de Bosnie, lorsque le brave Hassan, capitan-pacha, ayant attaqué près de Focziani, en Moldavie, l'armée combinée des Russes et des Autrichiens, commandée par Souvarof et par le prince de Cobourg, fut battu complétement, le 21 juillet 1789. Le grand vizir, voulant rétablir l'honneur des armes musulmanes, marcha à la tête de cent mille hommes contre les Allemands, qui se trouvaient alors séparés de Souvarof; mais les Russes rejoignirent leurs alliés près de Rimnick, au moment où la bataille s'engagea. Les Turcs essuyèrent une défaite encore plus désastreuse, et les débris de leur armée furent trop heureux de pouvoir repasser le Danube.

Le prince de Cobourg entra immédiatement en Vala-

chie, s'empara de Bukharest, où il établit ses quartiers d'hiver, tandis que Laudon réduisait Belgrade. Bientôt toute la Servie fut au pouvoir des Autrichiens. Du côté du Danube les Turcs furent encore plus malheureux, et virent tomber successivement au pouvoir des Russes, Bender, Akerman, la province d'Oczakof, la Moldavie, la Bessarabie, etc. Galatz fut réduite en cendres, et Ismaïl, principale forteresse des Turcs sur le Danube, se vit menacée.

Les succès des ennemis de la Porte éveillèrent la jalousie de l'Angleterre, et alarmèrent la Prusse et la Pologne. La première de ces puissances, voulant opérer une diversion, commanda un armement maritime; et le roi de Prusse conclut avec la Porte, le 31 janvier 1790, un traité d'alliance offensive et défensive, par lequel il s'engageait à déclarer, dès le printemps suivant, la guerre à l'Autriche et à la Russie, et à ne déposer les armes qu'après que la Turquie aurait obtenu une paix honorable et une sûreté parfaite sur terre et sur mer. La mort de Joseph II et le caractère pacifique de Léopold II, son successeur, firent disparaître les obstacles qui pouvaient exister du côté de l'Autriche. Par la convention de Reichenbach, conclue le 27 juillet suivant avec la Prusse, Léopold accorda un armistice à la Porte, et signa avec elle, au mois de septembre 1790, sous la médiation de la Prusse, de l'Angleterre et des états généraux, des préliminaires qui furent convertis en une paix définitivement conclue à Szistowa, le 4 août 1791. Cette paix fut fort honorable pour la Porte, puisqu'elle recouvra Belgrade et toutes les autres places conquises par les Autrichiens, à l'exception de Choczim, qui resta en dépôt dans leurs mains jusqu'à la conclusion de la paix avec la Russie; la rivière de Czerma fut adoptée pour limite des deux empires.

La Russie continua seule de faire la guerre, et ses géné-

raux Potenkim, Repnin et Souvarof ajoutèrent de nouveaux succès à ceux qu'ils avaient déjà obtenus. La défaite sanglante de Rimnick avait répandu la consternation à Constantinople; le mécontentement public ne s'était pas seulement exhalé en murmures : des incendies multipliés avaient fait disparaître plusieurs quartiers de cette capitale. Quoique effrayé de ces sinistres avertissements au point de ne plus oser sortir de son palais, le sultan ne s'était pas laissé abattre, et il avait ordonné de nouvelles levées. La paix que le roi de Suède conclut séparément à Verulac, le 14 août 1790, avec la Russie, embarrassa Sélim; et la perte de l'importante forteresse d'Ismaïl, que les Russes prirent d'assaut le 22 décembre suivant, et où trente-trois mille musulmans perdirent la vie, vint mettre le comble à ses terreurs; il se crut obligé, pour apaiser le peuple, de sacrifier l'intrépide Hassan-Pacha, son grand vizir.

Le prince Repnin venait de repousser Jussuf-Pacha, qui avait été rappelé au viziriat; et la place de Varna, grenier de Constantinople et des armées ottomanes, était menacée de nouveau, lorsque, par suite de la crainte qu'inspiraient les événements qui se passaient en France, l'Angleterre et la Prusse s'interposèrent entre la Russie et la Turquie; les négociations ouvertes à Galatz au mois d'août 1791 amenèrent, le 9 janvier de l'année suivante, le traité définitif de Jassi. Par ce traité, celui de Kainardji et les stipulations antérieures furent confirmés. L'impératrice rendit toutes ses conquêtes, à l'exception d'Oczakof et du territoire situé entre le Bog et le Dniester, où l'on vit bientôt s'élever la ville d'Odessa.

Les fêtes brillantes par lesquelles on célébra dans Constantinople une paix à laquelle on ne s'était pas attendu, furent attristées par les nouvelles fâcheuses qu'on reçut de plusieurs provinces. Toute la Syrie s'était révoltée, l'Égypte était en proie aux chefs insoumis des mameluks,

et les frontières orientales menacées d'un côté par les Persans, et de l'autre par le pacha d'Anape; enfin la Porte avait été obligée de faire marcher contre les Tartares de Crimée, mécontents de la cession de leur pays, des troupes qui furent d'abord battues, mais qui obligèrent enfin les révoltés à se soumettre à leur nouveau souverain.

Sélim résolut de garder une exacte neutralité entre la France devenue république, et les puissances coalisées contre elle. Cédant néanmoins aux vives instances des cours de Vienne, de Saint-Pétersbourg et de Berlin, il manifesta hautement le déplaisir que lui causait le remplacement du comte de Choiseul-Gouffier par M. de Sémonville, et refusa formellement de recevoir ce dernier comme ambassadeur (octobre 1792). Il permit cependant au sieur Descordes de se rendre à Constantinople en qualité d'envoyé extraordinaire de la république française; mais, persistant dans la neutralité qu'il avait prise pour règle de conduite, il refusa également d'écouter les représentations des puissances coalisées et celles de la France, qui cherchaient, chacune de leur côté, à lui faire conclure une alliance offensive et défensive. Les relations étaient cependant loin d'être amicales entre la Porte et la Russie · la première élevait de nouvelles prétentions, et l'on s'attendait même en Turquie à une prochaine rupture. Sélim, méprisant les menaces hautaines du ministre russe, répondit négativement sur tous les points; et après de longues et vives discussions, la Russie parut se désister de ses prétentions au moyen d'une indemnité qui lui fut payée par la Porte.

Quelque peu de confiance qu'inspirât à Sélim le gouvernement révolutionnaire qui dirigeait la France, comme il était convaincu que cette puissance, la plus ancienne et la plus fidèle alliée de l'empire ottoman, ne pouvait pas être son ennemie, il se rapprocha d'elle, témoignant le désir d'avoir à Constantinople des ouvriers français qui

creuseraient un bassin dans le port de sa capitale pour la construction des vaisseaux, ainsi que des sous-officiers instructeurs, des lamineurs, des fondeurs de bombes, des officiers de terre et de mer, et des artistes de tout genre de la même nation ; on s'empressa de les lui envoyer. Une compagnie d'artillerie légère devait même se rendre en Turquie ; elle était déjà à Toulon ; mais une croisière anglaise qui bloquait le port empêcha qu'elle ne pût arriver par mer ; une partie s'y rendit par terre avec beaucoup de difficulté.

Au mois de février 1794, une troupe nombreuse de brigands, qui désolaient depuis quelque temps les environs d'Andrinople, menacèrent d'incendier et de piller cette ville, qui fut obligée de se racheter en leur payant trente mille piastres. Des troubles plus graves éclatèrent sur les bords du Danube. Passwan-Oglou, depuis lors si fameux, avait levé l'étendard de la révolte ; il s'était déjà emparé d'Orsowa et de Tirlowa, et menaçait la Servie et la Valachie. Akir-Pacha dissipa facilement les brigands qui infestaient la Bulgarie et la Roumélie; mais ses succès contre les rebelles du Danube ayant été suivis de revers, il fut destitué. Ses successeurs ne furent pas plus heureux. Passwan-Oglou, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, n'en persista pas moins dans sa révolte, et la Porte fut obligée de lui reconnaître une autorité presque indépendante.

Au mois de juillet 1798, une flotte française portant trente-six mille hommes de troupes commandées par Bonaparte, envahit l'Égypte, sans aucune provocation de la part de la Turquie. Nous ne décrirons pas les diverses actions de cette campagne mémorable, le temps et l'espace nous manquent également pour ce récit. Il nous suffira de rappeler qu'après avoir obtenu d'éclatants succès, les Français ne purent résister aux efforts des Turcs soutenus par les Anglais, et qu'ils évacuèrent l'Égypte au mois d'octobre 1800.

Lorsque la nouvelle de l'envahissement inattendu de cette province importante fut parvenue à Constantinople, les Turcs se montrèrent vivement irrités de cette violation du droit des gens. Le divan refusa cependant de céder aux instigations de l'Angleterre, qui le pressait de déclarer la guerre à la France; ce ne fut qu'après la confirmation de la défaite de la flotte française à Aboukir qu'il fit éclater son ressentiment. Ruffin, chargé d'affaires de France, fut enfermé aux Sept-Tours avec la légation; tous les Français qui se trouvaient dans l'empire ottoman furent arrêtés, et leurs propriétés confisquées. La Porte publia, le 9 septembre 1798, un manifeste pour justifier ces mesures et motiver sa déclaration de guerre. Elle s'allia étroitement avec la Russie, l'Angleterre et le roi des Deux-Siciles, et se trouva ainsi faire partie de la seconde coalition. Par une note du 30 octobre 1799, elle permit aux Anglais de naviguer librement dans la mer Noire, concession qu'elle accorda plus tard aux Prussiens (17 juillet 1806).

La conquête des îles vénitiennes de Corfou, Zante, Céphalonie, Sainte-Maure, Ithaque, Paxo et Cérigo, sur les Français, qui s'en étaient emparés en 1797, ayant été complétée le 1er mars 1799 par les flottes turque et russe, étonnées de voir leurs pavillons réunis, les deux gouvernements conclurent à Constantinople, le 21 mars 1800, une convention qui fit de ces îles un État indépendant, quoique soumis à la souveraineté ottomane, sous le nom de république des Sept-Îles.

Lorsque Bonaparte eut, à son retour d'Égypte, pris les rênes du gouvernement français, un rapprochement s'effectua entre la Turquie et la France, et, le 25 juin 1802, un traité de paix définitif fut signé entre ces deux puissances. Ce traité était postérieur de trois mois à celui d'Amiens, qui avait rétabli la bonne intelligence entre la France et l'Angleterre. Elle ne régna pas longtemps, et

l'ambition de ces deux puissances fit bientôt éclater la guerre, qui n'avait été, pour ainsi dire, que suspendue. Trop d'éléments de discorde et de troubles affligeaient alors la Turquie pour que Sélim pût se mêler des querelles de ses alliés; aussi conserva-t-il sa neutralité. Il voulait d'ailleurs profiter de l'état de paix dans lequel se trouvait son empire pour commencer, ou plutôt pour compléter les réformes qu'il avait méditées même avant de monter sur le trône. Les conseils des officiers français que leur gouvernement avait envoyés à Constantinople, l'avaient mis à portée de faire établir des fonderies de canons, et de créer des canonniers exercés à l'européenne, une artillerie légère et un petit corps d'infanterie armée de baïonnettes. Il résolut de faire de ce dernier corps, que Hussein-Pacha avait pris à son service, et qui s'était signalé par sa bravoure et par sa docilité au siége de Saint-Jean-d'Acre (1799), le noyau d'une milice que son projet était d'opposer aux janissaires, turbulents et indisciplinés. Les dispositions favorables que le peuple de Constantinople avait montrées pour ces soldats à leur retour d'Égypte, firent croire au sultan qu'il pourrait en former un corps particulier, lui assurer une solde régulière et perfectionner son organisation. Ce projet hardi, fortement soutenu par le mufti Véli-Zadeh-Effendi, compagnon d'enfance de Sélim, et par Hussein-Pacha, fut mis à exécution en 1802; et un firman ordonna la formation d'un corps composé d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie à l'européenne : il reçut définitivement le nom de *nizam-dgédid* (de nouvelle ordonnance). Ces nouveaux soldats ayant justifié les espérances qu'ils avaient d'abord fait concevoir, Sélim, pour en augmenter le nombre, rendit au mois de mars 1805 un firman qui ordonnait de choisir dans les villes et dans les principaux villages de la Turquie d'Europe, parmi les janissaires et les jeunes gens, les plus forts et les mieux constitués, pour être incorporés

dans les *nizam-djédittes.* La fermentation qu'excita cet ordre prématuré, et la résistance qu'éprouva son exécution, forcèrent le sultan de la renvoyer à des temps plus favorables. Mais reprenons l'ordre des faits.

Quelque temps après le renouvellement des hostilités entre la France et l'Angleterre, une insulte faite à Mme de Tamara, femme de l'ambassadeur russe, et l'assassinat de deux capitaines de vaisseau de cette nation, avaient donné sujet de craindre une rupture; le divan fit des excuses, dont le czar se contenta. Le divan se trouva un peu embarrassé lorsque le général Brune, ambassadeur de France à Constantinople, lui eut notifié (18 juin 1804), que le premier consul Bonaparte venait de prendre le titre d'empereur, et demandait que ce titre lui fût reconnu et donné par la Porte. L'hésitation de la Turquie provenait des menaces que la Russie lui avait faites, par l'organe de M. d'Italinski, de lui déclarer la guerre si elle cédait au désir de l'empereur Napoléon. La Porte traîna cette négociation en longueur et fit naître tant de difficultés, que Brune sortit de Constantinople le 13 décembre 1804, et se rendit à Kiatchnia, où il attendit encore quelques jours, d'après les instances du divan; mais, ne recevant que des assurances vagues, il quitta définitivement la Turquie, laissant un chargé d'affaires dans sa capitale. Ce ne fut qu'au mois de janvier 1806 que la Porte, en apprenant les victoires des Français, céda aux instances de Ruffin, qui à cette époque représentait la France, et accorda le titre qu'on lui avait vainement demandé de reconnaître. L'influence que ces victoires et le penchant de Sélim donnaient à cette puissance se faisait vivement sentir. Le 29 octobre 1805, Ruffin avait obtenu pour elle un tarif de douanes plus avantageux que celui des autres nations, et l'on n'avait tenu aucun compte du mécontentement des Russes et des Anglais. L'occupation de Raguse par les troupes fran-

çaises n'avait fait qu'une impression momentanée sur le divan ; et le nouvel ambassadeur de France, Sébastiani, arrivé à Constantinople le 10 août 1806, était parvenu à faire décider qu'aucun Grec ou Arménien ne pourrait être naturalisé Russe ou de toute autre nation, et que les naturalisations qui avaient eu lieu depuis quatre ans seraient annulées. Ces mesures, dirigées évidemment contre la Russie, furent suivies de la destitution de deux hospodars qui lui étaient dévoués, et qui furent remplacés par des partisans de la France.

L'ambassadeur russe à Constantinople témoigna un profond mécontentement de cette violation du traité de Jassy, et ses menaces équivalaient presque à une déclaration de guerre. Arbuthnot, ministre d'Angleterre, déjà irrité de ce que la Porte avait refusé de renouveler le traité d'alliance de 1798, se joignit à M. d'Italinski, et annonça qu'une flotte de sa nation allait appuyer la déclaration de la Russie. La Porte, qui sentait sa faiblesse, était résolue à céder; mais Sébastiani et Ruffin surent si bien s'emparer de l'esprit du divan, que, malgré la présence de la flotte anglaise, la Porte se décida à déclarer la guerre à la Russie, en apprenant que les armées de cette puissance avaient envahi la Moldavie et la Valachie.

A cette époque, tout semblait présager la dissolution de l'empire ottoman. L'autorité du sultan était méconnue partout. Des bandes de brigands armés désolaient les provinces voisines de la capitale. Les habitants d'Andrinople, excités et soutenus par les janissaires, avaient refusé de recevoir dans leurs murs les nizam-dgédittes. Sélim, pour calmer l'irritation des esprits, avait été obligé de faire rentrer ces nouvelles troupes dans leurs anciens cantonnements, et de remplacer presque tout son ministère. D'un autre côté, Paswan-Oglou était en pleine révolte. Ali agissait en souverain indépendant dans son pachalik de Janina. Les Serviens, sous la conduite de

Czerni-George, avaient repris les armes, et menaçaient de s'emparer de Sabatz et de Belgrade. Djezzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre, n'avait de sujet que le nom ; et les wahabis, après avoir été un instant chassés de la Mecque et de Médine, venaient de reconquérir ces deux villes et dominaient sur l'Arabie. Enfin l'autorité de la Porte était méconnue dans l'Égypte, déchirée par la guerre civile.

Telle était la situation de la Turquie, lorsque l'escadre combinée anglaise et russe se présenta devant les Dardanelles (janvier 1807). Rien n'était préparé pour la résistance ; les fortifications tombaient en ruines ; l'entrée du port, si facile à défendre, n'était pas en état ; et le sultan avait de justes motifs de craindre pour la sûreté de Constantinople et de sa personne. En apprenant qu'Arbuthnot s'était embarqué à bord d'une frégate anglaise, le divan, effrayé, cherchait à renouer des négociations avec lui. Sébastiani et Ruffin encouragèrent Sélim à faire une noble résistance, sans cesser pour cela de négocier.

Dès le 20 février 1807, neuf vaisseaux anglais avaient passé les Dardanelles et se trouvaient devant la pointe du sérail. La consternation était à son comble, lorsque des officiers de génie et d'artillerie français, qu'on avait détachés de l'armée du général Marmont en Dalmatie, arrivèrent à Constantinople et aidèrent les Turcs à presser leurs préparatifs de défense, tandis que les ministres ottomans prolongeaient les négociations, d'après les conseils de l'ambassadeur de France. Les réponses des ministres turcs, d'abord incertaines et évasives, prenaient un ton fier et menaçant à mesure que les travaux avançaient. Enfin le 1er mars, lorsqu'ils furent terminés et que Constantinople se trouva dans un état de défense respectable, le sultan fit déclarer à l'ambassadeur anglais qu'on ne traiterait qu'après que l'escadre aurait repassé les Dardanelles : ce qu'elle fut obligée d'effectuer.

A peine Sélim était-il délivré de l'escadre anglaise, qu'une mesure imprudente et mal concertée le précipita du trône. Il avait envoyé à Scutari, dans les châteaux du Bosphore et dans ceux des Dardanelles, des vêtements faits suivant l'ordonnance du nizam-dgédid, avec l'ordre d'en habiller les janissaires et les autres troupes. Une révolte générale des soldats répondit instantanément à cette mesure, et étant entrés dans Constantinople, conduits par Cabacki-Oglou, homme obscur, ils s'établirent sur la place de l'Atmeidan, lieu ordinaire des réunions du peuple, et demandèrent insolemment la déposition de Sélim. Le sultan, justement effrayé, n'osait pas sortir du sérail; le nouveau mufti, accompagné des principaux ulémas, se présenta alors devant Mustapha, fils d'Abdul-Hamid, lui annonça qu'il était choisi par le peuple pour occuper la place de son cousin, et le conduisit d'abord à la mosquée, et ensuite au sérail, où il s'était introduit avec trois cents janissaires, et avait lu à Sélim sa sentence de déposition. Cependant, grâce au dévouement de Baraïctar, pacha de Buchuk, l'infortuné sultan pouvait espérer de remonter sur le trône, si Mustapha n'eût donné l'ordre de l'étrangler. Ce crime fut consommé le 28 juillet 1808.

Ainsi périt Sélim, pour avoir tenté de régénérer sa nation et de secouer le joug des janissaires et des ulémas. « Avec d'heureuses qualités et de bonnes intentions (dit un biographe moderne), il échoua dans cette entreprise, qui eût replacé la Turquie au premier rang des puissances, à peu près comme la destruction des strélitz avait donné à Pierre le Grand, un siècle auparavant, les moyens de fonder la puissance russe. »

Mustapha IV, vingt-neuvième empereur ottoman, fils aîné du sultan Abdul-Hamid, fut tiré du vieux sérail et porté au trône, le 29 mai 1807. La mort de quelques ministres et des chefs de la nouvelle milice des nizam-

dgédittes, ayant apaisé les janissaires, la tranquillité fut bientôt rétablie à Constantinople; mais l'insurrection gagna les provinces. Le grand vizir, qui commandait l'armée de Valachie contre les Russes, et qui venait d'obtenir quelques succès, fut massacré par les séditieux. Le pacha de Bagdad fut assassiné par son kiaïa, que la Porte lui donna pour successeur. Les pachas de Damas et de Tripoli se firent la guerre. Celui d'Alep fut chassé par les janissaires. Les wahabis, maîtres des deux villes saintes en Arabie, continuaient leurs progrès sur les frontières de la Syrie, et s'emparaient d'Anah sur l'Euphrate. Les Russes attaquaient l'empire ottoman en Égypte, battaient en Asie le pacha d'Erzeroum, et secondaient les efforts des Serviens, qui marchaient sous les ordres du fameux Czerni-George, pour recouvrer leur indépendance.

Telle était la situation des affaires lorsque Mustapha IV fut proclamé sultan. Il publia un firman pour renouveler la déclaration de guerre contre la Russie. Il promit de rétablir les anciens usages, les anciennes limites de l'empire, supprima les nouveaux impôts, abolit toutes les institutions de Sélim, et détruisit même l'imprimerie de Scutari. Quelques événements heureux signalèrent le court règne de ce sultan. Le capitan-pacha Seid-Ali combattit avec avantage la flotte russe de l'amiral Siniawin, près de Ténédos, et mérita les éloges, les distinctions et le surnom de *ghazy* (vainqueur des infidèles), que lui donna son souverain dans une audience solennelle. La paix de Tilsitt et la médiation de la France amenèrent la conclusion d'un armistice, qui fut signé le 24 août entre la Russie et la Porte ottomane, et d'un second entre cette dernière puissance et les Serviens. Les Anglais, qui sous le règne de Sélim avaient forcé l'entrée des Dardanelles et menacé les murs du sérail, et qui, deux mois avant la chute de ce prince, s'étaient emparés

d'Alexandrie, échouèrent sous Mustapha en voulant renouveler leur première expédition. Lord Paget, leur ambassadeur, ne réussit pas mieux dans sa négociation pour obtenir que l'Égypte fût remise aux Anglais pendant tout le temps qu'ils seraient en guerre avec la France. Leurs troupes, taillées en pièces par le caïmacan Méhémet-Ali (depuis gouverneur de l'Égypte), dans une tentative qu'elles firent sur Rosette, furent bloquées dans Alexandrie par ce pacha, qui les contraignit de capituler et de rendre cette ville, où il entra le 22 septembre.

Malgré ces succès, malgré la sévérité que déploya Mustapha pour réprimer les insolentes prétentions des janissaires, malgré les mesures qu'il prit, à l'exemple de Sélim, pour leur opposer un nouveau corps de troupes disciplinées à l'européenne, mais habillées à la turque, il éprouva le même sort que son prédécesseur.

Sélim avait encore de nombreux partisans ; Baïrakdar, pacha de Rudschuk, commandant l'armée d'observation sur le Danube, était leur chef secret. A la tête de ses troupes, et avec celles du grand vizir Tcheleby-Mustapha, il marcha sur Constantinople, y entra le 28 juillet 1808, et fit prononcer la déposition du sultan, en demandant Sélim, dont il ignorait la mort. A la vue du cadavre de son maître, sa fureur s'accroît; ses soldats la partagent et jurent de venger ce lâche assassinat. Mustapha est enfermé dans le cachot même de Sélim, et Mahmoud II, frère du sultan qu'on vient de renverser, est nommé à sa place.

Mahmoud II, né en 1785 (1199 de l'hégire), était, comme nous l'avons dit, fils d'Abdul-Hamid; il avait à peine vingt-trois ans, lorsqu'une révolution sanglante le fit succéder, en 1808, à son frère aîné Mustapha IV. Lorsque Baïrakdar le proclama sultan, Mahmoud avait jusqu'alors langui dans l'obscurité du sérail, où il avait passé sa première jeunesse, n'ayant d'autres distractions

que l'étude des littératures turque et persane, qu'il posséda toute sa vie d'une manière supérieure. Mais il lui était réservé de recevoir, quelque temps avant son élévation, les leçons d'un souverain qui avait passé par beaucoup d'épreuves.

Devenu le compagnon de captivité de son jeune cousin, Sélim l'avait pris en affection, et, lui révélant la cause de ses malheurs, l'avait initié à sa haine contre les janissaires, ainsi qu'à ses projets de réforme; enfin il avait déposé dans l'esprit de son élève des germes que le temps devait mûrir et développer. Mahmoud avait une âme fortement trempée, et l'on put facilement juger, au début de son règne, que le nouveau sultan avait une volonté ardente et impérieuse, que n'arrêteraient ni les obstacles, ni les périls.

L'empire se trouvait dans une des crises les plus dangereuses qu'il eût traversées depuis sa fondation. A Constantinople, Mahmoud avait à redouter également le parti de Mustapha et celui de Sélim, qui tour à tour soulevaient les janissaires et paralysaient l'action du pouvoir. Dans les provinces de l'Asie, en Europe, l'autorité du souverain existait à peine. Le plus grand nombre des pachas, profitant des embarras où les luttes avec la France et la Russie avaient précipité l'empire ottoman, étaient parvenus à se rendre presque indépendants.

Au milieu de tant de difficultés, le jeune sultan, voulant se donner le temps d'étudier sa position et endormir les ressentiments, nomma Baïrakdar grand vizir, et le laissa gouverner en son nom. Reprenant alors avec plus d'activité tous les plans de Sélim, le ministre réformateur voulut réorganiser à la fois toutes les parties de l'administration. Il essaya d'établir les impôts suivant le mode européen; il augmenta la nouvelle milice des nizam-dgédittes, força les janissaires à se soumettre au joug de la discipline; enfin il sévit rigoureusement contre

quelques pachas qui avaient manifesté des vues d'indépendance.

Dans le premier moment, la crainte fit tout plier sous sa volonté; mais bientôt, son orgueil, son insolence, accrurent le nombre des mécontents. Le 14 novembre 1808, comme il se rendait chez le grand mufti, il ordonna à son escorte de repousser la foule qui se pressait sur son passage. Aussitôt l'insurrection éclata; et cet homme, ordinairement si audacieux, manquant alors de résolution, se réfugia dans sa demeure, où le feu mis aux maisons voisines se communiqua bientôt et l'asphyxia. Les rebelles voulaient rétablir Mustapha IV : ce fut son arrêt de mort, et Mahmoud le fit étrangler sur-le-champ.

L'insurrection dura deux jours, pendant lesquels tout un quartier de Constantinople devint la proie des flammes. Enfin Mahmoud triompha, et, délivré par cette catastrophe d'un vizir trop puissant, il parut s'occuper du gouvernement beaucoup plus qu'il n'avait fait jusqu'alors. Fidèle sur un point seulement aux usages de ses aïeux, il fit égorger un de ses neveux; et ce fut ainsi qu'il resta dernier et unique rejeton de la race du Prophète.

Il reprit avec courage le système de réforme qui venait de coûter si cher à son ministre, et dans cette longue et terrible lutte qu'il ne cessa de soutenir pendant tout son règne, il déploya un courage, un caractère vraiment extraordinaires. Dans ses projets contre des voisins ambitieux, le jeune sultan n'obtint pas les mêmes avantages que dans ses réformes politiques; il essuya, au contraire, des revers irréparables.

La guerre s'était rallumée avec la Russie, dont les intrigues incessantes entretenaient toujours l'insurrection parmi les Serviens, les Grecs et d'autres peuples sujets de la Turquie. L'alliance de la France, longtemps sincère

et profitable, s'était singulièrement refroidie, et elle avait presque entièrement cessé après le traité de Tilsitt, où Napoléon et Alexandre s'étaient partagé le monde, et où la Turquie était notoirement devenue le lot du czar. Mahmoud ne se fit point illusion sur l'avenir qui lui semblait réservé; mais il ne s'en effraya pas non plus, et se mit sous la protection de l'Angleterre, seule puissance alors qui eût conservé son indépendance, et qui eût un véritable intérêt à soutenir l'empire ottoman. Le Bosphore fut ouvert aux flottes britanniques, et sur la mer du moins l'ambition de la Russie fut suffisamment réprimée. Mais il n'en fut pas de même sur le continent, où le sultan éprouva de nombreux échecs. Indigné des conditions humiliantes que l'orgueilleuse Russie lui imposait, il rappela ses plénipotentiaires, et la guerre recommença avec une nouvelle furie; mais les revers se renouvelèrent bientôt; les Turcs perdirent leur plus importante position, et furent complétement battus à Silistrie.

Alors survinrent de la part de Napoléon des propositions de médiation que rejeta Mahmoud, encore indigné des secrètes conventions de Tilsitt, qu'il ne pouvait ignorer. La guerre fut donc continuée, et cette nouvelle campagne devint plus funeste encore pour les Turcs que celle qui l'avait précédée; ils perdirent Schumla, ville importante, située à l'entrée du Balkan, et que pour cette raison l'on a surnommée *les Thermopyles de l'empire ottoman.* Vaincus et refoulés dans ces défilés, que n'avaient jamais franchis les ennemis du Croissant, voyant le chemin de leur capitale ouvert, les musulmans crurent à une ruine certaine. Mahmoud seul ne parut pas épouvanté, et, le Russe Kamenskoi ayant répondu par des prétentions exorbitantes à la demande d'une suspension d'armes, le sultan ordonna que les hostilités continuassent. Ses troupes essuyèrent de nouveaux revers; mais quand les Russes, attaqués par Napoléon, furent contraints de retirer des

rives du Danube une partie de leurs forces, les Turcs recouvrèrent la plupart des provinces perdues. Les Russes, affaiblis par la nécessité de résister aux Français, tout prêts d'envahir leur pays, signèrent, le 16 mai 1812, à des conditions fort avantageuses, mais qu'ils avaient durement refusées l'année précédente, un traité de paix dont Mahmoud se montra d'abord très-mécontent. Il refusa de le ratifier, mais il l'accepta enfin. Par ce traité, qui devint si funeste à la France, puisqu'elle put avec raison lui attribuer, au moins en partie, ses désastres de Moscou, la Russie obtint, malgré la fâcheuse position où elle se trouvait, la Moldavie, la Bessarabie au delà du Pruth, avec les citadelles au nord du Dniester vers les bouches du Danube, et les défilés du Caucase; mais les Serviens rentrèrent sous la domination du sultan, et ce prince fut pour plusieurs années à l'abri des attaques de son plus formidable ennemi. En somme, Napoléon fut celui qui eut le plus à se plaindre des conventions de ce traité.

Mahmoud profita de cette paix pour assurer de plus en plus son pouvoir auprès des pachas de Widin, de Roumélie, de Damas et de Bagdad, qui à plusieurs reprises avaient profité de la faiblesse et des désordres de l'empire pour se rendre indépendants. Il acheva ensuite la ruine d'un ennemi bien plus redoutable encore, le pacha de Janina. Mais, en tombant, ce terrible pacha fit à l'empire turc une plaie bien profonde; il lui légua le soulèvement, la révolution de la Grèce, qui, depuis longtemps opprimée, fatiguée du joug ottoman, depuis longtemps excitée en secret par de puissants voisins, n'attendait qu'un signal pour éclater. Ali-Pacha lui donna ce signal, et lui offrit un point d'appui, un premier moyen de résistance. Mahmoud avait tout prévu, et il avait senti dès le commencement combien il lui importait d'anéantir un pareil ennemi. Ce fut dans cette pensée, qu'après une lutte de plusieurs

années, où la ruse et la duplicité eurent plus de part que la force ouverte, le sultan finit par écraser son ennemi d'un seul coup.

Mais en l'écrasant ainsi, il ne put extirper complétement les germes de rébellion et d'indépendance que le pacha avait semés dans tout son voisinage. A l'exemple de celui-ci, à son appel, toute la Grèce s'était armée; elle attaqua sur tous les points ses cruels oppresseurs, et pendant six ans, une population de sept cent mille âmes lutta contre toutes les forces de l'empire turc. A la voix du christianisme et de l'humanité, au bruit des cruautés qui dès le commencement souillèrent cette horrible guerre, l'Europe s'émut, et pour la première fois on vit les cabinets de France, d'Angleterre et de Russie, toujours si divisés, réunir leurs efforts pour arracher un peuple chrétien à la destruction, et lui rendre son antique indépendance. Cette redoutable coalition n'effraya pas le sultan, et il se flatta de lui résister avec ses propres moyens et ceux du pacha d'Égypte, qu'il n'avait pas seulement contraint de reconnaître sa puissance et de lui payer un tribut, mais dont il avait encore fait un allié fort utile dans de pareilles circonstances. Méhémet-Ali envoya au secours du sultan, sous les ordres de son fils Ibrahim, sa flotte et ses armées. Mais la lutte était trop inégale; les troupes musulmanes essuyèrent des échecs considérables à Cassandra, aux Thermopyles et à Tripolitza, qui devint le siége de l'insurrection. La bataille de Navarin, où la flotte turco-égyptienne eut l'imprudence de se mesurer avec les forces navales des trois puissances coalisées, anéantit la marine turque; et un traité que Mahmoud fut contraint d'accepter (6 juillet 1827) posa les bases de l'indépendance grecque.

Cette époque est une des plus critiques, des plus néfastes de ce long règne; mais c'est aussi celle où, sans contredit, ce prince se montra le plus digne du trône, par

son courage et sa fermeté. Chose remarquable, ce fut précisément au plus fort de sa lutte avec les Grecs et toutes les provinces occidentales qu'il accomplit son projet de réforme le plus important, celui de la destruction des janissaires. Brisant avec toutes les traditions musulmanes, il changea lui-même de costume, dépouilla le turban et se vêtit à l'européenne. Dans le même temps, il créa de nouveaux corps de troupes à la manière des Européens, les soumit aux mêmes manœuvres, aux mêmes exercices, et souvent il voulut les diriger en personne.

Tant d'innovations et de réformes exécutées coup sur coup excitèrent un grand mécontentement et une vive surprise parmi les vieux musulmans. Plusieurs chefs des janissaires, ceux mêmes qui avaient pris des premiers l'engagement de soutenir le projet du gouvernement, y étaient opposés en secret, et se concertèrent pour le faire échouer. Dans la nuit du 15 juin 1826, les conjurés se rendirent en foule au cirque; un détachement alla attaquer l'aga des janissaires; mais, ne l'ayant pas trouvé chez lui, les soldats brisèrent les portes et les fenêtres de l'hôtel à coups de fusil, et y mirent le feu. Des sous-officiers parcoururent les quartiers du château des Sept-Tours, repaire de tous les vices de Constantinople, pour y chercher des complices. Ils firent de nombreuses recrues, et bientôt la rébellion présenta une masse imposante. Ils demandaient à grands cris la tête de ceux qui avaient conseillé la nouvelle ordonnance relative aux troupes. Instruit de cette prétention, le grand vizir fait dire aux révoltés qu'il ne souffrira point que le nouveau système soit renversé, et qu'il va employer la force pour les réduire.

La population et les troupes accourent pour défendre le sultan, et marchent aux rebelles, qui s'étaient resserrés dans le cirque, après en avoir fermé les issues et les avoir barricadée avec de grosses pierres. Bientôt les soldats

fidèles à Mahmoud cernent ce quartier, siége constant des révoltes des janissaires. Avant de commencer l'attaque, Ibrahim-Aga tenta à diverses reprises de décider les janissaires à rentrer dans le devoir, en leur promettant le pardon du sultan; mais ils ne répondirent que par des huées. Les pachas ordonnèrent alors de faire feu, et à l'instant les assaillants pénétrèrent dans la place; les janissaires ne songèrent plus qu'à se sauver, et tous se réfugièrent dans leur caserne. Un soldat saisit une mèche enflammée, et mit le feu à ce bâtiment : bientôt cet édifice et tous les rebelles qu'il renfermait devinrent la proie des flammes, et des volées de mitraille achevèrent l'œuvre de destruction commencée par l'incendie. La nouvelle de l'anéantissement des mutins fut reçue avec des transports de joie par le sultan, ses ministres et toute la population.

Le 16 juin, un firman prononça l'abolition de la redoutable milice, sa régénération sous un autre nom et une autre forme, et la tranquillité fut rétablie dans Constantinople. Ainsi fut accomplie en quelques jours l'œuvre de destruction des janissaires, de ces insolents prétoriens qui, depuis plusieurs siècles, faisaient trembler leurs maîtres et s'étaient arrogé le droit de les déposer. On s'est livré à beaucoup d'exagérations sur le nombre d'individus de cette milice qui périrent en cette occasion; cependant on peut le porter, sans crainte de trop s'écarter de la vérité, à six mille tués dans l'action, brûlés dans les casernes ou exécutés les jours suivants. En outre, quinze mille environ furent exilés en Asie.

Mahmoud ne s'arrêta point dans la route des améliorations qu'il jugeait nécessaires au bien de l'État. Les corps de cavalerie connus sous les noms de *spahis*, etc., n'étaient pas moins dangereux que les janissaires, dont ils avaient souvent partagé les révoltes : ils furent également abolis. Quant aux autres milices, elles ne furent

pas détruites, mais simplement réorganisées selon les nouvelles ordonnances, et soumises à l'instruction européenne. Ainsi furent accomplies les grandes réformes conçues par Mahmoud; ainsi il fut démontré qu'avec du courage et de la persévérance, un souverain peut toujours surmonter, dans son empire, les plus grandes difficultés. Heureux si, à l'extérieur, d'autres obstacles ne l'eussent pas environné. Mais il semblait aveuglé à cet égard; il ne comptait jamais ses ennemis, et il semblait vouloir les combattre tous à la fois.

Ce fut dans un des moments les plus critiques de son règne qu'il ne craignit pas de faire à la Russie la plus intempestive des proclamations, en adressant positivement un appel au patriotisme de tous ses sujets, dans le but de combattre les ennemis du Croissant. Le czar Nicolas, qui n'attendait qu'un prétexte, ne laissa point échapper celui-là, et il se hâta de déclarer la guerre au sultan. De toutes les guerres que l'empire turc a soutenues contre les Russes, on peut dire que celle de 1829 fut la plus funeste. Après les batailles de Silistrie et de Schumla, les Ottomans essuyèrent encore un revers considérable à Kaletschwa. L'armée russe passa les défilés du Balkan et s'empara d'Andrinople. Le péril fut si grand, que, pour la première fois, on vit Mahmoud tomber dans l'abattement et le désespoir.

Par le traité d'Andrinople (2 septembre 1829), il souscrivit à tout ce qu'on exigea de lui : à l'indépendance de la Grèce, à la perte de la Moldavie et de la Valachie tout entière. Il céda en même temps les îles situées à l'embouchure du Danube, abandonna la rive droite de ce fleuve jusqu'à la distance de six lieues; enfin il perdit en Asie de superbes contrées, et deux cents lieues de côtes sur la mer Noire. Un article de ce traité sans doute plus humiliant encore, fut de payer au czar un tribut de cent dix millions. Ainsi dépouillé de ses plus belles provinces,

sans armée et sans trésor, l'empire ottoman parut tout près de s'anéantir. Mahmoud perdit même bientôt sa flotte, qu'un amiral qui le trahissait conduisit au pacha d'Égypte, devenu son ennemi. Bien plus, Méhémet-Ali, déjà maître de la flotte de Mahmoud, dirigea une armée contre Constantinople, sous les ordres de son fils Ibrahim. La marche de cette armée à travers la Syrie ne fut qu'une suite de triomphes pour les Égyptiens, et la bataille de Koniah (21 décembre 1832), où les troupes de Mahmoud ne soutinrent pas un instant le choc de l'ennemi, livra à celui-ci toute l'Anatolie, et lui ouvrit le chemin de la capitale.

Mahmoud se trouva alors dans la crise la plus affreuse, et il n'en sortit qu'en signant les traités de Koniah et d'Unkiar-Skelessi, qui furent conclus, comme celui d'Andrinople, sous la médiation des puissances européennes. Par le premier de ces traités il abandonna à Méhémet-Ali l'investiture de la Syrie et de l'île de Candie; par le second il aliéna son indépendance, en consacrant l'intervention de la Russie dans les affaires intérieures de l'empire, et en plaçant les Dardanelles sous l'action immédiate de sa politique.

Depuis cette époque, pendant six années, il fut dévoré de chagrins, de regrets; et cependant il retrouva assez d'énergie pour réorganiser son armée, reconstruire sa flotte, détruite à Navarin et vendue à Alexandrie. Il allait encore tenter les chances de la guerre, quand la mort vint arrêter son bras. Cette mort apporta de grands changements à la situation de l'empire : si elle affligea quelques personnes, elle réjouit le plus grand nombre des musulmans, dont il avait méprisé tous les préjugés, attaqué toutes les croyances.

Le fils aîné de Mahmoud, qui était le vingt-unième de ses enfants, Abdul-Medjid, lui succéda dans sa seizième année (1839). Avant de mourir, Mahmoud lui avait re-

commandé, ainsi qu'à tous les membres du conseil spécial de régence qu'il donnait au jeune prince, de poursuivre avec persévérance et fermeté l'exécution de ses plans de réforme.

Ce monarque vraiment extraordinaire, et sans contredit l'un des plus dignes et des plus courageux qui aient gouverné les Turcs, avait sans cesse à la bouche cette belle maxime : « Pensez à ce que vous devez faire, pour ne pas vous repentir de ce que vous aurez fait. » Heureux s'il eût constamment suivi cette règle de conduite, et si ses passions indomptées eussent démenti moins souvent cette maxime vraiment royale.

Abdul-Medjid voulut aller plus loin que son père dans la voie des réformes. Mahmoud s'était plus attaché, dans ses tentatives de rénovation, à la surface qu'au fond même de la société caduque qu'il voulait régénérer.

Trois mois après être monté sur le trône, le jeune sultan promulguait le *hatti-schérif* de Gulhané, qui est la charte de l'empire ottoman.

Le 3 novembre 1839 fut le jour fixé pour la lecture de cette charte, destinée à faire époque dans l'histoire de la civilisation. Une vaste plaine située dans l'intérieur du sérail et attenant au kiosque de Gulhané (pavillon des Roses), reçut les représentants de toutes les puissances européennes, le prince de Joinville, qui se trouvait à Constantinople, les ministres, les pachas gouverneurs des provinces, les généraux de premier rang, les corps des ulémas, les patriarches de toutes les communautés religieuses, des *rajas* (1), et enfin une foule immense de peuple. Quelques compagnies de différentes armes, rangées à distance, formaient un grand carré; la cavalerie de la garde couvrait les ailes. Une acclamation trois fois

(1) Ou *rajahs*. Sous ce nom sont compris tous les membres non musulmans de l'empire ottoman.

répétée annonça l'arrivée du sultan, qui prit place au second étage du kiosque.

Voici la traduction fidèle de cet acte, dont on parle chaque jour, et qui n'est connu que par des fragments et des à peu près.

« Tout le monde sait que dans les premiers temps de la monarchie ottomane les préceptes du glorieux Coran et les lois de l'empire étaient une règle toujours honorée. En conséquence l'empire croissait en force et en grandeur, et tous ses sujets sans exception avaient acquis au plus haut degré l'aisance et la prospérité.

« Depuis cent cinquante ans, une succession d'accidents et de causes diverses ont fait qu'on a cessé de se conformer au code sacré des lois et aux règlements qui en découlent ; et la force et la prospérité intérieures se sont changées en faiblesse et en appauvrissement. C'est qu'en effet un empire perd toute stabilité quand il cesse d'observer les lois.

« Ces considérations sont sans cesse présentes à notre esprit, et, depuis le jour de notre avénement au trône, la pensée du bien public, de l'amélioration de l'état des provinces et du soulagement des peuples n'a cessé de nous occuper uniquement. Or, si l'on considère la position géographique des provinces ottomanes, la fertilité du sol, l'aptitude et l'intelligence des habitants, on demeurera convaincu qu'en s'appliquant à trouver les moyens efficaces, le résultat qu'avec le secours de Dieu nous espérons atteindre, peut être obtenu dans l'espace de quelques années.

« Ainsi donc, plein de confiance dans le secours du Très-Haut, appuyé sur l'intercession de notre Prophète, nous jugeons convenable de chercher, par des institutions nouvelles, à procurer aux provinces qui composent l'empire ottoman le bienfait d'une bonne administration.

« Ces institutions doivent porter principalement sur trois points :

« 1° Les garanties qui assurent à nos sujets une parfaite sécurité quant à leur vie, leur honneur et leur fortune ;

« 2° Un mode régulier d'asseoir et de prélever les impôts ;

« 3° Un mode également régulier pour la levée des soldats et la durée de leur service.

« En effet, la vie et l'honneur ne sont-ils pas les biens les plus précieux qui existent? Quel homme, quel que soit l'éloignement que son caractère lui impose pour la violence, pourra s'empêcher d'y avoir recours et de nuire par là au gouvernement et au pays, si sa vie et son honneur sont mis en danger? Si, au contraire, il jouit à cet égard d'une sécurité parfaite, il ne s'écartera pas des voies de la loyauté, et tous ses actes concourront au bien du gouvernement et de ses frères.

« S'il y a absence de sécurité à l'égard de la fortune, tout le monde reste froid à la voix du prince et de la patrie ; personne ne s'occupe du progrès de la fortune publique, absorbé qu'il est par ses propres inquiétudes. Si, au contraire, le citoyen possède avec confiance ses propriétés de toute nature, alors, plein d'ardeur pour ses affaires, dont il cherche à étendre le cercle afin d'étendre celui de ses jouissances, il sent chaque jour redoubler en son cœur l'amour du prince et de la patrie, le dévouement à son pays, et ces sentiments deviennent en lui la source des actions les plus louables.

« Quant à l'assiette régulière et fixe des impôts, il est très-important de régler cette matière ; car l'État, qui pour la défense de son territoire est obligé à des dépenses diverses, ne peut se procurer l'argent nécessaire pour ses armées et autres services, que par les contributions levées sur ses sujets.

« Quoique, grâce à Dieu, ceux de notre empire soient pour quelque temps délivrés du fléau des monopoles, regardés mal à propos autrefois comme une source de revenus, un usage funeste subsiste encore, qui ne peut avoir évidemment que des conséquences désastreuses : c'est celui des concessions vénales connues sous le nom d'Ittizam.

« Dans ce système, l'administration civile et financière d'une localité est livrée à l'arbitraire d'un seul homme, c'est-à-dire quelquefois à la main de fer des passions les plus violentes et les plus cupides ; car si ce fermier n'est pas bon, il n'aura d'autre soin que celui de son propre avantage.

« Il est donc nécessaire que désormais chaque membre de la société ottomane soit taxé pour une quantité d'impôt déterminée, en raison de sa fortune et de ses facultés, et que rien au delà ne puisse être exigé de lui.

« Il faut aussi que des lois spéciales fixent et limitent les dépenses de nos armées de terre et de mer.

« Bien que, comme nous l'avons dit, la défense du pays soit une chose importante, et que ce soit un devoir pour tous les habitants de fournir des soldats à cette fin, il est nécessaire d'établir des lois pour régler le contingent que devra fournir chaque localité, selon les nécessités du moment, et pour réduire à quatre à cinq ans le temps du service militaire. Car c'est à la fois faire une chose injuste et porter un coup mortel à l'agriculture et à l'industrie du pays, que de prendre, sans égard à la population respective des lieux, dans l'un plus, dans l'autre moins d'hommes qu'ils n'en peuvent fournir; de même que c'est réduire les soldats au désespoir, et contribuer à la dépopulation du pays, que de les retenir toute leur vie au service.

« En résumé, sans les diverses lois dont on vient de voir la nécessité, il n'y a pour l'empire ni force, ni ri-

chesse, ni bonheur, ni tranquillité; il doit, au contraire, les attendre de l'existence de ces lois nouvelles.

« C'est pourquoi désormais la cause de tout prévenu sera jugée publiquement, conformément à notre loi divine, après enquête et examen; et tant qu'un jugement régulier ne sera point prononcé, personne ne pourra, secrètement ou publiquement, faire périr une autre personne par le poison ou tout autre supplice.

« Il ne sera permis à personne de porter atteinte à l'honneur de qui que ce soit.

« Chacun possèdera ses propriétés de toute nature et en disposera avec la plus entière liberté, sans que personne puisse y porter obstacle : ainsi, par exemple, les héritiers innocents d'un criminel ne seront point privés de leurs droits légaux, et les biens du criminel ne seront point confisqués.

« Ces concessions impériales s'étendent à tous mes sujets, de quelque religion ou secte qu'ils puissent être; ils en jouiront sans exception.

« Une sécurité parfaite est donc accordée par nous aux habitants de l'empire dans leur vie, leur honneur et leur fortune, ainsi que l'exige le texte sacré de notre loi.

« Quant aux autres points, comme ils doivent être réglés par le concours d'opinions éclairées, notre conseil de justice (augmenté de nouveaux membres, autant qu'il sera nécessaire), auquel se réuniront, à certains jours que nous déterminerons, nos ministres et les notables de l'empire, s'assemblera à l'effet d'établir des lois réglementaires sur ces points de la sécurité de la vie et de la fortune, et sur celui de l'assiette des impôts.

« Les lois concernant la régularisation du service militaire seront débattues au conseil militaire tenant séance au palais du séraskier. Dès qu'une loi sera terminée, elle nous sera présentée; et afin qu'elle soit à jamais valable

et exécutoire, nous la confirmerons de notre sanction, que nous écrirons en tête de notre main impériale.

« Comme ces présentes institutions n'ont pour but que de faire refleurir la religion, le gouvernement, la nation et l'empire, nous nous engageons à ne rien faire qui y soit contraire.

« En gage de notre promesse, nous voulons, après les avoir déposées dans la salle qui renferme le manteau glorieux du Prophète, en présence de tous les ulémas et grands de l'empire, faire serment par le nom de Dieu, et faire jurer ensuite les ulémas et les grands de l'empire.

« Après cela, celui des ulémas ou des grands de l'empire, ou toute autre personne que ce soit, qui violerait ces institutions, subira, sans qu'on ait égard au rang, à la considération et au crédit de personne, la peine correspondant à sa faute bien constatée. Un code pénal sera rédigé à cet effet.

« Comme tous les fonctionnaires de l'empire reçoivent aujourd'hui un traitement convenable, et qu'on régularisera les appointements de ceux dont les fonctions ne sont pas encore suffisamment rétribuées, une loi rigoureuse sera portée contre le trafic de la faveur et des charges (*richvet*), que la loi divine réprouve, et qui est une des principales causes de la décadence de l'empire.

« Les dispositions ci-dessus arrêtées étant une altération et une rénovation complète des anciens usages, ce rescrit impérial sera publié à Constantinople et dans tous les lieux de notre empire, et devra être communiqué officiellement à tous les ambassadeurs des puissances amies résidant à Constantinople, pour qu'ils soient témoins de l'octroi de ces institutions, qui, s'il plaît à Dieu, dureront à jamais.

« Sur ce, que Dieu très-haut nous ait tous en sa sainte et digne garde !

« Que ceux qui feront un acte contraire aux présentes institutions soient l'objet de la malédiction divine, et privés pour toujours de toute espèce de bonheur ! »

. . . .

Il nous reste à exposer maintenant en quelques mots la question qui a été le sujet de la guerre actuelle.

Les catholiques romains et les grecs schismatiques se disputent, depuis des siècles, la possession des Lieux Saints, consacrés par les souvenirs de la vie et de la mort du Christ. A qui devaient s'adresser les réclamations des Pères de la Terre-Sainte et des catholiques, sinon à la France, dont la garantie, consacrée par les capitulations, sauvegardait les droits de l'Église latine? Les empiètements des grecs, plus nombreux et soutenus par la Russie, ne s'arrêtaient pas. Le général Aupick adressa, le 28 mai 1850, au nom de la France, les premières réclamations à la Porte. En 1852, la Porte annonçait à M. de Lavalette, successeur du général Aupick, que l'entrée par la grande porte de Bethléem et le droit d'officier dans la chapelle du tombeau de la Vierge seraient accordés aux latins; par compensation, la Porte donnait aux grecs le droit d'officier dans la mosquée appelée *coupole de l'Ascension*, privilége qui jusque-là avait exclusivement appartenu aux latins.

C'est sur cette question, si simple en elle-même, que la Russie a basé tout son échafaudage de récriminations contre la France et le gouvernement du sultan. Quelques faibles avantages auxquels ils avaient droit avaient été accordés aux latins, dont le nombre ne s'élève pas à plus de deux cent mille. Le czar voulut profiter des concessions faites aux latins pour s'attribuer en Orient une sorte de royauté sacerdotale qui se serait étendue sur douze millions de grecs, sujets du sultan. On sait le reste. Le prince Menschikoff vint à Constantinople, le Pruth fut franchi, Abdul-Medjid en appela à son bon

droit et à son épée, et la Russie, qui croyait qu'elle aurait facilement raison de l'empire ottoman, dont elle convoite les dépouilles, se trouva en face de la France et de l'Angleterre.

. . . .

Le sultan Abdul-Medjid a maintenant trente et un ans. Achèvera-t-il l'œuvre entreprise par son père : la régénération de la Turquie? Nous ne le croyons pas. Si toutes les promesses de la constitution de 1839 avaient été remplies, la Turquie serait transfigurée à l'heure qu'il est; de toutes les races éparses sur le territoire ottoman, il se serait formé un seul peuple; malheureusement un firman, une loi, un décret ou une charte, ne suffisent pas pour changer les mœurs, les habitudes, et surtout les passions humaines. La véritable civilisation, celle de l'intelligence par le cœur, ne s'improvise pas. Un peuple ne se régénère pas parce qu'il change de costume; il ne devient pas français, par exemple, parce qu'il adopte notre uniforme, nos armes, notre discipline militaire.

D'ailleurs le temps manque à la Turquie; elle arrive trop tard au banquet de la civilisation : elle n'a pas de traditions véritables, et sans les traditions un peuple n'a ni présent, ni avenir. Fondé par le sabre, l'empire ottoman sera tué par la légalité, qu'il emprunte aux nations modernes, et qui vient renverser les seules bases sur lesquelles il se fonde depuis Mahomet.

La guerre actuelle, quel qu'en soit le résultat militaire ou politique, est une guerre toute de civilisation. Déjà elle a eu pour but d'élargir le cercle des libertés octroyées aux chrétiens de toutes les sectes qui forment la majorité de la population de l'empire ottoman. Les musulmans ne sont plus que trois millions d'hommes; et les chrétiens, leurs sujets, sont plus de douze millions. La liberté leur ouvre déjà les yeux; leurs droits reconnus doublent leurs forces; ils se comptent, et dans un avenir très-prochain

ils achèveront d'annihiler le peu de prestige qui s'attache encore à leurs anciens maîtres.

Les Turcs ne sont pas mûrs pour la civilisation : en perdant leur fanatisme et leur croyance à la fatalité, leur seule providence, ils ont tout perdu. Ils ne se relèveront plus. Le catholicisme seul, s'il pouvait les pénétrer et les convertir, sauvegarderait peut-être encore les derniers jours qui leur sont comptés. Ce divin flambeau luira-t-il à leurs regards ; les détournera-t-il de l'abîme où ils sont entraînés malgré tous leurs efforts? C'est là le secret de Dieu.

Longtemps l'effroi du monde chrétien, les Turcs sont aujourd'hui contraints de réclamer son appui : quel aveu de leur faiblesse et de leur décadence !

Ce vaste empire n'offre pas l'image d'un peuple issu du même père : c'est un composé hybride de toutes sortes de races qui n'ont jamais pu se mêler et se fondre. Et puis la Turquie a toujours vécu au sein des plus étranges anomalies : le pouvoir y a été entre les mains de tous et de personne. Quel corps, quelle classe de la société y représenta jamais l'autorité? Nous n'y trouvons ni clergé, ni noblesse, ni bourgeoisie, ni peuple : rien qu'une multitude de pâles esclaves, courbés aux pieds d'un sultan incapable pour le bien, puissant seulement pour le mal. L'autorité retombe alors aux mains de parvenus, souvent indignes du rang où le caprice les a fait monter, ou de renégats dont la fidélité plus que douteuse n'est cependant jamais suspectée.

Chef des corps et des âmes, le sultan fait et défait les muftis, représentants de la religion musulmane. Comme nul n'est intéressé à la chose publique, non-seulement par des vues morales et patriotiques, mais même par un intérêt purement matériel, il s'ensuit aussi que ce pays est celui du caprice, dans la plus large et trop souvent la plus horrible acception de ce mot.

L'histoire des Turcs est un tissu de cruautés, de révoltes, d'intrigues, de guerres intestines ou étrangères, souvent les deux en même temps. Arrivé à la dernière page de ces annales, il semble qu'on recommence un mauvais rêve pour la seconde fois : on marche, mais sans avancer. Le progrès semble un mot inconnu dans cette langue, et la fatalité qui plane sur ce malheureux peuple souille chaque page de son histoire de crimes de tous genres, dont le seul énoncé révolte l'imagination du lecteur.

Il a manqué et il manque à la Turquie ce qui a fait la force des pays catholiques, ce qui les conserve debout au milieu des tourmentes modernes : le principe d'autorité fondé sur une religion véritablement divine, et qui, repoussant le pouvoir brutal, ne relève que du sentiment de la justice éternelle et incréée de Dieu, dont, même à son insu, la société catholique du XIX[e] siècle est pleine, comme d'un suc nourricier qui ne s'épuisera jamais.

Le monde catholique est dans la main de Dieu; le monde voué à l'hérésie, au schisme ou à la loi brutale du sabre, est dans la main des hommes. Fragile comme tout ce qui ne relève que de l'homme abandonné à lui-même, il nous offre l'affligeant spectacle d'une histoire telle que celle de la Russie ou de la Turquie.

Essayer de constituer l'ordre avec des éléments invétérés de désordre, avec le désordre même, voilà ce que tente le sultan actuel. La Turquie succombera avant d'avoir pu résoudre ce problème, qui n'a pas de solution.

FIN

TABLE

DEUXIÈME PARTIE.

DEPUIS LA MORT DE BAJAZET 1er JUSQU'A LA MORT DE BAJAZET II

1403 — 1512

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

TROISIÈME PARTIE.

DEPUIS LA MORT DE BAJAZET II JUSQU'A CELLE DE MAHOMET III

1512 — 1603

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

QUATRIÈME PARTIE.

DEPUIS LA MORT DE MAHOMET III JUSQU'A CELLE DE SOLIMAN II

1603 — 1691

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

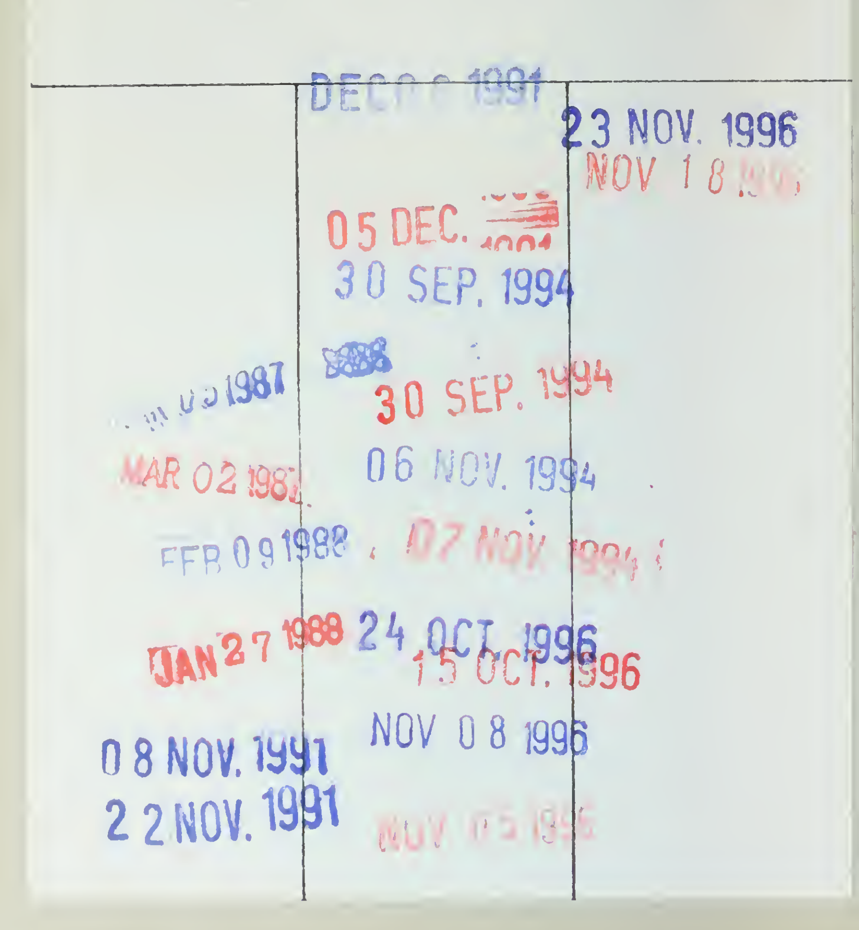
CINQUIÈME PARTIE.

DEPUIS LA MORT DE SOLIMAN II JUSQU'A NOS JOURS.

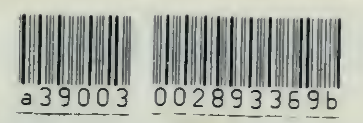
1691 — 1855

CHAPITRE XII

Tours, impr. Mame.



23 NOV. 1996
05 DEC.
30 SEP. 1994
30 SEP. 1994
06 NOV. 1994
MAR 02 198
FEB 09 1988
JAN 27 1988
24 OCT. 1996
15 OCT. 1996
NOV 08 1996
08 NOV. 1991
22 NOV. 1991


CE

a39003 002893369b